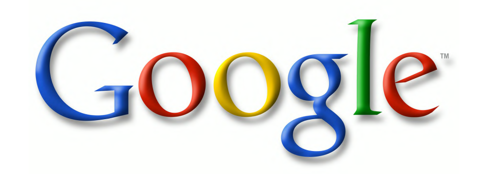






HISTOIRE
DE SIR
CHARLES GRANDISON,

Contenue dans une

SUITE DE LETTRES,

Publiées fur les ORIGINAUX, par

L'EDITEUR DE *PAMELA* & DE *CLARISSE.*

En fept Volumes.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

TOME SECOND.

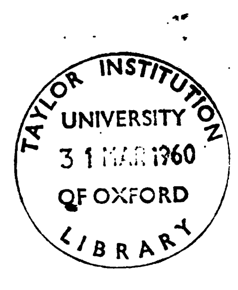


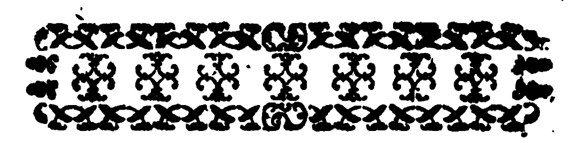
GÖTTINGUE & LEIDE,

De l'Imp. d'ELIE LUZAC, Fils.

MDCCLVI.

Avec Privilége de S. M. Le Roi de Pologne *Electeur de* Saxe.





HISTOIRE
DE SIR
CHARLES GRANDISON,
BARONET.

LETTRE I.

Miss HARRIET BYRON *à Miss* LUCY SELBY.

Mercredi soir, Mars 1.

Mr. Fowler partit hier pour le Comté de Glocester, où il a une terre. Il compte d'aller de là à Caermarthen, pour joindre le digne sir Rowland. Il fit visite à Mr. Reeves, & le pria de me présenter ses respects & ses vœux. Il dit qu'il lui seroit impossible de prendre congé de moi, quoiqu'il ne doutât pas que je ne le reçusse avec bonté. Mais c'étoit ce qui lui déchiroit le cœur; si bonne, & si cruelle, dit-il, je ne le puis soutenir.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ſon lit de mort, à Florence. Ma ſœur l'aime; je l'aime pour l'amour d'elle-même, auſſi bien que pour ſon Père. Elle a une fortune conſidérable. J'ai eu le bonheur de recouvrer de grandes ſommes que ſon Père regardoit comme perduës. Il étoit négociant en Italie, & fut engagé à quitter l'Angleterre par le mauvais caractère de ſa femme. Elle m'a donné quelques embarras, & je compte d'en avoir encore ſi elle eſt en vie.

Le mauvais caractère de ſa femme! Mon frère, votre expreſſion eſt bien douce, en parlant de la plus abandonnée des femmes.

Ouï, Charlotte; mais je ne veux que donner une legère idée de l'hiſtoire de Miſs Jervois, pour intéreſſer Miſs Byron en ſa faveur, & pour rendre leur connoiſſance plus aiſée. Emilie eſt prévenuë en faveur de Miſs Byron; elle ſera prête à lui raconter elle-même toute ſon hiſtoire. En attendant ne diſons pas tout ce que mérite la Mère, pendant que nous parlons de la fille.

Vous avez raiſon, ſir Charles.

Emilie, Mademoiſelle, continua-t-il, ſe tournant vers moi, n'eſt pas toujours avec nous en ville; quoiqu'elle ſe plaiſe à être par-tout avec ma Charlotte.

Et avec vous, Monſieur, dit Miſs Grandiſon.

Mr. Reeves fit à l'oreille de ſir Charles une queſtion que je ſecondai de mes yeux; car je devinai que c'étoit; s'il n'avoit plus ouï parler de ſir Hargrave?

Ne vous inquiétez point, lui dit ſir Charles, tout ira bien. Des gens accoutumés depuis long-

tems à l'erreur, ne peuvent se soumettre sans repugnance à de nouvelles méthodes. Tout ira bien.

Sir Charles étant sorti, revint avec Miss Jervois. Ces Messieurs paroissent engagés dans quelque conversation, dit-il, mais je sai l'impatience qu'a cette jeune Demoiselle, de rendre ses devoirs à Miss Byron.

Il nous la présenta, c'est ma chère Emilie, dit-il. Permettez, Mademoiselle, que lorsque Miss Grandison sera absente, je vous demande pour elle l'avantage de vos instructions, & de votre exemple, autant qu'elle vous en paroitra digne.

' Il n'y a pas beaucoup d'hommes, ma chère Lucy, qui sachent faire un compliment à une Dame sans en offenser, ou du moins sans en dépriser une autre. Et combien de fois n'avons-nous pas remarqué vous & moi, qu'un frère poli est un merle blanc !

Je baisai la jeune Demoiselle, & lui dis que j'embrasserois avec beaucoup d'empressement toutes les occasions qui se présenteroient de cultiver son amitié.

Miss Emilie Jervois est une charmante fille. Elle est grande, gentille, elle a un beau teint, elle est jolie, quoique marquée de la petite vérole; son air de douceur la fait paroitre à son avantage. Je fus assurée au premier moment que je la vis, que son plus grand plaisir étoit d'obliger.

Elle me fit deux ou trois jolis complimens; & quand même sir Charles ne me l'auroit pas recommandée, je me serois fort prévenue pour elle.

Mr. Grandiſon entra. Sur mon honneur, ſir Charles, dit-il, je ne puis attendre plus longtems. Savoir que la plus belle femme d'Angleterre eſt ſous le même toit que moi, & tarder ſi longtems à lui rendre mes devoirs... cela n'eſt pas ſupportable. D'un air fort galant, à ce qu'il paroiſſoit prétendre, il fit ſon compliment premiérement à moi, & puis à Madame & à Mr. Reeves; & parlant à l'oreille de Miſs Grandiſon, mais aſſez haut pour être entendu, il jura ſur ſon ame, que la renommée étoit au deſſous de mes perfections, & je ne ſai quoi encore.

Ne vous ai-je pas dit que vous diriez ainſi, répondit Miſs Grandiſon?

Ce que j'ai ouï dire de lui ne m'avoit pas prévenue en ſa faveur; mais peut-être aurois-je été moins indifférente à ſon compliment, ſi je n'avois pas connu Mr. Greville, Mr. Fenwick, & ſir Hargrave Pollexfen. Les hommes de cette trempe me paroiſſent ſe reſſembler tous. Pauvres créatures! C'eſt bien du fond du cœur... Mais en vérité à préſent que j'ai l'honneur de connoitre ces deux ſœurs, je me mépriſe moi-même.

Sir Charles s'addreſſant à Mr. & Mᵉ. Reeves & à moi: A préſent, dit-il, que mon Couſin Grandiſon a trouvé le moyen de ſe préſenter lui-même, & que je vous ai préſenté ma pupille, nous verrons, s'il vous plait, ce que font Milord L. Milord G. & le Docteur Bartlet.

Il donna la main à ma Couſine Reeves, & nous les ſuivimes dans la chambre à manger.

Milord L. nous reçut avec beaucoup de politeſſe.

Après

Après que ſir Charles eut préſenté le Docteur à mes Couſins, il prit reſpectueuſement ma main: quand il y auroit ici, dit-il au Docteur, cinq Dames que vous n'auriez jamais vuës, vous trouveriez ſurement ſur le viſage de cette jeune Dame, l'idée qu'on vous a donnée de Miſs Byron. Miſs Byron, c'eſt un autre Grand-Père que je vous préſente, dans le Docteur Bartlet.

Je reſpecte, dis-je, le digne Docteur Bartlet. J'emprunte la penſée de ſir Charles; je retrouve dans votre air l'idée qu'il m'a donné de vous; je vous aurois vu par-tout avec vénération.

Il a en effet, ma chère Lucy, un air ſi reſpectable, que je ne pouvois m'empêcher de dire cela.

La bonté de ſir Charles, répondit-il, prévient, comme toujours, mes ſouhaits. Je me rejouïs de voir & de féliciter une ſœur nouvellement renduë, pour emprunter le langage de Miſs Grandiſon, à la meilleure des familles.

Dans ce moment un domeſtique vint dire quelque choſe tout bas à ſir Charles; menez ce Monſieur, dit celui-ci, dans l'antichambre de mon cabinet.

Mr. Grandiſon vint auprès de moi, & me dit beaucoup de fadeurs, qui du moins me parurent telles alors.

Bientôt après ſir Charles fit appeller Mr. Reeves. Je n'aimois pas ſon air à ſon retour.

Le diner étant prêt, on en avertit ſir Charles, qui fit dire que nous nous miſſions à table, & qu'il viendroit nous joindre quand nous ſerions aſſis.

Quelque nouveau trouble encore, penſai-je, dont je crains d'être la cauſe.

Sir Charles vint tout de suite, avec un air riant, & serein, fort naturel. Je le benis dans le fond du cœur, son air me plaisoit beaucoup plus que celui de Mr. Reeves.

Cependant, ma chère, il doit se passer quelque chose que je ne puis tirer de mon Cousin. J'esperois qu'il me le diroit au logis. Surement celui pour qui l'on fit sortir sir Charles, est ce Bagenhall. Mr. Reeves n'a pu le nier. Je devinai que c'étoit lui, parce qu'on fit venir Mr. Reeves. Il faut qu'il soit question de moi.

Nous eumes une conversation charmante sur différens sujets: sir Charles entretint beaucoup la compagnie, sans aucun air de présomption; si vif, si modeste! C'étoit aussi un plaisir de voir l'attention que les domestiques avoient pour lui. Ils avoient toujours les yeux sur lui. Je n'ai jamais vu un si charmant mélange d'amour, & de respect, sur le visage des domestiques. Et de son côté, il leur donnoit ses ordres, avec un ton, & un air si bons, qu'on ne pouvoit que conclurre que c'étoient les meilleurs de tous les domestiques, & du meilleur des maîtres.

Monsieur Grandison fut fort galant dans ses discours avec moi, mais fort incivil dans ses yeux.

Milord L. parla peu, mais ce qu'il dit, attira l'attention, & avec raison.

Chacun montroit son respect pour le Docteur Bartlet, & étoit attentif quand il parloit; & l'auroit été par rapport à lui, quand même le maître de la maison ne lui auroit pas attiré par ses égards, la vénération de tout le monde. Sir Charles lui fit, comme pour l'instruire, plusieurs

ſieurs queſtions, auxquelles il étoit évident qu'il eût pu répondre lui-même. Cependant il les faiſoit, & recevoit les réponſes, avec le même air que s'il en eût tiré de nouvelles lumières. Ah ma Lucy, vous imaginez bien que cet admirable homme ne perd rien à mes yeux par cette condeſcendance polie. La réſerve, & une politeſſe accompagnée de dignité, montroient que le galant homme & l'homme d'Egliſe n'étoient point ſéparés dans le Docteur Bartlet. Il eſt fâcheux qu'ils le ſoient jamais.

Sir Charles donna à Milord G. l'occaſion de paroitre, en le mettant ſur des matières qui étoient le plus de ſa compétence. Milord a beaucoup voyagé; il eſt connoiſſeur en antiquités, & dans ces branches relevées de ſavoir, dont la ſociété Royale, & les ſavans des autres nations s'occupent.

Par les attentions de ſir Charles, Milord G. parut avec avantage, ſous les yeux rédoutables de Miſs Grandiſon. En vérité, Lucy, elle le traite bien cavaliérement. Je le lui dis tout bas... Vous êtes une vraie Miſs Howe, lui dis-je.

Pour un vrai Monſieur Hickman, me répondit-elle à l'oreille. Mais il y a une différence. Je ne ſuis point déterminée à épouſer Milord G. Miſs Howe par égard pour la recommandation de ſa Mère, étoit d'intention d'épouſer Mr. Hickman, lors même qu'elle le traitoit le plus mal. Un jour, ou un autre, continua-t-elle, d'un air malin, en levant la main d'un air d'admiration, Milord G. nous montrera ſon recueil de papillons, & d'autres jolis inſectes: en voulez-vous faire un?

Un joli insecte! lui dis-je.

Fi donc, Harriet! Vous savez bien ce que je veux dire. Il faut que je vous avouë que je n'ai jamais vu une collection de toute cette variété d'insectes, que je n'en aie senti redoubler mon admiration pour leur créateur, & de tous nous autres insectes, quoique je pensasse d'ailleurs de celui qui les avoit ramassés. Encore un mot, Harriet. Ces goûts frivoles peuvent aller assez bien à des gens pour qui nous ne voulons pas avoir plus que de l'indifférence. Mais croyez-vous qu'un amant doive prendre un grand plaisir aux ailes colorées d'un papillon, quand une jolie Dame s'est faite elle-même papillon pour l'attirer? Détournez vos yeux sir Charles;.... Il nous regardoit d'un air un peu sérieux, quoiqu'en souriant, pendant que nous parlions derrière la chaise de la Comtesse, qui s'amusoit de ce que nous disions.

LETTRE II.

Suite.

Jeudi matin, Mars 2.

J'aurois dû vous dire que Miss Grandison fit les honneurs de la table; mais je n'ai pas encore fini au sujet de Milord G. Le pauvre homme, je vois bien qu'il est excessivement amoureux: il a bien raison, qui ne le seroit pas de Miss Grandison? Cependant je crois qu'elle a trop de supériorité.

Que

Que peut faire une femme recherchée par un homme dont les talens sont inférieurs? Doit-elle étouffer les siens; cacher sa lumière sous un boisseau, uniquement pour relever son amant? Elle ne peut pas trier & choisir comme les hommes. Elle n'a que le pouvoir de refuser, & même elle ne l'a pas toujours, si elle veut obliger ses Parens. Cependant on dit que les femmes ne doivent pas écouter des sots & des fats; elles ne doivent écouter que des hommes de bon sens. C'est fort bien dit: mais que feront-elles, s'il ne leur tombe que des sots en partage; si les hommes de bon sens ne se présentent point? Et ne puis-je pas demander, si le goût général parmi les hommes, n'est pas aujourd'hui, l'habillement, l'équipage, la fatuïté? La culture de l'esprit y entre-t-elle pour quelque chose? En un mot, ma chère, les hommes sont coulés à fond, & les femmes surnagent seulement.

Milord G. paroit trop afecte dans son habillement. On m'a dit cependant que sir Walter Watkyns le surpasse en fatuïté. Que prétendent-ils gagner par là, aïant l'exemple de sir Charles? Il ne se fait pas un scrupule de se soumettre à la mode; mais vous voyez alors que c'est par complaisance pour l'usage, & pour éviter la singularité, défaut auquel les grandes ames sont peut-être trop souvent sujettes: sir Charles est fort au dessus de cela. . . . .

Je voudrois savoir si sir Charles favorise bien sérieusement Milord G. par rapport à Miss Grandison. Si cela est, je ne doute pas qu'il n'ait de bonnes raisons. . . . .

Si je pouvois ôter ce miſerable ſir Hargrave de ma tête, je pourrois m'occuper agréablement de bien des choſes que je voudrois de tems en tems ſavoir.

Miſs Jervois ſe comporta avec beaucoup de diſcrétion. Avec quel plaiſir n'écoutoit-elle pas chaque mot qui ſortoit des lèvres de ſon tuteur! Je penſai pluſieurs fois à Cadenus & à Vaneſſa du Docteur Swift. Pauvre fille! que je la plaindrois, ſi ſa reconnoiſſance la conduiſoit à l'amour pour ſon bienfaiteur! Effectivement j'ai compaſſion de tous ceux qui aiment ſans eſperance.

Ne branlez pas la tête, mon Oncle; n'ai-je pas toujours eu compaſſion de Mr. Orme, de Mr. Fowler? Vous le ſavez bien, Lucy.

Miſs Jervois a un ſourire tout prêt pour tout le monde: ce n'eſt pas cependant un ſourire bannal, ni niais; elle ſait y obſerver des diſtinctions, & elle y montre de l'intelligence. Avec cela elle parle peu, & écoute avec attention tout ce qu'on dit; & je prononce là-deſſus que c'eſt une jeune fille fort raiſonnable.

Je croyois avoir fini avec les hommes, & j'ai parlé à peine de Mr. Grandiſon, qui ſelon lui cependant, n'étoit pas le dernier perſonnage de la table.

Monſieur Grandiſon eſt d'une taille moyenne: il n'eſt pas beau, du moins à mes yeux; mais il eſt ſi près de l'être, qu'on peut l'excuſer de ce qu'il le croit, quand on le connoit, parce qu'il eſt ſujet à faire de plus grandes mépriſes.

Il aime beaucoup trop l'éclat dans ſon habillement: il eſt à la tête des gens à la mode, à

ce qu'il paroit croire, il est certainement un des premiers. Il est fort assidu aux appartemens, & à tous les spectacles publics: il décide du mérite des nouvelles pièces, & des operas. Il danse, il chante, il rit, & se fait un mérite de ces trois choses: cependant il a certainement du bon sens; mais il n'est pas vraisemblable qu'il le perfectionne, car il paroit craindre si fort d'être cru de moins de conséquence qu'il ne pense l'être, que toutes les fois que sir Charles le regarde seulement, à propos de quelque légéreté, quelque douceur qu'il y ait dans ses regards, sa conscience le fait sur le champ paroitre mal à son aise. Il rougit, il est en peine, il implore sa clémence, par ses yeux, & par un petit mouvement des lèvres; & a cependant un sourire tout prêt à changer en un éclat de rire, pour diminuër sa propre sensibilité, au cas que la compagnie prît la même mauvaise opinion de lui. Mais chaque mouvement montre le sentiment de son infériorité, devant un homme dont il craint si fort le sourire, & les remarques.

Mr. Grandison feroit un mari bien dangereux, & bien orgueilleux pour une femme qui auroit une ame plus forte que la sienne: mais il se fait un mérite d'avoir conservé sa liberté.

Je crois qu'il y a à présent des milliers de garçons de plus en Angleterre, qu'il n'y en avoit il y a quelques années, & vraisemblablement leur nombre, & celui des filles par conséquent, augmentera chaque année: c'est au luxe qu'il faut s'en prendre en grande partie, & plus encore au dégoût que notre sexe a pris pour les soins domestiques. Mais les jeunes personnes

de mérite qui se croient destinées à rester filles, ne doivent pas trop se plaindre de leur sort; car probablement, puisqu'elles n'ont point eu d'amans, ou qu'en aïant eu deux ou trois, elles n'ont pas trouvé un mari, elles auroient plutôt perdu que gagné à changer d'état, puisque les hommes sont ainsi faits. J'ajouterai encore que, du train dont les choses vont, ou dont en effet elles ont toujours été, ces femmes qui se joignent aux hommes, pour tourner insolemment en ridicule les vieilles filles, sont absolument impardonnables: je ne le pardonnerois pas même à Miss Grandison. Le nom de vieille fille peut être odieux, si ce sont les vices de la personne, & non pas l'état de fille, qu'on veut désigner par là; mais il faut qu'on convienne alors qu'il y a des vieilles filles à vingt ans, & même qu'il y a des veuves, & des femmes de tout âge, & de toute couleur, qui dans le sens abusif des termes, sont aussi vieilles filles, que celles qui sont le plus particuliérement dans cette classe.

Encore un ou deux mots sur Mr. Grandison. Il a environ trente deux ans: il a eu la gloire de perdre deux ou trois femmes. Sir Charles l'a ramené depuis quelques mois à des sentimens de honte avec lesquels j'espère que tous les hommes sont nés. Il n'entretient plus les Dames de ces exemples de la fragilité de leur sexe, dont plusieurs ne sont que trop portées à sourire d'une manière propre à encourager ceux qui les racontent: je suis bien trompée cependant, si une femme, qui veut qu'on ait bonne opinion d'elle, ne trouvera pas son compte à détourner toute reflexion qui tend le moins du

monde à déprimer le ſexe en général. Comment peut-on ſouffrir qu'un homme ſe vante de ſa méchanceté envers une femme, en préſence d'une autre, ſans éprouver par quelque reproche ſi celui qui ſe vante, conſerve encore quelque pudeur?

On croit que Mr. Grandiſon, par ſon libertinage, & par la paſſion du jeu, a dérangé ſa fortune, qui étoit très-conſidérable. Pour le guérir, ſir Charles tâche de l'avoir autant qu'il le peut dans ſa compagnie, en toute occaſion. Il a certainement aſſez d'eſprit pour ſentir le prix de cette faveur; car il avouë à Miſs Grandiſon, qu'il l'aime & qu'il le craint; & de tems en tems, il lui dit qu'il donneroit le monde entier pour pouvoir être préciſément comme ſir Charles. Bon Dieu, s'écrie-t-il d'autres fois, quelle odieuſe créature qu'un débauché! Que je me hais, moi-même, quand je conſidère les perfections de votre admirable frère!

Je ne dirai rien de ſir Charles dans cette occaſion; vous admirerez ſurement ma retenuë, ma chère Lucy.

Lady L. & Miſs Grandiſon étoient les Graces de la table; ſi vives, ſi ſenſées, ſi franches, ſi polies, de ſi bonne humeur, quel honneur, elles & leur frère ne faiſoient-elles pas à la mémoire de leur Mère! Lady Grandiſon doit avoir été une excellente femme. On m'a dit que ſir Thomas, leur Père, n'étoit pas tout-à-fait au-deſſus de tout reproche. Les femmes, qui rempliſſent leur devoir, ſont donc bien utiles, auſſi bien dans les grands articles de leur tâche domeſtique que dans les petits. Qu'eſt-ce que

celles

celles qui ne le rempliſſent pas, auront à répondre à Dieu, à leurs enfans, & même à tout leur ſexe, pour le mépris qu'elles lui attirent par leur négligence, & peut-être par leur extravagance; puisque généralement quand on ne fait pas du bien, on fait du mal!

J'ai déjà parlé du Docteur Bartlet. Qu'il animoit la converſation toutes les fois qu'il y entroit! Il eſt ſi heureux dans ſes expreſſions, ſi clair, ſi juſte, ſi ſolide, dans ſes raiſonnemens! Je voudrois pouvoir me reſſouvenir de chaque mot qu'il dit.

Sir Charles nous avoit déjà dit qu'il parloit peu. Mais, comme je l'ai remarqué, il lui en faiſoit naître les occaſions; & il y avoit dans ce qu'il diſoit alors, de l'aiſance, de la liberté, & nulle affectation. Quand un ſujet étoit conclu, il avoit fini. Sa modeſtie en un mot l'engageoit plutôt à ſuivre qu'à entamer une matière, comme il l'auroit pu faire, quelle qu'elle fût.

Je fus charmée de la prière du Bracmane, qu'il nous apprit, à propos des anciens Perſes.

Regardant le ſoleil levant, qu'on ſuppoſe qu'ils adoroient, voici les mots du Bracmane:

„ O toi, (déſignant le tout-puiſſant) de qui
„ *toi*, (déſignant le ſoleil) reçois ta clarté, il-
„ lumines mon entendement, afin que mes ac-
„ tions puiſſent être conformes à ta volonté."

J'y penſerai, Lucy, tous les matins en voyant le ſoleil.

Tout le monde étoit charmé de Mr. & de Mr. Reeves. Leur modeſtie, leur bon ſens, leur bonne humeur; les tendres attentions, mais ſans oſtentation, qu'ils avoient l'un pour l'autre, atten-

tentions si honorables à l'état de mariage, tout cela fit qu'on les traita & qu'on leur parla avec distinction.

Puisque je suis en train de barbouiller du papier, il faut que je vous raconte les détails d'une conversation, qui fit honneur au Docteur Bartlet.

Après diné, la Comtesse me prenant en particulier; Eh bien, notre autre sœur, me dit-elle en me tenant les deux mains, notre sœur retrouvée, dites moi comment vous nous trouvez? J'ai peur que vous ne nous aimiez pas autant que *nos* Parens du Comté de Northampton.

Vous me confondez, Madame, par tant de bonté.

Miss Grandison s'approcha de nous; chère Miss Grandison, lui dis-je, aidez moi à répondre.

Non, certainement, je ne vous aiderai point. Je suis jalouse; Lady L. ne pensez pas à me voler la préférence dans le cœur d'Harriet, comme vous m'avez volée celle de sir Charles. Je veux du moins être ici la bonne sœur. Mais de quoi est-il question?... Oh, je puis répondre à ma demande: quelque joli compliment, je suppose: femmes avec femmes ... femmes affamées & altérées de complimens. Plutôt que de nous en passer, s'il n'y a point d'homme à portée pour nous flatter, nous nous comptons fleurettes l'une à l'autre, & nous leur montrons par là comment il faut s'y prendre avec nous.

Vous n'avez pas besoin d'être jalouse, Charlotte, dit la Comtesse, vous pouvez être tranquille... Cette impertinente fille, Miss Byron, com-

combat toujours elle-même ses propres idées. Quoi que nous disions, Charlotte, la flatterie peut-elle avoir lieu ici? Mais dites moi, Miss Byron, comment trouvez-vous le Docteur Bartlet?

Ah oui; dites-nous Harriet, dit Miss Grandison, comment vous trouvez le Docteur Bartlet? Je vous prie, Lady L. ne me prévenez pas; je me propose de donner à notre nouvelle sœur l'histoire de nous tous; & le Dr. Bartlet n'est-il pas un de nous? Elle m'a déjà fait l'histoire de ses Parens, & la sienne; & je vous ai communiqué, comme une bonne sœur, tout ce qu'elle m'a dit.

Je regarde, leur dis-je, le Dr. Bartlet comme un saint, & en même tems comme un homme très-poli.

Il est en effet, dit la Comtesse, tout ce qu'il y a d'estimable, & d'aimable dans un homme. Ne voyez-vous pas combien sir Charles l'admire?

Je vous prie, Lady L. ne chassez pas sur mes terres. Mais voici sir Charles; il ne permettra pas que nous fassions bande à part.

Sir Charles entendit ces derniers mots.... Je ne m'étonne pas, dit-il en nous joignant, que trois pareilles femmes se rassemblent. La bonté attire naturellement la bonté. Nous ne voulons pas pourtant être exclus.... Dr. Bartlet, s'il vous plaît....

Le Dr. Bartlet s'approcha d'un air fort gracieux. Permettez, Miss Byron, que je vous présente encore le Dr. Bartlet, comme un homme qui fait honneur à sa robe; & c'est comme

si je disois à l'humanité. (Le Docteur fit une révérence sans parler;) & je vous présente Miss Byron, mon cher Docteur, ajouta-t-il en prenant ma main, comme une Dame digne que vous la distinguiez.

Vous me faites beaucoup trop d'honneur, Monsieur, lui dis-je, j'espère, digne Dr. Bartlet, que vos instructions me mettront en état de mériter une telle recommandation.

Ma chère Harriet, dit la Comtesse, en prenant mon autre main, vous êtes une *bonne* fille; & cela vous fait plus d'honneur que la beauté.

Arrêtez-vous, Lady L., dit Miss Grandison.

Mr. Grandison venoit... Quoi, dit-il, n'y a-t-il point encore une main pour moi?

Je fus fâchée qu'il nous interrompît. Cela empêcha le Docteur de dire quelque chose: il ouvroit déjà la bouche avec un sourire plein de bonté.

Comme l'on se rassemble! dit sir Charles; il étoit question de cœur, & non pas de main, mon cher Mr. Grandison.

Je sai, sir Charles, que par-tout où vous, le Docteur, & ces Dames êtes ensemble, je dois venir mal à propos: mais si vous m'excluez d'une telle compagnie, comment deviendrai-je jamais ce que le Docteur & vous voudriez que je fusse?

Milord L. & Milord G. vinrent nous joindre; voyez comme vous attirez, Miss Byron, dit la Comtesse.

Mais, ajouta Miss Grandison, nous ne laissons pas notre petite Jervois seule, attendre, & s'impatienter. Il ne faut pas laisser ainsi nos

Cou-

Cousins Reeves, quoiqu'ils n'aient pas besoin de compagnie, quand ils sont ensemble. Y a-t-il plus d'un cœur entre nous? Excepté pourtant cet homme-ci, dit-elle, en poussant plaisamment Mr. Grandison, comme pour l'éloigner de la compagnie. Arrangeons-nous, & prenons nos places.

Que cela est cruel! dit Mr. Grandison, en s'addressant à sir Charles.

Je trouve cela un peu cruel, en effet, Charlotte.

Point du tout. Qu'il soit donc sage: ... Jusqu'alors je voudrois que notre sexe dît aux gens tels qu'a été mon Cousin: „ Qu'ainsi soit traité „ tout homme, que les gens de bien se feroient „ un plaisir d'honorer, s'il étoit homme de „ bien."

Ce seroit par honte, & non par principe, dit Milord L. en souriant, que se feroit cette cure, si toutes les Dames agissoient ainsi. Ne le croyez-vous pas, mon Cousin?

Eh bien, eh bien, dit Mr. Grandison, je serai sage aussitôt que je le pourrai. Mais, qu'en dites-vous, Docteur? Rome n'a pas été bâtie dans un jour.

J'ai de grandes esperances de Mr. Grandison, dit le Docteur, ... mais il a raison, Mesdames, vous ne devez pas exclure de votre compagnie un homme que vous voulez qu'il soit sage.

Quoi, non pas jusqu'à ce qu'il le soit? dit Miss Grandison. N'ai-je pas dit que nous nous ferions un plaisir de l'honorer s'il l'étoit?

Mais, sir Charles, dit Mr. Grandison, car je m'en fie plus à vous qu'à tout autre; quels sont les signes que je dois donner, pour qu'on m'accorde... Ceux-

Ceux-ci seulement, mon Cousin... Quand vous pourrez être sérieux sur des sujets sérieux; cependant gai dans votre sérieux, & à votre aise: quand vous pourrez, dans l'occasion, préférer à tout autre, la compagnie, & la conversation du Dr. Bartlet, qui n'est pas un homme empésé ni sévère; & en général, quand vous aimerez mieux être bien dans son esprit, que dans celui des hommes & des femmes du bel air.

Pourvu, Charles, que je puisse avoir votre compagnie avec celle du Docteur...

Vous n'avez qu'à me faire venir, Monsieur Grandison, quand vous serez ensemble. Nous ne vous fatiguerons pas par des sujets de conversation qui ne seroient pas de votre goût. Notre conversation sera celle de gens gais & de bonne humeur. Vous pourrez en faire naître, ou en changer le sujet comme il vous plaira. Au premier moment (& j'y prendrai garde) que je soupçonnerai que vous vous ennuyez, ou que vous êtes mal à votre aise, je finirai la conversation: vous nous laisserez, & vous suivrez vos goûts, sans vous gêner.

Vous avez toujours de l'indulgence pour moi, sir Charles; & j'ai souvent rougi d'en avoir besoin.

Pendant qu'on préparoit le thé, sir Charles s'assit à côté de Milord L. pour parler de l'Ecosse. Il étoit charmé de ce que lui disoit Milord, sur le plaisir que la Comtesse avoit donné à ses Parens & à ses amis, dans ce premier voyage; & Lady L. de son côté témoignoit beaucoup de reconnoissance de leur bonté pour elle.

Je me rejouis, dit Charles, que la mer ne

nous ſépare pas de cette digne famille avec laquelle vous nous avez allié, Milord. Au premier voyage que vous ferez, je compte d'être de votre ſuite; & j'eſpère que Charlotte voudra bien m'accompagner.

Vous augmenterez nos plaiſirs, ſir Charles; tous mes Parens ſont diſpoſés à vous honorer.

Mais, Milord, les Dames Ecoſſoiſes ne ſont-elles pas un peu fâchées qu'un homme de votre mérite ait cherché une femme hors de l'Ecoſſe? Je vous aſſure, Milord, que dans tous les païs où j'ai été, je n'ai jamais vu de plus belles femmes qu'en Ecoſſe; & j'ai vu peu de nations, même ſix fois plus grandes, où il y en ait autant.

Une Grandiſon, ſir Charles, me devoit rendre le plus heureux des hommes.... C'eſt à vous que j'en ai l'obligation.

C'eſt une de mes félicités, Milord, que ma ſœur puiſſe ſe dire à vous.

Lady L. me dit à l'oreille; les deux plus excellens cœurs du monde, Miſs Byron, Milord L. & mon frère!

Je vous félicite de tout mon cœur pour l'un & pour l'autre, lui répondis-je. Dieu veuille vous conſerver longtems deux ſi grands biens!

Je penſois au miſerable ſir Hargrave.

Je puis vous apprendre le moyen de dédommager l'Ecoſſe, dit Mr. Grandiſon: vous n'avez, ſir Charles, qu'à ramener une femme Ecoſſoiſe.

Cette idée me fit de la peine; je ne ſaurois qu'y faire.

Ne trouvez-vous pas, Lucy, que ſir Charles fit un bien beau compliment aux Dames Ecoſſoiſes. J'avouë que j'ai ouï donner ces loüanges

aux Dames de nos païs du nord. Mais ne croyez-vous pas qu'il y ait d'aussi jolies femmes en Angleterre?

Ma sœur Harriet, me dit sir Charles, il n'est pas besoin, je pense, qu'on vous dise que je suis grand admirateur des belles femmes. . . . .

Je fus sur le point de me baisser . . . . Je n'aurois jamais pu me remettre, si j'avois paru ainsi m'appliquer son compliment.

Je m'en étonne d'autant moins, Monsieur, que dans le mot de *belle* vous comprenez l'ame aussi bien que le corps.

Voilà qui est bien de ma bonne fille, dit Miss Grandison, en versant le thé. Il en dit autant.

Ma chère Charlotte, je vous prie, lui dis-je à l'oreille, dites quelque chose d'encourageant à Milord G. Il est content de tout le monde, cependant personne ne lui dit rien; & je vois qu'il vous aime & vous craint.

Chut, mon enfant! me dit-elle tout bas. Il ne vaut jamais mieux que quand il se tait: si c'est son jour pour aimer, c'est aussi son jour pour craindre. Que diantre! une femme n'aura-t-elle jamais son tour?

Voilà de bonnes nouvelles pour Milord: lui dirai-je que son tour viendra.

Dites, si vous l'osez. Je ne demande qu'à être attaquée, ajouta-t-elle tout haut.

J'ai fini, lui dis-je.

Que pensez-vous, Milord, que dise Miss Byron?

Je vous conjure, chère Miss Grandison, lui dis-je.

Non, je veux le dire.

Je vous prie, Mademoiselle, apprenez moi... dit Milord.

Vous apprendrez à connoitre Miſs Grandiſon, me dit ſir Charles. Pour moi je ne lui confie aucun de mes ſécrets, Miſs Byron.

Vous en êtes d'autant moins généreux, Monſieur; car vous me tirez tous les miens. Je me ſuis plaint de vous à Miſs Byron à cauſe de vos réſerves à Colnbrooke.

Aïez la bonté, Mademoiſelle, dit Milord...

Ce n'eſt que la montagne qui enfante une ſouris, répondit-elle; Miſs Byron ſouhaitoit ſeulement de voir votre collection d'inſectes.

Miſs Byron me fera beaucoup d'honneur.

Si Charlotte ne veut pas vous accompagner chez Milord G. dit la Comteſſe, nous irons enſemble.

Ne vous ai-je pas bien tiré d'affaire, Harriet? me dit tout bas Miſs Grandiſon... Fiez-vous à moi une autre fois... Elle vous fera avertir le jour auparavant, Milord.

Miſs Grandiſon, dis-je, ſe plait à mettre les gens en peine, Milord. Mais je l'accompagnerai avec plaiſir, de même que la Comteſſe, quand il leur plaira.

Vous verrez beaucoup de choſes dignes de votre curioſité, dans le cabinet de Milord, me dit ſir Charles. Mais Charlotte croit qu'il n'y a que les hommes & les femmes qui ſoient dignes de la ſienne; excepté cependant ſon perroquet, & ſon écureuil; l'un à cauſe de ſon babil, l'autre à cauſe de ſa vivacité.

Je vous remercie, ſir Charles... mais je vous prie,

prie, laissez moi tranquille : je ne crains que vous.

Miss Byron, dit la Comtesse, je vous prie, ne l'épargnez pas ; je vois que vous pouvez faire que Charlotte craigne deux personnes.

Ce sera donc trois, Lady L., dit Miss Grandison : vous connoissez mon respect pour ma sœur ainée....

Oh non, je ne le connois pas. Je sai seulement que personne ne sait mieux dire que ma Charlotte, ce qu'elle devroit faire. Mais j'ai toujours pris trop de plaisir à votre vivacité, pour avoir souhaité, ou esperé de la modérer.

Vous faites comme une Mère *indolente*, Lady L. qui s'appelle *indulgente*. Vous me laissez faire mes fantaisies pour vous amuser ; & quand j'y ai réussi, quoique vous y trouviez de l'inconvénient, vous aimez mieux le souffrir, que de prendre la peine de me corriger... sir Charles, quelques défauts qu'il ait pu avoir pendant son absence, il est revenu vers nous, accompli. Il n'a pas fait des progrès sous nos yeux, d'année en année. Son éclat m'a ébloui ; & j'ai fait de vains efforts pour surmonter mon respect pour lui.

Si je ne comptois sur l'amour de ma sœur, dit sir Charles, plus que sur ce qu'elle appelle plaisamment son respect, j'aurois bien plus mauvaise opinion de ma conduite extérieure, que de son mérite.

Il ne peut y avoir rien à reprendre dans votre conduite extérieure, sir Charles, dit Milord L., mais je pense comme ma sœur Charlotte.

Et moi aussi, dit la Comtesse ; car je suis partie en ceci... Ne seroit-ce point, sir Charles,

les, que ceux qui ont des obligations qu'ils ne peuvent rendre, ne peuvent voir leur bienfaiteur qu'avec la sensibilité la plus délicate?

Permettez moi, dit Miss Emilie, rougissant modestement de reconnoissance, de dire que j'aurai aussi toujours un respect supérieur à mon amour pour le meilleur des Tuteurs.

Je rougis, & laissai voir sans parler, combien j'éprouvois de mon côté la même sensibilité, par de pareils motifs.

Qui est-ce, ajouta le Docteur Bartlet, qui peut connoitre mon patron, sans reconnoitre...

Mon cher Docteur Bartlet, interrompit sir Charles, ce n'est ni à vous, ni à Milord L. à dire ces belles choses. Pour mes trois sœurs, ajouta-t-il, me regardant comme une d'elles, & pour ma chère Pupille, elles ne me font pas autant de peine, si on ne peut les empêcher de reconnoitre que j'ai réussi dans mes efforts, pour m'acquiter de ce que je leur devois.

Je m'impatiente, Lucy, comme je vous l'ai dit, de savoir en détail ce que sir Charles a fait pour obliger si fort tout le monde. Ne vous impatientez-vous pas aussi? Ciel! que de tems j'ai perdu, depuis que je suis venue en ville! Il me semble que j'ai des ailes, & que j'ai pris mon essor si haut, que toutes les choses & les personnes que je voyois ci-devant sans déplaisir, dans cette grande ville, me paroissent en petit à présent, & que je me fatigue les yeux à les regarder. C'est ainsi, ma chère, qu'il en sera dans un meilleur monde, si nous pouvons nous rappeller les plus grands plaisirs que nous aurons eu dans celui-ci.

On

' On me pria de jouër un air sur le clavecin après le thé. Allons, allons, dit Miss Grandison, pour vous ôter tout prétexte, je vous montrerai le chemin.

Que ce soit donc le Coucou de Shakespeare, dit Mr. Grandison, vous m'avez si fort fait rentrer en moi-même, que j'ai besoin de quelque chose d'un peu vif pour ranimer mes esprits.

A la bonne heure, repliqua Miss Grandison. Notre pauvre Cousin ne sait que devenir quand vous allez un peu au delà de sa portée.

Cela n'est pas bien, Charlotte, dit sir Charles. Ce n'est pas là cette manière gracieuse d'obliger que vous avez ordinairement. Il ne faut pas joindre à la complaisance des reflexions desobligeantes.

Eh bien, eh bien, je lui donnerai son Coucou pour réparer ma faute.

Elle chanta cette pièce de Shakespeare, avec tant de vivacité & de goût, qu'elle enchanta tout le monde.

Comme sir Charles est connoisseur en musique, j'en eus l'air un peu plus sot qu'à l'ordinaire quand ce fut mon tour.

Allons, ma chère, dit l'obligeante Comtesse, je vous préparerai encore un peu. Quand vous aurez vu vos deux sœurs aînées passer devant vous, vous aurez plus de courage.

Elle s'assit, & joua une des leçons de Scarlatti, qui, comme vous savez, sont faites pour montrer la bonté de la main. Et surement, on ne peut égaler la Comtesse, ni pour la vitesse des doigts, ni pour le goût.

Sir Charles, que Mr. Reeves avoit pris à part,

& avec qui il avoit eu quelque conversation à voix basse, me dit alors; On vous a laissé, ma troisième sœur, le soin de nous donner quelque morceau de Handel. Mᵉ. Reeves dit qu'elle vous a ouï chanter quelques airs de la Pastorale, ou de quelques-uns de ses plus beaux Oratorios.

Venez, venez, ma chère Harriet, voici la fête d'Alexandre : mon frère admire ce morceau, je le sai; il dit que c'est la plus sublime composition qu'un homme ait jamais faite, & la musique en est aussi bonne que les paroles.

Elle me fit placer près du clavecin.

Comme vous savez, lui dis-je, qu'une grande partie du mérite de cette pièce vient de la beauté des transitions, un air seul doit perdre beaucoup à être détaché; & je crains...

Ne craignez rien, Miss Byron, dit sir Charles : votre complaisance, aussi bien que votre remarque, vous donnent droit à toutes sortes d'indulgences.

Je chantai alors un morceau, qui ne dépendant pas autant des accompagnemens que la plupart de ceux de Mr. Handel, me fut plus aisé à exécuter, quoique je ne l'eusse joué qu'une fois auparavant.

Ils me prièrent tous de recommencer, en me faisant des complimens que je n'oserois répéter.

Répéter! me semble-t-il entendre dire à mon Oncle Selby; la pauvre fille qui ne fait autre chose que répéter ses propres loüanges, vient nous dire, *je n'oserois répéter!*

Ouï, mon Oncle; car les complimens qui ne m'élèvent, & ne me touchent point, coulent aisément

ment de ma plume ; mais ceux qui en effet flattent la vanité, comment peut-on avouër cette vanité en les écrivant ? Mais ils étoient résolus d'être contens avant que je commençasse.

Je ne puis cependant passer sous silence un compliment de sir Charles. Comme il étoit appuyé sur ma chaise, il dit à l'oreille de Miss Grandison ; Comment sir Hargrave Pollexfen avoit-il le cœur d'entreprendre de fermer une telle bouche !

Il est tems à présent de finir, après avoir écrit hier au soir, & ce matin tant de pages. Je pourrois cependant vous donner encore bien des particularités de notre agréable conversation, si j'étois sure que vous ne me trouveriez pas insupportablement ennuyeuse ; & si les réserves desobligeantes de mon Cousin Reeves, par rapport à l'affaire de ce Bagenhall, ne me rouloient dans la tête, & ne contribuoient à m'engourdir les doigts. Je suis d'autant plus inquiète, que mon Cousin paroit lui même mal à son aise, & est dans l'attente de quelque nouvelle, qui doit le tranquilliser, ou augmenter sa peine.

Comment, Lucy, nos amis peuvent-ils prendre sur eux de nous cacher des choses, qu'il nous importe peut-être plus de connoitre qu'à qui que ce soit ! On montre quelquefois dans ces occasions critiques, des ménagemens qui font autant de peine qu'en donneroit la communication la plus entière. D'ailleurs pendant tout le tems du mystère, il suppose tant de force d'esprit, & de discrétion dans celui qui est instruit, & tant de foiblesse dans celui à qui on le cache, que ... Mais je deviens aussi impertinente

qu'impatiente. Je veux finir avant que de m'exposer aux reproches d'une pétulance, qui, j'espère, n'est pas naturelle

à *Votre*

HARRIET BYRON.

LETTRE III.

Miss HARRIET BYRON à *Miss* LUCY SELBY.

Jeudi soir, Mars 2.

Quelle pensez-vous qu'étoit la raison du silence de Mr. Reeves? Elle étoit bien capable de m'allarmer; & je lui suis obligée de me l'avoir cachée, quoique l'incertitude ne m'ait pas peu inquiété. Voici de quoi il est question.

Je vous ai dit dans ma précedente, que la personne pour qui l'on avoit fait sortir sir Charles, étoit Mr. Bagenhall; & que l'on avoit fait demander Mr. Reeves, qui étoit revenu vers la compagnie avec un air que je n'aimois pas autant que celui de sir Charles. Je vais vous dire à présent, sur le mémoire de Mr. Reeves, ce qui se passa à cette occasion.

Sir Charles prit Mr. Reeves en particulier. Ce malheureux homme, lui dit-il, ce sir Hargrave, me paroit avoir besoin pour lui-même de quelque prétexte, pour oublier un traitement qu'il regarde comme un affront. Quand nous avons à faire avec des enfans, il faut donner

quel-

quelque chose à leurs fantaisies. Mais vous entendrez ses propositions. Que personne cependant ne sache rien de l'affaire, jusqu'à ce que tout soit fini. Ce jour est consacré au plaisir. Mais vous, Mr. Reeves, vous êtes déjà instruit, & d'ailleurs vous pouvez répondre pour votre belle Cousine.

Il conduisit alors Mr. Reeves vers Mr. Bagenhall.

Monsieur, voici Mr. Reeves... Pour vous dire en peu de mots, Monsieur Reeves, de quoi il s'agit; sir Hargrave entre autres demandes que je ne puis accorder, mais qui ne regardent que moi, & dont il n'est pas, par conséquent, besoin de parler, sir Hargrave insiste sur ce qu'il soit introduit auprès de Miss Byron. Il dit qu'elle est absolument sans engagement. Cela est-il vrai, Monsieur?

J'ose l'assurer, répondit mon Cousin.

Monsieur m'a nommé Mr. Greville, Mr. Orme, & d'autres.

Aucun d'eux n'a reçu de ma Cousine une ombre d'encouragement. Elle est incapable de tenir un homme en suspens, quand elle n'y est point elle-même. Rien ne lui a fait plus de peine que le nombre de ses admirateurs.

Miss Byron, dit sir Charles, doit être admirée de tous ceux qui la voient; mais beaucoup plus de ceux qui ont l'honneur de converser avec elle. Mais sir Hargrave prétend fonder quelques esperances sur ce qu'elle est sans engagement. Y a-t-il quelque lieu d'esperer pour sir Hargrave, qui allègue ses souffrances pour elle, qui proteste de l'honnêteté de ses vuës, dans

le tems même qu'il esperoit de l'obtenir par une violence si cruelle, qui en appelle à elle-même, pour la pureté de sa conduite avec elle, tout le tems qu'elle fut en son pouvoir,... qui offre de fort grands avantages... Y a-t-il quelque lieu pour lui d'esperer...

Non, absolument aucun, Monsieur.

Quoi! non pas même pour sauver une vie, Monsieur Reeves? dit Mr. Bagenhall.

Si vous voulez dire la mienne, Monsieur Bagenhall, reprit sir Charles, je prie que cela n'entre point en considération. Si sir Hargrave veut parler de la sienne, je l'assure qu'il n'a rien à craindre de ma part. Croyez-vous, Monsieur Reeves, que Miss Byron pût se résoudre à voir sir Hargrave? Je suppose qu'il veut lui demander pardon. Consentira-t-elle à recevoir une visite de lui? Mais cela n'est-il pas une misérable vetille, Monsieur Bagenhall?

Souvenez-vous, sir Charles, que cette proposition est de moi; que j'esperois de la faire agréer de sir Hargrave; mais que je voulois auparavant vous consulter là-dessus.

Je vous demande pardon, Monsieur Bagenhall, je m'en ressouviens à présent.

Si jamais homme fut éperdument amoureux, dit Mr. Bagenhall, c'est sir Hargrave de Miss Byron. Les moyens même qu'il a employés pour l'obtenir, en sont une preuve convaincante... Vous promettrez, Monsieur, de ne pas vous trouver en son chemin.

Je répète, Monsieur Bagenhall, ce que je vous ai déjà dit: Que Miss Byron, (vous m'excuserez, Monsieur Reeves) est encore sous

ma protection. Si sir Hargrave, comme il le doit, est disposé à lui demander pardon; & s'il peut l'obtenir, & même aux conditions qu'il lui plaira, je croirai que Miss Byron & lui peuvent être plus heureux ensemble, que je ne puis me le figurer à présent. Je ne veux point qu'on me considère autrement que comme son protecteur, contre la violence, & l'insulte; & je le serai, si elle le demande, en dépit de cent hommes tels que sir Hargrave. Mais il faudra que l'occasion s'en présente subitement; & qu'on ne puisse recourir aux loix. Ni pour complaire à un ennemi, ni pour moi-même, on ne me portera jamais à une vengeance de sens froid, & préméditée.

Mais, sir Charles, il y a quelque chose de bien dur pour sir Hargrave dans cette affaire. Vous lui refusez la satisfaction duë à un homme d'honneur; & selon les loix de l'honneur, on ne peut être traité comme tel quand on refuse....

De la façon de qui sont les loix de l'honneur dont vous parlez, Monsieur Bagenhall? Je ne reconnois point d'autres loix que celles de Dieu, & de mon Païs. Mais pour couper court sur tout ceci, dites à sir Hargrave, que quelque peu de confiance qu'un homme d'honneur puisse avoir dans un homme, qui a agi avec une femme sans défense, comme il l'a fait avec Miss Byron, j'irai déjeuner avec lui demain matin, dans sa propre maison, s'il y consent. Je mettrai sur le compte de la violence de sa passion pour la Dame, les outrages cruels dont il est coupable. Je supposerai qu'il s'est assez mépris, pour s'imaginer que le mariage répare-

 roit

roit sa faute, s'il pouvoit l'y contraindre; & je confierai ma personne à son honneur, je n'aurai qu'un domestique, qui n'entrera point dans la maison, mais qui se promenera devant la porte, pour recevoir mes ordres, quand notre conversation sera finie. Je n'aurai que ma seule épée avec moi; & cela plutôt parce que je ne voudrois pas qu'on crût que je devrois ma sureté à ce que je ne l'aurois pas, que dans l'attente d'avoir occasion de la tirer pour ma propre défense, après lui avoir montré une telle confiance. Et je vous prie, Monsieur Bagenhall, vous qui êtes son ami, soyez présent, & tout autre de ses amis & en quelque nombre qu'il voudra.

Quand je fus à cet endroit du mémoire de Mr. Reeves, je fus saisie d'étonnement, je ne pouvois respirer.

Monsieur Bagenhall fut surpris, & demanda à sir Charles s'il parloit sérieusement?

Je ne voudrois pas, répondit-il, qu'on me regardât comme un téméraire. Sir Hargrave me ménace; je n'ai jamais évité un homme qui me ménaçoit. Vous faites entendre que je n'ai pas droit à un traitement honnête, si je ne consens à me rencontrer avec lui dans des intentions meurtrières. Je ne me trouverai jamais avec personne dans une pareille intention, quoique j'aie autant de raison de me fier à mon habileté, qu'à la justice de ma cause. Si l'on me veut faire mauvais jeu, je ne suis pas plus à l'abri d'un assassinat dans ma chambre, que dans la maison de sir Hargrave. Un homme qui refuse un défi, doit faire quelque chose, puisque

tel

tel est le monde & la coutume, pour montrer à son ennemi qu'il a de meilleurs motifs de son refus, que la crainte. Je mettrai l'honneur de sir Hargrave à l'épreuve la plus complette : dites lui, Monsieur, que je souffrirai bien des choses, mais que je ne veux pas être insulté, fut-ce par un Prince.

Et vous voulez donc, réellement, sir Charles....

Oui, Monsieur, je vois bien que sir Hargrave ne sera pas content, si l'on ne fait quelque chose d'extraordinaire. Et si je n'ai point de vos nouvelles ni des siennes, j'irai chez lui demain à dix heures, à l'amiable, pour déjeuner dans sa propre maison.

Je suis dans l'effroi, Lucy, même seulement en écrivant.

Monsieur Reeves, dit sir Charles, vous gâtez tout, s'il vous échappe un mot de ceci, même devant votre femme.

Monsieur Reeves pria qu'il pût l'accompagner chez sir Hargrave.

Non absolument, Monsieur Reeves.

Vous craignez donc quelque danger, Monsieur.

Non, Monsieur : il faut faire quelque chose, comme j'ai dit ; c'est le plus court, & le meilleur moyen pour mettre tout le monde à son aise. Sir Hargrave se croit méprisé. Il peut conclurre, s'il veut, que je ne méprise pas un homme en qui je montre tant de confiance. Voulez-vous, Monsieur Reeves, rejoindre la compagnie, & ne point dire l'occasion de votre absence & de la mienne.

Je vous ai dit, ma chère, quelle différence il

y avoit entre leurs physionomies, quand ils rentrèrent séparément dans la chambre à manger. Comment ce grand homme, (surement je puis bien l'appeller *grand*,) comment pouvoit-il, dans de telles circonstances, ramener à son retour la joie, le plaisir, & l'amusement à toute la compagnie, sans donner aucun lieu de soupçonner ce qui s'étoit passé?

Monsieur Reeves, comme je vous l'ai dit, prit le soir en particulier, sir Charles, pour savoir ce qui s'étoit passé quand il l'avoit laissé avec Mr. Bagenhall. Sir Charles lui apprit que Mr. Bagenhall lui avoit promis de lui faire savoir le soir, ou le lendemain matin, comment sir Hargrave prendroit la chose. En conséquence, dit sir Charles, il m'a déjà fait dire que sir Hargrave m'attend.

Et vous irez, Monsieur?

Ne vous en inquiétez point, Monsieur Reeves: tout ira bien. Mon intention n'est pas de courir à quelque malheur, mais de le prévenir. Mes principes sont moins connus en Angleterre qu'ailleurs. J'ai été défié plus d'une fois par des gens qui les connoissoient, & croyoient y trouver leur sureté. J'ai été obligé de prendre quelques mesures extraordinaires pour me garantir des insultes; & ces mesures ont répondu à mon attente, dans des païs où la licence est plus grande que dans celui-ci. J'espère que cette démarche me mettra à l'abri de pareils défis dans mon propre païs.

Au nom de Dieu, sir Charles....

Ne vous inquiétez point pour moi, Monsieur Reeves. Sir Hargrave ne se fait-il pas un mé-

rite de sa fortune ? Il ne se souciera pas de la perdre. Sa fortune fait ma sureté. Ne suis-je pas moi-même un homme de quelque considération ? Notre affaire n'est-elle pas connuë ? La chose même ne le condamneroit-elle pas, en me justifiant ? C'est un homme agité, mal à son aise avec lui-même ; il sait qu'il est dans le tort. Un homme résolu de respecter les loix divines & humaines, craindra-t-il cette espèce de Barbare ? Il sera assez tôt pour craindre, quand je pourrai être injuste. Si vous faites autant de cas de mon amitié que j'en fais de la vôtre, Monsieur Reeves, je puis compter absolument sur votre silence. J'irai chez sir Hargrave demain matin à dix heures. Vous aurez de mes nouvelles, ou vous me verrez chez vous à onze.

C'est là-dessus, me dit Mr. Reeves, que sir Charles le quitta, pour me presser de donner à la compagnie un air de la *fête* d'Alexandre, par Dryden, mise en musique par Handel.

Monsieur Reeves sortit le matin. Ma Cousine dit qu'il avoit été fort inquiet toute la nuit. Il avouë à présent qu'il alla déjeuner chez sir Charles avec Milord & Milady L., Miss Grandison, Miss Emilie, & le Dr. Bartlet. Sir Charles sortit à neuf heures, en chaise à porteurs, accompagné d'un seul domestique. On ne savoit pas où il alloit. Et ses deux sœurs disoient plaisamment qu'elles vouloient faire une ligue contre leur frère, puisque, quoiqu'elles n'eussent rien de sécret pour lui, il leur cachoit ses allures, pendant qu'elles & Milord étoient ensemble chez lui. Mais Milord & Miss Emilie refusèrent d'entrer dans leur revolte.

Mr. Reeves nous a dit à son retour qu'il étoit si absorbé dans la douleur, qu'elles avoient très-bien remarqué son abbatement.

Environ à trois heures, au moment où Mr. Reeves étoit résolu d'aller chez sir Charles, & de là, si l'on n'en savoit point de nouvelle, au quarré de Cavendish, quoiqu'incertain de ce qu'il y feroit, il reçut ce billet de sir Charles. Après ce que je vous ai écrit, votre cœur ne tressaille-t-il pas de joie, ma chère Lucy?

A deux heures & demie.

Mon cher Monsieur,

J'aurai l'honneur d'aller boire le thé avec Mr. Reeves, Miss Byron & vous, si vous n'êtes pas engagés. Je dis à nos Dames, que ceux qui ont le moins à faire, sont généralement les plus affairés. Ainsi je ne puis répondre de cette visite que pour,

Monsieur,

Votre très-humble serviteur

CHARLES GRANDISON.

Ce fut alors que Mr. Reeves, sur les pressantes instances de ma Cousine & de moi, nous raconta en peu de mots la cause de son malaise.

Environ à six heures, sir Charles vint en chaise. Il avoit un habit charmant. Je le regardai quand il entra, comme le plus bel homme que j'eusse vu de ma vie. Quels transports, ma chère Lucy, ne doit pas éprouver une tendre épouse, qui peut sans contrainte, sans en rougir, & ne faisant que son devoir, courir les bras

ou-

ouverts au devant d'un digne époux, revenant à elle après une longue absence, & après avoir échappé de quelque danger! Quel froid, quelle indifférence!..... Mais non, je n'étois ni froide, ni indifférente; car je sentois mon visage en feu, & mon cœur étoit prêt à éclater pour exprimer mes transports en voyant sain & sauf un homme, à qui j'avois déjà des obligations beaucoup trop grandes pour ma reconnoissance. O ne me dites pas, mes chers Parens, ne me dites pas que vous l'aimez, que vous voudriez que je fusse à lui. Si vous me dites cela, je serai toute disposée à souhaiter... Je ne sai ce que je veux dire, mais *vos* souhaits dictent toujours les *miens*.

Madame Reeves aïant les mêmes raisons de crainte, put à peine se retenir quand il entra dans la chambre. Elle courut à lui à la porte, en étendant la main, & avec tant d'émotion, que sir Charles dit; Ah Monsieur Reeves, vous avez bien gardé mon sécret! Mr. Reeves lui raconta dans quelles peines il avoit été, depuis le soir précedent, & qu'il avoit gardé le silence jusqu'à la reception de son billet.

Mon Cousin & ma Cousine le félicitèrent alors en l'embrassant sans façon.

Il faut que je vous dise quel air avoit, & comment se conduisit la folle, la folle-Harriet. Ses pieds la portèrent insensiblement au devant de lui, pendant qu'il recevoit les embrassemens de Mr. & de Mᵉ. Reeves. Je fis une révérence d'un air honteux, elle étoit à peine remarquable, & parce qu'elle n'avoit pas été remarquée, j'en fis une autre plus profonde, trouvant alors ma

ma main dans la sienne, ignorant si j'avois une main ou non : Je suis fâchée, Monsieur, lui dis-je, d'être l'occasion, d'être la cause... Je soupirai alors pour une raison que vous devinez peut-être, & je rougis pour deux; parce que je ne savois, ni que dire, ni quelle contenance tenir; & parce que j'avois des obligations que je ne pouvois reconnoitre.

Il abregea obligeamment mon embarras, en parlant comme d'une bagatelle de ce qui s'étoit passé. Et me conduisant à une chaise il prit place à côté de moi.

Puis-je vous demander, Monsieur...? dit mon Cousin Reeves; il s'arrêta.

La conversation fut trop ennuyeuse & trop longue, Monsieur Reeves, pour être racontée en détail. Mais sir Hargrave, sur la demande de Mr. Bagenhall, avoit renfermé son Ecrivain dans un cabinet: je n'en sus rien jusqu'à ce que tout fut fini. Je dois avoir la copie de ce qui se passa. Vous la verrez, si vous voulez, quand on me l'aura envoyée. En attendant, que pensez-vous, Miss Byron, d'un compromis qui s'est fait à vos dépens?

J'ose bien m'en tenir à tout ce que sir Charles Grandison aura reglé par rapport à moi.

Il seroit cruel de tenir une Dame en suspens, quand le doute pourroit lui faire de la peine, & ne peut aboutir à aucun plaisir. Sir Hargrave est résolu de venir chez vous, voulez-vous le voir?

Si vous me le conseillez, Monsieur.

Je ne vous conseille rien, Mademoiselle, suivez votre goût. Mr. Reeves est maître de re-

cevoir dans sa maison qui il lui plait; & Miss Byron d'y voir, où par-tout ailleurs, qui elle veut. Je lui ai dit mon sentiment fort librement; mais je l'ai laissé résolu de venir vous voir. J'ai sujet de croire qu'il se comportera très-bien. Je serois surpris, s'il ne vous demande pas pardon de la manière la plus humble, & à vous, Monsieur Reeves, & à Madame. Mais si vous avez la moindre crainte, Mademoiselle, je serai tout prêt à venir, si vous m'avertissez seulement quelques minutes avant qu'il soit admis en votre présence.

Vous êtes bien bon, dit Mr. Reeves, de vouloir soutenir Miss Byron dans cette occasion. Mais j'espère que nous n'aurons pas besoin de vous en donner la peine dans cette maison.

Sir Charles sortit bientôt après; & Mr. Reeves s'est fait des reproches depuis, de lui avoir répondu trop brusquement; quoiqu'il ne pensât qu'à lui témoigner sincérement son respect. Cependant en relisant cette réponse, comme je l'ai écrite, je n'y trouve pas grand chose à redire. Mais quand on est plein d'un grand respect, je crois qu'un cœur reconnoissant s'accuse toujours de défauts, que personne d'autre ne voit, & dont personne ne l'accuseroit.

Comme sir Charles se porte bien, & que je n'ai plus rien à craindre que la visite de sir Hargrave, je vous enverrai cette Lettre, en vous assurant que je suis, ma chère Lucy,

Votre éternelle amie,

HARRIET BYRON.

LET-

LETTRE IV.

Miss HARRIET BYRON *à Miss* LUCY SELBY.

Vendredi à une heure, Mars 3.

Sir Charles vient de nous envoyer la copie si attenduë de ce qui se passa à son intrépide visite chez sir Hargrave. Je l'appelle *intrépide.* Mais si j'en avois été informée, comme Mr. Reeves, avant que l'événement en eût, en quelque manière, justifié la témérité, je l'aurois appellée téméraire; & j'aurois proposé d'envoyer des juges de paix au quarré de Cavendish, ou de prendre quelque mesure, pour savoir s'il y avoit sureté pour la personne de sir Charles; sur-tout quand il fut près de trois heures sachant qu'il dine plutôt que la plupart des gens du bel air.

Monsieur Reeves a eu la bonté de copier pour moi ce long écrit, pour que j'aie le tems de vous rendre compte de trois visites particulières que j'ai reçuës. J'ai demandé à Mr. Reeves, si ce n'étoit pas une étrange façon de faire dans ce Bagenhall, d'avoir toujours avec lui cet Ecrivain, devenu à présent un Ecouteur? Il m'a répondu que cela n'étoit pas ordinaire; mais que dans des cas de cette nature, où il pouvoit y avoir un meurtre, & ensuite des informations dans une Cour de justice, il croyoit qu'il y avoit quelque chose de loüable dans cette pré-

caution ; quoique cela indiquât un dessein prémédité, & que sans doute l'homme s'étoit trouvé dans quelque fâcheuse affaire auparavant, & vouloit prendre ses mesures pour l'avenir.

ÉCRIT.

Jeudi matin, Mars 2. 17... Moi Henri Cotes, demandé le soir précédent, vins à la maison de sir Hargrave Pollexfen, Baronet, au quarré de Cavendish, à huit heures & demie environ du matin, pour recueillir en abbréviations une conversation qu'il devoit y avoir entre le dit sir Hargrave Pollexfen, & sir Charles Grandison, Baronet, sur un différend entre ces deux Messieurs, pour lequel j'avois déjà accompagné une fois James Bagenhall, Ecuyer, à la maison du dit sir Charles Grandison, au quarré de S. James, & dont on craignoit des conséquences, qui pouvoient rendre fort important un détail exact de ce qui se seroit passé.

Je fus introduit, environ à neuf heures, dans l'antichambre où étoient le dit sir Hargrave; le dit James Bagenhall; Salomon Merceda, Ecuyer; & John Jordan, Ecuyer. Ils parloient sur la réception qu'ils feroient au dit sir Charles Grandison; & j'eus ordre de ne point écrire ce qu'ils disoient.

Pour que je pusse, avec moins d'interruption, prendre la minute de la conversation qu'on attendoit, on me fit placer dans un cabinet joignant l'antichambre, dont il n'étoit séparé que par une cloison. Mais de peur que le dit sir Charles ne s'opposât à ce que je prisse cette minu-

nute, j'eus ordre de me cacher jusqu'à ce qu'on m'appellât; mais de prendre cette minute fidélement, & sincérement, de façon que je pusse dans le besoin en confirmer la vérité par serment.

Environ à neuf heures & demie, j'entendis Mr. Bagenhall, qui avec un serment, & d'une voix qui marquoit de l'émotion & de la surprise, dit, que sir Charles venoit. En même tems un laquais entra, & dit „ sir Charles Gran- „ dison."

Trois ou quatre de ces Messieurs parlèrent alors ensemble, fort haut & avec vivacité; mais je ne crus pas que mes ordres portassent d'écrire ce qu'ils disoient. Il n'est pas cependant hors de propos de marquer, que sir Hargrave dit; Donnez moi cette paire de pistolets, & qu'il me suive dans le jardin. Par D. il en prendra un.

Non, non, dit Mr. Merceda, dont je reconnus l'accent étranger; non, non, cela ne sera pas.

Une autre voix, je crois de Mr. Jordan, dit; Ecoutons ce qu'un si galant homme a à dire. Les occasions se présenteront bien dans la suite.

Monsieur Bagenhall, dont je connus bien la voix, dit: D. me d . . e, si l'on touche à un cheveu de la tête de sir Charles Grandison dans cette visite.

Allez tous au D. dit sir Hargrave: est-ce que je propose rien de déraisonnable, puisque je lui donne le choix des pistolets?

Quoi, dans votre jardin! La jolie histoire, qui que ce fût qui succombât! dit Mr. Merceda. C'est bien le Diable, si on ne peut l'obli-

ger

ger à présent à vous donner par-tout ailleurs la satisfaction qu'on doit à un homme d'honneur.

Faites entrer sir Charles, dit sir Hargrave avec des imprécations. Sir Charles entra alors, je le vis par un trou de la paroi: il avoit l'air fort calme, & fort serein, l'épée au côté, quoiqu'en deshabillé. La conversation commença alors ainsi.

Sir Charles. Votre serviteur, sir Hargrave, je suis le vôtre, Monsieur Bagenhall, Messieurs.

Monsieur Bagenhall. Votre serviteur, sir Charles; vous êtes homme de parole... Voilà Monsieur Jordan; voici Monsieur Merceda.

Sir Ch. Mr. Merceda!... j'ai oui parler de Mr. Merceda... J'en use bien librement, sir Hargrave, en m'invitant à déjeuner chez vous.

Sir Harg. Oui, par D. & vous en avez usé de même auparavant. Etes-vous seul, Monsieur? Si vous avez quelques personnes avec vous, faites les entrer.

Sir Ch. Personne, Monsieur.

Sir Harg. Ces Messieurs sont des gens d'honneur, Monsieur. Ce sont mes amis.

Sir Ch. Ils paroissent gens d'honneur: je suppose que tout homme est tel, jusqu'à ce que j'aie les preuves du contraire.

Sir Harg. Ne pensez pas que je les aie ici pour intimider...

Sir Ch. Intimider, sir Hargrave! j'ignore ce que c'est qu'être intimidé. Vous dites que ces Messieurs sont vos amis: je viens dans le dessein d'accroitre le nombre de vos amis, & non de le diminuër.

Sir Harg. „ Accroitre le nombre de mes

„ a-

„ amis!..." Quoi! après m'avoir ravi la seule femme au monde qui mérite qu'on la possède, & qui sans l'avantage dont on profita inhumainement, auroit été ma femme avant la fin du jour, Monsieur! Et malgré cela me refuser une satisfaction, Monsieur! Mais j'espère que vous êtes venu à présent...

Sir Ch. Pour déjeuner avec vous, Monsieur.... Ne vous échauffez pas. Je suis déterminé à ne point accepter de défi... Mais il ne faut pas m'insulter.

Sir Harg. Eh bien, Monsieur, prenez donc un de ces deux pistolets, mon carosse nous conduira...

Sir Ch. Nulle part, Monsieur. Ce qui s'est passé jusqu'ici entre nous, est dû au hazard. Je n'aime pas à user de recrimination. J'en appelle cependant à votre propre cœur. Il vous convaincra que les moyens que vous employâtes pour obtenir la Dame, ne vous rendoient pas digne d'elle. Je ne profitai point inhumainement de mon avantage; & le refus que j'ai fait de me mesurer avec vous, me donne droit de m'appeller votre meilleur ami.

Sir Harg. „ Mon meilleur ami," Monsieur!

Sir Ch. Oui, Monsieur; si du moins c'est une chose digne de votre considération, qu'on ait sauvé votre propre vie, ou qu'on vous ait épargné les longs regrets d'avoir ôté la vie à un autre, comme cela eut pu arriver. En un mot, Monsieur, il dépend de vous de me faire connoitre, si c'est par la violence d'une passion que vous vous êtes rendu coupable d'une action mauvaise, ou si c'est de dessein prémédité, & par un penchant

na-

naturel à la violence, qui seule peut vous faire penser à justifier une action condamnable par une autre.

Sir Harg. Eh bien, Monsieur, regardez moi comme un homme naturellement violent, si vous le voulez. Que m'importe ce que pense de moi un homme qui m'a traité... Que le D. vous emporte, Monsieur: voyez quelles marques j'emporterai au tombeau.

Sir Ch. Si j'avois été aussi violent que vous, Monsieur, vous auriez pu emporter ces marques au tombeau, sans les avoir gardées longtems... Déjeunons, Monsieur; cela vous donnera le tems de vous calmer. Quand même je devrois faire ce que vous souhaitez, vous trouverez mieux votre compte à être de sens froid. Vous ne pouvez pas penser que je voulusse profiter de l'avantage que la passion me donneroit sur vous.

Mr. Bag. Pard. cela est noble! Déjeunons, Hargrave, vous en serez plus tranquille, & plus propre à discuter ce point, ou quelque autre.

Mr. Merceda. Cela est vrai; vous avez un ennemi généreux, sir Hargrave.

Sir Ch. Je ne suis l'ennemi de personne, Monsieur Merceda. Sir Hargrave devroit considérer qu'il étoit seul à blâmer dans l'affaire qui a occasionné tout ceci; & que toute la part que j'y ai, est duë au hazard, sans qu'il y ait eu de mauvaise intention de mon côté.

Mr. Jordan. Je ne doute pas, sir Charles, que vous ne soyiez disposé à demander excuse à sir Hargrave, pour la part que vous...

Sir Ch. Demander excuse, Monsieur! non... Je crois que j'ai dû agir comme je l'ai fait. Si c'étoit

c'étoit à refaire, je le ferois encore, avec qui que ce fût.

Sir Harg. Eh bien, vous voyez! vous voyez! Monsieur Bagenhall, Monsieur Merceda, Monsieur Jordan! vous voyez! Entendez-vous cela! Qui pourroit avoir patience!

Sir Ch. Je puis vous dire, Monsieur, qui doit avoir patience. J'aurois très-mauvaise opinion de quelqu'un de ces Messieurs, qui, dans les circonstances où j'étois, n'auroit pas agi précisément comme moi. Et j'en aurois une encore plus mauvaise de vous-même, Monsieur, que je ne l'ai, si dans un pareil cas, vous aviez refusé un semblable secours à une femme. Mais je ne veux pas répéter ce que j'ai écrit.

Sir Harg. Si vous êtes un homme, sir Charles Grandison; choisissez un de ces pistolets: D. me d...e. Il faut que vous en passiez par là.

Je vis alors que sir Hargrave se leva avec emportement.

Sir Ch. Comme je suis *un homme*, sir Hargrave, je ne le ferai pas. Un homme irrité pourroit regarder comme une insulte, (& je n'ai point dessein de vous en faire) si je disois que j'ai donné des preuves à notre première entrevuë, que ne je manquois point de courage. Je crois que je vous en donne à présent la plus grande que je puisse donner, en refusant votre défi. Je sai comment on repousse une insulte personnelle. Je sai me défendre. Mais comme je l'ai dit, je ne veux pas répéter ce que j'ai écrit.

Mr. Merc. Mais, sir Charles, si nous avons bien compris votre pensée, dans ce que vous avez écrit, vous avez ménacé un homme d'hon-

d'honneur, de vous servir d'une arme qu'on n'emploie que contre un coquin; refuser cependant...

Sir Ch. Un homme, Monsieur, qui s'avisera de m'insulter, peut le faire avec d'autant plus de sureté, quoique non pas peut-être impunément, qu'il peut être assuré que je ne le tuerai pas, si je puis l'éviter. Je puis me jouër avec mes armes, Monsieur, excusez cet air de vanterie, mais je ne me jouerai jamais de la vie de personne, ni ne prodiguerai la mienne.

Sir Harg. Le D. vous e....e avec votre sens froid, Monsieur. Je ne puis soutenir...

Sir Ch. Ne vous emportez pas, Monsieur, contre ce qui fait votre sureté.

Sir Jord. En effet, sir Charles, je ne pourrois soutenir cet air de supériorité.

Sir Ch. C'est plus qu'un air, Monsieur Jordan; un homme qui entreprend de justifier une violence par une autre, donne nécessairement une supériorité réelle contre lui-même. Que sir Hargrave confesse sa faute.... je l'ai mis sur les voies de le faire, de la façon la moins deshonorante pour lui, qu'il puisse y avoir après qu'il a commis la faute... & je lui présente ma main.

Sir Harg. Quelle abominable insulte!.. Quoi! avouër ma faute, à un homme qui, sans être attaqué, m'a fait avaler trois de mes dents: vous voyez, Messieurs, dites, puis-je, dois-je encore, avoir patience?

Sir Ch. Je n'ai point eu intention de vous faire aucun mal, Monsieur. Je ne tirai point l'épée, pour vous rendre le coup que vous m'aviez por-

té. Je reçus sur l'épaule une égratignure d'une épée destinée à me percer le cœur. Je ne cherchai qu'à vous empêcher de me faire un mal, que j'étois résolu de ne pas vous faire. Voilà, sir Hargrave, voilà Messieurs, quel étoit précisément le cas; & la cause étoit telle, qu'aucun homme d'honneur ne pouvoit refuser de s'y engager... A présent, Monsieur, je viens chez vous, sur ma propre invitation, dans votre maison, seul, sans être accompagné, pour vous montrer que je suis toujours dans les mêmes dispositions, d'éviter de vous faire aucun mal; & c'est là, Messieurs, ce qui me donne sur sir Hargrave, une supériorité qu'il ne tient qu'à lui de diminuër, en se conduisant comme je me conduirois envers lui, si j'étois à sa place.

Mr. Bag. Par D. cela est noble.

Mr. Jord. J'avouë, sir Hargrave, que je tirerois plutôt le chapeau à un homme comme celui-là, qu'à un Roi sur son thrône.

Sir Harg. D. me d...e, si je lui pardonne, avec ces marques que je porte. Allons, Monsieur, il faut que vous preniez un de ces pistolets. Messieurs, mes amis, il se vante de ses avantages; il peut en avoir dans son maudit sens-froid. Il n'en peut avoir d'autre. Je vous en prends à temoins, je lui pardonne, s'il me met une couple de balles dans le cœur. Prenez un de ces pistolets, Monsieur. Ils sont chargés également... Vous êtes témoins, que si je meurs, je ne dois m'en prendre qu'à moi: mais je mourrai en homme d'honneur.

Sir Ch. Pour *mourir* comme un homme d'honneur, Monsieur, vous devriez avoir *vécu* de

même.

même. Vous devriez être sûr de votre cause. Mais ces pistolets sont trop dangereux. Si je voulois en passer par où vous voulez, sir Hargrave, je ne devrois pas me flatter qu'un homme aussi furieux tirât le sien par dessus ma tête, comme je devrois vouloir tirer le mien au dessus de la sienne. Je ne voudrois pas faire dépendre ma vie d'un mouvement, peut-être involontaire, du doigt.

Sir Harg. Eh bien, Monsieur, l'épée; quoique en deshabillé, vous êtes venu avec la vôtre.

Sir Ch. Je l'ai fait pour la raison que j'ai dite à Mr. Bagenhall. Je ne la tire jamais cependant que pour ma défense.

Sir Harg. Se levant de sa chaise: Voulez-vous me faire la grace de m'accompagner dans mon jardin? Vous, & moi seulement, Monsieur? Que ces Messieurs restent ici. Ils regarderont seulement de la fenêtre, s'il leur plait. Sur ce gazon seulement, Monsieur, si vous succombez, tout le tort sera mis de mon côté, pour avoir tué un homme dans mon jardin. Si je succombe, vous aurez le témoignage de mes amis pour vous tirer d'affaire.

Sir Ch. La place n'y fait rien, Monsieur. Puisqu'on convient, Messieurs, de renoncer aux pistolets, & qu'en restant chargés sur cette table, ils ne servent qu'à faire venir l'idée de quelque malheur, vous m'excuserez tous, & vous me pardonnerez, sir Hargrave....

En disant cela, il se leva avec une grande tranquillité, & aïant pris les pistolets, il ouvrit la fenêtre qui étoit à côté de sir Hargrave, & les déchargea tous deux en l'air.

Sur ce qu'on lui en a dit, l'Ecrivain est sûr qu'ils étoient bien chargés.

Une troupe de domestiques, hommes & femmes, accoururent tout effrayés. L'Ecrivain resta dans le cabinet, sachant qu'il n'y avoit point de mal. Un des valets s'écria, voilà le meurtrier! Ils ne voyoient pas leur maître, qui étoit apparemment caché par sir Charles, & qui a avoué ensuite, qu'il avoit été trop étonné pour pouvoir bouger ou parler; ils alloient se jetter sur sir Charles.

Sir Charles reculant quelques pas en arrière, mit la main sur son épée, leur disant cependant avec douceur; mes amis, votre maître n'a point de mal: prenez garde que je ne blesse quelqu'un de vous.

Sir Harg. Je n'ai point de mal... sortez, coquins.

Mr. Bag. Sortez, vuidez la chambre, sir Hargrave n'a point de mal.

Mr. Merc.
Mr. Jord. } sortez, sortez!

Les domestiques se jettèrent hors de la chambre aussi vîte qu'ils y étoient entrés.

Sir Charles s'avançant alors vers sir Hargrave, lui dit: Dans quelque tems d'ici, Monsieur, vous trouverez qu'il est beaucoup plus heureux que ces pistolets aient été déchargés, que s'ils avoient été employés à l'usage auquel on les avoit destinés, en les chargeant. Je vous présente ma main, c'est une offre qu'on ne refuse pas deux fois. Si vous me voulez du mal, je ne vous en veux point. Je me suis invité pour déjeuner

avec vous. Vous & vos amis ferez les bien-venus à diner chez moi. Je n'ai plus qu'un moment, ajouta-t-il, en regardant sa montre, car sir Hargrave sembloit irrésolu s'il accepteroit ou refuseroit sa main.

Mr. Jord. Je suis dans l'étonnement ! Comment, sir Charles ! Quelle doze de tranquillité ne devez-vous pas avoir ! Le D. m'emp...e, Hargrave, si vous ne vous accommodez avec un si généreux ennemi.

Mr. Merc. Il m'a mis de son parti. Par le grand Dieu du Ciel, j'aimerois mieux avoir sir Charles pour mon ami, que le plus grand Prince de la terre.

Mr. Bag. Ne vous l'ai-je pas dit, Messieurs, D. me d...e, je n'ai vécu jusqu'à présent que pour mourir de honte ! J'aimerois mieux avoir été sir Charles Grandison pendant cette heure, que le Grand Mogol toute ma vie.

Sir Hargrave sanglottoit comme un enfant, à ce que je pouvois entendre par sa voix. D. me d...e, dit-il en mots entrecoupés, faut-il que je sois ainsi humilié ! ... Faut-il que je sois ainsi vaincu ! Par D. Par D. Grandison, il faut, il faut que vous descendiez avec moi au jardin. J'ai quelque chose à vous proposer ; & il sera à votre choix, ou de nous accommoder, ou de me donner la satisfaction duë à un homme d'honneur. Mais il faut que vous veniez avec moi au jardin.

Sir Ch. De tout mon cœur, Monsieur.

Prenant alors son épée, il la posa sur la table.

Sir Harg. Et faut-il que j'en fasse autant ? D. me d...e si je le fais ! ... Prenez votre épée, Monsieur.

Sir Ch. A la bonne heure, si cela vous fait plaisir, Monsieur; Je serai toujours maître de la tirer ou non.

Sir Harg. D. me d...e, si je puis vivre étant ainsi traité!... Où Diable avez-vous été jusqu'à présent? ... Mais il faut que vous veniez avec moi au jardin.

Sir Ch. Montrez moi le chemin, Monsieur.

Chacun vouloit s'y opposer: mais sir Charles leur dit, je vous prie, Messieurs, laissez avoir cette satisfaction à sir Hargrave. Nous vous rejoindrons dans le moment.

L'Ecrivain sortit alors du cabinet, avec la permission des Messieurs, qui restèrent dans la chambre, à la fenêtre. Ils exprimèrent leur admiration pour sir Charles. Mr. Merceda, & Mr. Bagenhall, (l'Ecrivain remarque ceci à leur loüange) se reprochoient l'un à l'autre, de n'avoir point eu d'idée, jusqu'alors, de ce qui étoit grand, & noble dans un homme.

On vit bientôt sir Charles & sir Hargrave se promenans, & engagés dans une conversation fort animée. Il parut ensuite que le sujet en étoit quelques propositions que faisoit sir Hargrave, au sujet de la Dame, & que sir Charles ne vouloit pas accorder. Quand ils furent arrivés sur le gazon, sir Hargrave ouvrit son habit & sa veste, & tira l'épée: il sembloit par son geste presser sir Charles d'en faire autant. Sir Charles avoit son épée dans une main, mais dans le fourreau. Il avoit l'autre main sur le côté: son habit étoit ouvert. Sir Hargrave paroissoit encore le presser de mettre l'épée à la main, & se mit lui-même en garde. Sir Char-

les

les d'un air calme, s'avança alors vers lui, détourna en bas la pointe de son épée avec la main, & mis son bras gauche sous le bras armé de sir Hargrave. Sir Hargrave leva l'autre bras avec vivacité: mais sir Charles, qui étoit sur ses gardes, lui saisit d'abord cet autre bras, parut lui dire quelque chose avec douceur, & laissant aller sa main gauche, il le conduisit vers la maison, toujours son épée nuë à la main. Sir Hargrave sembloit conjurer, & resister, quoique foiblement, & comme un homme vaincu par les procedés de sir Charles. Ils rentrèrent tous deux, sir Charles aïant toujours le bras sous celui de l'épée de sir Hargrave. L'Ecrivain se retira alors dans son premier poste. D. me d...e, dit sir Hargrave, en rentrant dans la chambre, cet homme, ce sir Charles, est le Diable... Il m'a rendu comme un enfant. Cependant il me dit qu'il ne veut point être mon ami, dans le seul article qui me tient au cœur. Il jetta son épée sur le plancher. Je n'ai qu'une chose à vous dire, comme je vous l'ai dit en bas, soyez mon ami, en ce seul point, & je vous pardonne de tout mon cœur.

Sir Ch. La Dame est, & doit être, sa propre maîtresse, Monsieur. Je n'ai acquis aucun droit sur elle. C'est une excellente femme. Elle seroit un joyau précieux dans la couronne d'un Prince. Mais vous conviendrez avec moi, qu'il ne faut pas l'effrayer. Je vous assure que sa vie a été en danger; tous les soins, toute la tendresse de ma sœur, & le Médecin, ont eu de la peine à la tirer d'affaire.

Sir Harg. L'homme, je devrois dire, le Diable,

ble, le plus inflexible, que j'ai vu de ma vie! Mais vous n'avez point d'objection contre le dessein que j'ai de la voir. Elle verra, (comment cependant puis-je vous pardonner cela?) elle verra ce que j'ai souffert pour elle. Si elle ne veut pas être à moi, je mettrai ces marques sur son compte & non pas sur le vôtre. Et quoique je ne veuille pas l'effrayer, je verrai si elle est sans pardon, sans pitié pour moi. Elle sait, elle sait *fort bien*, que je me suis conduit le plus honnêtement du monde avec elle, quand elle étoit en mon pouvoir. Par tout ce qu'il y a de plus sacré, je n'avois d'autre dessein que d'en faire Lady Pollexfen. Je voyois qu'elle avoit autant d'amans que de visites, & je ne pouvois le supporter... Vous serez de mon parti, sir Charles, & poursuivie par la fortune, & par l'amour, elle sera à moi.

Sir Ch. Je ne promets point de vous servir en ceci, sir Hargrave. Tous ses Parens la laissent à son propre discernement: irai-je donc entreprendre de déterminer son choix? Ce que je vous ai dit en bas, quand vous insistiez sur cette condition, je le répète; je pense qu'elle ne doit pas être à vous, & que pour l'amour & de vous & d'elle, vous ne devez pas le souhaiter. Allons, allons, Monsieur, considerez la chose un peu mieux. Pensez à quelque autre femme, si vous êtes résolu de vous marier. Votre figure...

Sir Harg. Oui par D. je fais une jolie figure à présent, n'est-il pas vrai?

Sir Ch. Votre fortune, vous rendront plus heureux avec une autre femme, que vous ne pour-

pourriez l'être avec celle-ci. Pour moi, Monsieur, je ne voudrois pas épouser la plus grande Princesse, si je pensois qu'elle ne m'aime pas plus que tous les autres hommes, que je *méritasse* son amour, ou non.

Sir Harg. Et n'avez-vous point de vuës pour vous-même, dans l'avis que vous me donnez? Dites moi cela... Il faut que vous me le disiez.

Sir Ch. Quand je donne un avis, j'aurois horreur de moi-même, si je ne considerois uniquement le bien de la personne qui me consulte, & si je faisois aucun retour sur moi-même, qui pût affecter le moins du monde cette personne.

On apporta alors le déjeuné. Ce qui suit, fut dit pendant & après le déjeuner.

Mr. Bag. Voyez, Merceda, ce que peut faire un Chrétien. Après cela, resterez-vous encore Juif?

Mr. Merc. Faites moi voir encore un Chrétien comme celui-là, & je vous répondrai. Vous, Bagenhall, j'espère que vous ne vous croyez pas en droit de vous vanter de votre Christianisme?

Mr. Bag. Cela n'est que trop vrai. Nous avons été tous deux de méchans vauriens.

Sir Harg. Et j'ai été le plus innocent des trois. Cependant, c'est là le Diable, je suis celui qui souffre le plus. D. m'emp.. e, si je puis soutenir de me voir au miroir.

Mr. Jord. Vous devriez être au dessus de cela, sir Hargrave; &, permettez moi de vous le dire, vous ne devez pas avoir honte d'être vaincu, comme vous l'êtes. Je vous trouve réelle-

ment plus grand qu'auparavant depuis votre accord avec un si noble adversaire.

Sir Harg. C'est quelque consolation, Jordan. Mais D. me d . . e, sir Charles, je veux voir la Dame ; & vous m'y introduirez.

Sir Ch. Cela ne peut être... Quoi! j'introduirois un homme auprès d'une femme que, selon moi, il ne doit pas plus souhaiter de voir qu'elle ne doit le voir elle-même... Si je pensois que vous y allassiez, je pourrois bien, si elle le souhaite, m'y trouver, de peur qu'elle ne fût trop effrayée, à cause de tout ce qu'elle a déjà souffert.

Sir Harg. Quoi, Monsieur, vous voudriez encore faire le Dom Quichotte?

Sir Ch. Il n'en est pas besoin, sir Hargrave; vous ne voudriez pas être encore le géant qui enleveroit la Dame.

Sir Harg. Par D. Monsieur, vous avez mené vos affaires d'une façon bien triomphante.

Sir Ch. Je ne prétends à aucun triomphe, Monsieur. Mais par-tout où il s'agit de la vérité & de la justice, j'espère que je ne trahirai jamais leurs intérêts.

Mr. Bag. Le D. m'emp . . e, si je crois qu'il y a encore un homme pareil au monde.

Sir Ch. Je suis fâché, Monsieur Bagenhall, de vous entendre parler ainsi. Les occasions ne se présentent pas de même pour tout le monde!

Sir Harg. Pourquoi ne l'ai-je pas frappé? D. me d . . e, cela l'auroit engagé à se battre.

Sir Ch. Je l'aurois dû, dans ce cas, sir Hargrave : je vous ai dit, que je ne souffrirois pas une insulte. Mais si j'avois pu prendre d'autres

tres mesures, je ne me serois pas servi de mon épée. Je me suis trouvé dans le cas auparavant. Mais je voudrois rester dans les termes de l'amitié avec vous.

Sir Harg. Que je meure, si je puis soutenir ma propre petitesse.

Sir Ch. Quand vous réfléchirez de sens froid à tout ceci, vous trouverez des sujets de vous réjouïr, qu'une entreprise commencée avec violence, & poussée aussi loin que vous l'avez fait, ne se soit pas terminée plus mal. Chaque occasion que vous aurez de déployer vos bonnes qualités, ou de vous corriger des mauvaises, contribuera à votre satisfaction jusqu'à la fin de votre vie. Vous n'auriez pu être heureux si vous l'aviez emporté sur moi. Croyez-vous qu'un meurtrier ait jamais été heureux? Je parle si sérieusement, parce que je voudrois bien que vous réfléchissiez sur la chose. Elle auroit pu devenir très-sérieuse.

Sir Harg. Vous savez, Monsieur, que j'ai voulu m'accommoder avec vous; mais sur un article...

Sir Ch. Nous *accommoder*, sir Hargrave! Comme je vous l'ai dit, je n'ai point de différend avec vous. Vous avez proposé des conditions, que je ne crois pas devoir accorder. Je n'ai rien exigé: je vous ai dit que je n'avois en vuë que ma propre défense.

Mr. Bag. Vous avez insinué, sir Charles, que vous aviez eu d'autres affaires pareilles.

Sir Ch. Je me suis trouvé une fois dans un rendez-vous avec un homme qui m'avoit défié; mais je ne pouvois l'éviter, & c'étoit dans la ré-

résolution de me défendre seulement, & dans l'esperance de me faire un ami de mon ennemi. Si j'avois...

Mr. Bag. Quelle pauvre espèce de créatures nous sommes, Merceda!

Mr. Merc. Taisez-vous, Bagenhall, sir Charles n'avoit pas fini. Je vous prie, Monsieur...

Sir Ch. J'allois dire, que si j'avois jamais, de propos délibéré, accepté un défi que j'aurois pu éviter, j'aurois regardé cela comme la plus grande tâche de ma vie. Je suis naturellement colère: cependant je crois avoir gagné quelque chose sur moi, à cet égard. Dans l'affaire entre sir Hargrave & moi, j'ai le plaisir de réfléchir que la passion, que je regarde comme mon plus dangereux ennemi, n'a pas eu un moment quelque ascendant sur moi.

Sir Harg. Non, sur mon ame! Et comment l'auroit-elle eu? Vous êtes sorti trop triomphant. Vous n'avez point été blessé, vous n'avez point de marques à montrer. Que je sois pendu, si en vous pardonnant, ce que je ne sais pas encore comment faire, je ne me regarde comme le plus grand héros!

Sir Ch. Je ne vous le contesterai point, sir Hargrave; il n'y a pas de doute, qu'un homme qui peut dompter sa passion, & pardonner une injure réelle, ne soit un héros. Souvenez-vous seulement, Monsieur, que ce n'est pas à votre vertu que je suis redevable de n'avoir pas été blessé, & que mon intention n'étoit point de vous offenser.

Mr. Jord. Je suis charmé de votre façon de penser, sir Charles. Il faut que vous m'accordiez

diez l'honneur de vous voir quelquefois. Nous convenons tous que le duël est criminel; mais personne n'a le courage de se mettre au dessus d'une mauvaise coutume.

Sir Ch. Peu de gens travaillent à se mettre au dessus de la vaine & fausse gloire, que les hommes mettent à passer pour braves, & de la crainte de passer pour poltrons parmi les hommes, & parmi les femmes aussi.

Mr. Jord. Mais vous avez montré, Monsieur, que l'honneur & la conscience peuvent très-bien se concilier.

Mr. Bag. Oh ouï, par ma foi! Et je vous conjure, Monsieur, de me permettre de faire plus ample connoissance avec vous. Vous pouvez sauver une ame par là. Merceda, qu'en dites-vous?

Mr. Merc. Ce que je dis! Que Diable puis-je dire? Mais la doctrine n'auroit rien été sans l'exemple.

Sir Harg. Et tout cela à mes dépens!... Mais, sir Charles, je dois, je veux avoir Miss Byron.

Mr. Jord. Je regarde comme mal à propos tout ce qui m'empêche de faire des questions pour mon instruction, à un homme si capable de m'en donner sur un sujet de cette importance. Permettez moi, Monsieur, de vous faire quelques questions, pour m'affermir tout-à-fait dans la disposition où je suis d'être votre proselyte.

Sir Ch. Prenant sa montre. Le tems se passe. Faites entrer mon domestique; il fait froid, je lui ai dit de m'attendre devant la porte.

On le fit entrer tout de ſuite, en faiſant des excuſes.

Sir Ch. Faites moi, Monſieur Jordan, toutes les queſtions qu'il vous plaira.

Mr. Jord. Vous avez reçu des défis plus d'une fois, je ſuppoſe.

Sir Ch. Je ne ſuis point un querelleur. Mais comme on a ſu de bonne heure, que je m'étois fait un principe de ne point m'engager dans un duël, j'ai été plus ſujet, je crois, à cauſe de cela, à des inconvéniens de cette nature.

Mr. Jord. Aviez-vous toujours, Monſieur, cette grandeur d'ame, cette intrépidité, cette fermété, je ne ſais comment l'appeller, que nous venons de voir & d'admirer en vous?

Sir Ch. J'ai toujours regardé le courage, comme la diſtinction d'un homme. Mon Père étoit un homme de courage. Je n'ai jamais craint aucun homme, depuis que je me connois. Comme je n'ai jamais cherché le danger, ni quitté mon train ordinaire pour aller au devant de lui, je le regardois, quand je m'y trouvois expoſé, comme un mal inévitable, & qui m'appelloit à être brave. Auſſi ai-je preſque toujours conſervé cette préſence d'eſprit qu'un homme doit montrer; & qui, en effet, m'a ſervi quelquefois à me tirer d'affaire.

Sir Harg. Vous penſez, je ſuppoſe, que ce matin en a fourni un exemple.

Sir Ch. Ce n'étoit pas mon idée. En Italie, effectivement, j'aurois eu tort d'agir comme dans l'exemple dont vous parlez. Mais en Angleterre, & dans le quarré de Cavendish, ſir Hargrave, je ne pouvois que me croire en ſureté.

reté. Je connois mon cœur. Je ne vous voulois point de mal, Monſieur. J'étois calme: je m'attendois à vous trouver échauffé, & plein de reſſentiment. Il ſeroit étonnant, penſois-je, puisqu'il faut, ce ſemble, faire quelque démarche extraordinaire, que je ne puſſe conſerver la ſupériorité, (excuſez moi, Monſieur,) que mon calme, & la chaleur de ſir Hargrave me doivent donner ſur lui, & ſur tout autre. J'avois mon épée; & ſi même j'avois appréhendé un aſſaſſinat, la maiſon d'un Gentilhomme Anglois n'en pouvoit être le lieu, ſur-tout pour un homme qui s'y confioit. Mais j'avouë que j'avois l'idée d'un cas particulier, quand j'ai parlé, comme je l'ai fait.

Chacun le pria de le raconter.

Sir Ch. Pendant les fureurs de la guerre, terminée à préſent ſi heureuſement, pour toutes les Puiſſances diviſées, je traverſai une forêt en Allemagne, en allant à Manheim. Mon valet avoit pris les devants, pour s'informer du chemin. Il revint à moi effrayé, & me dit qu'il avoit ouï de grands cris comme de quelqu'un qu'on maſſacroit, auxquels avoient ſuccedé des gémiſſemens, qui étoient devenus toujours plus foibles, comme ceux d'une perſonne mourante: il me conjura de rebrouſſer. Comme je penſois à le faire, quoiqu'il fallût repaſſer par le bois, dont j'avois déjà traverſé plus de la moitié, j'apperçus ſix Pandoures ſortant de l'endroit du bois, où vraiſemblablement ils avoient traîné quelque malheureux paſſager; car je vis un cheval bridé, & ſellé, paiſſant le long du chemin. Ils étoient bien armés. Je ne voyois

point

point de moyen d'échapper. Ils connoissoient, sans doute, tous les chemins du bois, que je ne connoissois point. Ils s'arrêtèrent quand ils furent à deux portées de fusil de moi, comme s'ils eussent attendu pour voir quel chemin je prendrois. Deux d'entre eux étoient chargés de volaille; ce qui montroit qu'ils faisoient mêtier de piller. Je pris le parti d'aller droit à eux. J'ordonnai à mon valet, que s'il me voyoit attaqué, il fît de son mieux pour s'échapper, pendant qu'ils seroient occupés à me dépouiller ou à me tuër; mais de me suivre, s'ils me laissoient passer. Il n'avoit point de porte-manteau qui pût les tenter. J'avois envoyé tout mon bagage par eau à Manheim. Je suis Anglois, Messieurs, leur dis-je, jugeant que s'ils étoient Autrichiens, comme je le supposois, cette qualité ne me nuiroit pas: Je ne sais pas bien le chemin; voilà une bourse, comme soldats, vous devez être gens d'honneur, elle est à votre service si un ou deux de vous veulent avoir la complaisance de m'escorter & de me guider à travers ce bois. Ils se regardèrent l'un l'autre. Je ne me souciois pas qu'ils eussent le tems de délibérer: j'ai des affaires de grande conséquence, ajoutai-je, je vous prie, montrez-moi le plus court chemin pour Manheim, prenez cet argent.

Enfin, l'un d'eux qui paroissoit avoir quelque autorité sur les autres, avança la main; & prenant la bourse, dit quelque chose en Esclavon, & deux des autres, avec leur volaille sur les épaules, & leur sabre nud, me conduisirent hors du bois en sureté, mais me demandèrent encore

re quelque chose en me quittant. Je trouvai encore quelques florins à leur donner, & ils retournèrent dans le bois, je suppose vers leurs compagnons. J'étois perdu, vraisemblablement, si j'avois paru effrayé, ou chercher à m'échapper. On trouva ensuite deux personnes assassinées dans le bois, dont l'un apparemment étoit le malheureux que mon domestique avoit entendu crier & gémir.

Mr. Jord. Je sens vivement à présent votre danger, Monsieur, & le bonheur que vous eutes d'échaper. Votre fermété vous fut sans doute utile alors.

Sir Harg. Mais, Monsieur, il me semble que je serai plus à mon aise, si vous me donnez un exemple d'un ennemi rendu votre ami avant ceci. En avez-vous quelqu'un?

Sir Ch. De pareilles histoires vont très-mal dans la bouche de celui qu'elles regardent.

Sir Harg. Il faut que j'en aie une, Monsieur: un compagnon de souffrance me raccommodera mieux avec moi-même.

Sir Ch. Si vous ne voulez pas m'en dispenser, je vous dirai donc ce qui m'est arrivé en ce genre.

Mr. Jord. Je vous en prie, Monsieur.

Sir Ch. J'eus un mesentendu à Venise, avec un jeune Cavalier Vénitien, agé d'environ vingt-deux ans, j'en avois un de moins.

Mr. Bag. Au Carnaval, je suppose, & pour quelque Dame?

Sir Ch. Il étoit fils unique d'un noble Vénitien, & sa famille fondoit sur lui de grandes esperances. Une autre famille noble d'Urbino, à la-

laquelle il devoit s'allier par un mariage, étoit aussi intéressée à sa conservation. Nous avions fait connoissance à Padouë; j'étois à Venise par son invitation; & j'étois fort bien avec tous ses Parens. Il se brouilla avec moi, à l'instigation d'une personne mal-intentionnée de sa famille, & pour vous avouër la vérité, d'une Dame, comme vous le supposez, Monsieur Bagenhall, de sa sœur. Il ne voulut pas consentir que je défendisse mon innocence en présence de mon accusatrice; ni même que j'en appellasse à son Père, qui étoit un homme sage & sensé. Au contraire, il m'insulta d'une manière que je pouvois difficilement supporter. J'étois résolu de quitter Venise, & je pris congé de toute la famille, excepté de la Dame, qui ne voulut pas me voir. Le Père & la Mère me virent partir avec regret. Le jeune homme avoit ménagé les choses de façon que je ne pouvois honnêtement m'addresser à eux; & quand je pris congé de lui en leur présence, sous prétexte de me donner une Lettre de recommandation, il me mit un cartel dans la main. Voici la réponse que je lui fis après avoir protesté de mon innocence; „ Je pars pour Verone dans quelques „ heures. Vous connoissez mes principes, & „ j'espère que vous considérerez la chose de plus „ près. Jamais, tant que je serai maître de moi, „ je ne m'exposerai à me repentir pour le reste „ de ma vie, d'avoir tiré l'épée, pour faire un „ tort irréparable à la famille de qui que ce soit, „ ou pour courir les risques de faire un pareil „ tort à la mienne, & pour nous exposer tous „ deux à être perdus sans ressource."

Mr.

Mr. Merc. Cette réponse l'irrita, je suppose, plutôt que de le satisfaire.

Sir Ch. Mon intention n'étoit pas de l'irriter: Je ne voulois que lui rappeller les obligations où nous étions l'un & l'autre, chacun envers notre famille, & lui faire naître des reflexions d'un genre supérieur. Elles devoient naturellement avoir plus de force dans ce païs Catholique Romain, (je suis fâché de devoir le dire,) que dans ce païs Protestant.

Sir Harg. Comment, comment, Monsieur cela se termina-t-il?

Sir Ch. J'allai à Verone: il m'y suivit, & tâcha de m'engager à tirer l'épée. Pourquoi la tirerois-je? lui dis-je; la décision de l'épée seroit-elle certainement celle de la justice? Vous êtes dans la passion. Vous n'avez aucune raison de douter ni de mon habileté, ni de mon courage. (Dans de telles occasions, Messieurs, & dans de pareilles vuës, on est peut-être autorisé à se faire un peu valoir.) Et encore une fois, continuai-je, je proteste de mon innocence; & je souhaite d'être confronté avec mes accusateurs.

Il n'étoit que plus enragé de mon flegme. Je me tournai, dans l'intention de le quitter. Il jugea à propos de m'insulter personnellement. Il me semble que je rougis à présent de l'avouër, il me donna un soufflet, pour me forcer à tirer l'épée.

Mr. Merc. Et ne la tirates-vous pas, Monsieur?

Mr. Bag. Surement, vous la tirates?

Mr. Jord. Dites-nous, je vous prie, sir Char-

Charles! Vous ne pouviez vous dispenser alors de tirer l'épée? C'étoit une insulte qui justifieroit un Saint.

Sir Ch. Il avoit oublié dans ce moment de passion, qu'il étoit un Gentilhomme! Je ne me souvins pas que je l'étois; cependant je n'eus pas occasion de tirer l'épée.

Sir Harg. Quelle punition ... Vous ne lui donnâtes pas des coups de canne?

Sir Ch. Il en garda le lit quinze jours. Je le mis en possession du logement que j'avois pris pour moi, & dans des mains convenables & sures. Il fut en effet pendant un ou deux jours hors d'état de penser à lui. Je fis avertir ses Parens, son valet me rendit justice par rapport à l'insulte qu'il m'avoit faite. Ce fut alors que je fus obligé d'instruire son Père, d'une découverte que j'avois faite, que le fils avoit refusé d'entendre; & qui jointe à l'aveu de la Dame, les convainquit tous de mon innocence. Le Père reconnut ma modération, de même que le jeune homme, qui souhaita que nous renouvellassions amitié. Mais comme je trouvois que l'affaire étoit allée trop loin, pour qu'on pût compter sur une reconciliation sincère, & sachant qu'il ne manqueroit pas de gens qui l'inciteroient à se vanger d'une indignité, qu'il s'étoit cependant attirée en m'en faisant une plus grande, je pris congé de lui, & de ses Parens, & j'allai revoir quelques Cours d'Allemagne, celle de Vienne en particulier, où je restai quelque tems.

Cependant le jeune homme se maria. Son épouse, de la famille des Altieri, est une excellente femme: elle lui a apporté une très-gran-

grande fortune. Peu après son mariage, il m'écrivit, que comme il ne doutoit pas que si j'avois tiré l'épée, l'emportement où il étoit auroit mis sa vie entre mes mains, il ne pouvoit que reconnoitre qu'il me devoit avec la vie, tout ce qu'il possédoit, & la meilleure des femmes, aussi bien que le bonheur des deux familles.

Je ne fais point l'application de cet exemple: mais, sir Hargrave, comme j'espère de vous voir marié, & heureux, quoique selon moi ce ne puisse jamais être avec Miss Byron, je m'attends de la part d'un Anglois, à un aveu aussi généreux, & qui n'a pas été méséant dans un Italien.

Sir Harg. Et votre Italien a-t-il gardé quelque marque, Monsieur? Comptez là-dessus, que je ne verrai jamais un miroir, sans pester contre vous.

Sir Ch. Je n'ajouterai qu'un mot; c'est que quelque sensible que vous puissiez être, comme je le suis aussi, à l'heureuse issuë de cette malheureuse affaire, je n'attendrai jamais aucun compliment de vous qui puisse vous rabaisser.

Mr. Jord. Votre main, sir Hargrave, à sir Charles?

Sir Harg. Quoi! sans conditions! que je meure, si je le fais! Mais qu'il m'apporte Miss Byron dans sa main, c'est le moins qu'il puisse faire, je pourrai alors le remercier de m'avoir donné cette femme.

Sir Charles fit quelque réponse en souriant, mais l'Ecrivain ne l'entendit pas.

Sir Charles voulut alors prendre congé, mais cha-

chacun, & sir Hargrave entre autres, le pria fort instamment de rester un peu plus longtems.

Mr. Jord. Il faut achever ma conversion, sir Charles; c'est un sujet qui nous intéresse tous. Nous repasserons chaque mot de la conversation, & nous y penserons quand nous ne vous verrons pas. Permettez moi de vous demander comment vous êtes venu à différer si fort de tous les autres gens d'honneur, dans la pratique, aussi bien que dans vos principes sur ce sujet?

Sir Ch. Je répondrai à votre question, Monsieur, en aussi peu de mots que je le pourrai.

Mon Père, étoit homme de courage. Il avoit de grandes idées d'honneur, & me les inspira de bonne heure; il me donna dès l'âge de douze ans, un Maître pour m'enseigner, ce que nous appellons, l'art de se défendre. J'y pris beaucoup de goût, & je parvins bientôt à une habileté, qui fit plaisir à mon Père, & à mon Maître. J'avois beaucoup de force pour mon âge, l'exercice l'augmenta: j'avois de l'agilité, & j'en acquis davantage. Les loüanges que mon Père & mon Maître me donnoient, enflèrent tellement mon courage, que je souhaitois presque d'avoir une occasion de l'exercer. Ma Mère étoit une excellente femme: elle m'avoit inspiré dès mon enfance des idées de droiture, & les premiers principes du Christianisme, qu'on tourne aujourd'hui, en ridicule, devant les jeunes gens de condition, au-lieu de les leur inculquer. Elle trembloit presque quelquefois, en pensant aux conséquences qu'elle craignoit de mon application à ce métier; & elle me faisoit

continuellement des leçons sur la vraie magnanimité, & sur les loix de la douceur, de la bienveillance, & du pardon des injures. Si je ne l'avois pas perduë sitôt, j'aurois été mieux instruit que je ne le suis dans cette noble science. Me connoissant naturellement prompt, & fort sensible aux affronts, & voyant que même dans le plaisir qu'elle m'avoit appris à sentir dans la pratique du bien, je montrois une vivacité, qui alloit jusqu'à la témérité, & qui pouvoit me conduire dans des erreurs capables de contrebalancer le bien que je voulois faire, elle redoubla ses efforts pour me retenir dans le bon chemin; & touchant cet article en particulier de l'habileté dans le maniment des armes, elle insistoit souvent sur cette observation de Mr. Locke; „ Que les jeunes gens dans la chaleur „ de l'âge, sont souvent disposés à croire qu'ils „ ont appris inutilement à faire des armes, s'ils „ ne montrent leur habileté dans quelque duël."

Cette remarque pressée, & inculquée habilement, étoit fort de saison dans ce tems de danger. Et elle ne laissoit passer aucune occasion de me faire sentir que l'art que j'apprenois, étoit proprement celui de se défendre, & non d'offenser; travaillant en même tems à me mettre en garde contre les mauvaises compagnies, où mon habileté dans les armes auroit pu m'entraîner; & contre les spectacles qu'on donne dans les lieux infames, fréquentés par des brutaux.

Par ses instructions, je fus convaincu de bonne heure, qu'il est beaucoup plus noble de pardonner une injure, que de s'en vanger, & de

dou-

donner la vie que de l'ôter. Mon Père, dont je respecte la mémoire, étoit un homme de plaisir, & qui aimoit la dépense. Il avoit de grandes qualités; mais ma Mère étoit mon oracle; & il rendit toujours une telle justice à son mérite, qu'il me commandoit de la considerer comme telle, d'autant plus, disoit-il, qu'elle savoit bien distinguer la fausse gloire de la véritable, & qu'elle ne voudroit pas que son fils fût un poltron.

Mr. Merc. Voilà, sur mon honneur, d'heureux commencemens.

Mr. Jord. Continuez, je vous prie, Monsieur, je suis tout attention.

Sir Harg. Eh, nous écoutons tous.

Mr. Bag. Maudit soit le premier qui parlera pour vous interrompre.

Sir Ch. Mais ce qui grava le plus profondément dans mon cœur, les leçons de ma Mère, c'est un événement, dont je déplorerai toujours les suites. Mon Père aïant pris congé de ma Mère pour une absence de quelques jours, fut rapporté une heure après à la maison, blessé, mortellement à ce qu'on croyoit, dans un duël. La première surprise de ma Mère la fit tomber dans des défaillances, dont elle ne s'est jamais bien remise depuis. Cela joint au danger dans lequel mon Père resta encore quelque tems, dérangea absolument sa santé, desorte que dans moins d'une année, mon Père, avec un regret inexprimable, & se reprochant sans cesse d'en être l'occasion, perdit la meilleure des épouses, & mes sœurs & moi la meilleure des Mères, & le meilleur des Maîtres.

Mé

Ma tendresse pour mon Père, que je servis toujours pendant tout le tems de sa maladie, & l'occasion que j'eus par là d'être témoin de ce que lui & ma Mère souffroient, achevèrent de me remplir d'horreur pour l'infame coutume du duël. Je continuai cependant à me perfectionner dans le maniment de toutes sortes d'armes, & entre autres du bâton ; la meilleure pour pouvoir éviter de tirer l'épée, & donner la vie dans l'occasion au-lieu de l'ôter ; d'autant plus, que sur le pied où sont les choses, un jeune homme de courage & de distinction, ne peut guères se flatter d'éviter toujours un défi.

Mon Père, à la persuasion d'un frère de ma Mère, Général au service de l'Empereur, & fort amoureux de la vie militaire, & de moi, avoit une fois envie de me mettre dans le service, quoique fils unique ; & j'y avois assez de penchant dans mon enfance : mais plein d'horreur pour le duël, & considerant l'absurde alternative où sont les Officiers dans nos armées d'accepter un défi, contre les loix divines & humaines, ou d'être cassés, s'ils le refusent, quoiqu'un soldat soit moins maître de sa vie que qui que ce soit dans la société, je regardai le service Anglois, encore que ce fût celui de mon païs, comme le dernier que j'embrasserois ; & étant né pour tenir un rang considérable dans ma patrie, je ne pus qu'hésiter, tout jeune que j'étois, quand on me proposa d'entrer dans un service étranger, comme l'avoit fait mon Oncle, par des principes que je n'aprouvois pas. Bientôt après m'étant fait une loi de ne pas prendre les armes, même pour mon païs, sans exa-

examiner la justice de la cause, il paroîtra moins étonnant que je n'aie jamais pu penser au service d'un autre Prince.

Mr. Bag. Vous n'avez donc jamais fait de campagne, Monsieur?

Sir Ch. Ouï, j'en ai fait une, comme Volontaire, malgré ce que j'ai dit. J'étois alors au milieu des armées en marche, & je ne pus reprimer l'ardeur que ces mouvemens excitoient chez moi. Mais à moins que mon païs ne fût attaqué injustement par un ennemi étranger, je crois que je ne voudrois pour aucune considération me trouver encore dans une bataille.

Mr. Jord. Mais, Monsieur Bagenhall, vous nous écartez de notre sujet. Sir Charles alloit nous dire quelque chose qui regardoit plus directement le duël.

Sir Ch. Quand j'eus malheureusement perdu ma Mère, mon Père pour adoucir mon extrême douleur, consentit à me faire voyager, pour faire le grand tour, comme on l'appelle: après avoir vu premiérement les Domaines de la Grande-Brétagne en Europe, excepté Gibraltar, & Minorque. Supposant alors que je pourrois me trouver dans des circonstances capables d'ébranler les principes que ma Mère avoit pris tant de soin de m'inspirer, & auxquels sa mort, & le danger de mon Père avoient ajouté beaucoup de force, je fus curieux de chercher dans l'histoire, l'origine, & les progrès d'une coutume que je détestois avec tant de raison, & qui est si contraire à toutes les loix divines & humaines, en particulier à ce vrai héroïsme que le Christianisme nous prescrit, quand il recommande

la douceur, la modération, & l'humilité, comme la gloire de la nature humaine. Mais je suis trop long.

Sir Charles prit encore sa montre. Ils le pressèrent de continuër.

Trouvant, poursuivit-il, que cette coutume antichrétienne devoit son origine aux peuples barbares du Nord, qui avoient cependant une excuse que nous n'avons pas, en ce qu'ils étoient gouvernés par des Seigneurs particuliers, & n'étoient pas unis sous un seul Chef, auquel les personnes qui se croyoient lésées, pussent recourir en dernier ressort; trouvant encore que ces nations étoient véritablement Barbares, & ennemies de toute politesse; mes raisonnemens à cette occasion ajoutèrent une nouvelle force à une opinion déjà si bien fondée.

Les Messieurs parurent craindre que sir Charles n'eût fini. Ils le conjurèrent de poursuivre.

J'eus recours alors, continua-t-il, aux histoires des nations fameuses par leur bravoure. Celle des Romains, qui durent à leur valeur l'empire du monde, fut mon premier objet. Je n'y trouvai aucun trait qui pût autoriser cette barbare coutume. Quand il survenoit quelque dispute, le défi des deux côtés étoit généralement celui-ci; „ Que chacun paroitroit à la „ tête de l'armée à la première occasion, & „ donneroit des preuves de son intrépidité con„ tre l'ennemi commun." L'exemple des Horaces, & des Curiaces, qui fut un combat public, & national, pour ainsi dire, ne forme pas une exception à ma remarque. Et cependant cet exemple fut condamné dans la suite par un

meilleur. Car nous lisons que Tullus proposa à Albanus, le Général des Albains, de remettre le sort des deux peuples à la décision des armes des deux Généraux, pour prévenir une plus grande effusion de sang: mais quelle fut la réponse d'Albanus, quoique le motif du défi fût si plausible? Il répondit „ que c'étoit la cause „ du Public, & non celle de deux particuliers, „ & que la décision en appartenoit à Albe & à „ Rome."

Plusieurs siècles après, Auguste reçut un cartel de Marc-Antoine. Qui ôseroit accuser ce Prince de poltronnerie pour avoir répondu; „ que si Antoine étoit las de la vie, il pouvoit „ trouver bien d'autres moyens de la terminer „ que par son épée?"

Auparavant, Métellus défié par Sertorius, répondit de la plume & non de l'épée; „ Qu'il „ n'étoit pas d'un Capitaine de mourir comme „ un simple soldat."

Les Turcs même n'ont point d'idée de cette brutale coutume. Et cependant cette Nation s'est élevée par sa bravoure, de très-petits commencemens, à un des plus grands Empires qu'il y ait aujourd'hui. Ils prennent occasion de notre usage en ceci, pour se mettre au dessus des Chrétiens; & regardent comme un scandale que des Musulmans se querellent, & recourent à une vengeance particulière.

Toute la doctrine Chrétienne y est contraire, comme je l'ai insinué. Mais on ne peut réfléchir qu'en frémissant, que si l'on vouloit soutenir ses preuves contre l'infame pratique du duël, par la loi du Christianisme, quoique la plus

plus excellente des loix, (excusez moi, Monsieur Merceda, la vôtre y est comprise) on se feroit tourner en ridicule par des gens qui s'appellent Chrétiens. J'ai parlé jusqu'ici des Païens & des Mahométans, quoique dans cette compagnie, peut-être... Mais j'espère qu'il n'est pas besoin de faire remarquer ici à personne, que la seule loi de rendre le bien pour le mal, est plus noble, & plus héroïque, qu'aucune que ces peuples, & même le vôtre, Monsieur Merceda, aient jamais connuë.

Mr. Jerd. Vous l'avez montré, sir Charles, par votre exemple. Je n'avois point vu de Héros jusqu'à présent.

Sir Ch. Je me rappelle cependant un exemple moderne d'un cartel refusé, & qu'on peut bien alléguer du moins à l'appui de mes preuves. L'armée du fameux Maréchal de Turenne, en représailles, à ce qu'on prétendoit, de mauvais traitemens, qu'un ennemi ne devroit pas se permettre, avoit fait de terribles ravages dans le Palatinat. L'Electeur, outré d'un dégat contre les usages de la guerre, appella le Maréchal en duël. Celui-ci répondit; „ que si la confiance que le Roi, son Maître, avoit en lui, „ lui permettroit d'accepter son défi, il ne le „ refuseroit pas; mais qu'au-contraire il tiendroit à honneur de mesurer ses armes avec „ un Prince aussi illustre; mais qu'il étoit obligé de s'excuser, pour le service de son „ Maître."

Quoique je croie que le Maréchal auroit pu faire une meilleure réponse que celle-là, qui cependant n'étoit pas mauvaise pour un soldat,

 néan-

néanmoins cet exemple est digne de considération.

Mériterois-je donc, Messieurs, d'être diffamé ou insulté, si je raisonnois comme je l'ai fait, avec un homme qui me défieroit, ou si je lui tenois ce langage?

„ De quel usage sont les loix de la société, „ si l'on peut ainsi défier le Magistrat? Si j'accepte votre défi, & que vous l'emportiez „ sur moi, n'y aura-t-il pas quelque autre qui „ vous défiera? Et si vous succombez, quelqu'un défiera celui dont l'épée vous aura fait „ périr. En un mot où le mal pourra-t-il s'arrêter? Mais je ne me trouverai point dans „ un rendez-vous; mon systême est de me défendre, & de me défendre seulement. Mettez moi dans le cas, & je ne doute pas que „ vous n'aïez sujet de vous en repentir. Je „ ne consentirai point à un combat prémédité. „ Je ne veux pas m'exposer en présence de „ mon Créateur, aux conséquences d'une action „ qui n'admet point de repentir dans celui qui „ succombe, & qui ne laisse au survivant que „ des remords amers pour partage. Je ne crains „ pas plus le blâme des hommes, que vos insultes à cette occasion. Ce sera à vos risques si vous m'insultez. Il est peut-être „ aussi heureux pour vous, que pour moi, „ que j'aie des craintes d'un autre genre. Quel „ que fût l'événement, l'épreuve à laquelle „ vous me provoquez, ne peut rien décider „ sur la justice de la cause. Dès à présent vous „ me trouverez prêt à vous rendre la justice „ que vous vous voulez chercher. Pour l'a-

„ mour

„ mour de vous-même, considerez donc mieux „ la chose, puisqu'encore, si nous nous bat„ tions, & que nous survécussions tous deux à „ notre combat, vous pourriez bien, quoi qu'il „ vous plaise d'en penser, changer un mal ima„ ginaire, contre un malheur réel."

Voici, Messieurs, comment à-peu-près j'ai raisonné en moi-même, en forme syllogistique.

Le courage est une vertu; l'emportement est un vice; l'emportement ne peut donc être le courage.

Ne convient-il donc pas, à quiconque est véritablement homme d'honneur, de montrer que la raison a plus de part que le ressentiment à la hardiesse de ses résolutions? Et y a-t-il rien d'aussi raisonnable que d'avoir égard à notre devoir?

Vous m'avez demandé, Messieurs, mes idées sur cet important sujet: je vous ai obéi d'autant plus volontiers, que j'espère, qu'à l'occasion qui a amené cette entrevuë, que je ne regarde pas comme malheureuse, sir Hargrave en aura plus de raison d'être satisfait que tout se soit terminé ainsi; & si vous voulez bien adopter mes principes, ils peuvent être utiles à d'autres de vos amis, dans les différends qui pourroient survenir entre eux. Pour moi, par rapport à moi-même, j'ai toujours été disposé à communiquer mes idées sur ce chapitre, dans l'espérance que cela pourroit m'épargner quelque défi; car comme je l'ai avoué, je suis très-vif, j'ai de l'orgueil, & je me crains souvent moi-même, & d'autant plus que naturellement, j'ose le dire, je ne suis pas timide.

Mr. Bag. Devant Dieu, sir Hargrave, quelqu'un l'a échappé belle.

Mr. Merc. Sur mon ame, sir Hargrave, vous auriez trouvé à qui parler.

Sir Ch. La course n'est pas toujours pour celui qui est leger, Messieurs; la chaleur de sir Hargrave lui auroit sans doute donné du desavantage. Celui qui se défend est plus sur ses gardes; celui qui attaque s'expose lui-même.

Mr. Bag. Mais, Monsieur, vous ne méprisez pas un homme, j'en suis sûr, parce qu'il n'est pas de votre opinion. Je suis Catholique...

Sir Ch. Catholique Romain... Aucune Religion n'enseigne le crime. J'honore tout homme qui vit selon celle qu'il professe.

Mr. Bag. Mais je doute que ce soit mon cas.

Mr. Merc. Il n'y a pas de doute là-dessus, Bagenhall.

Mr. Jord. Pour dire vrai, Mr. Bagenhall a trouvé son compte dans son changement. Il a été élevé dans la Religion Protestante. Ces dispenses, Mr. Bagenhall!...

Mr. Merc. Oui, c'est souvent un argument dans la bouche de Bagenhall, pour me faire son proselyte.

Sir Ch. Mr. Bagenhall, à ce que je comprends, est plutôt de la Religion de la Cour de Rome que de celle de son Eglise.

Mr. Bag. Mais ce que je voulois dire, en disant que je suis Catholique, c'est que j'ai lu que quelques-uns de nos casuistes pensent, que dans certains cas, un particulier peut devenir son propre vengeur, & défier un ennemi au combat,

Sir

Sir Ch. Bannes & Cajetan, vous voulez dire, l'un Espagnol, l'autre Italien. Mais l'autorité la plus respectable de votre Eglise, est entiérement contre leur sentiment en cela. Le Concile de Trente traite ceux des combattans qui sont tués, comme meurtriers d'eux-mêmes, & leur refuse la sépulture. Il les déclare perpetuellement infames, de même que tous ceux qui par leur présence favorisent & autorisent cette pratique brutale, & antichrétienne; & il confisque leurs biens. De plus il prive tous les Princes souverains, des Etats & des villes qu'ils tiennent de l'Eglise, s'ils y laissent ces actes de violence impunis. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'Edit de Louïs XIV. contre les duëls, est l'action la plus glorieuse de son regne. Et permettez moi de finir en remarquant, que les empoisonnemens, & la lâche pratique des assassinats, si fréquens en Italie pour des vengeances particulières, par le moyen des Braves qu'on louë pour de l'argent, sont autant de branches de ce vieux usage Gothique. Et cependant, comme je l'ai insinué, les nations Barbares du Nord ont quelques prétextes à alléguer en faveur de leurs duëls, tirés de leur police, que nous ne pouvons pas tirer de la nôtre, mettant à part le Christianisme.

Chacun dit alors, qu'il réfléchiroit sérieusement sur ce qui s'étoit dit dans cette conversation extraordinaire.

Sir Harg. Tout cela est bien, mais sir Charles, il faut que je revienne à ma Chanson . . . Miss Byron . . . Il faut qu'elle soit à moi. Et j'espère que vous ne vous y opposerez pas.

Sir Ch. Elle est sa propre maîtresse. Je serai bien aise, Messieurs, de vous voir les uns & les autres au quarré de S. James.

Mr. Bag. Il y a une chose qu'il convient, je crois, de dire à sir Charles Grandison. Vous savez, Monsieur, que je menai un jeune homme chez vous, pour prendre la minute de la conversation que nous eumes, & cela de crainte des conséquences. Par une pareille crainte, j'ai obtenu de sir Hargrave. ...

Sir Harg. J'en suis furieux contre vous, à présent, Bagenhall: cette Diable d'affaire, que je croyois qui seroit couchée par écrit pour ma justification, a tourné à son honneur. Me voilà à présent peint en blanc & en noir, comme un homme foible, un imbécille ... N'est-il pas vrai?

Mr. Jord. Point du tout; si vous pensez ainsi, sir Hargrave, vous avez mal profité des nobles leçons de sir Charles.

Sir Ch. Qu'y a-t-il donc, Monsieur Bagenhall?

Mr. Bag. J'ai obtenu de sir Hargrave, que nous eussions le même jeune homme, qui est honnête homme & discret, & fort habile à écrire en abreviations, pour prendre une note exacte de tout ce qui s'est passé: il est dans ce cabinet.

Sir Ch. Il faut avouër, que cela est fort extraordinaire .... Mais comme je dis toujours ce que je pense, si je ne crains pas de me rapeller moi-même ce que j'ai dit, je ne dois par craindre qu'on en prenne note.

Mr. Bag. Vous ne le devez pas surement dans cette occasion, Monsieur, il ne s'est rien passé, comme le remarque sir Hargrave, qui ne soit à

vo-

votre honneur. Nous qui avons employé l'crivain, nous avons plus à craindre que vc Nous lui avons recommandé d'être sincère, de n'épargner personne. Nous ne pensions g res que la chose se terminât si doucement.

Mr. Jord. Graces à Dieu, que cela soit air

Mr. Merc. Je regarde cette issuë comme tr heureuse.

Sir Harg. Non pas, si Miss Byron ne cc sent à effacer ces marques.

Mr. Bag. Monsieur Cotes, votre tâche est nie. Venez, je vous prie, avec ce que vc avez écrit.

L'Ecrivain obéit. Mr. Bagenhall demanda, on liroit l'écrit? Sir Hargrave jura que nc puisqu'il n'avoit pas fait meilleure figure dans dispute. Sir Charles leur dit qu'il ne pourr rester pour entendre cette lecture; mais c puisqu'on lui avoit accordé une copie de la cc versation entre Mr. Bagenhall & lui, il ser bien aise d'en avoir une de celle-ci; d'aut plus que quand il l'auroit luë, sir Hargrave toit une preuve de sa disposition à se conda ner, s'il trouvoit qu'il eût manqué à ce qu'il devoit à lui-même, ou à quelqu'un de la co pagnie.

Ils consentirent que j'envoyasse à sir Hargra la première copie que j'aurois mise au net. Charles prit alors congé.

Ces Messieurs restèrent pendant quelques r nutes dans le silence, quand ils revinrent ap l'avoir reconduit, se regardant l'un l'autre, co me si chacun eût attendu qu'un autre parl Mais quand ils ouvrirent la bouche, ce fut t

à la loüange de sir Charles, comme du plus modeste, du plus poli, du plus brave, du plus généreux de tous les hommes. Cependant ses maximes, disoient-ils, étoient diablement étranges; impraticables pour de miserables chiens comme eux, c'étoit leur expression.

Sir Hargrave sembloit extrêmement abbatu, & humilié. Il ne pouvoit, disoit-il, se souffrir lui-même, dans le sentiment de son infériorité. Mais que pouvois-je faire, dit-il: le Diable ne l'auroit pas fait dégainer. Que la peste l'étouffe; il m'a mené comme un enfant.

Et cependant, dit Mr. Merceda, il paroit ne pas s'embarasser plus d'une épée que de jouër aux épingles.

Vous l'auriez bien trouvé ainsi, dit sir Hargrave, si vous aviez remarqué avec quelle addresse, & quelle indifférence, il m'a fait baisser la pointe de mon épée avec sa main, quoiqu'il ne voulût rien m'accorder; & comment il m'a pris sous le bras, & m'a ramené vers vous, comme s'il m'eût fait prisonnier. Le Diable, ajouta-t-il, me devoit depuis longtems un affront: mais qui eut cru qu'il auroit assez de pouvoir sur sir Charles Grandison pour l'employer à cet usage? Cependant, je ne serai jamais à mon aise jusqu'à ce que Miss Byron soit Lady Pollexfen.

Je finis, Monsieur, en remarquant qu'il y a quelques articles dans cette copie, que je ne mettrai pas dans celle que j'écrirai pour les autres Messieurs, de peur d'offenser quelqu'un. J'eus ordre de montrer celle-ci à Mr. Bagenhall, avant que de vous l'envoyer; mais par cette même raison, je m'excuserai comme aïant oublié cet ordre.

C'est donc ici la copie fidèle de tout ce qui s'est passé, aussi bien que l'a pu faire, Monsieur,

Votre très-grand admirateur
& très-humble serviteur,
HENRY COTES.

Continuation de la Lettre de MISS BYRON.

Quel paquet, avec la copie que Mr. Reeves a faite de cet écrit! Je ne veux pas l'enfler des reflexions sans fin que je pourrois faire là-dessus; je me hâte de vous raconter les visites dont je vous ai parlé.

Sir Hargrave, sans s'être fait annoncer, vint à neuf heures.

Le cœur me manqua, quand sa chaise s'arrêta devant la porte, & qu'on me dit qui c'étoit.

Il fut introduit dans la salle. Mon Cousin & ma Cousine Reeves l'y joignirent bientôt. Il fit une grande apologie pour la peine où il les avoit mis; & Mr. Reeves lui dit qu'il avoit bien raison d'en avoir du repentir.

Il mit tout sur le compte de l'amour... Nom prostitué, qu'on fait servir de couverture à tous les actes de violence, d'indiscrétion, de folie, dans les deux sexes!

J'étois dans mon appartement. Mr. Reeves y vint; il me trouva dans l'effroi; il alla le lui dire, & le conjura de ne pas s'opiniâtrer à vouloir me voir.

Tout le but de sa visite, dit-il, étoit de me conjurer de lui pardonner. Il étoit vraisemblable que j'aurois la même émotion, à sa premiè-

re visite, une autre fois; & il supplioit qu'il pût me voir. Il en avoit le droit, disoit-il; il avoit souffert à cause de moi: ils voyoient qu'il n'étoit plus ce qu'il avoit été; & comme on lui avoit refusé, & qu'on l'avoit porté à se refuser à lui-même, la satisfaction duë à un homme d'honneur, par un homme qu'il n'avoit jamais offensé, il insistoit sur ce qu'on lui permît de me voir, & de recevoir mon pardon, comme sur une chose qui pourroit confirmer sa reconciliation avec sir Charles Grandison.

Il n'y avoit rien à repliquer à cette raison.

Je descendis en tremblant; je ne puis pas dire que je marchois.

Malgré tous les beaux raisonnemens que je me fis à moi-même, pour me conduire avec la dignité d'une personne offensée; au moment cependant que je le vis approcher de moi, quand j'entrai dans la salle, je courus à Mr. Reeves & lui saisis le bras, avec un air d'effroi, sans doute. Si sir Charles Grandison eut été là, je crois que j'aurois couru à lui tout de même.

Toujours chérie, & adorable bonté! ce fut son expression, en s'approchant de moi: quelle douceur dans cet effroi même, & qu'il est juste! J'ai pardonné de plus grandes offenses, ajouta-t-il en montrant sa bouche. Je n'avois que des vuës honorables.

Honorables, Monsieur! La cruauté, Monsieur! La barbarie!... Comment pouvez-vous souhaiter de voir une créature que vous avez si indignement traitée!

J'en appelle à vous-même, Mademoiselle, si j'ai pensé à la moindre indécence!... Pour

tous

tout ce que j'ai souffert par ma folle entreprise, par la disgrace....

La disgrace, Monsieur, étoit votre partage, lui dis-je, moitié hors d'haleine.... Que voulez-vous, Monsieur?... Pourquoi cette visite? Que dois-je faire?

Je savois à peine ce que je disois, & je tenois toujours le bras de Mr. Reeves.

Pardonnez moi, Mademoiselle, c'est là ce que vous devez faire; pardonnez moi; j'implore votre pardon à genoux; il tomba sur un genoux.

Ne vous mettez pas à genoux, Monsieur, je vous prie relevez vous... Vous m'avez froissée, brisée, remplie de terreur, Monsieur.... Et.... Bon Dieu! j'étois en danger d'être votre *femme*, Monsieur!

Cette fin de ma réponse n'étoit-elle pas bien méchante? Mais le souvenir de ce que j'avois souffert, de ce que je n'avois échappé qu'à peine, ne me laissa pas la moindre présence d'esprit, lorsqu'il s'addressa à moi à genoux.

Il se releva: *En danger d'être ma femme*, Mademoiselle! seulement, la méthode que j'employai étoit mauvaise, Mademoiselle....

Vous voyez, sir Hargrave, dit mon Cousin, que Miss Byron est remplie de terreur. Asseyez-vous, ma chère, me dit-il en me prenant la main, & me conduisant auprès du feu; comme vous tremblez, ma chère! Vous voyez, Monsieur, dans quel effroi est ma Cousine.... Vous voyez....

Oui, oui, je vois: je suis desespéré de l'occasion de son effroi.... Nous nous asseyerons

tous.

tous. Remettez vous, chère Miss Byron; & je vous en conjure, pardonnez moi, ajouta-t-il, en levant ses mains jointes..

Eh bien, Monsieur, je vous pardonne.... Je vous pardonne, Monsieur.

Si vous n'étiez pas dans un tel desordre, Mademoiselle.... s'il étoit de saison à présent, je vous dirois ce que j'ai encore à vous demander. Je....

Parlez à présent, Monsieur, & que jamais....

Permettez que je vous interrompe, Mademoiselle... Je crains trop ce que vous allez dire. Il faut que vous consentiez à mes poursuites. Je ne vous demande aucune faveur, qu'autant que ma conduite à l'avenir le méritera.

Oui, oui, Monsieur, votre conduite.... Mais, Monsieur, quand vous deviendriez le meilleur de tous les hommes; c'est ici, c'est ici la dernière fois que jamais...

Chère Miss Byron! Il allégua alors la violence de sa passion, sa fortune, ses souffrances.... Le miserable! Cependant de tems en tems, j'avois un peu de pitié de sa bouche, & de sa lèvre défigurée. Il faisoit valoir encore la résolution où il étoit de se laisser gouverner entièrement par moi; la moitié de son bien qu'il me vouloit donner. L'odieux personnage parloit d'*enfans*, ma chère! Enfin il sembloit qu'il dressoit le contract.

Sur mon refus absolu, il me demanda si sir Charles Grandison n'avoit point fait d'impression sur moi?

D'où peut venir, ma chère Lucy, que cette question me mit intérieurement en colère? J'eus

J'eus à peine la patience de lui répondre. Je vois à présent, ma chère, que j'ai effectivement beaucoup d'orgueil.

Surement, Monsieur, lui dis-je, je n'ai point à vous rendre compte....

Je le sais, Mademoiselle: mais je vous conjure de répondre à cette question. Si sir Charles Grandison a fait quelque démarche auprès de vous, je ne puis avoir aucune esperance.

Sir Charles Grandison, Monsieur, est absolument desintéressé. Sir Charles Grandison n'a fait.... Je m'arrêtai là; je ne saurois qu'y faire.

Aucune démarche auprès de ma Cousine, je vous assure, sir Hargrave, dit Mr. Reeves. C'est le plus généreux des hommes. S'il avoit quelque idée pareille, j'ose dire qu'il seroit embarrassé à s'expliquer, de peur qu'une pareille déclaration ne parût diminuër le mérite de sa protection.

C'est une bonne pensée de Mr. Reeves; & que sait-on, Lucy, s'il n'y a pas quelque fondement.

Protection, s'écria sir Hargrave, maudite protection!... Mais cette assurance me rend plus tranquille. Permettez moi de vous dire, Monsieur Reeves, que si je n'avois pas trouvé que cet homme étoit un prodige, les choses ne se seroient pas terminées, comme elles semblent l'être pour le présent.

Mais, Monsieur, dit Me. Reeves, permettez moi de vous dire, que comme je connois Miss Byron, il ne peut y avoir la moindre raison d'imaginer que Miss Byron....

Ma chère Madame Reeves, pardonnez moi;

Mais il m'eſt impoſſible de recevoir un refus d'une autre bouche que de la ſienne. N'y a-t-il donc aucune raiſon pour un ſincère pénitent, d'eſperer quelque compaſſion de cette douceur Angelique, puisqu'elle eſt ſans aucun engagement?

Vous avez déjà entendu mon refus, Monſieur, lui dis-je. Je ſuis étonnée qu'aïant connu mes diſpoſitions avant votre cruelle inſulte, vous puiſſiez avoir après cela quelques eſperances de cette nature.

Il proteſta encore de la violence de ſa paſſion, & dit d'autres pareilles balivernes.

Je crois, Lucy, que je ne pourrai jamais, à l'avenir, entendre un homme parler d'amour, de paſſion, & de pareilles extravagances.

J'ajouterai en peu de mots, car je ſuis ennuyée de ce ſujet, qu'il dit un millier d'abſurdités, plus pitoyables qu'aucune qu'ait jamais dit Mr. Greville, à ma loüange; (en vérité tout cela me paroit pitoyable à préſent).... Il inſiſta ſur la préférence par deſſus Mr. Greville, Mr. Fenwick, & Mr. Orme. Il étoit réſolu de ne pas deseſpérer; oſant dire que ce qu'il avoit ſouffert pour moi, lui donnoit quelque mérite, ſinon dans mon opinion, du moins dans la ſienne; & le pardon qu'il avoit accordé à celui qui l'avoit maltraité, devant, à ce qu'il penſoit, être de quelque poids en ſa faveur.

Il prit congé de nous d'une manière très-reſpectueuſe. Je ne lui ſouhaite point de mal: mais jeſpère que je ne le reverrai jamais.

La fin de cette très-deſagréable viſite, ſera celle de ma Lettre; j'en aurai une autre bien longue, prête pour le premier Courier.

LET-

LETTRE V.

Miss HARRIET BYRON *à Miss* LUCY SELBY.

Je ne m'étois pas encore remise, après la visite de sir Hargrave, quand Lady L. & Miss Grandison vinrent chez nous, pour un moment, disoient-elles: cependant cet agréable moment dura deux heures. Miss Grandison m'agaça au premier instant qu'elle me vit. Eh, eh, qu'est-il donc arrivé à notre Harriet, Madame Reeves? Et me frappant sur le col, d'où vient cette émotion, mon enfant? Est-ce de plaisir ou de peine, Harriet?

Je lui dis quelle visite je venois d'avoir, & leur racontai, à l'aide de mes Cousins, ce qui s'étoit passé.

Elles en furent charmées, d'autant plus, dirent-elles, que leur frère les voyant inquiètes, leur avoit appris que tout étoit accommodé entre lui & sir Hargrave; mais qu'il n'avoit pas le tems d'en dire davantage.

Comptons un peu ensemble, Harriet, me dit Miss Grandison, en prenant ma main, d'un air de censeur: je suis à moitié jalouse de vous: Lady L. m'a damé le pion dans le cœur de mon frère. Mais elle est ma sœur aînée; premier venu, premier servi. Je puis supporter cela. Mais je ne voudrois pas être supplantée par une sœur cadette.

Que

Que va-t-elle dire? pensai-je; & je tremblois comme une folle; d'autant plus qu'elle me regardoit d'un air malicieux, comme si elle eût voulu lire mon cœur dans mes yeux.

Ma palpitation augmentant, (folle que je suis!) j'avois l'air de prendre au sérieux sa plaisanterie. Dans quelle situation suis-je donc?

Chère Charlotte, dit Lady L. en souriant, vous ne tourmenterez point ainsi notre bonne sœur.... Ma chère, vous ne la connoissez pas; vous la connoîtrez mieux avec le tems.

Soyez tranquille, Lady L. dit Miss Grandison: j'éclaircirai tout cela.

Quoi éclaircir? lui dis-je, ô Miss Grandison, que vous aimez à inquiéter les gens!

Eh bien, eh bien, j'examinerai plus au long une autrefois ces agitations. Ce n'est pas la première fois que j'ai battu le buisson pour en faire partir un lièvre, & qu'il en est sorti deux: mais voici dequoi il est question: on a apporté à mon frère un papier cacheté, une Lettre; il appelle cela un papier. Il a recompensé le porteur, & a envoyé tout de suite ce *papier* sans l'ouvrir, à vous, Harriet, comme nous l'avons découvert. A présent, mon enfant, si je lui passe ses réserves, je ne vous passerai pas les vôtres. Je vous prie, répondez moi clairement, & franchement; que contenoit ce papier?

Les particularités de ce qui s'est passé dans une entrevuë fort dangereuse entre sir Charles...

Et sir Hargrave, interrompit-elle. Voilà ma bonne petite: vous voyez, Lady L. comment ce jeune voleur nous enlevera le cœur de mon frère à toutes deux. Il ne nous en a rien

mon-

montré. Mais si vous ne voulez pas que je sois Moufe, Harriet, gardez-vous de me cacher aucun de vos sécrets.

Ceux qui ne regarderont que moi, je crois que je ne vous en cacherai aucun.

Vous serez alors une bonne fille; & je lâcherai hardiment la bride à mon amour pour vous.

Dans ce moment un domestique apporta cette carte.

„ Lady D. fait ses complimens à M. Reeves, & à Miss Byron; si elle n'incommode pas, elle viendra leur faire une visite dans un quart d'heure. Elle est obligée de sortir de ville ce matin."

Que ferai-je à présent? dis-je. Encore une émotion, & je n'étois pas bien remise de celle que m'avoit causée la visite de sir Hargrave.

Eh bien à présent, eh bien? dit Miss Grandison. Ah! Harriet, nous vous découvrirons peu-à-peu.

A propos, Lucy, vous aimez les Comédies; & il m'est venu dans l'esprit, pour éviter les *dit-il*, *dit-elle*, d'écrire à l'avenir, dans les Dialogues, les noms à la marge. Ainsi imaginez-vous, ma chère, que vous faites quelqu'une de vos lectures favorites.

Harriet. Connoissez-vous Lady D.?

Miss Gr. Très-bien, mais je ne sai pas que *vous* la connoissiez, Harriet.

Lady L. Et je sai qu'elle a un fils; & je sai qu'elle souhaite de le marier.

Harriet. Pour ne cacher aucun de mes sécrets à mes deux sœurs, ma Tante Selby m'a écrit....

Miss Gr. Depuis peu?

Har-

Harriet. Tout nouvellement.

Miss Gr. Ah, c'est pour cela que vous ne me l'avez pas dit.

Mr. Reeves. Et, je vous prie, Mesdames, quel est le caractère de Lady D.

Lady L. C'est une femme pleine de bon sens & de raison.

Miss Gr. Je ne la connois pas particuliérement, mais je l'ai vuë dans deux ou trois visites. J'en ai toujours jugé ainsi. Et, je vous prie, Harriet, n'êtes-vous point curieuse du caractère de Milord?

Harriet. Milord ne m'est rien. J'ai répondu: j'ai refusé.

Miss Gr. C'est bien le diantre! Quoi, un homme qui a 12000. livres de rente?

Harriet. Cela ne me fait rien.

Miss Gr. Que diantre prétend donc la petite! Elle compta alors plaisamment sur ses doigts.., Orme, *un*; Fenwick, *deux*; Greville, *trois*; Fowler, *quatre*. Il me faudroit encore un doigt; mais je prendrai le pouce. Sir Hargrave, *cinq*... Et à présent (ajouta-t-elle, en mettant le premier doigt d'une main, sur le pouce de l'autre,) Lord D. *six*! Et aucun d'eux.... Comptez là-dessus, ma petite, votre orgueil fera quelque chûte.

Que vouloit-elle dire par là? Les sœurs de sir Charles Grandison ne seroient pas, j'espère... Mais je crois qu'elle ne vouloit rien dire.

Ai-je de l'orgueil, Miss Grandison? lui dis-je, d'un air froid, & grave, à ce que ma Cousine m'a dit ensuite.

Miss Gr. Si vous avez de l'orgueil? Sans dou-

doute, vous en avez; ou quelque chose de pis. Que vouloit dire par là cette méchante fille? Et que pouvois-je entendre moi-même? J'avois la larme à l'œil. J'étois bien humiliée dans ce moment.

Lady L. Miss Byron, serons-nous importunes, si nous restons pour voir Milady D.? Je l'estime beaucoup; elle a été une admirable tutrice pour son fils, & c'étoit une excellente épouse. Je voulois me retirer, mais puisqu'elle quitte la ville ce matin, je resterai pour lui faire mon compliment. Nous pouvons vous laisser jusqu'à ce que vous aïez tout dit.

Miss Gr. Vient-elle, Harriet, pour vous persuader de retracter votre refus?

Harriet. J'ignore son intention. J'ai écrit la mienne à ma Tante Selby; mais je ne crois pas qu'il y ait eu assez de tems pour que ma Tante ait pu écrire, & la Comtesse recevoir sa Lettre. Mais ne vous en allez pas; nous ne pouvons avoir rien de particulier à dire.

Miss Gr. Eh bien, je vous dirai à présent, sans faire languir votre curiosité plus longtems, ce que c'est que Milord D. Il est aussi sage qu'aucun de nos jeunes Seigneurs. Sa fortune est considérable. Quoiqu'il ne soit pas un génie, il ne manque pas de bon sens. Et, sur ma parole, cette classe d'hommes est la plus propre à fournir de bons maris à des femmes qui ont des talens supérieurs. Ils ont précisement autant de connoissance qu'il en faut pour reconnoitre dans leur épouse ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Si une femme est assez sage pour céder la primauté devant les gens à un tel mari,

& pour se conduire comme si elle le croyoit supérieur en lumières, elle pourra lui faire une loi de sa volonté, au moyen d'un *je voudrois, devrois-je?*... ou bien, *s'il vous plait, mon cher; je ferai... ce que je trouverai à propos*... Mais un fou, & un bel esprit, sont les extrêmes, & sont également difficiles à ménager. A présent, dites moi, Harriet, quel motif pouvez-vous avoir pour refuser un pareil parti?

Harriet. Je voudrois, ma chère, que vous ne me parlassiez plus de ces hommes; je suis dégoutée de tous... Sir Hargrave m'a guéri...

Miss Gr. Vous mentez, ma chère.... Mais avez-vous jamais vu Milord D.

Harriet. Non, en vérité.

Miss Gr. Non, en vérité!... Vous êtes donc une imbécille, mon enfant. Quoi refuser un homme, un Comte encore! à la fleur de son âge! 12000 livres de rente! cependant ne l'avoir jamais vu... Vos raisons, mon enfant! vos raisons! Je souhaite que vous ne soyiez pas déjà... Elle s'arrêta là.

Harriet. Et moi je souhaite, Miss Grandison, de tout mon cœur, si cela peut vous apprivoiser, que vous soyiez enfoncée dans l'amour, par dessus la tête, & que vous ne puissiéz pas vous en tirer.

Miss Gr. Et me souhaitez-vous cela, par dépit, ou pour me faire plaisir?... Je suis amoureuse, ma chère; & rien ne me donne plus de courage que d'avoir des compagnes parmi les sages. J'aime extrêmement à pénétrer le sécret des jeunes filles: je sus celui de Lady L. avant qu'elle voulût convenir d'un seul point. Elle

me

me difoit d'un air pincé ; „ Comment pouvez-
„ vous avoir de pareilles idées, Charlotte ? Qui,
„ moi, amoureufe ! non, en vérité ! Aucun
„ homme n'a trouvé l'entrée de mon cœur."
Je recourus, continua cette méchante fille, qui me tourmentoit & m'amufoit en même tems, je recourus à mes petits tours, à mes fuppofitions.... Un coup d'œil ;... comme cela,... & puis une fuppofition ;... on commença à rougir.... Mais, Charlotte, je puis bien dire que si j'étois *obligée* d'avoir un mari... Enfuite vint un foupir, qui tâcha de retourner bien vite dans le cœur d'où il venoit ; mais ne pouvant trouver le chemin pour rebrouffer, il tâcha de fe couper en trois *moitiés*, comme difent les Irlandois, c'eft-à-dire, en deux demi-foupirs, & un hem. Et puis, „ allez-vous promener,
„ vous êtes une impertinente...." ce qui veut dire, „ vous y êtes !" Et quand j'eus trouvé que j'y étois, & qu'elle me l'eut avoué ; eh bien qu'en arriva-t-il ? Je joignis ma tête folle avec fa tête fage, & nous n'étions qu'un cœur.

Lady L. en riant. Toute hors d'haleine, Charlotte, je fuppofe...

Mifs Gr. Pas encore... Combien de fois n'ai-je pas fait fentinelle pour elle ! Quelquefois j'ai prêté ma chambre pour leurs rendez-vous : cependant pour *le monde entier*, elle n'auroit pas voulu fe marier fans confentement de fon Papa : oh-non, mais comme toutes les autres, elle fe laiffa engager, fans lui faire connoître une fyllabe de la chofe.... Cela eft très-vrai, Lady L.... Que fignifie cet air férieux.

Lady L. L'étrange créature !

Miss Gr. Deux ou trois fois je changeai d'habit avec elle: en un mot j'étois une parfaite Abigail pour elle dans l'affaire; & je vous assure, que deux sœurs qui s'accordent pour ménager une intrigue amoureuse, ont de l'avantage même sur une Dame & sa fille de chambre.

Lady L. L'extravagante!

Miss Gr. Je fis tout cela pour elle sans intérêt, & sans recompense, uniquement par le plaisir de contribuër à une bonne œuvre, & par ce principe du Christianisme, qui veut que nous fassions aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent... Tout cela n'est-il pas vrai, Lady L... niez le, si vous l'osez.

Lady L. Et avez-vous fini, Charlotte? Ah, ma chère Miss Byron, vous ne ferez jamais rien avec cette fille, à moins que vous n'écoutiez tout ce qu'elle a à dire. Et si vous avez un sécret, il vaut mieux le lui dire d'abord. Charlotte est généreuse, après tout: mais quelquefois, comme à présent, fort impertinente.

Quest-ce que ces Dames veulent dire par là, je m'étonne? Si elles soupçonnent que j'aime *quelqu'un*, surement, il ne seroit pas généreux, à elles, de s'y prendre ainsi; croyant que je suis sans engagement, & sachant que les difficultés seroient du côté de leur frère, que malgré toutes leurs tentatives, elles ne peuvent pénétrer.

Il me semble que je donnerois tout au monde, pour savoir si sir Charles a jamais été amoureux.

Dans ce moment, le bruit de la porte nous annonça la Comtesse. Après son compliment

à

à Mr. Reeves & à moi, elle embrassa Lady L. fort affectueusement, & Miss Grandison fort poliment, demandant à la première des nouvelles de Milord, & à l'autre de son frère. C'est de tous les hommes, Miss Grandison, dit-elle, celui que je souhaite le plus de voir. Nous serons en ville dans un ou deux mois; il faut que vous me fassiez connoitre alors une personne que tout le monde appelle le meilleur des hommes; comme j'ai voulu, ajouta-t-elle, en revenant vers moi, faire connoissance ici avec une des meilleures des femmes.

Lady L. Miss Byron est effectivement une excellente personne, nous nous faisons l'honneur de l'appeller notre sœur.

Lady D. Quel encouragement pour être bonne! Dans ce siècle même tout méchant qu'il est, le vrai mérite trouve toujours des admirateurs. Et permettez moi d'ajouter que quand la beauté & la bonté se trouvent réunies, comme elles le sont ici, elles se relévent l'une l'autre.

Aimable Lady D. pensai-je, mon cœur ne me dit rien du tout, en faveur de votre fils; mais je deviendrai aisément amoureuse de vous. On ne mérite guères la loüange, ma chère Lucy, quand on n'aime pas à être loué par les gens de mérite.

Lady D. prit Lady L. en particulier, & lui dit quelque chose. Lady L. répondit par un non, comme je suppose: Lady D. repliqua, j'en suis bien aise; ajoutant, j'ose tout dire à une personne aussi discrète que Lady L.

Ah, ma Lucy! surement elle demanda à Lady L. si le nom de sœur regardoit son frère, com-

comme frère, ou comme... quelque chose d'autre.... Et à en juger par l'air gai & complaisant avec lequel elle me fit ensuite la cour, & à Me. Reeves, elle étoit contente de la réponse de Lady L.: c'étoit sans doute, qu'il n'y auroit point d'opposition du côté de sir Charles, aux prétensions de Milord D.

Je ne me rendrai point méprisable, Lucy! Quelque admiration que j'aie pour *quelqu'un*, ces excellentes sœurs ne me trouveront point embourbée dans une passion sans espérance.

Milady me prit la main, & me conduisit à la fenêtre. Une occasion extraordinaire, me dit-elle, m'a amenée en ville, il y a deux jours, & je dois repartir ce matin, je n'ai pas voulu perdre l'occasion de faire ma cour à une jeune Dame, dont j'ai ouï dire mille biens à tout le monde. Je ne doute pas que votre Tante Selby... elle s'arrêta là.

Ma Tante m'a envoyé vos deux Lettres, Madame, & la copie de ses réponses.

J'aime votre franchise, ma chère. C'est cette qualité qui m'a sur-tout prévenuë pour vous. Les jeunes filles, en pareil cas, sont généralement, ou si affectées, si empésées, comme s'il y avoit quelque chose de honteux dans ces sortes de traités; ou bien elles font les choses de si mauvaise grace, qu'elles me font perdre patience. Vous avez toute la modestie.... En vérité, ma chère, la bonté de votre cœur brille dans tous les traits de votre visage.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Madame.

Je suis charmée même, chère Miss Byron, que vous ne vous en défendiez pas. C'est souvent

vent

vent dans les petites choſes qu'on montre le mieux ſon diſcernement. Une autre auroit voulu contredire cet éloge... Des complimens faits ſur les qualités du cœur par une perſonne qui n'eſt pas accoutumée à flatter, des complimens qu'on ſeroit coupable de faire ſi l'on ne pouvoit les juſtifier, ne doivent pas être desavoués. Pour vous dire la vérité, ma chère, je ne m'étois pas propoſé de vous dire un ſeul mot de cette affaire, dans une première viſite; je ne voulois que vous voir, cauſer un peu avec vous, pour pouvoir faire mon rapport à mon fils, qui ignore cependant que je ſuis venuë vous voir. Mais au premier moment que je vous ai vuë, votre préſence a confirmé tout ce que j'avois ouï dire en votre faveur; & vous voyant ſi chérie par deux Dames d'une réputation ſi bien établie, n'étant pas moins charmée de ce que j'ai vu de Mr. & Mᵉ. Reeves, (vous êtes une famille de braves gens) j'ai réſolu d'être auſſi franche que vous l'êtes, & que votre Tante Selby l'a été... C'eſt une digne femme...

Oh ouï, Madame, elle eſt....

C'eſt pour cela, que je vous ai priſe en particulier, en préſence de ces Dames... Vous voudrez bien leur recommander la diſcrétion, juſqu'à ce que vous aïez vu mon fils, (je ſuis bien ſure qu'il n'héſitera point de ſon côté) & juſqu'à ce que vous ſachiez, ſi vous approuverez nos propoſitions, ou non. Et ſans héſiter, je vous demande en attendant votre eſtime. Je ſuis ſure, ma chère, que nous ſerons très-heureuſes l'une avec l'autre. Si vous & Milord êtes heureux enſemble, nous le ſerons néceſſaire-

rement auſſi, vous & moi. Mais quand une fois vous ſerez liés, je ne vous verrai qu'en viſite, & quand vous m'inviterez. Je paſſe pour une femme œconome; & ces femmes-là ne ſont pas généralement les meilleures pour vivre avec elles. J'apprends que vous êtes une excellente œconome vous-même: qualité glorieuſe, aujourd'hui, pour une jeune femme! Les perſonnes du premier rang ne doivent pas ſe croire au deſſus.... La méthode de l'une peut différer de l'autre, quoiqu'elles ſoient bonnes toutes deux, & qu'elles tendent au même but. Mon fils a trouvé ſon avantage dans mon œconomie. Cependant ſa femme n'aura jamais ſujet de penſer, que je préfère ma méthode à la ſienne. Si jamais je vous donne quelques avis, ce ſera quand vous me les demanderez, & ſi vous ne les ſuivez pas, je n'en ſerai point-du-tout fâchée; mais je croirai, qu'après avoir bien péſé la choſe, vous préférerez votre ſentiment, par de bonnes raiſons. Ceux qui doivent agir par eux-mêmes, doivent être laiſſés à leur propre jugement, ils ſont ſeuls reſponſables de leurs actions. Vous rougiſſez, ma chère, j'eſpère que je ne vous fais pas de la peine; je ne voudrois pas bleſſer une modeſtie ſi heureuſement alliée avec la franchiſe.

J'étois touchée de ſa bonté. Quelle aimable franchiſe! O Madame, lui dis-je, qu'il ſeroit heureux que les Mères de tous les maris fuſſent comme vous! Que de belles filles ſeroient heureuſes, qui ne le ſont pas à préſent!

Charmante créature! dit-elle. Continuez, je

je suis charmée de ne vous avoir pas fait de la peine par mon babil.

Me faire de la peine, Madame! Vous me charmez. On dit que le monde est méchant... J'ai tout sujet de croire qu'il est bon, j'ai trouvé une *Mère* dans bien des femmes respectables par leur âge. Dans plusieurs jeunes Dames, telles que celles qui sont ici, j'ai trouvé des *sœurs*: dans leur frère, un *protecteur*: si vous n'en savez pas l'occasion, Madame, je vous la raconterai.

Charmante fille! aimable franchise! J'en ai assez vu & assez entendu de vous, pour ce que je me propose à présent... Rejoignons la compagnie, on n'en trouve pas toujours de pareilles. Je veux vous restituër à ces Dames.

Mais, Madame, lui dis-je, en hésitant de la suivre...

Mais quoi, ma chère?

N'avez-vous pas, Madame?... Mais vous ne pouvez avoir reçu encore une Lettre de ma Tante Selby... Je lui ai écrit...

Je n'en ai point reçu, ma chère, comme vous dites, je ne le pouvois pas. Mais je trouverai, peut-être, une Lettre d'elle à mon retour. Vous approuvez, j'espère, la proposition, si vous ne trouvez point d'objection à faire contre la personne de mon fils?

Ma Tante vous écrira, Madame...

J'espère que sa réponse sera comme je la souhaite. Souvenez-vous que j'estime sur-tout en vous la franchise dont on vous loue. Un peu de petites façons, si vous voulez, avec mon fils, pour vous assurer de son estime pour vous:

les hommes n'aiment pas que tous leurs jours ſoient également calmes; mais point de façons avec moi, ma chère: je vous aiderai, & prendrai vos avis, dans le premier cas, s'il eſt néceſſaire. Il vous aimera par deſſus toutes les femmes du monde, & il vous en convaincra, autrement vous ne ſerez jamais à lui . . . Mais point de ces petites façons avec ſa Mère, mon enfant. Nous autres, femmes, nous nous dévinons d'abord les unes les autres.

Comme je ne voudrois pas, Madame, paſſer pour manquer de ſincérité, & pour faire des petites façons, je me crois obligée de vous dire, que ce ſeroit une grande, une très-grande partie de mon bonheur, d'être eſtimée digne de votre amitié.... ſans...

Sans quoi?.... Vous faites peut-être bien de rougir! ſans quoi?

Sans la relation... s'il vous plait.

J'étois confonduë par ſa bonté, Lucy. Voici encore une femme d'un caractère diſtingué.... Je m'imagine que ſon nom de fille étoit Grandiſon.

Mais, je vous fait de la peine, répondit-elle, ainſi n'en parlons plus à préſent; rejoignons la compagnie. Et me prenant la main avec toute la bonté d'une Mère, cependant aïant un petit nuage ſur le front, elle fit ſes excuſes de ce qu'elle m'avoit tirée à part; & leur dit qu'elle ſe croyoit ſure de leur diſcrétion, puisqu'on pouvoit déviner ſes vuës, & qu'elle ne vouloit point auſſi arrêter leurs conjectures, puisqu'en niant, ou voulant détourner la choſe, cela ne ſerviroit dans ce cas, comme presque

que toujours, qu'à produire un effet contraire, & à fortifier le soupçon qu'elle voudroit affoiblir.

N'y auroit-il point de moyen, pensois-je, d'avoir une telle Mère sans épouser Milord D.?... Et refuserai-je de le voir, si elle le souhaite, sur-tout puisque Lady L. a paru faire penser à la Comtesse, que *quelqu'un* n'a point de vuës... En vérité je ne souhaiterois pas non plus que ce *quelqu'un* en eût... si... je ne sai ce que je voulois dire après ce *si*: mais je vous prie, dites à ma Grand-Mère, que j'espère que sa Harriet nè lui donnera jamais le chagrin de la voir embourbée dans une passion sans esperance. Non, en vérité!

Mais, ma Lucy, il faut que je vous fasse une question un peu sotte, à vous qui avez été un peu *embourbée*, & plus heureusement *desembourbée*. Je me suis surprise derniérement, à dire *lui*, & à vous écrire *quelqu'un*, & autres expressions pareilles, au-lieu de dire & d'écrire hardiment, comme autrefois, sir Charles, & sir Charles Grandison, ce qui seroit plus respectueux, & cependant je suis sure que je ne manque pas de respect pour lui. Qu'est-ce que cela veut dire?.... Est-ce un signe?.... Ah, ma Lucy! vous dites que vous m'éplucherez avec soin, & n'ai-je pas dit que je m'éplucherois moi-même? Surement, j'ai dit vrai: surement vous en serez persuadée, quand vous verrez que de pareilles petites vétilles ne m'échappent pas. Mais quand vous me trouvez trop sotte, ma chère, ne m'exposez pas; ne lisez pas ces endroits devant la vénérable assemblée. Quelqu'un pourroit trouver petit, & niais, ce que

d'autres excuseroient comme naturel. Il seroit mal de vous écrire séparément, & je ne l'ai jamais fait. Et qu'y a-t-il dans mon cœur, fût-il ouvert à tout le monde, que je doive craindre, j'allois presque dire, que je doive avoir honte qu'on y voye? Je crois cependant que je suis de tems en tems un peu honteuse de tout ceci. Ah, Lucy! n'ajoutez pas que j'ai raison.

Lady D. répéta qu'elle souhaitoit de faire connoissance avec sir Charles. Elle n'avoit point de fille, ainsi c'étoit seulement à cause de sa grande réputation. Elle avoit ouï dire qu'il étoit le plus poli de tous les frères, ce qu'elle avoit toujours regardé comme une bonne marque: on m'a dit, Miss Grandison, ajouta-t-elle, qu'il vous tient souvent compagnie.

Miss Grandison dit, qu'elle croyoit que son frère étoit le plus occupé de tous les hommes du Royaume qui ne sont pas dans les affaires publiques, & cependant celui qui donnoit le plus de son tems à sa famille. Je fais de mon mieux, dit-elle, pour lui rendre la maison agréable: je ne vai jamais l'interrompre dans son cabinet, sans sa permission; & je la lui demande rarement, car quand il veut m'accorder sa compagnie, il m'envoie demander comme une faveur de ma part, ce que je regarde toujours comme une faveur qu'il me fait. Je vois qu'il m'aime, il n'est point mal à son aise avec moi, il dit qu'il vient pour une demie heure, & il en reste une... Mais ne me faites pas parler de lui, car mon cœur s'épanouït, quand je tombe sur ce sujet, & je ne sais où m'arrêter.

Lady L. Charlotte est une heureuse fille.

Miss Gr. Et Lady L. est une heureuse femme, car il l'aime bien autant que moi. Il a même la bonté de dire, (mais je sai que c'est pour nous empêcher de nous arracher la coëffure) qu'il ne sait pas laquelle il aime le mieux. Nous avons, dit-il, différentes qualités; il admire dans chacune quelque chose que l'autre n'a pas.

Lady D. Mais quelles sont ses affaires? Qu'est-ce qui peut si fort l'occuper?

Miss Gr. Un cercle continuel de bons offices. Il a une pupille; elle a une fortune considérable, les soins qu'il donne à ses affaires prennent une bonne partie de son tems. Il est son propre Intendant, & il a une multitude d'autres occupations dont nous ne lui demandons pas un mot, quoique nous soyions fort curieuses d'en savoir quelque chose. Mais ce dont nous sommes sures, c'est que s'il fait quelque chose qui puisse nous faire plaisir, il nous en fera part. Si c'est le contraire, il est impénétrable.

Personne, Lucy, ne dira-t-il jamais rien de mal, ou du moins d'indifférent sur cet homme? Il n'y a pas moyen de supporter cela! O, ma chère, que votre pauvre Harriet est peu de chose!

Lady D. On dit qu'il est un des plus beaux hommes de l'Angleterre?

Miss Gr. Des sœurs ne sont pas juges. Elles peuvent être prévenuës. La bonté de son cœur brille sur son visage: si j'avois un amant la moitié aussi beau que je trouve mon frè-

re, je ne ferois point d'objection contre sa figure.

Lady L. Mais il est le plus aimable des hommes. Qu'en pensez-*vous*, ma sœur Harriet.

Harriet. „ Des sœurs ne sont pas juges. Elles „ peuvent être prévenues."

Que vouloit dire Lady L. en s'addressant à moi? Mais j'avois gardé pendant quelque tems le silence. Surement elle ne vouloit rien dire; & les deux sœurs me firent compliment sur ce que je reconnoissois la relation.

Lady D. me demanda combien de tems je resterois en ville.

Je lui dis que je ne croyois pas y rester longtems; que j'avois permission pour trois mois; qu'ils seroient bientôt écoulés, & que comme mes Parens avoient la bonté de trouver quelque plaisir dans ma compagnie, j'aimerois mieux rester moins, que plus longtems.

La Comtesse, avec un signe de tête d'approbation, dit que les jeunes gens sages pensoient toujours ainsi, & que cela étoit d'autant plus loüable en Miss Byron, qu'elle pouvoit faire ce qui lui plaisoit.

Me tirant alors un peu à l'écart... J'espère, ma chère, me dit-elle, que vous n'entendiez rien de contraire à mes souhaits, quand vous vous raportiez ainsi, en hésitant, à ce que vous avez écrit à votre Tante. Vous ne me répondez point! Voici où j'en appelle à votre franchise. Les femmes sont impatientes, quand il s'agit de quelque chose qui leur tient au cœur... Ne savez-vous pas cela?... Elles n'aiment pas être en suspens.

C'est

C'est une vraie peine pour moi, Madame, d'avoir à refuser cette proposition, qui me donneroit des relations avec une si excellente Dame... Mais...

Mais quoi, ma chère?... N'aïez point de ces petites affectations de filles. Vous êtes au dessus de cela. Femme avec femme, une fille avec une Mère... Vous êtes au dessus de cela.

Se tournant alors vers les Dames, & vers mon Cousin... Nous sommes entre nous, dit-elle; quelqu'un de vous sait-il que le cœur de Miss Byron soit engagé? Miss Grandison, permettez que je m'addresse à vous. Les jeunes Dames s'ouvrent volontiers les unes aux autres. Savez-vous si Miss Byron a déjà vu celui à qui elle voudroit donner sa main? Sa Tante Selby m'a écrit que non.

Miss Gr. Nous autres jeunes filles, Madame, connoissons souvent le moins notre propre cœur. Nous craignons presque autant de nous déviner nous-mêmes en certains cas, que d'être dévinées par les autres. Parlez, ma sœur Harriet, répondez pour vous-même.

(Cela n'étoit-il pas cruel, Lucy? Cependant, qu'est-ce qui pouvoit m'empêcher de répondre sans hésiter! Mais Lady D. se montroit si bonne.... Oh ce miserable sir Hargrave! son attentat, ses cruels traitemens ont fait de moi une toute autre personne que je n'étois.)

Ma Tante Selby, Madame, vous a écrit la vérité. Si je disois que je ne veux jamais me marier, cela pourroit paroitre affectation, parce que j'ai toujours honoré l'état de mariage. Mais il est arrivé quelque chose qui m'a dé-

dégouté de moi-même, & des hommes aussi.

Lady D. De tous les hommes, mon enfant?... Je passerois à une petite ame bien des choses que je ne vous passerois pas, à vous. J'ai ouï dire quelque chose depuis que je suis en ville, d'une insulte, ou de je ne sai quoi, de la part de sir Hargrave Pollexfen; car je me suis informée de vous, ma chère: mais qu'est-ce que cela, sinon une nouvelle preuve de votre mérite: il faudroit qu'une femme fût bien peu aimable, s'il n'y avoit qu'un homme au monde qui l'aimât.

Mais excusez moi, Miss Byron, j'ai dit bien des choses mal à propos: je suis allée plus loin dans cette première visite, que je ne me l'étois proposé. Vous devez vous en prendre à cet air ingenu & ouvert, qui confirme à la première vuë, le bien que j'ai ouï dire de vous à tout le monde. Je verrai peut-être, en arrivant à la campagne, ce que m'écrit votre Tante Selby, à qui vous vous en raportez. Je reviendrai bientôt en ville, comme je l'ai dit, pour y passer le reste de l'hyver: je me mettrai alors au fait de toute votre histoire, par ces Dames, & par vous-même; & j'y terminerai toutes mes recherches, & j'espère, mes inquiétudes, sur l'article qui me tient le plus au cœur. En attendant, adieu, ma chère, adieu.

Elle fit alors son compliment à chacun, & donna la main à Mr. Reeves, qui la conduisit à sa chaise, nous laissant tous remplis de ses loüanges.

Miss Gr. (d'un air malin) Je ne dis rien par rapport à son but particulier, parce que je ne vou-

voudrois pas être trop curieuse, & que vous ne me faites point de questions, Harriet.

Lady L. Il faut accepter ce parti, Miss Byron : qui ne souhaiteroit une telle Mère?

Harriet. Est-ce à la Mère qu'il faut regarder principalement en pareille matière?

Miss Gr. Quoi, ma chère, prétendez-vous, dans ce siècle de petits-maîtres, rester fille, jusqu'à ce que vous trouviez un époux digne de vous?... Mais, Harriet, il faut que vous m'ouvriez votre cœur de vous-même. J'ai une bonne dose de curiosité; & toutes les fois que vous voudrez la satisfaire, je ne vous refuserai pas mon attention.

Harriet. Je vous lirai, si vous voulez, dans ce moment, Mesdames, comme à mes sœurs, ce que Lady D. a écrit à ma Tante Selby, & ce que ma Tante a répondu.

Miss Gr. Voilà ma bonne Harriet! J'aime entendre le comment, & le pourquoi, & toutes les circonstances de ces sortes de matières.

Lady L. Ces jeunes filles, Madame Reeves, se plaisent aux sujets d'amour : il y a dans ces matières une sorte d'enthousiasme qui les emporte.

Miss Gr. Oui, dites-vous comme cela, Lady L? Et, je vous prie, avez-vous jamais eu cette sorte d'enthousiasme? Et si vous l'avez eu, le mariage vous en a-t-il guéri?.... Voyez, Harriet, ma sœur n'a été mariée que quelques mois; cependant, comme elle parle tranquillement à présent de l'*enthousiasme* de l'amour, à nous autres filles! Ah, ma chère Lady L. les femmes, à ce que je vois, ont leur sécret comme

me les francs-maçons! Ne le croyez-vous pas, Madame Reeves? Un pauvre sécret, après tout, des deux côtés, à ce que je crois, me dit-elle à l'oreille, mais assez pour que chacun l'entendît.

Lady L. l'appella une extravagante. Mais faites nous le plaisir, me dit-elle, de nous communiquer vos Lettres.

Je lus les deux premiers articles de la Lettre que ma Tante m'avoit écrite, sans en rien retrancher, car ils proposent simplement la chose.

Ce qui suit, leur dis-je, est remplie d'amitié & de tendresse, &c. mais il y a encore un article que je puis vous lire.

Miss Gr. Tant de réserves qu'il vous plaira, ma sœur Harriet; vous m'apprenez comment il faut en user avec vous.

Lady L. Pourquoi dites-vous cela, Charlotte? Il n'y a pas à craindre que vous nous disiez plus que vous ne voulez que nous sachions; ne vous embarrassez donc point de ses menaces, Miss Byron.

Harriet. Pour vous dire la vérité, je ne puis vous lire tout ce que ma Tante m'écrit: mais je vous lirai, si vous voulez, la proposition de la Comtesse de D. & tout ce qui y a rapport.

Miss Gr. Comme il vous plaira... Lisez ce que vous voudrez. Je trouve que nous ne nous connoissons pas encore aussi bien que nous le ferons dans la suite.

Qu'est-ce que Miss Grandison vouloit dire par là?

Je lus l'avant-dernier article, dans lequel ma Tante me propose de revenir, & d'écouter les propositions de la Comtesse, ou d'accepter celles

les de Mr. Orme; & où elle me témoigne le désir qu'ont mes Parens de me voir mariée.

Je remis alors entre les mains de Miss Grandison, la première Lettre de la Comtesse, & elle la lut.

Elle me la rendit, en me remerciant. Si toutes les femmes, dit-elle, étoient capables d'agir ainsi *franchement*, notre sexe laisseroit l'affectation à ces singes d'homme. Souvenez-vous, Harriet, que votre ouverture de cœur est une des graces pour laquelle je vous admire le plus.

Lady L. O la friponne! Gardez-vous d'elle, Miss Byron! Elle vous parle ainsi pour vous tirer tous vos sécrets.

Harriet. Miss Grandison le peut aisément, Madame. Elle n'a qu'à dire comment elle me veut, & j'essaierai d'être ainsi.

Miss Gr. La bonne fille! Mais retenez bien ceci; que quand vous me convaincrez que vous ne voulez rien me cacher, je vous convaincrai que je ne veux pas sonder vos sécrets. Mais qu'est-ce qui suit?

Je lui donnai alors la copie de la réponse de ma Tante.

Miss Gr. Puis-je la lire toute?

Harriet. S'il vous plait: la tendresse de ma Tante, & sa prévention...

Miss Gr. Fi, fi, point d'affectation, mon enfant?

Elle lut: les deux sœurs louèrent le bon cœur de ma chère & très-indulgente Tante; elles l'appellèrent *leur* Tante Selby.

Je donnai alors à Miss Grandison la seconde Lettre de la Comtesse, qui ne leur plut pas moins que la première. *Miss*

Miss Gr. Mais à présent, votre sentiment sur cette proposition, mon enfant? Nous conflérez vous cela? Avez-vous la copie de ce que vous avez écrit?

Harriet. J'ai gardé la copie seulement de ce qui regarde directement la proposition; & cela parce qu'il étoit possible que je dusse y recourir, selon que ma Tante écriroit encore ou n'écriroit plus là-dessus.

Je la pris dans mon porte-feuille, & la lui donnai à lire.

Grand merci, mon enfant, dit-elle; je ne serois pas curieuse, si je ne vous aimois pas.

Elle lut; c'étoit l'article qui commence, „ Vous voudrez bien après tout ce que je vous „ ai dit," &c. (*), & qui finit par ces mots, „ Je vous assure que c'est là ma pensée . . . ." Heureusement, je n'avois pas copié la fin de cet article; j'aurois été bien honteuse de ces mots, „ Si j'esperois ce que vous esperez."

Lady L. Mais pourquoi est-ce là votre sentiment, ma chère?

Harriet. Je me rappelle que j'ajoutai, que j'étois lasse de ce que ces hommes me venoient tourmenter l'un après l'autre; que je n'ai jamais pris plaisir à leurs frivoles flatteries, & que j'en étois plus lasse encore à présent, à cause de l'indigne attentat de sir Hargrave, qui m'avoit donné un dégoût pour son sexe.

Miss Gr. Un dégout passager! Il est passé à présent, j'espère. Mais, ma chère... Cependant comme je dois cette communication à votre géné-

(*) Voy. Lettre XLIV. du premier Volume.

nérosité, je ne voudrois pas en prendre occasion de vous tourmenter...

Harriet. Miss Grandison ne peut que m'obliger, quoi qu'elle dise.

Miss Gr. Comme vous avez intention de vous marier... Comme vos Parens le souhaitent... Comme Lady D. est une excellente femme... Comme son fils, à prendre le monde tel qu'il est, est un homme supportable... Comme il est Pair du Royaume, ce qui est quelque chose avec le reste, quoique cela ne soit pas d'un grand poids à le considerer séparément... Comme son bien est considérable... Comme vous pouvez régler les choses à votre gré... Comme vous n'aimez aucun de tous vos adorateurs... Tous ces *comme* bien considerés, pourquoi, pourquoi, au nom de Dieu, donneriez-vous un refus si sec? Vous n'avez cependant pas vu le Cavalier, & vous ne pouvez par conséquent avoir quelque dégoût pour son esprit, ou pour sa figure. Je souhaite, ma chère, que vous puissiez donner de votre refus, d'un refus si fortement exprimé, des raisons telles que chacun puisse imaginer qu'une femme comme la Comtesse de D. les trouvera satisfaisantes, de la part d'une personne comme Miss Byron.

Lady L. Peut-être à présent que Miss Byron a vu quelle Dame est la Comtesse de D....

Miss Gr. Et qu'elle a surmonté ce *dégout passager*...

Lady L. Elle changera d'avis.

Ma chère Tante Selby, ma chère Lucy, n'êtes-vous pas en détresse pour moi, dans cet endroit? J'étois en grande peine moi-même.

Har-

Harriet. Mon cœur a été bouleversé par la violence de sir Hargrave, & par la crainte des suites fatales que pouvoit avoir la généreuse protection que j'ai trouvée. J'ai été tourmentée auparavant par de braves gens.... Mr. Orme, & sir Rowland Meredith en faveur de son neveu, & par des hommes qui ne les valent pas, Mr. Greville, & Mr. Fenwick. Et quand j'avois esperé d'avoir un peu de repi, un peu de loisir pour me reconnoitre, & recouvrer mes esprits presque dissipés, voir cette nouvelle proposition faite à mes Parens & à moi, & par une Dame de ce mérite.... ne vous étonnez pas, Mesdames, si je suis incapable de donner sur le champ des raisons de mon refus telles que vous les demandez; quoiqu'en même tems je ne trouve pas dans mon cœur le moindre penchant à écouter cette proposition.

Miss Gr. Vous avez essuyé bien des peines depuis peu, ma chère Harriet, & vous les devez regarder comme une taxe imposée sur un mérite aussi éclatant que le vôtre. Dans cette occasion même, qui est bien moins embarrassante, comme vous aimez à obliger les gens, j'ai presque pitié de la situation où vous vous trouvez vraisemblablement, refusant le fils d'une si excellente Mère. Mais quand vous considérerez que les maux des gens sages leur viennent des autres, & que ceux des fous leur viennent d'eux-mêmes, vous aurez sujet de vous féliciter vous-même, & d'être contente. Vous voyez que je puis être grave de tems en tems, mon enfant.

Harriet. Puissé-je mériter d'être appellée sa-

ge & prudente. Je veux bien encourir la peine à cette condition.

Lady L. Allons, allons; cela eſt hors de doute, ma chère, ainſi vous êtes déjà contente, ou en train de l'être bientôt.

Les Dames prirent congé, paroiſſant fort contentes de leur viſite.

C'eſt à préſent, mes chers Parens, ou jamais, qu'il eſt néceſſaire, je crois, de vous peindre en détail ma ſituation, afin que vous puiſſiez me conſeiller, me garder, m'inſtruire.... Car je vous proteſte que je ne me connois pas moi-même. Je vous prie, ma Lucy, dites moi... Mais il n'eſt pas poſſible que ce ſoit de l'*amour*: ainſi je ne m'en embarraſſe pas... Cependant être accablée de tant d'obligations; & me trouver ſi fort ſurpaſſée par ces Dames..... Cependant ce n'eſt pas de l'*envie*, ſurement. C'eſt une vilaine paſſion. J'eſpère qu'il n'y a point de place dans mon cœur pour ce cruel bourreau. Seroit-ce de l'orgueil? L'orgueil eſt un vice qui attire toujours des mortifications: vous m'avez tous rendu orgueilleuſe de votre faveur.... Cependant je crois que la reconnoiſſance vouloit que j'euſſe cet orgueil.

(Je voudrois être avec vous, Lucy, je vous ferois mille queſtions, je déchargerois les agitations de mon cœur dans votre ſein, & je prendrois en même tems, dans vos réponſes, des armes contre une trop grande ſenſibilité, avant qu'il ſoit trop tard. Mais, je vous prie, ne vous reſſouvenez-vous pas de ce que vous diſiez, que vous trouviez du ſoulagement à ſoupirer, dans une certaine occaſion? Je parle ſérieuſement,

ment, ma chère ; y avoit-il une sorte de je ne sai quel plaisir à soupirer ? Cependant cela étoit involontaire ? Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez d'humeur de vous quereller vous-même, sans savoir pourquoi ? Et, je vous prie, ne sentiez-vous pas une douleur sécrette & cuisante dans votre poitrine, qui vous rendoit tout je ne sais comment ? N'étiez-vous pas cependant humble, soumise, comme demandant la compassion de tout le monde, & disposée à avoir pitié de chacun ? N'écoutiez-vous pas avec attention les histoires des personnes, des jeunes femmes sur-tout, qui étoient dans quelque peine ? N'étiez-vous pas plus humaine, moins remplie de vous-même ? Mais ne trouviez-vous pas que l'incertitude étoit le plus grand des tourmens ?.... Je m'imagine, ma chère, que vous viviez sans boire ni manger; cependant vous n'aviez pas l'air languissant, vous paroissiez vous bien porter. Le pur amour est, peut-être, pour les amans, comme la manne étoit pour les Israélites : cependant comme les Israélites, nous pouvons nous plaindre & murmurer d'en avoir trop. Votre sommeil, je m'en souviens, étoit interrompu. Vous paroissiez quelquefois agitée en dormant. Vous étiez continuellement à rouller du haut d'une montagne, ou tombant dans un précipice, ou submergée par une tempête, ou entraînée par une inondation subite, ou plongée dans le fond des eaux, ou vous sauvant du feu, des voleurs, des brigands....

Que nous sommes disposées à nous rapeller, ou à essayer de nous rapeller, quand nous craignons

gions de nous trouver dans le cas, toutes ces circonstances dont nous n'avions pas une idée bien nette & bien complette, pendant qu'elles regardoient un autre, quelque cher que nous fût cet autre! Mais je vois bien que celles où je ne me rapelle pas que vous aïez été, doivent venir du danger, & de l'effroi où m'a mise la violence de sir Hargrave Pollexfen. Souvent, très-souvent, je rêve de ce que j'ai souffert de lui. Tantôt j'implore sa compassion, & je n'en reçois que des reproches & des menaces; tantôt il me ferme la bouche avec un mouchoir. Son horrible Ecclésiastique, si c'en étoit un, lit toute la lithurgie d'un bout à l'autre; & je plaide contre la légitimité de ce mariage. D'autres fois, je m'échappe, & il me poursuit, il m'attrape, & je m'éveille en faisant de vains efforts pour crier au secours.

Mais quand mon imagination me traite mieux, je vois venir mon libérateur. Quelquefois, c'est un Prince puissant; (mes rêves sont un parfait Roman) je suis une Demoiselle en détresse; le palefroi blanc comme du lait, est de la partie: tout le merveilleux s'y trouve; des lions & des tigres sont massacrés, des armées mises en déroute par la seule puissance de son bras.

Ces rêves ne vous convaincront-ils pas à présent, que tout mon mal-aise vient de ce que j'ai souffert de la barbarie de sir Hargrave? Je crois que je dois suivre l'avis de ma Tante; quitter Londres: je pourrai mieux trouver alors, si (comme mes Parens le soupçonnent, & comme, pour parler ingénuement, je commence moi-même à le craindre quelquefois,) une passion plus

for-

sorte que la reconnoissance ne s'est point emparée de mon cœur. Je suis sure d'une chose; c'est que ma faculté de raisonner est affoiblie. Miss Grandison dit que j'avois des délires, pendant ma maladie à Colnebrooke, & que le Médecin craignoit pour mon cerveau: si je me laissois embourber dans une passion sans esperance, il ne faudroit pas d'autre preuve que ma raison a souffert.)

Adieu, ma chère Lucy: quelle longue Lettre! Sa conclusion sera, je crois, une preuve suffisante de la foiblesse du cœur & de la tête de

Votre.

HARRIET BYRON.

Evitez, si vous le pouvez, de lire devant mon Oncle, les derniers articles de cette Lettre, que j'ai renfermés entre deux crochets.

LETTRE VI.

Miss HARRIET BYRON *à Miss* LUCY SELBY.

Sam. Mars 4.

Sir Hargrave Pollexfen est venu faire visite à Mr. Reeves, ce matin. Il dit que c'étoit pour lui; mais j'étois malheureusement en bas; & j'ai été contrainte d'entendre tout ce qu'il avoit à dire, pour ne pas paroitre incivile.

Il se proposoit de faire une visite à ma Grand-Mère,

Mère, & à ma Tante Selby, pour implorer leur pardon. Mais Mr. Reeves lui en a fait perdre la pensée.

Il ne m'avoit cherché, dit-il, chez Lady Betty Williams, que dans le désir, sur tout ce qu'il avoit ouï dire de moi, de m'addresser ses vœux préférablement à toute autre femme. Il avoit cherché plusieurs fois l'occasion de me voir, avant qu'il sût que je dinois là. Entre autres il avoit une fois résolu de faire une visite à mon Oncle Selby, dans le Comté de Northampton, & son équipage étoit prêt, quand il apprit que je venois en ville avec Mr. & Me. Reeves. Il partit tout de suite, dit-il, pour Peterborough, dans l'intention de proposer l'affaire à mon Parrain, Mr. Deane; mais il apprit qu'il étoit allé à Cambridge. Résolu alors de tenter fortune auprès de moi, il étoit venu en ville; & doutoit à peine du succès, aïant appris que mes Parens me laissoient maîtresse de mon choix, & sachant qu'il me pouvoit faire des offres plus grandes qu'aucun de ses rivaux. Sa résolution n'étoit donc pas venuë subitement, & sur ce qu'il avoit vu de moi chez Lady Betty, quoique le rolle que j'y avois joué eût précipité sa déclaration.

Il étoit bien malheureux, dit-il, de m'avoir si mortellement offensée: il répéta ses premiers plaidoyers; son amour, (un amour bien brutal, je suis sure) la compassion, ses souffrances, & je ne sai quoi encore; insistant sur ce qu'il avoit pardonné de plus grandes injures, comme cela ne paroissoit que *trop*.

Je lui dis que j'avois souffert plus que lui,

quoique son mal fût plus visible que le mien ; que cependant je lui pardonnois, puisqu'il n'y avoit point eu de suites fâcheuses entre lui & mon protecteur, (Protecteur ! dit-il entre ses dents.) J'ajoutai qu'il savoit mes sentimens, avant son barbare attentat ; & je le priai de ne plus penser à moi, & de m'excuser si je lui disois, que c'étoit absolument la dernière fois que je le verrois.

Il se dit bien des choses de part & d'autre ; mes Cousins gardèrent le silence pendant tout ce tems-là : enfin il me pressa de déclarer que je ne serois jamais la femme de Mr. Greville ou de Mr. Fenwick ; assurant que sa téméraire entreprise pour s'assurer de moi, étoit venuë principalement de la crainte que Mr. Greville ne réussît auprès de moi plutôt que tout autre.

Je lui dis que je ne lui devois point une pareille déclaration : mais Mr. Reeves pour se délivrer de son importunité, lui dit, comme son opinion, qu'il n'avoit point lieu de craindre que je donnasse ma main à l'un ou à l'autre ; & je ne dis rien au contraire.

Monsieur Bagenhall & Mr. Jordan, avant que je pusse me débarrasser de cet importun, vinrent le demander. Il avoüa alors qu'ils venoient dans l'esperance de me voir, & me pria de leur accorder, à eux & à lui, cette faveur, pour un quart d'heure seulement. J'étois résoluë de sortir ; mais sur un ordre de sir Hargrave aussi impertinemment donné, qu'officieusement suivi, le domestique de Mr. Reeves voyant que son maître ne s'y opposoit point, les introduisit dans la salle où nous étions.

Ils

Ils se conduisirent d'une façon très-respectueuse. Ils venoient, disoient-ils, dans l'espérance qu'ils auroient le bonheur de me voir, & ils n'auroient pu supporter d'être frustrés dans leur attente. Mais jamais on ne loüa personne autant que ces deux Messieurs louèrent sir Charles Grandison: ils me mirent effectivement par là plus à mon aise que je ne l'aurois été sans cela dans leur compagnie.

Il n'est pas possible, je crois, à l'ame même la plus vaine, de s'entendre louër avec profusion, sans ressentir quelque peine; mais c'est surement un des plus doux plaisirs de la vie, que d'entendre toute une compagnie se réunir pour applaudir une personne absente, dont nous avons une haute opinion; & sur-tout si c'est quelqu'un au mérite accompli duquel nous avons des obligations que nous n'avons pas honte d'avoir.

Ce qui me plut encore, fut d'entendre Mr. Bagenhall déclarer d'un air très-sérieux, que la conduite vraiment grande de sir Charles Grandison avoit fait une telle impression, non seulement sur lui, mais encore sur Mr. Merceda, qu'ils étoient résolus de changer de train, de vivre tout autrement qu'ils n'avoient fait jusqu'alors, quoique, Dieu merci, dit-il, nous n'avons pas été auparavant les plus méchans des hommes.

Ces deux Messieurs, avec Mr. Merceda & sir Hargrave, doivent diner aujourd'hui chez sir Charles. Ils s'en faisoient tous deux un grand plaisir; mais sir Hargrave n'en paroissoit pas si content, & doutoit qu'il pût gagner sur lui d'y

 aller.

aller. L'invitation étoit duë en quelque manière à Mr. Jordan, qui avoit pris pied sur un compliment de sir Charles, déclarant qu'il ne laisseroit échapper aucune occasion de lier davantage connoissance avec un homme si extraordinaire.

Ils prirent congé fort respectueusement. Sir Hargrave montroit tant d'abbatement, & il est réellement si mortifié de la disgrâce de son visage, que deux ou trois fois je me serois presque intéressée pour lui, si je n'avois pas combattu contre ma pitié. Pendant tout le tems de sa visite il ne jetta pas les yeux sur un miroir, lui qui prenoit tant de plaisir à voir son visage réfléchi par les glaces.

Il parla de quitter bientôt la ville, & de se retirer dans quelqu'une de ses terres, ou d'aller voyager pendant un ou deux ans, s'il devoit renoncer à toute esperance.... Des esperances! Le malheureux!

Quand j'y réfléchis sérieusement, je ne sai si sa mortification n'est pas la plus heureuse chose qui pût lui arriver. Il ne lui manque que de la souffrir avec patience. Il n'est pas difforme, ses biens en feront toujours un homme de conséquence. Il aura à présent meilleure opinion des autres, & moins bonne de lui-même. Il peut l'avoir beaucoup moins bonne, & conserver encore une assez bonne portion de vanité.

Mais, dites-vous, mon Oncle, à ce que je m'imagine, je pourrois bien aussi rabattre quelque chose de ma vanité, & n'en valoir pas moins pour cela. Ah non!... Je sens bien à présent mes défauts; je suis une pauvre créatu-

re,

re, chétive, sotte, foible... Ai-je jamais été insolente? Ai-je jamais été impertinente? Ai-je jamais été... O mon Oncle, cachez mes défauts. Je suis mortifiée. Que je n'aie pas encore à me reprocher d'avoir mérité de l'être, si je l'ai mérité, je l'ignore. Je n'ai pas voulu être arrogante, vaine, insolente... Et si je l'ai été, mettez cela sur le compte d'un excès de santé, & de bien-être; des heureuses circonstances où je me trouvois; jeune, gaie, me glorifiant de l'amitié de tout le monde, mais sur-tout de l'amour, de la tendresse indulgente de vous tous, mes bons amis. Vous vous trouverez alors responsables d'une partie de mes défauts; & vous ne serez pas exempt de reproche, vous-même, mon Oncle; parce que vos corrections ont toujours été mélées de tant de loüanges, que je pensois que vous ne faisiez que plaisanter avec votre nièce, & que votre blâme tomboit plutôt sur le sexe que sur votre Harriet.

* *

Mais qu'ai-je écrit contre moi-même? Je crois que je ne suis point une si chétive créatuture, si sotte, si foible que je l'ai pensé; car au moment que je venois de laisser tomber ma plume, d'un air pensif, & pour examiner mon propre cœur, afin d'affoiblir ou de confirmer les reproches que j'ai écrit si coulamment contre moi, Lady L. est venuë dans sa chaise à porteurs, nous faire une visite; elle est venuë directement à moi: je viens diner avec vos Cousins & vous, Miss Byron, m'a-t-elle dit; serai-je la bien venuë? Mais ne me ré-

répondez pas ; je sai bien que je la ferai.

Madame Reeves entra, & lui témoigna sa reconnoissance pour cette faveur.

Sir Hargrave Pollexfen, nous dit Milady L. & quelques-uns de ses camarades, dinent chez mon frère. N'étant pas obligée de faire les honneurs de la table, je me suis échapée, avec le consentement de Milord. Je ne puis soutenir la vuë du malheureux, coupable d'un si horrible attentat contre vous, & qui auroit pu tuër mon frère.... Allons, voulez-vous me laisser voir ce que vous écrivez? Vous pouvez pardonner à Charlotte ses libertés, excuserez-vous celles de sa sœur?

Je ne puis vous montrer, Madame, tout ce que j'ai écrit; mais je vous lirai quelques passages de cette longue Lettre.

Je lui en dis le sujet, & lui lus tout ce que je crus pouvoir lui lire. Elle étoit furieuse contre sir Hargrave, elle admiroit qu'il eût eu la hardiesse d'approcher de moi, sur-tout avec quelque esperance. Elle m'approuva; mais elle dit à mon Cousin Reeves, qu'on auroit dû lui refuser la maison, d'autant plus que je souhaitois de ne pas le voir.

J'avouë que je pense de même. Mon Cousin & ma Cousine sont tous deux trop bons.

Nous parlames beaucoup du duël qui avoit été si heureusement prévenu. Lady L. nous raconta celui qu'avoit eu son Père; & aux suites duquel ils devoient la perte de la meilleure des Mères. Pendant & après le diner, elle s'étendit sur les éloges de cette Mère, & me confirma ce que j'avois souvent pensé, en aïant une

une si bonne preuve dans l'exemple de ma Grand-Mère, & de ma Tante Selby, que la conduite des femmes dans leur famille est de la plus haute importance, & qu'elles n'ont pas besoin de chercher ailleurs, aussi souvent qu'elles le font, de quoi s'occuper; pouvant employer leur tems chez elles d'une manière non seulement très-utile, mais encore très-agréable.

Milord L. s'étant dérobé de la compagnie, nous fit l'honneur de boire le thé avec nous. Tout s'étoit fort bien passé, nous dit-il, entre les Messieurs qu'il avoit laissé; & il croyoit que les nobles procedés de son frère, & la conversation qu'on avoit euë à table, & où il les avoit laissé engagés, feroit plus d'un proselyte parmi eux.

Il dit à Lady L. que sir Charles devoit partir lundi pour Canterbury (pour Canterbury, Lucy!), & qu'il lui feroit obligé si elle vouloit venir passer quelques jours avec lui à Colnebrooke; que leur nouvelle maison feroit prête à les recevoir dans une semaine; & si vous pouviez, dit-il, engager Miss Grandison à venir attendre là le retour de son frère, & que les deux sœurs pussent obtenir de Miss Byron de faire la quatrième, ce sera la plus jolie partie du monde, & peut-être pourrons-nous avoir sir Charles pour un ou deux jours après son retour. Je fis une inclination.

Je dois vous dire, Milord, dit Lady L., que Charlotte & moi voulions proposer à Miss Byron de l'accompagner à quelque amusement public: mais votre plaisir me décidera; & si nous pouvons être assez heureux pour avoir Miss By-

ron, je réponds de ma sœur, & c'est bien ce que j'aimerois le mieux. Monsieur Reeves, Madame Reeves, voudrez-vous me céder Miss Byron?

Je les regardai, comme pour demander leur permission. Ils y consentirent en souriant.

Milord & Milady L. en témoignèrent beaucoup de joie.

Ce Canterbury me roule dans la tête. Comme cela venoit fort naturellement, Mr. Reeves témoigna sa surprise de ce que sir Charles faisoit un sécret des motifs de ses fréquens voyages dans cet endroit. *Les hommes qui ressemblent à la divinité*, dit Mr. Reeves, empruntant l'expression d'un grand Poète, *n'ont rien à cacher.* Pour moi, répondit Milord, j'en conclus que c'est plutôt quelque peine que le plaisir qui l'y attire. Charlotte accuse son Frère de réserves: je ne l'ai jamais trouvé réservé; mais il aime à s'amuser de sa curiosité; car elle est fort curieuse, elle a son sécret cependant. N'est-il pas vrai, Lady L.?

Ouï surement, dit-elle.... Peut-être, ma chère, qu'elle vous le confiera, quand vous serez ensemble à Colnebrooke.

Puis-je vous demander, Madame, dis-je à Lady L. si sir Charles s'intéresse pour Milord G. auprès de Miss Grandison?

Lady L. Mon frère souhaite que Charlotte se marie. Il est fort partisan de l'état de mariage, sur-tout par rapport à notre sexe.

Madame Reeves ne put laisser passer cette occasion. Il est étonnant, dit-elle, que sir Charles ne pense pas lui-même à se marier.

La-

Lady L. C'eſt une corde que nous ne touchons qu'en paſſant. Il y a une certaine Dame... Elle s'arrêta là : ſi elle m'eût regardée d'un air ſérieux, je crois que j'aurois été anéantie.

(☞ Il faut que je vous faſſe une queſtion, Lucy : Vous avez paſſé par l'épreuve du feu... Avez-vous jamais trouvé en vous une ſorte d'impatience, fort reſſemblante à la pétulance ; &, par la crainte de vous trahir, une diſpoſition intérieure à quereller & à bruſquer tous ceux qui venoient vous interrompre, quoiqu'il n'y eût aucune affaire de conſéquence qui occupât vos doigts, ou votre eſprit ? Depuis quelque tems, ma chère, j'ai éprouvé très-ſouvent cette ſingulière ſenſation. Mais je crois que mon humeur eſt tout-à-fait changée. Je crains de devenir hargneuſe, méchante, ſombre. O ce malheureux ſir Hargrave ! ☜)

Je vous prie, ma chère, faites attention à l'avenir à ces indices, & évitez ſi vous le pouvez, de lire les paſſages qui ſont entre deux... Mais ſi vous y venez avant que d'y avoir pris garde,... eh bien liſez les, à la bonne heure.

Mais je reprens la converſation à ce mot de Lady L. qui m'avoit allarmé ; „ il y a une certaine Dame..."

Mr. Reeves. Que ſir Charles aime, je ſuppoſe.

Lady L. Qui aime ſir Charles ; & elle a... Mais pour l'amour de la Dame... Cependant, s'il eſt pardonnable à une femme d'aimer quelque homme, ſans être ſure du retour, c'eſt à une femme qui aimeroit mon frère.

Harriet. Et ſir Charles ne peut-il avoir du retour ?... Pauvre Dame !

Ma Cousine m'a dit ensuite que ma lèvre supérieure trembloit alors comme une feuille. Je ne m'en appercevois pas. Je ne sentois point de tremblement dans mon cœur, & quand la lèvre tremble, il me semble que le cœur devroit être affecté. Il y a d'ordinaire une étroite liaison entre mon cœur & mes lèvres.

Me. Reeves. Miss Grandison m'a dit que si son frère se marie, une douzaine de femmes en mourront de douleur.

Lady L. On dit aussi vîte une douzaine qu'une demie douzaine. Mais, quelque mal que les envieux & les censeurs disent de notre sexe, quoiqu'ils nous accusent d'aimer des débauchés & des libertins, je crois que si tous les hommes ressembloient à mon frère, il n'y auroit pas une seule fille, & peut-être pas une seule vicieuse, dans le Royaume. Qu'en dites-vous, Milord?

Lord L. Vous savez, ma chère ame, que je suis tout attention, quand vous, ou ma sœur Charlotte, faites l'éloge de notre frère. Miss Byron, si vous n'aimez pas à entendre si souvent parler du meilleur des hommes, je crains que vous ne passiez mal votre tems à Colnebrooke.

Harriet. Je serois bien ingrate, Milord, si je n'entendois avec plaisir tout ce qu'on dit à la louange de sir Charles Grandison.

Lord L. Quand je suis indisposé contre les hommes, comme j'en ai souvent l'occasion, je pense à mon frère, & je leur pardonne.

Je m'étonne, Lucy, de ce que tout le monde louë ainsi sir Charles Grandison en ma présence, qu'est-ce que cela veut dire!... Suirai-

je

je de la ville pour ne plus entendre ses loüanges? Oui, dites-vous. Mais où fuirois-je? Ce ne peut être à la maison de Selby. Eh bien, je puis donc aller tout aussi bien à Colnebrooke. J'y serai informée de la raison de ces applaudissemens généraux; car jusqu'à présent je ne sai point les détails de son histoire.

Ces éloges généraux nous tirèrent du sujet, sur lequel je croyois une fois que nous nous étendrions davantage... *Cette certaine Dame*... Et j'avois envie de savoir, mais je n'eus pas l'occasion de le demander, si cette Dame, ou ses Parens vivoient à Canterbury. C'est lundi, je crois, que sir Charles part pour *ce* Canterbury!

Milord & Milady L. ne voulurent pas rester à souper. Il n'y avoit pas deux heures qu'ils étoient sortis, quand je reçus cette Lettre plaisante de Miss Grandison. Je la renferme ici.

Samedi soir à 10. *heures.*

Milord & Milady L. me réjouïssent, en m'apprenant que vous les accompagnerez lundi à Colnebrooke.... Je reconnois là ma bonne petite... J'irai avec eux pour l'amour de vous: j'avois cependant à moitié refusé: & pourquoi? Parce que, s'il faut que vous le sachiez, ... mais chut, bouche close... parce qu'un certain importun se propose d'y aller faire une visite; & que je pensois à profiter de l'occasion d'être seule en ville, pour me débarasser une bonne fois d'un autre importun, dont pendant *un mois*, (mais il y a longtems) j'ai eu passablement bonne opinion.

Nous nous ouvrirons entiérement nos deux cœurs l'une à l'autre, Harriet. Il y a une chambre à deux lits. Elle sera pour nous. Nous aurons un cabinet de toilette commun. Lady L. est une paresseuse, elle ne peut quitter son lit. Ainsi nous aurons de charmantes occasions pour être tête à tête. J'irai boire le thé avec vous, demain, mais non; vous viendrez, vos Cousins & vous, le boire avec nous. Entendez-vous? Je ne prétens pas qu'on me refuse. Nous nous arrangerons. Je vous dirai... quelque chose, ma chère... Si mon frère vient nous voir à Colnebrooke à son retour de Canterbury, nous lui ferons rendre raison de toutes ses réserves. Il y a cette affaire de Pollexfen: quelle fin elle pouvoit avoir! Je tremble en y pensant..... Vous serez de mon parti, n'est-il pas vrai? Je n'en puis mettre Milord, & Milady L., sans cela je n'aurois pas attendu jusqu'à présent à me revolter... Mais vous & moi, ma chère, je vous réponds.... Cependant vous êtes si sérieuse! Etes-vous toujours ainsi sérieuse, si sage, si *extrêmement* sage, Harriet? Votre Grand-Père n'étoit-il pas un homme tout plein de sentences? Ne s'appelloit-il pas *Salomon* Shirley?

J'aime la sagesse, autant que personne: mais la sagesse, hors de saison, est une prude, ma chère... Comme je babille!... Vous viendrez demain... Je ne voulois écrire que deux lignes. Adieu. Croyez moi

Toute à vous,

C. G.

J'es-

J'espère, Lucy, que je n'avois pas tort d'accepter si promtement l'invitation à Colnebrooke. Il est vrai que je suivois mon inclination en l'acceptant; & je commence à me défier de moi-même, par-tout où elle me pousse fortement. Cependant pourquoi me dépriser moi-même? Je connois que mon cœur est bon. Je ne le céderai en cela à personne. Je n'ai pas de la petitesse d'ame. *Naturellement*, je n'en ai pas. Priez pour moi, mes chers Parens, qu'aucune petitesse qui n'est pas naturelle à mon cœur, ne l'avilisse, & ne me rende indigne de l'amour que vous avez toujours montré à

Votre
Harriet Byron.

LETTRE VII.

Miss Harriet Byron à *Miss* Lucy Selby.

Dimanche, Mars 5.

Mon Cousin & ma Cousine prétendent que je suis fort avancée dans une certaine passion, ils le disent tout net; & cela pour un homme qui n'a donné aucun encouragement.... Encouragement! voilà un mot qui sonne bien mal! mais j'espère qu'ils se trompent. Je ne puis nier que si j'avois le choix, je préférerois un homme à un autre. Mais cela est bien différent de ce qu'ils m'attribuent, que je suis transportée d'une passion si violente.

Cependant, dans cette idée, ils ne veulent pas que je néglige aucune occasion de me mettre bien avec les sœurs; (Quelle pauvre créature ils me croient!) & j'ai dû, par conséquent, accepter absolument l'invitation de Miss Grandison, pour y aller boire le thé.

J'ai insisté cependant, pour qu'ils m'y accompagnassent, puisqu'ils sont invités aussi: ils m'ont obligé en cela, je puis bien dire qu'ils se sont aussi obligés eux-mêmes, car ils admirent tout autant que moi, le frère & les sœurs.

Nous y avons trouvé Milord, & Milady L. Miss Grandison, Miss Jervois, le Dr. Bartlet, & Mr. Grandison. Sir Charles étoit dans l'antichambre de son cabinet, avec une Dame, disoit-on. Que m'importe de savoir si elle étoit jeune ou vieille? Mais il faut que je vous dise toutes mes folies. Quand nous arrivames, une fort jolie chaise à porteurs fit place à notre carosse.

Monsieur Grandison m'acosta; &, comme auparavant, me dit beaucoup de fadeurs, mais d'un air qui signifioit qu'il étoit accoutumé à en dire, & à les voir reçues comme des choses fort galantes, par celles à qui il les addressoit. Qu'il est pénible, quand on n'est pas d'ailleurs tout-à-fait à son aise, d'être obligée d'écouter, sans être incivile, des discours aussi méprisables, d'un homme qui a grande opinion de lui parce-qu'il les tient, & très mince du bon sens de la personne à qui il parle.

Miss Grandison voyant que je n'étois pas fort à mon aise, vint nous joindre. Monsieur Grandison, dit-elle, j'espère que vous avez eu assez

le

le tems de connoitre le caractère de Miss Byron, pour savoir qu'elle est quelque chose de plus qu'une jolie femme. Elle a une *ame*, Monsieur. Ceux qui lui font des complimens sur sa beauté, font tort à son jugement.

Elle me conduisit alors vers sa chaise, & s'assit à côté de moi.

Monsieur Grandison étoit au milieu d'une belle phrase, & ne fut pas fort content. Il s'assit, croisa les jambes l'une sur l'autre, toussa deux ou trois fois, prit sa tabatière, la frappa, fit couler le tabac entre ses doigts, en brisoit les morceaux, puis la referma, & la tenant entre le pouce & le premier doigt de la main gauche, la fit tourner avec le premier doigt de l'autre; il étoit tout-à-fait comme un petit garçon qui boude. Cependant au bout de quelque tems, il essaya de se remettre, par un rire forcé, à propos d'une ou deux choses fort simples qui se dirent, & qui n'étoient point destinées à faire rire.

Je crois, ma chère, que je pourrois lui passer quelque chose de plus, s'il ne s'appelloit pas Grandison.

Nous eumes bientôt tout arrangé pour notre petit voyage. Mr. Grandison dit à Miss Grandison, que si elle vouloit réparer le mauvais traitement qu'elle venoit de lui faire, elle devoit engager Milord L. à l'inviter à Colnebrooke: Milord & Milady L. se joignirent pour le demander; mais Miss Grandison ne voulut pas consentir qu'il y allât; & j'en fus bien aise.

Mais pour ne pas vous offenser, mon Cousin, dit-elle, je vous dirai que Miss Byron & moi devons avoir beaucoup de conversations particu-

liè-

lières: ainsi nous ne pourrions pas vous accorder une heure de notre compagnie à Colnebrooke. Mais, écoutez, Monsieur; mon frère part demain pour Canterbury; dites lui que nous ne voulons pas être importunées de votre compagnie; demandez lui s'il veut l'être.

Non pas dans ces termes, ma Cousine Charlotte; mais je lui offrirai de l'accompagner, & s'il l'accepte je serai la moitié aussi heureux que si j'allois à Colnebrooke; mais seulement la moitie, ajouta-t-il, en se baissant vers moi.

Eh bien à présent vous êtes un homme docile! Je suis curieuse de savoir la réponse de mon frère; car nous ne savons pas un mot, & nous ne pouvons rien deviner de ses affaires à Canterbury.

Le thé étant servi, nous entendimes la voix de sir Charles, reconduisant une Dame à sa chaise, qui alléguoit quelque engagement, pour refuser de boire le thé avec sa sœur. Il nous joignit alors dans la salle: il s'addressa à mes Cousins, qui se trouvoient le plus près de lui, avec sa politesse ordinaire. Il vint ensuite à moi; Comment se porte ma bonne Miss Byron? Vous n'êtes pas dérangée, j'espère, par vos visites de hier. Ils sont tous amoureux de vous. Mais vous devez avoir souffert... J'ai souffert pour vous, quand j'ai appris leur visite; mais un mérite extraordinaire a quelques amendes à payer.

Vous devez donc en avoir beaucoup, pensai-je. Toutes les fois que je le vois, il me paroit toujours plus grand.

J'ai une bonne nouvelle à vous dire, Made-
moi-

moiselle, sir Hargrave va voyager pendant un an. Il dit qu'il ne peut être dans le même Royaume que vous, sans vous voir. Il espère de diminuër son tourment, en fuyant la tentation. Mr. Bagenhall & Mr. Merceda iront avec lui.

Il me dit alors à l'oreille: Comme le pénitent Wilson insinuë dans sa Lettre, que Mr. Bagenhall n'est pas fort à son aise, & qu'il est trop dans la dépendance de sir Hargrave, j'ai obtenu de celui-ci, de faire pour ce Wilson ce que Mr. Bagenhall ne peut faire. Le croirez-vous, & pourrez-vous me le pardonner? ... J'ai amené sir Hargrave à donner à Wilson les cent pièces qu'il lui a promises. Pour l'y engager Mr. Merceda, gagné par les raisons que je tirois des aveux de ce malheureux, offrit d'ajouter 50 pièces, pour ses services passés, tous les deux comme une preuve de la sincérité de leurs promesses de reforme. Wilson n'aura cet argent qu'en se mariant avec la fille avec laquelle il est engagé. A mon retour d'une petite course que je vais faire à Canterbury, je mettrai tout cela en train. A présent, permettez moi de vous demander encore une fois, pourrez-vous me pardonner de recompenser ainsi, comme vous pourriez le croire, un traitre domestique?

O Monsieur, comment puis-je vous répondre? ... Vous me dites à Colnebrooke que nous devions tâcher de tirer le bien du mal dont vous m'avez délivrée; c'est en effet suivre vos maximes dans toute leur étenduë. Faire de vos ennemis vos amis; mettre des méchans en train de reforme, & leur faire trouver leur intérêt à être bons... Vous pardonner, Monsieur!... sur ce

que je me rapelle de la Lettre de ce pauvre malheureux, je lui ai moi-même des obligations. Quoique méchant, il l'a été moins qu'il auroit pu l'être. La jeune fille montra de la sensibilité pour moi à Paddington. Permettez-moi donc d'ajouter 50 autres pièces, à celles de Mr. Merceda, pour montrer que je puis suivre un exemple de générosité.

Vous me charmez, Mademoiselle, me dit-il: je ne me suis pas trompé dans l'opinion que j'ai prise de vous ... si Wilson donne des espérances d'un sincère repentir, il trouvera bien de quoi completer les 200. l. ... Vous feriez trop bonne de les lui donner après avoir tant souffert de sa méchanceté. Il conviendra beaucoup mieux que ce soit un homme à qui il n'a fait aucun mal, & qui lui a fait perdre la faveur de celui qui l'employoit; d'autant plus qu'il conseilla à ses camarades de fuir, & de ne pas tirer sur mes domestiques, qui auroient pu avoir à souffrir d'un coquin plus emporté. Il a promis de se repentir & de se corriger. Cette petite somme me donnera une sorte de droit à presser l'exécution de sa promesse ... Mais ne parlons plus de cela à présent.

Miss Jervois parut alors souhaiter de parler à son tuteur, il se leva, & la prenant par la main, il la conduisit à la fenêtre. Elle avoit un air de suppliante, comme demandant quelque faveur. Il paroissoit plein de tendresse & d'affection pour elle. ... Heureuse fille. ... Miss Grandison, qui avoit assez entendu de ce qui s'étoit dit de Wilson, pour en être affectée, me dit à l'oreille, ne vous disois-je pas, Harriet, que

mon

mon frère étoit sans cesse occupé à faire du bien? Il a de l'invention, de la prévoyance, du manége; mais vous voyez à quoi il les emploie.

O Miss Grandison, dis-je, que je me trouve anéantie!... Je ne puis, comme dit sir Hargrave, supporter ma propre petitesse.

Soyez tranquille, dit-elle, vous êtes une excessivement bonne fille; mais vous avez une prodigieuse doze d'orgueil. Je m'en suis apperçue d'abord. Vous n'êtes pas la moitié si bonne que ce fameux Grec, qui n'étant pas compris dans une élection de 300 personnes, remercia les Dieux de ce qu'il y avoit, je crois que c'étoit à Athènes, 300. hommes plus honnêtes gens que lui. Ne seroit-ce pas assez d'honneur pour vous, si l'on peut dire qu'après sir Charles, vous êtes la meilleure créature du monde?

Sir Charles ramena sa pupille à sa place, & s'assit à côté de nous.

Ma Cousine Charlotte, dit Mr. Grandison, vous savez de quelle manière vous m'avez traité parce que je me suis addressé tout haut, quoique fort poliment, je crois à Miss Byron: je vous prie, où est votre impartialité? Sir Charles a été enfermé dans son cabinet, avec une Dame qui n'a voulu être vuë que de lui... Mais sir Charles Grandison peut tout faire.

Je crains, mon Cousin, qu'il ne soit trop tard, répondit Miss Grandison; autrement il vaudroit la peine que vous essayassiez ce que peut la bonne réputation.

Charlotte vous a-t-elle maltraité, Monsieur Grandison? dit sir Charles. Les Dames font tout ce qu'il leur plait avec des hommes galans com-

comme vous. Elles vous regardent comme leur bien, & vous en êtes bien aise. Il faut supporter les inconvéniens à cause des avantages.

Fort bien, mais, sir Charles, on m'a refusé d'être de la partie de Colnebrooke, absolument refusé. Voudrez-vous que je vous accompagne à Canterbury?

Sérieusement, mon Cousin, voulez-vous me faire ce plaisir?

De toute mon ame, sir Charles.

J'accepte votre offre obligéante de tout mon cœur.

Cela surprit agréablement ses sœurs & moi: mais pourquoi être si sécret, si réservé pour elles?

Monsieur Grandison sortit tout de suite pour aller donner ses ordres à son domestique pour le voyage.

C'est un bon cœur, dit sir Charles... Charlotte, vous êtes quelquefois trop vive avec lui.. N'est-il pas vrai?

Trop vive avec lui! Non, non; j'espère quelque chose de lui, car il est capable de honte: il ne l'a pas toujours été. Entre votre douceur & ma vivacité, nous en ferons quelque chose avec le tems.

Monsieur Grandison revint immédiatement, & nous perdîmes quelque chose que sir Charles alloit repliquer. Mais sur ce qui lui échappa, je compris cependant qu'il vouloit blâmer sa sœur de ce qu'elle n'épargnoit pas Mr. Grandison devant la compagnie.

Je m'imagine, sir Charles, dit Miss Grandison, que puisque vous prenez Mr. Grandison avec vous, on peut se hazarder à vous demander,

der, si vous allez à Canterbury chez quelqu'un dont nous aïons ouï parler? C'est pour faire du bien, j'en suis sure.

Vos yeux m'ont fait plusieurs fois cette question, Charlotte. Je ne prétens point vous faire un sécret de ce que je fais: je n'en ai pas besoin dans cette occasion. Cependant, vous, Charlotte, vous avez vos sécrets.

Il la regarda d'un air sérieux.

Ai-je mes sécrets, sir Charles? Je vous prie, qu'entendez-vous par là?

Elle rougit, & parut sensiblement touchée.

Trop d'émotion, Charlotte, est une sorte d'aveu. Prenez garde. Se tournant alors en souriant; voyez, Monsieur Grandison, dit-il, je vous vange. Ces gens qui se plaisent à allarmer les autres, n'aiment pas qu'on les allarme eux-mêmes.

Eh bien, Harriet, me dit-elle à l'oreille, j'ai la bouche close. Si je vous avois laissé voir tout mon cœur, je vous aurois à moitié soupçonné. Comme il m'a secouée! ... Lady L. je vous dois cela, lui dit-elle tout bas derrière ma chaise.

Je ne sai rien, répondit Lady L., ainsi je n'ai pu rien dire. La conscience, la conscience, Charlotte!

Elle resta tranquille, & garda le silence pendant quelque tems; Milord & Milady L. souriant, sembloit jouïr de son aimable confusion. Elle recouvra enfin la parole; mais, sir Charles, dit-elle, vous avez toujours eu vos sécrets; vous m'avez tiré deux ou trois des miens, sans échange... Vous...

Ne vous tourmentez pas, Charlotte, j'atten-

dois

dois une prompte réponse, vous avez trop réfléchi. Mes occupations sont fort variées. J'ai quelques affaires que j'aimerois mieux ne savoir pas moi-même. Voyez, Charlotte, si vous prenez un air sérieux, vous me le donnerez. Je n'ai point, j'espère, de motifs bizarres, ou singuliers de mes actions. (Surement, Lucy, il ne peut avoir vu ce que je vous ai écrit de ses réserves! Je crus qu'il me regardoit.) Un mot seulement, ma sœur, continua-t-il; toutes les fois que vous voudrez bien me consulter, dites moi tout ce qui sera nécessaire pour que je puisse former un jugement... Mais d'où vient cet air grave, Charlotte? Prenez tout ce que j'ai dit, comme une revenche pour Mr. Grandison, en reconnoissance de ce qu'il veut bien m'accompagner à Canterbury.

Ne pouvez-vous, sir Charles, le recompenser qu'en me punissant?

Voilà une bonne question, Charlotte. Mais prenez-vous en ce sens ce que j'ai dit?

J'ai fini pour à présent, Monsieur, mais j'espère qu'à votre retour nous aurons un éclaircissement.

En est-il donc besoin?... N'aurions-nous pas pu pendant ce tems là traiter des sujets plus intéressans?... Il la regardoit d'un air qui signifioit quelque chose.

Le voilà, me dit-elle à l'oreille, qu'il commence à tourner au tour du pot, comme je vous l'ai dit à Colnebrooke. Si j'étois seule avec lui, il m'auroit trouvée avant que je susse où j'étois. S'il avoit été un méchant homme, il auroit été très-méchant.

El-

Elle étoit viſiblement mal à ſon aiſe; mais elle n'oſoit plus parler ſur ce ſujet.

Lady L. lui dit à l'oreille; Ah Charlotte, vous voilà priſe dans vos filets. Vous auriez mieux fait de me mettre dans votre ſécret. Je vous tirerois d'affaire, ſi je le pouvois.

Soyez tranquille, Lady L.

Nous parlames enſuite de l'heure à laquelle nous partirions pour Colnebrooke. Je crus lire le déſir de Miſs Emilie dans ſes yeux. Aurons-nous le plaiſir d'avoir Miſs Jervois? dis-je aux deux ſœurs.

Emilie ſe baiſſa pour me remercier, & ſourioit.

C'eſt préciſément ce que Miſs Jervois m'avoit demandé auparavant, dit ſir Charles; & je ſouhaitois, Mesdames, que l'idée en vint de quelqu'une de vous.

Je penſe qu'Emilie viendra avec nous, dit Miſs Grandiſon.

Je vous remercie, Mademoiſelle, dit-elle, je prendrai garde de n'être pas importune.

Quoi, crois-*tu* auſſi que nous aïons des ſécrets, ma petite?

Conſentez avec votre bonne grace ordinaire, Charlotte. Votre ſenſibilité ne s'émeut-elle pas? dit ſir Charles en ſouriant.

Tout ce que vous dites, ſir Charles, m'eſt ſenſible.

Je dois donc bien prendre garde à ce que je dis. Si j'ai fait quelque peine à ma ſœur, je la conjure de me pardonner.

Je n'oſe pourſuivre, me dit-elle tout bas: ſi nous étions ſeuls, il auroit mon cœur ſur ſa main dans un moment.

Je

Je n'ai qu'une chose à vous dire, Miss Grandison, lui repliquai-je à l'oreille.... Quand vous serez trop méchante avec moi, je sai comment me vanger.

Encore un mot comme cela, Harriet, & je vous coule à fond!

Que peut-elle entendre par là?... *Me couler à fond!* Je me suis rapellé les dernières Lettres de ma Tante, où elle parle tant d'*affaires de cœurs*, *d'inclination*, &c... Quand il y a quelque chose qu'on ne se soucie pas d'avouër, je vois par Miss Grandison que le moindre mot peut nous allarmer.

Mais comment sir Charles peut-il dire, „ que ses occupations sont si variées, qu'il y „ a des choses qu'il aimeroit mieux ignorer „ lui-même?..." Cela ne m'affecte pas peu. Qu'est-ce qui peut troubler un homme si prudent? Cependant mon auteur favori dit: „ Je „ conviens, en soupirant sur le sort du genre „ humain, que dans ce tems d'épreuve, dans „ ce séjour d'esperance, les gens de bien ont „ leurs brouillards qui obscurcissent leurs jours, „ quoiqu'ils ne les éclipsent pas. Les meilleurs „ même doivent avouër que la patience & la „ résignation sont les colomnes de la tranquilli-„ té sur la terre."

Mais un homme si jeune! si prudent! comme je disois, si généralement chéri! Mais c'est cela même, peut-être, qui est l'occasion.... Quelque Dame, je soupçonne!.... Quelle méchante race que les femmes à ce compte! Cependant quelques femmes pourroient bien en souffrir le plus. Que pensez-vous de tout cela, Lucy?

Miss

Miſs Grandiſon, comme je l'ai dit, n'eſt pas à ſon aiſe. Ce ſont ces mots qui l'ont dérangé: „ Un mot ſeulement, ma ſœur, toutes les fois „ que vous voudrez bien me conſulter, dites „ moi tout ce qui ſera néceſſaire pour que je „ puiſſe former un jugement." Cela m'auroit bien dérangé auſſi à ſa place.

Il paroit clair par ce qu'a inſinué ſir Charles, que, comme Miſs Grandiſon l'a dit une fois en ſa faveur, il ſe réſerve les ſécrets dont la connoiſſance feroit quelque peine à elle, ou à ſes autres amis. Le ſécret qu'il vouloit faire de ce malheureux défi, ſon invitation à aller déjeuner chez ſir Hargrave, en ſont des preuves entre autres. Et s'il a des motifs auſſi ſages, quelle précipitation, & quelle injuſtice n'ai-je pas à me reprocher, pour l'avoir blâmé ſi ſouvent de ſes réſerves, en particulier, ſur ſes courſes à Canterbury? Je crois que je prendrai plus garde à l'avenir, de ne pas cenſurer les actions d'un tel homme quand je n'en pourrai rendre compte.

Miſs Grandiſon voyant ſon frère ſorti avec le Dr. Bartlet, dit: A préſent que mon Couſin Grandiſon doit accompagner mon frère à Canterbury, nous aurons ce ſécret tout de ſuite.

Lady L. Il paroit que c'eſt votre faute, Charlotte, ſi nous ne l'avons pas eu plutôt.

Miſs Gr. Tranquilliſez-vous, Lady L.

Mr. Gr. Peut-être que non. Vous verrez que je puis garder un ſécret, ſur-tout ſi on le ſouhaite.

Miſs Gr. J'en ſerai fort étonnée.

Mr. Gr. Pourquoi?

Miſs Gr. Vous le dirai-je en bon françois?

Mr. Gr. Vous n'y apportez pas ordinairement beaucoup de façon.

Miss Gr. Il seroit étrange, mon Cousin, qu'on fît un sécret d'une chose innocente, après avoir raconté de soi-même, comme glorieuses, des histoires, pour lesquelles, si elles étoient vraies, on auroit mérité d'être pendu.... Vous avez voulu que je parlasse clair.

Mr. Gr. Je savois qu'on parleroit bon françois, que je le voulusse ou non. Mais permettez moi, ma Cousine, de vous dire que vous n'aviez pas, tout à l'heure, un ton si supérieur.

Miss Gr. Cela est vrai, mon Cousin; il n'y a qu'un homme au monde que je craigne.

Mr. Gr. Je le crois, & j'espère que, par cette raison, vous ne vous marierez jamais.

Miss Gr. Miserable que vous êtes! Faut-il donc qu'une femme craigne son mari? Le mariage, Monsieur, est-il un état de servitude, ou de liberté pour une femme?

Mr. Gr. De liberté, de la façon dont généralement les femmes s'y prennent... De servitude, si elles connoissent leur devoir.... Pardonnez moi, Mesdames.

Miss Gr. Ne lui pardonnez pas. Je suppose, Monsieur, que, si vous êtes encore garçon, c'est que vous sentez bien que vous n'avez que la volonté, & non pas l'esprit de tenir en crainte une femme qui auroit le sens commun.

Lady L. Je vous prie, Milord, qu'ai-je fait pour que vous me traitiez avec tant de mépris?

Lord L. Mépris! ma chère ame! Comment cela?

Lady L. Vous paroissez croire qu'il ne vaut pas la peine de m'inspirer de la crainte.

Miss

Miss Gr. Oh! ma chère, que vous vous méprenez en apostrophant ainsi Milord L. C'est un honnête homme, un homme vertueux: il n'y a que des débauchés qui prêchent cette doctrine. Ils savent ce qu'ils méritent, & craignent continuellement de le rencontrer; aussi s'ils se marient, comme ils ont des cœurs d'esclave, ils deviennent des Tyrans. Miss Byron..!

Mr. Gr. C'est bien le Diable, Mesdames, si ce n'est pas assez de vous deux. J'abandonne le champ de bataille.

Lord L. Et je trouve, Monsieur Grandison, que vous vous êtes assez bien battu.

Mr. Gr. Par ma foi, je le trouve aussi. J'ai tenu plus longtems qu'à l'ordinaire.

Miss Gr. Je vous proteste que je pense de même. Nous vous façonnerons entre nous. Je suis bien trompée, s'il n'y a pas eu deux ou trois choses fines, dites par mon Cousin. Je vous prie, personne ne les a-t-il remarquées? Je serois charmée de les entendre encore. Ne vous les rapelleriez-vous point, vous-même, mon Cousin?

Mr. Gr. Vous voudriez tirer encore sur moi, ma Cousine Charlotte: mais le D. m'emp... e, si vous le faites. Je me retire pendant que je suis encore bien.

Miss Gr. L'auriez-vous cru, Lady L.! Mon Cousin a de la prudence, aussi bien que de la finesse. Je vous félicite, Monsieur: nouvelle découverte! Mais chut! Il est tems pour tous deux de finir.

Sir Charles rentre; Mr. Grandison encore martir, dit-il.

Mr. Gr. Non, non! je m'en suis assez bien tiré, pour le coup: Miss Byron, je crois que j'ai tenu le bon bout.

Harriet. Je ne dis pas cela, Monsieur, mais je pense que vous vous êtes retiré fort à propos.

Mr. Gr. Et c'est une victoire, en comparaison de ce qui arrive ordinairement, je vous assure. Personne n'a jamais pu intimider Miss Grandison.

Miss Gr. Poltron! Vous voudriez recommencer; Allons, voulez-vous? ... Vous savez que sir Charles aime à me tenir *bas*.

Mr. Gr. Jamais, Mademoiselle, que quand vous êtes *haut*: il se mit à rire de bon cœur.

Miss Gr. De l'esprit aussi! Un homme à reparties! Vous savez jouër sur les mots! Cela vaut la moitié autant qu'une pointe.

Sir Ch. Allons ferme, mon Cousin, vous pouvez rire, quoique les rieurs ne soient pas pour vous.

Mr. Gr. Et toi aussi, Brutus.... Il est tems de finir.

Comme je crois que ces conversations expriment le caractère; j'espère qu'on m'excusera si je les raporte. Je sens cependant, que des choses qui passent fort bien en conversation, perdent beaucoup à être luës.

Ils vouloient nous retenir à souper; mais nous nous en excusames: j'ai promis d'aller déjeuner avec eux.

J'aime mieux ne pas prendre ma fille de chambre avec moi. Jenny me servira bien, pendant mon séjour à Colnebrooke. Le Dr. Bartlet a souhaité qu'on l'excusât; ainsi notre partie sera com-

composée seulement des deux sœurs, de Milord L., Miss Jervois & moi.

Sir Charles & Mr. Grandison partiront de bon matin.

Adieu, ma Lucy, il est tard. Et le sommeil promet de bien traiter

Votre

HARRIET.

LETTRE VIII.

Mr. SELBY *à Miss* BYRON (*).

De la maison de Selby,
Dim. Mars 5.

Ma chère enfant,

Nous sommes tous extrêmement affectés de votre présente situation. Un combat si évident entre votre franchise naturelle, & la peine d'avouër une passion naissante, si loüable dans son objet, & qui fait des progrès si visibles.... O ma chère ame, vous ne devez point avoir de réserves; elles siéroient fort mal à une jeune fille qui ne connut jamais l'affectation, & le déguisement.

Vous m'avez mis dans l'embarras par rapport à Lady D. Je dois la voir samedi prochain. Je ne

(*) Ces deux Lettres ont été insérées ici pour ne pas couper les sujets, quoique Miss Byron ne les ait reçuës, & n'y ait répondu qu'à Colnebrooke.

ne lui ai point écrit ce que vous aviez souhaité, parce qu'en vérité nous croyons tous que ses propositions méritent qu'on les considère, & parce que nous craignons, que ni vous, ni nous, n'aïons jamais un *plus grand* bonheur. Il est impossible, ma chère, qu'un homme tel que sir Charles Grandison, n'ait pas vu déjà quelque femme à qui il veuille donner son cœur; ou qu'il ait été engagé à aimer par reconnoissance. Sa sœur ne vous a-t-elle pas parlé d'une douzaine de Dames, qui mourroient de douleur s'il se marioit?.... Et ne pourroit-ce pas être pour cela qu'il ne se marie pas?

Vous voyez l'aimable franchise de la Comtesse de D. Vous voyez que la vôtre est une grande recommandation auprès d'elle. Je lui ai dit que votre cœur étoit libre. En déclinant ses propositions, vous avez donné lieu à une Dame si sage d'en juger autrement, ou de penser, que vous n'êtes pas aussi incapable d'affectation qu'elle l'espéroit; & quoique nous soyions fâchés de vous voir ainsi tracassée par Miss Grandison (*), cependant Lady D. fera infailliblement les mêmes remarques, & tirera les mêmes conséquences. Et que voulez-vous que je fasse? Puisque vous ne pouvez prouver plus clairement que votre cœur n'est pas libre, qu'en rejettant des propositions pareilles, avant que d'avoir parlé à Milord D. & même avant que de l'avoir vu. Il ne convient ni à votre caractère ni au mien, ou d'user d'équivoques, ou de dire ce qui n'est pas.

Vous

(*) Voy. Lettre V.

Vous pensez, (& cela est vraisemblable) que Lady L. dit à Lady D. que sir Charles ne se trouveroit point en concurrence avec Milord D. Je ne vois donc aucun lieu de rien esperer de ce côté-là. Je ne crois pas d'ailleurs que votre fortune puisse paroitre assez considérable. Et si sir Charles a le cœur libre, comme il est généreux, & bienfaisant, on ne peut guères supposer qu'il ne fasse entrer la fortune en considération, & cela par prudence : du moins de notre côté, cela doit être supposé ; & nous ne pourrions entamer une négotiation, sans que ce fût un des premiers articles des propositions qu'on nous feroit.

Votre Grand-Mère vous écrira de sa propre main. Je m'en rapporte entiérement à elle. Nous connoissons tous sa prudence, & sa tendresse pour vous. Nous avons tout examiné ensemble. Votre Oncle ne vous raillera point, comme autrefois. Nous sommes toujours résolus de ne point gêner vos inclinations : c'est pour cela que nous craignons de vous donner nos avis sur cette nouvelle proposition ; mais votre Grand-Mère est bien aise que je n'aie pas écrit, comme vous le souhaitiez, pour refuser positivement.

Votre Oncle s'est informé de l'état des affaires de sir Charles Grandison. Nous avons ouï dire tant de bien de lui, que j'ai prié Mr. Selby de ne pas pousser plus loin ses recherches, à moins que nous n'aïons quelque esperance qu'il puisse nous appartenir. Ne laissez pas cependant, ma chère, de nous dire tout ce que vous apprendrez, qui peut nous faire voir en lui ce

que c'eſt qu'un honnête homme, & ce qu'il doit être.

La magnanimité qu'il a montrée, en refuſant un duël, & en s'en tirant cependant d'une façon ſi honorable qu'il n'a point laiſſé de doute ſur ſon courage, eſt un exemple d'une droiture plus qu'humaine dans ſa façon de penſer & d'agir. Que votre Grand-Père auroit chéri un tel homme! Nous l'admirons tous & le reſpectons tout à la fois; & je vous félicite, ma chère, de même que ſes ſœurs, de l'heureuſe iſſuë de ſon affaire avec le malheureux ſir Hargrave.

Vous me ferez ſavoir, par le premier Courier, vos ſentimens ſur l'affaire de Milord D. Ne vous preſſez pas, ne précipitez rien. Je crains d'avoir trop heurté votre délicateſſe dans ma précedente Lettre. Votre Oncle dit que quelquefois vous n'êtes pas auſſi franche à avouër votre paſſion, qu'on devroit l'attendre de votre ouverture de cœur, quand l'objet en eſt digne. Il triomphe de nous, dans l'imagination qu'il a d'avoir enfin trouvé en vous une petite doſe d'affectation. Nous voyons tous dans pluſieurs paſſages de vos Lettres, vos combats entre la modeſtie & la franchiſe; & nous attribuons une partie de vos réſerves à la crainte que vous devez avoir de ſes railleries. Mais après que vous avez déclaré, „ que vous aime„ riez mieux cauſer une heure par ſemaine a„ vec ſir Charles Grandiſon, que d'être la fem„ me d'aucun homme que vous connoiſſiez;" quoique vous ajoutiez, & *avec ſa ſœur*; (les ſœurs ſont effectivement quelquefois fort commo-

modes pour notre ſexe dans les commencemens d'amour, & quand on eſt un peu honteuſe) après que vous avez dit, „ que quelque idée „ humiliante que préſente le mot de pitié, vous „ aimeriez mieux ſa pitié que l'amour de tout „ autre homme...." ſur ma parole, ma chère, vous ne devez plus héſiter de parler clair. Excuſez moi, ma chère enfant.

Je viens de lire la Lettre que je renferme ici : ſi j'avois cru que votre Grand-Mère pourroit écrire une ſi longue Lettre, je vous aurois épargné une grande partie de la mienne. La ſienne eſt digne d'elle. Nous y ſouſcrivons tous: cependant la première que nous recevrons de vous, déterminera nos démarches par rapport à la propoſition de Lady D. Mais ſi vous aimez, n'aïez pas honte de nous l'avouër. L'objet eſt ſir Charles Grandiſon.

Adieu, ma chère ame, vous avez toutes nos bénédictions, & nos prières.

MARIAMNE SELBY.

LETTRE IX.

Mr. SHIRLEY à *Miſs* BYRON.

Dimanche, Mars 5.

Ne craignez point, n'aïez point honte, ma chère ame, d'ouvrir votre cœur tout entier à votre Tante Selby, & à moi. Vous ſavez comme nous ſommes folles de vous. Ce n'eſt pas un crime à une jeune fille vertueuſe d'a-

d'avoir de l'amour pour un homme de mérite. C'est une passion naturelle. Si jamais une jeune personne a montré qu'elle n'étoit pas une étourdie, & une indiscrète, c'est vous. Ni Greville, avec toute sa gaieté; ni Fenwick, avec toute son adulation; ni le respectable Orme, avec toute sa complaisance; ni le suppliant Fowler; ni l'effrayant & brutal sir Hargrave Pollexfen, n'ont pas vu la moindre ombre de vanité ou de foiblesse chez vous. Avec quel bonheur ne vous êtes-vous pas tirée des difficultés où l'amour de l'admiration jette quelquefois les ames médiocres! Et quels droits ne vous êtes-vous pas acquis, par la dignité & la civilité de vos procedés, sur l'estime, & même sur la vénération de ceux que vous avez refusé! Et pourquoi encore les avez-vous refusé! Ce n'est point par orgueil, mais par principe; & parce que vous ne pouviez aimer aucun d'eux, comme vous pensiez devoir aimer un homme à qui vous donneriez votre main.

Et quand vous trouvez, enfin, un homme digne de votre amour, qui vous a si puissamment protégée contre l'attentat criminel d'un Prétendant cruel, & féroce; un homme qui se trouve le meilleur des frères, des parens, des maîtres, le plus brave & le meilleur des hommes; est-il étonnant qu'un cœur encore neuf se trouve de la sensibilité, & s'attache à son pareil? Par quelle raison pourriez-vous donc avoir honte? Et pourquoi, ma chère Harriet cherche-t-elle à tirer un rideau entre elle, & ses tendres Parens? Vous voyez, ma chère, que nous sommes bien éloignés de dépriser, à

cau-

cause de notre incertitude, un homme que tout le monde louë. Et vous n'êtes pas assez foible, mon enfant, pour qu'on doive user d'une si pauvre politique avec vous.

Vous n'avez point été élevée dans l'artifice, ma chère. Jamais le déguisement n'alla si mal à aucune femme, qu'il vous sied à vous dans la plupart de vos dernières Lettres. Un enfant en matière d'amour vous pénétreroit; mais que l'événement réponde à nos souhaits ou non, vous devez être glorieuse de ce que votre penchant est loüable, de ce que son objet n'est pas un homme d'un esprit borné, de mauvaises mœurs, ou méprisable à aucun égard; mais que c'est un homme dont nous sommes tous aussi amoureux que vous pouvez l'être. Seulement, ma chère aine, ma chère Harriet; le soutien de ma vie, & la consolation de mes mauvais jours, tâchez, pour l'amour de moi, & pour l'amour de nous tous, de reprimer votre loüable inclination, de manière que, si un bonheur si désirable ne doit pas être notre partage aussi bien que le vôtre, votre santé n'en souffre pas, une santé qui m'est si précieuse; & que vous ne vous mettiez pas au niveau des filles ordinaires, qui se laissent emporter par l'opiniatreté de leurs passions. Plus l'objet de votre passion en est digne, plus vous aurez de gloire à la surmonter. Cependant, ma chère, dévoilez nous tout votre cœur, pour que nous soyions mieux en état de vous donner nos avis. Ne craignez point les railleries de votre Oncle Selby; elles nous amusent aussi bien que lui. Il ne gagne rien sur nous dans les disputes que nous avons ensemble; &

vous savez que son bon cœur est tout dévoué à sa Harriet. Le digne homme! Il ne seroit pas plus capable que nous de se soutenir, s'il arrivoit quelque malheur à sa nièce.

Votre Tante Selby vient de me montrer sa Lettre: elle y répète comme une forte expression d'une des vôtres, „ que vous aimeriez „ mieux causer une heure par semaine avec cet „ excellent homme, que d'être la femme de „ quelque autre que vous connoissiez." C'est une expression forte; mais, selon moi, elle vous fait honneur; puisqu'elle montre que c'est l'ame principalement que vous aimez.

Je savois bien que si vous aimiez jamais, ce seroit de l'amour le plus pur. Ne souffrez donc pas qu'il triomphe de votre raison; & parce que vous ne pouvez avoir l'homme que vous préféreriez, ne prenez pas la résolution de refuser tout autre. Ne vous ai-je pas appris que le mariage est un devoir, toutes les fois qu'on peut s'y engager avec prudence? Une personne, soit homme soit femme, qui refuse d'entrer dans cet état, parce qu'il a ses soucis, ses peines, ses inconvéniens, ne doit-elle pas avoir l'ame bien petite, & occupée de ses seuls intérêts? Eprouvez sir Charles Grandison, par cette règle, ma chère, s'il fuit le mariage par quelque motif aussi bas; ce doit être une de ses grandes imperfections. Ne craignez point de l'éprouver. Il n'y a point d'homme absolument parfait.

Mais sir Charles peut avoir des engagemens dont il ne peut s'affranchir. Ma Harriet, j'espère, ne voudroit pas ceder à une passion, qui, si les choses sont ainsi, ne pourroit être payée

de

de retour. Vous dites plaisamment dans une de vos Lettres, que vous ne craignez pas d'être *mise à mal* par un honnête homme. Après que vous avez échappé si heureusement à sir Hargrave, ce n'est point un *méchant* homme que je craindrois pour vous; mais, mon enfant, s'il vous arrive quelque mal de la part d'un honnête homme, ce sera uniquement votre faute, puisque ni lui, ni ses sœurs ne vous donnent aucun encouragement.

Je comprends, ma chère, combien ces suppositions doivent blesser votre délicatesse: mais c'est pour cela que vous devez être doublement sur vos gardes; car la réalité blesseroit bien plus cette délicatesse, que la supposition ne doit le faire. S'il n'y avoit qu'un homme au monde qui pût causer votre perte, ne vous garderiez-vous pas de lui?

Je languis de serrer ma chère Harriet contre mon sein: cependant, voici l'avis que je vous donne, dans votre situation présente: ne perdez aucune occasion de cultiver l'amitié de ses aimables sœurs: (pour le dire en passant, si Miss Grandison devine vos sentimens, il n'y a pas dans ses railleries une générosité assortie à son charmant caractère): ne leur refusez jamais votre compagnie quand elles vous la demandent. Miss Grandison vous a promis l'histoire de leur famille. Exigez l'accomplissement de cette promesse. Vous acquerrez par là de nouvelles lumières qui pourront servir à diriger vos démarches.... En particulier, vous saurez si les sœurs ont épousé les intérêts de quelque autre femme; quoique peut-être la réserve de sir Charles, mê-

me par rapport à elles, leur aura laissé ignorer son sécret sur cet article. Et si elles ne sont dans les intérêts d'aucune autre femme; pourquoi ne pourroient-elles pas s'interesser pour vous, ma chère? .... Par rapport à la fortune, si nous pouvions avoir quelque soupçon de ce que l'on souhaiteroit à cet égard, nous ferions tout notre possible pour faciliter les choses; & nous devrions nous contenter d'établissemens moderés en votre faveur.

Mais comme j'approuve que votre Tante n'ait pas écrit à Lady D. comme vous l'auriez souhaité, que ferons-nous? On nous demandera une réponse.

Lady D. a supposé que vous aviez le cœur libre. Votre Tante lui a écrit qu'il l'étoit: vous avez dit un mot à cette Dame qui, dites-vous, a fait naître un nuage sur son front. Elle sera ici samedi prochain. Elle attendra sans doute les procedés les plus ouverts: elle a droit de s'y attendre, sa propre franchise les exige; & le caractère que nous avons soutenu, & que, j'espère, nous soutiendrons toujours, nous en fait une loi. Je voudrois donc instruire Lady D. de toute l'histoire de sir Hargrave Pollexfen; (vous même, ma chère, vous avez eu la loüable franchise de lui en dire quelque chose) je voudrois l'informer de la généreuse protection que vous avez trouvée dans sir Charles Grandison. La vérité ne nous expose jamais au repentir. Permettez donc que votre Tante Selby avouë ce que vous lui avez écrit; en déclinant avec la reconnoissance la plus respectueuse, l'honneur qu'elle veut vous faire; ce dont elle ne pourroit

ima-

imaginer de raison; qu'en supposant, & en croyant effectivement, que, par des motifs de reconnoissance, vous préfèreriez sir Charles Grandison à tout autre. Mais que vous ne savez rien des engagemens qu'il peut avoir; & que vous n'avez point de raison de regarder aucun de ses procedés envers vous, autrement que comme l'effet de sa politesse ordinaire; & que ses sœurs, en vous appellant leur *sœur*, vous regardent aussi bien comme la sœur de leur frère, que comme la leur.

Tout cela sera dit à Lady D. sous le sceau du plus profond sécret. Lady D. saura alors toute la vérité: elle sera à même comme elle doit l'être, de se décider. Vous ne paroitrez point coupable d'affectation à ses yeux. Nous soutiendrons tous notre caractère. Si Lady L. & Miss Grandison ont dit à Lady D. comme vous le supposez, que leur frère ne s'est point addressé à vous, il paroitra qu'elles auront dit la vérité; & vous savez, ma chère, que nous devons être aussi prêts à rendre justice à la sincérité des autres, qu'à la nôtre propre. Elle verra que vos idées sur sir Charles, si vous en avez qui puissent être un obstacle à ses vuës, ne viennent que d'une reconnoissance louable pour la protection qu'il a donnée à une jeune fille dont le cœur étoit absolument libre auparavant.

Et quelle en sera la conséquence? La voici: ou Lady D. ne pensera plus à la chose, & vous serez alors précisement où vous en êtes; ou elle travaillera elle-même à découvrir si sir Charles a quelque engagement: & comme vous avez communiqué à Lady L. & à Miss Grandison les

Let-

Lettres que Lady D. & votre Tante se sont écrites, avec le contenu des vôtres sur la proposition; & que Lady D. est en connoissance avec ces Dames, elle s'informera probablement de leurs sentimens sur l'une & l'autre affaire; & par ce moyen les choses de part & d'autre viendront plutôt à une décision, que vraisemblablement par toute autre voie.

Je ne sai si je m'explique bien clairement. Je ne suis plus ce que j'ai été: mais Dieu soit loué de ce que je suis encore ce que je suis! Je n'aurois pas cru pouvoir écrire autant en si peu de tems. Mais ma chère Harriet en est le sujet, & son bonheur est, & a toujours été mon unique soin, depuis que j'ai perdu mon époux, qui partageoit avec moi ce soin, & tous les autres; qui avoit pour vous une tendresse égale à la mienne; & qui je crois auroit donné le même avis. Comment Mr. Shirley auroit-il pensé? Comment auroit-il agi en pareil cas? Ce sont les questions que je me fais toujours, avant que de donner mon avis sur des matières essentielles, & sur-tout quand il est question de vous.

Que je répète ici un de vos sentimens, bien digne de la pupille de votre cher Grand-Père. „ Je me mépriserois moi-même, dites-vous, si „ j'étois capable de tenir un homme en sus„ pens, pendant que je balancerois en faveur „ d'un autre."

Bonne créature, gardez bien vos principes, quoi qu'il vous arrive. Regardez ce monde comme on vous a appris à le regarder. J'ai vécu longtems; cependant quand je me rapelle le tems de ma jeunesse, où les craintes & les espé-

rances de la nature de celles qui vous agitent à présent, ne m'étoient pas entiérement inconnuës, que ce tems me paroit court! Rien ne retient mes souhaits pour ma délivrance, que le désir de voir la favorite de mon cœur, ma chère petite orpheline, heureuse sous la protection d'un honnête homme. O puis-je! .... Mais, ma chère, prescrirons-nous des loix à la providence? Qui sait ce qu'elle a arrêté pour sir Charles Grandison? Son bien-être concerne peut-être des centaines de créatures. Comparé à nous, il est comme l'intérêt public comparé au particulier. J'espère que nous sommes de braves gens: comparativement, je suis sure que nous le sommes. Ce n'est pas toutefois sur cela que nous serons jugés. Cependant par rapport à lui, nous ne sommes que comme le particulier.

Ne pensez pas, ma chère ame, que je sois trop agée, pour être sensible aux choses qui vous affectent le plus. Je puis partager vos peines & vos plaisirs, & je les partage en effet. Vos derniers tourmens, tendre & aimable fille, m'ont couté bien des transes. Mes yeux rendent encore témoignage de ma sensibilité, quand on me lit ces cruelles scènes, ou que je les rapelle à ma mémoire. Tout ce que je souhaite à présent, c'est de vous armer, pour que vous ne soyiez pas trop sensible quand nous saurons l'événement qui est encore caché dans les profondeurs de la providence; si comme il n'est que trop apparent, il ne se trouve pas favorable.

Vous avez beaucoup à écrire, nous ne pouvons vous dispenser d'aucun article; mais si vous écri-

écrivez à votre Tante Selby, comme il n'y a pas beaucoup de tems jusqu'à samedi, cela servira pour nous deux.

Dieu veuille garder, diriger & benir ma bonne petite orpheline! C'est la prière que fait à toute heure

Votre très-affectionnée Grand-Mère
HENRIETTE SHIRLEY.

LETTRE X.

Miss HARRIET BYRON *à M*. SELBY.

Colnebrooke, Mardi 7. Mars.

On vient de me remettre votre Lettre, & celle de ma chère Grand-Mère. Le contenu m'a si fort affecté, que quoiqu'en pleine assemblée, pour ainsi dire, au milieu de cette aimable famille, j'ai demandé la permission de me retirer pour y répondre. Miss Grandison a vu ma confusion, mon embarras, comment l'appellerai-je? Etre ainsi chargée sans ménagement, ma chère Tante! *Ces combats si évidens*.... Etoient-ils si évidens, Madame? *Une passion naissante!*... *Des progrès visibles!*.... Je vous prie, Madame, si cela est ainsi, elle n'est pas à son comble... & ne peut-on pas la dompter? Mais me suis-je renduë coupable d'*affectation*, de *réserve?* Si cela est, mon Oncle s'est montré bien pitoyable envers sa petite.

Et vous croyez, Madame, qu'il n'est pas possi-

possible qu'il n'ait vu avant moi des femmes qu'il pourroit aimer, ne fût-ce que par reconnoissance? Cela est très-vraisemblable. Mais étoit-il obligeant de tourner ainsi contre moi le mot de *reconnoissance*?

Je vois bien quelle aimable ouverture de cœur il y a dans Lady D. Je l'admire pour cela, & pour ses autres qualités respectables. Que pouvez-vous faire, Madame? Que puis-je faire? C'est la question à laquelle vous & ma Grand-Mère m'appellez à répondre encore plus clairement, quelque clairement que j'aie parlé selon votre opinion, & à la vérité selon la mienne à présent que je lis cet article détaché du reste de la Lettre. Ma Grand-Mère me pardonne, & même loue cet article. Elle m'encourage à parler encore plus clairement. Ce n'est point un crime, dit-elle, à une fille vertueuse, d'aimer un homme de mérite. L'amour est une passion naturelle, ajoute-t-elle. Cependant elle me précautionne contre le danger de la voir triompher de ma raison: en un mot elle ne voudroit pas que j'aimasse avant que d'être sure du retour. Ainsi je puis aimer *comme* je voudrai, *quand* je voudrai, & même *qui* je voudrai. Car s'il ne me veut pas, on souhaite que je ne prenne point la résolution de ne pas épouser quelque autre; Lord D. par exemple, s'il est assez bon pour me vouloir.

Ensuite, mes très-respectables parentes veulent qu'après avoir bien examiné mon cœur, je tire le rideau, & j'écarte tous les déguisemens, à travers lesquels un enfant en matière d'amour me pénétreroit. Vous ouvrirai-je mon cœur

tout

tout entier? Surement je le dois à des Parens si tendres. Eh bien, je vous avouë donc, mes très-honorées Grand-Mère & Tante, que je ne puis penser à écouter quelque autre que ce soit. Cependant je n'ai aucune esperance. Je me regarde comme une présomptueuse. Lui comme trop excellent, & comme un parti trop considérable; car il a un très-grand bien, & doit en hériter un plus grand encore. Et par rapport au mérite personnel de la figure, & du caractère, quelle femme est digne de lui? Par rapport même à la fortune seule, vous croyez que, par prudence, un homme aussi libéral doit porter ses vuës plus haut.

Aïez donc la bonté, Madame, suivant l'avis de ma Grand-Mère, de dire à Lady D. de ma part: „ Que je crois que sa loüable franchi-
„ se en demande une pareille; que votre Har-
„ riet avoit le cœur absolument libre, quand
„ vous le lui dites. Dites lui ce qui est arrivé
„ ensuïte. Dites lui comment ma *reconnoissance*
„ m'a engagé; que d'abord ce n'étoit que cela,
„ mais qu'à présent appellée à m'expliquer dans
„ cette occasion, j'avouë que ma reconnoissan-
„ ce s'est élevée." (J'espère qu'on ne peut pas dire abbaissée, aïant un si digne objet) „ s'est
„ élevée à... l'amour... Oui, dites l'*amour*..." puisque je suis si *lourde* dans les déguisemens dont j'ai usé. Dites, „ que je ne puis donc
„ ni avec justice, ni par inclination penser à
„ aucun autre homme; & avoüez à Milady D.
„ que cependant elle a gagné mon amour res-
„ pectueux, & ma vénération par sa bonté en-
„ vers moi dans la visite dont elle m'a hono-
„ rée;

„ rée; & que pour l'amour d'elle, si je n'eusse
„ rien vu à objecter contre Milord D. après
„ avoir fait connoissance avec lui, j'aurois é-
„ couté ses propositions préférablement à toute
„ autre qui m'ait encore été faite, si mon cœur
„ eût été libre, comme il l'étoit lorsqu'elle fit
„ ses premières propositions." Je vous avouë cependant, mes vénérables Parens, que je pense toujours à Mr. Orme avec une compassion pleine de reconnoissance, pour sa modeste persévérance. Que ne donnerois-je pas pour voir Mr. Orme marié à quelque femme de mérite, avec laquelle il pût être heureux!

Enfin, demandez pour moi à Lady D. sa faveur & son amitié, mais non point pour être cultivée avant que Milord soit marié.... Et puisse son mariage être aussi heureux que le souhaite une si digne Mère! Mais dites lui en même tems, que pour une fortune dix fois plus grande que celle de son fils, je ne voudrois pas donner ma main à lui ni à personne, pendant qu'un autre auroit place dans mon cœur; quelque peu vraisemblable qu'il soit que je porte jamais le nom de celui que je préfère.

Mais dites tout cela à Lady D. en confidence, sous le sceau du plus profond sécret; par les raisons tirées de la délicatesse de notre sexe, & particuliérement par la crainte de la famille avec laquelle je suis, qui au-lieu de m'aimer comme elle le fait à présent, haïroit, & ce qui est encore pire, mépriseroit votre Harriet, à cause de sa présomption .... Je crois que je ne le pourrois pas supporter!... Ne relevez pas ce trait de vanité .... Pardon-

nez le... Il vouloit partir... ma plume l'a trouvé avant que j'y prisse garde.

* *

Par rapport à moi-même, quel que soit mon sort, je tâcherai de puiser des consolations dans ces deux ou trois passages des deux précieuses Lettres qui sont devant moi.

„ Si j'aime, je ne dois pas avoir honte de „ l'avouër. L'objet est sir Charles Grandison."

„ L'amour est une passion naturelle."

„ La mienne est loüable. Son objet n'est pas „ un homme d'un esprit borné, de mauvaises „ mœurs, méprisable à aucun égard. Tous mes „ Parens en sont amoureux aussi bien que moi.

„ Mon amour est pur.

„ Je dois acquiescer aux événemens, parce „ que notre amour pour lui n'est que comme „ l'amour du bien particulier, comparé à l'a„ mour du bien public."

Excellentes instructions, mes deux chères Mères! Je ferai mes efforts pour m'y conformer toujours.

Permettez moi à présent de me plaindre un peu de ce que vous m'appellez *orpheline*. Vous avez remplacé toutes deux, aussi bien que mon Oncle Selby, toutes les relations qui me manquoient. Continuez donc, mon Père, ma Grand-Mère, & mon autre Mère, continuez vos prières & vos bénédictions, non pour votre orpheline, mais pour votre véritable fille, qui a tout l'amour, & toute la vénération d'une fille.

HARRIET BYRON-SHIRLEY-SELBY.

LET-

LETTRE XI.

Miss HARRIET BYRON à *Miss* LUCY SELBY.

Colnebrooke, *Mardi* 7. Mars.

Me voici, ma chère Lucy, revenuë dans cet heureux azyle ; mais que j'éprouve des mouvemens différens de ceux que je sentois en y entrant pour la première fois ! Comme mon cœur tressailloit, quand un des domestiques de sir Charles, qui nous accompagnoit à cheval, nous montra par ordre des deux sœurs, la place où les deux voitures se rencontrèrent ! Cependant ne dois-je pas à ce terrible événement l'amitié de cette charmante famille ?

Miss Grandison, toujours obligeante, a consenti que j'eusse une chambre à part. J'en aurai plus de loisir pour vous écrire, mes chers Parens.

Miss Grandison & Lady L. me pressent toutes deux beaucoup de leur montrer quelques-unes des Lettres de notre correspondance, & Miss Grandison dit, que si cela peut m'encourager à leur faire ce plaisir, elle m'en montrera quelques-unes de leur frère. Qui ne seroit tenté par cet échange ? Je crains bien .... Mais surement dans ce tas de bagatelles que j'ai écrites, il y a bien quelque chose que je puis leur lire. Croyez-vous qu'on voudra bien me renvoyer

voyer mes Lettres pour en faire cet usage? Les remarques de ces Dames sur ce que je leur montrerai, me serviront beaucoup à former mon jugement. Je sai que j'ai lâché bien des choses à l'avanture, & jeune, comme je suis, n'aïant pas passé l'*âge de l'enfance*, j'ai dû être fort superficielle dans tous les sentimens qui ne sont pas empruntés: cela pourroit-il être autrement?

La conversation dans la voiture se tourna sur leur propre famille; car je demandai à Miss Grandison l'accomplissement de sa promesse là-dessus. Voici les particularités que j'en recueillis.

Sir Thomas Grandison étoit un des beaux hommes de son tems. Il aimoit la magnificence, & se livra à tous les amusemens de mode, excepté le jeu de cartes & de dez, quoiqu'il donnât dans un autre défaut qui coute bien autant, mais qu'il appelloit plus noble. Il se faisoit une gloire de la bonté de ses chevaux de course & de chasse, & de sa meute; deux articles où il donnoit dans une profusion extravagante.

Son Père, sir Charles, étoit aussi œconome que son fils étoit prodigue. Il fit des acquisitions tant qu'il vécut, & laissa son fils riche en argent, outre des terres de 6000. livres de rente en Angleterre, & près de 2000. livres en Irlande.

Sa femme étoit de la première qualité; sœur de Milord W. elle étoit, comme je vous l'ai déjà dit, la plus excellente des femmes. Je fus charmée de voir ses deux filles rendre témoignage par leurs larmes, à son mérite & au leur. Il m'étoit impossible en entendant parler de cette excellente femme, de ne pas penser à ma Mère;

re; & je ne pus m'empêcher, à ce souvenir, de joindre mes larmes aux leurs.

Miss Jervois pleura aussi, non seulement par attendrissement, & par sympathie, mais, comme elle l'avoua, de regret de n'avoir pas les mêmes raisons de se rejouïr de sa Mère, qu'elle avoit encore, que nous de nous rapeller avec tendresse celles que nous n'avions plus.

Ce que je vous ai écrit, & ce que j'écrirai encore au desavantage de sir Thomas Grandison, je l'ai recueilli de ce qui est échapé en différentes occasions, tantôt à une de ses filles, tantôt à l'autre, car il étoit charmant de voir avec quelle peine, & quelle resistance, elles parloient de ses fautes; & avec quel plaisir, de ses bonnes qualités; rehaussant celles-ci, & exténuant celles-là. O ma Lucy, que leur cœur se feroit répandu en loüanges, si elles avoient eu un Père aussi exempt de défauts, & aussi excellent que le mien! Que le souvenir de Parens vertueux est doux à des enfans bien nés!

Lady Grandison apporta une fortune considérable à sir Thomas. Il avoit beaucoup de talens & de goût pour la poésie; quoique sa fortune fût considérable, ce furent ses vers & sa figure qui le firent préférer à plusieurs rivaux, par son épouse. Il n'avoit pas cependant autant de jugement qu'elle. Il étoit poète; & j'ai ouï dire à mon Grand-Père, que pour être poète il faut une imagination chaude, qui emporte souvent le jugement.

Cette Dame eut le consentement de ses Parens, dans son choix; mais Lady L. laissa échaper quelques mots qui m'apprirent, qu'ils y con-

sentirent, parce que c'étoit son choix: pour sir Thomas, dès le jour qu'il entra en possession de son bien, il s'y prit de manière à faire croire à tout le monde qu'il le diminueroit.

Il fut cependant mari complaisant, son bon sens, sa politesse, & la vanité qu'il se faisoit de passer pour un des hommes les mieux élevés de l'Angleterre, assurèrent à son épouse de bons traitemens. Mais Lady Grandison avoit des qualités qui méritoient le meilleur & le plus tendre époux. Ses yeux & ses oreilles l'avoient certainement séduit. Je crois qu'une femme qui choisit un homme que tout le monde admire, & qui n'est pas véritablement honnête homme, doit s'attendre qu'il aura des goûts & des inclinations qui lui feront regarder comme au dessous de lui le caractère d'un mari attaché à son domestique.

Elle travailla d'abord à lui faire goûter sa compagnie: elle aimoit tendrement son mari. Il se glorifioit & avec raison d'avoir une telle femme. Mais quand il l'eut produit par-tout, & qu'elle commença à se trouver dans des circonstances qui doivent retenir dans la maison une femme plus répandue que ne l'étoit Lady Grandison, il se laissa aller à son penchant dominant; & au bout de quelque tems, lui laissant tous les soins domestiques, en quoi il loüoit sans cesse son habileté, il n'étoit plus que rarement à la maison en Eté; il passoit quatre mois de l'hyver dans les plaisirs de cette grande ville, où il étoit le patron de tous les acteurs, musiciens, &c.

Dans les commencemens de ce train de vie, il

il montroit beaucoup d'empressement pour mener sa femme avec lui en ville. Elle acceptoit toujours gaiement son invitation, quand elle voyoit qu'il la pressoit sérieusement. Elle ne vouloit pas donner un prétexte à un homme si livré au plaisir, de renoncer à ces égards pour les apparences que la vanité lui faisoit garder. Mais dans la suite elle se refusa à ses invitations devenues toujours moins pressantes; voyant d'ailleurs que sa présence ne servoit qu'à allonger son séjour en ville, & augmentoit considérablement la dépense; car il ne vouloit jamais rien retrancher, quand ils étoient ensemble, de la magnificence dans laquelle il se plaisoit à vivre à la campagne. Aïant eu cependant ses trois enfans, elle trouva qu'il étoit aussi agréable à sir Thomas, qu'à elle-même, qu'elle se donnât toute entière aux devoirs domestiques. Lady Grandison trouvant qu'elle ne pouvoit engager son mari à diminuër sa grande dépense, elle crut que la sagesse vouloit qu'elle fît tous ses efforts pour le mettre en état de la soutenir sans se décréditer lui-même, & sans faire un tort sensible à sa famille. Ses enfans étoient jeunes, & ne devoient pas vraisemblablement lui demander rien de plusieurs années.

Voilà une Mère, ma chère! Qui osera dire que les Mères ne sont pas les personnes les plus utiles dans la famille, quand elles remplissent leurs devoirs, & que leurs maris négligent les leurs? Tout le plaisir de sir Thomas étoit concentré en lui-même: Lady Grandison mettoit le sien dans son mari, & dans ses enfans. Quelle supériorité d'un côté! Quelle infériorité de l'autre.

 Cet-

Cette Dame cependant avec la plus grande œconomie, n'avoit rien de trop serré dans les sentimens. Elle étoit chérie pour sa générosité & sa bénéficence. Les pauvres de son voisinage l'adoroient: sa table étoit bonne. Elle recevoit bien les étrangers, soit par générosité naturelle, soit pour l'honneur de son mari; & elle s'accommodoit à son goût de façon qu'il ne parût pas cependant une trop grande différence entre le tems de son absence, & celui où il étoit chez lui. Quand l'occasion s'en présentoit, elle faisoit du bien au nom d'un mari, qu'elle n'avoit peut-être pas vu de plusieurs mois, & ignorant si elle le verroit de quelques mois encore: quoiqu'elle en eût le premier mérite, elle se contentoit du second mérite réfléchi sur elle par celui qu'elle donnoit à son mari. „Je ne suis que „ la dispensatrice des aumônes de sir Thomas: „ je sai que je ferai plaisir par là à sir Thomas: „ sir Thomas auroit agi ainsi: peut-être auroit- „ il fait davantage s'il eût été présent."

Il fut une fois absent de cette admirable femme, pendant six mois entiers, après avoir pris congé pour un: il ne se proposoit que de faire une course à Paris quand il partit; mais y aïant trouvé compagnie de son goût, il étendit son tour. Et ce qui est encore plus inexplicable, sa femme n'eut de ses nouvelles que de la seconde main: il ne lui écrivit pas une ligne de la sienne: cependant à son retour, il affecta de la surprendre en paroissant sans être attendu, avant qu'elle sût qu'il étoit en Angleterre.

Cela n'étoit-il pas d'une vanité insupportable? Au moment qu'il parut, il étoit si sûr d'un

amour

amour qu'il n'avoit pas mérité, qu'il ſuppoſa que les transports de joie de ſa femme banniroient l'idée de ſon procedé desobligeant.

Après la première émotion, car elle le reçut avec une joie ſincère, il lui demanda, ſi elle pourroit le pardonner aiſément? Vous pardonner, Monſieur?... Ouï, ſi vous vous pardonnez vous-même.

Il trouva cela ſévère: il avoit raiſon, car le reproche étoit juſte. La bonté de Lady Grandiſon étoit fondée ſur des principes, & non ſur une lâche & ſervile ſoumiſſion.

Ne prenez pas un air ſi ſérieux, ſir Thomas, lui dit-elle, en le ſerrant dans ſes bras. Vous voyez par votre propre queſtion, que votre procedé n'étoit pas obligeant. Pas une ligne de votre main.... Mais le plaiſir de vous voir en bonne ſanté compenſe les inquiétudes que vous m'avez données pendant ces ſix longs mois. Comment n'aurois-je pas été inquiète? mais je vous plains, Monſieur, pour les plaiſirs que vous avez perdus par une ſi longue abſence. Venez avec moi dans l'appartement des enfans, ou faites venir ces chers petits jaſeurs, pour recevoir la bénédiction de leur Père. Quel plaiſir de voir les premiers rayons de leur raiſon! Leurs progrès paſſent mes eſperances: de quelle douceur vous vous êtes privé en vous abſentant ſi longtems!

Miſs Grandiſon m'appelle. Ma chère Charlotte, laiſſez moi écrire; je ſuis ſur un ſujet charmant. Pourquoi voulez-vous m'en arracher? Qui ne voudroit presque, ma chère Lucy, être la femme à moitié mépriſée,

 d'un

d'un sir Thomas, pour être Lady Grandison.

Laissez moi, chère Miss Grandison, faire encore une reflexion avant que je vous joigne, de peur que je ne la perde. Quel est le jeune homme à présent qui contemplant tout à la fois la vie dissipée, & addonnée au plaisir de sir Thomas Grandison, pourroit en se livrant lui-même au plaisir & à la dissipation, se flatter d'y être plus heureux que sir Thomas ne croyoit l'être? Quelle femme d'un autre côté, qui pareillement embrassant à la fois la vie utile, prudente, tranquille, bienfaisante de Lady Grandison, quelque portée qu'elle puisse être elle-même à des plaisirs moins solides & plus vifs, ne voit pas, dans ce tableau imparfait, ce qu'ils devroient souhaiter d'être l'un & l'autre; & la vanité passagère des plaisirs de l'un, & le bonheur solide qui devoit accompagner ceux de l'autre, aussi bien dans cette vie qu'après la mort?

Chère Miss Grandison! si vous ne m'aviez pas ainsi pressée, je me serois beaucoup mieux exprimée.

Je viens, je viens.



LETTRE XII.

Suite.

Miss Grandison m'a fait lire tout haut quelques morceaux de la Lettre que je viens de vous écrire, Lucy. Nous savons, m'a-t-elle dit,

dit, que cela nous regarde; mais nous croirons que vous écrivez tout-à-fait à notre desavantage, si nous ne pouvons en entendre lire quelque chose. Elle exigea alors absolument que je donnasse à la compagnie, (on buvoit le thé, & Milord L. étoit présent) les histoires qu'elle me demanderoit de ma propre famille. Ce n'est qu'à cette condition, dit-elle, que nous consentirons à être entiérement connuës de *notre* Grand-Mère Shirley, de *notre* Tante Selby, & de *notre* Cousine Lucy, comme je vois bien que nous le ferons, si je ne vous vole vos plumes, & votre encre. . . . .

Vous pensez bien, Lucy, que je m'étendis avec plaisir sur la description de la personne & du caractère de mon Père & de ma Mère, sur leur fortune, leurs amours, sur les difficultés qu'ils eurent à essuyer: ma Grand-Mère & ma Tante m'ont mis en état de le faire, par les recits qu'elles nous faisoient quelquefois les soirées; pendant que nous autres, petites filles, étions à l'ouvrage. Heureux souvenir! Mais croyez-vous qu'elle ne me questionna pas sur des événemens plus récens? Ouï, elle me fit raconter deux autres histoires.

Et de qui? me demandez-vous.

Je ne veux pas vous le dire, Lucy: mais si ma Tante est bien curieuse de le savoir, & si elle devinoit que l'histoire si intéressante & si instructive de mon Oncle & d'elle, en étoit une; & si vous deviniez, Lucy, que l'histoire d'une jeune Dame dont la sagesse sut vaincre l'amour, & qui ne peut être plus chère à elle-même qu'à moi, étoit l'autre... Eh bien quoi?

 Peut-

Peut-être que ni ma Tante ni vous, ma chère, ne vous tromperiez pas de beaucoup.

Il me semble que je voudrois bien revenir quelquefois à mon ancienne sérénité, & à mon babil; mais mon cœur est pésant.

On fut charmé du caractère plaisant & obligeant d'un certain Monsieur, & de la prudence & de la bonté de sa femme, dans une des histoires; & dans l'autre, de la sagesse victorieuse de la jeune Dame. Ils souhaitent de faire connoissance avec tous les trois, & avec ma Grand-Mère. Tous les gens de mérite, ma chère, ne sont pas dans la famille Grandison.

* *

Avant que de reprendre l'histoire de la famille de ces Dames, je veux vous demander, ma chère, si vous ne croyez pas que Dieu a beni ces heureux enfans, à cause de leur excellente Mère? Et qui sait, si ce n'est pas aussi pour leur soumission à leur Père qui la méritoit bien moins? Je suis persuadée que dans les devoirs reciproques, le relâchement d'un côté ne l'autorise point de l'autre. Il est difficile à la vérité d'aimer autant un Père vicieux & relâché, qu'un Père plein de probité, & de tendresse: mais rien ne peut nous dispenser de notre devoir; & l'on peut attendre d'autant plus de bénédiction pour l'avoir rempli, qu'un Père n'a pas fait le sien. L'Apôtre dit que si nous souffrons patiemment pour avoir fait le bien, cela est agréable à Dieu; sans parler d'une autre considération, qui n'est pas cependant à mépriser; c'est qu'un enfant sage trouvera d'aussi efficaces

aver-

avertissemens, comme en a trouvé sans doute sir Charles, dans les malheureux travers d'un Père, que dans un bon exemple, comme il en a trouvé dans celui de son excellente Mère.

Lady L. s'en raporta, à ce que dit sir Charles dans l'écrit fait chez sir Hargrave, sur l'occasion qui priva ces trois dignes enfans d'une telle Mère. Cela l'engagea dans le triste recit de quelques particularités fort touchantes. Entre autres choses, dit-elle, leur Mère regretta dans ses derniers momens de ne pouvoir faire pour ses filles, ce qu'elle croiroit juste & honorable; elle esperoit que ses joyaux, & quelques affiquets de prix, seroient pour elles, mais sous le bon plaisir de leur Père. Je souhaite, dit-elle, que mes chères filles puissent avoir entre elles la dixième partie de ce que j'ai sauvé ... Mais je n'ai fait que mon devoir.

Je vous ai dit, Charlotte, dit la Comtesse, ce que ma Mère me dit quelques heures avant que de mourir, & je le répéterai à Miss Byron. Après nous avoir recommandé sur des principes généraux la soumission filiale, & l'amour fraternel, quand mon frère & ma sœur furent sortis; ma chère Caroline, me dit-elle, laissez moi ajouter aux motifs généraux que j'ai pressés pour vous attacher à votre devoir, une considération qui regarde votre intérêt, & que vous ferez faire à votre sœur. Je crains qu'il n'y ait une bien mince portion pour mes chères filles. Votre Père est fortement imbu de l'opinion commune aux hommes dans les anciennes familles, que les filles ne sont que des charges, & que le fils doit être tout. Il aime ses filles:

il vous aime tendrement; mais il a souvent déclaré que quand même il auroit toute entière la fortune que son Père lui a laissé, il ne donneroit pas plus de 5000. pièces à ses filles, qui qu'elles épousassent. Votre frère vous aime; il m'aime. Il pourra s'il survit à son Père, être un bon ami pour vous... Aimez votre frère.

Elle dit ensuite quelque chose à mon frère, je crois pour lui recommander ses sœurs; car quand nous rentrâmes, tout petit garçon qu'il étoit par l'âge, mais déjà homme par la conduite & par la raison, il prit une de nos mains à chacune, vous vous en souvenez, Charlotte, (les deux sœurs pleuroient) se mettant à genoux & mettant nos deux mains dans la main mourante de ma Mère, & penchant la tête sur nos trois mains; Tout, Madame... dit-il, tout... la plus chère & la meilleure des Mères, tout ce que vous m'avez recommandé....

Il n'en put dire davantage; nos bras étoient trempés de ses larmes.... Assez, assez, mon fils: je vous gêne.... Elle baisa son propre bras.... précieuses larmes dont vous m'arrosez! Vous m'embaumez, mon fils, par vos larmes; baume précieux! Elle souleva la tête pour le baiser à la jouë, & répéta ses bénédictions pour le favori de son cœur.

Qui pourroit retenir ses larmes, ma Lucy, en se représentant une telle scène? Nous pleurions, Miss Jervois & moi, comme si nous y avions été présentes.

Mais, ma Charlotte, continua Lady L. racontez en abregé à Miss Byron la séparation de mon Père & de ma Mère: elle est touchée

com-

comme une sœur doit l'être.... Les larmes ne sont pas une peine, lorsque le tems, en meurissant une douleur cuisante, l'a changée en une douce tristesse; elles sont comme la rosée du matin sur l'herbe verte.

Je ne puis, dit Miss Grandison, faites le, vous, Lady L.

Lady L. continua.... Mon Père avoit gardé longtems la chambre après la malheureuse avanture qui a couté si cher, à lui, & à nous. Ma Mère le servit toujours, jusqu'à ce qu'elle fut forcée de se mettre au lit; & elle étoit affligée alors de ne pouvoir le servir encore.

Enfin le moment heureux pour elle, si longtems redouté par nous, le moment de la délivrance, approchoit. Elle souhaita de dire le dernier adieu à un homme qu'elle avoit toujours chéri, & qui lui avoit couté si cher. On dit à mon Père qu'elle souhaitoit d'être portée à côté de son lit, car une de ses blessures, trop tôt fermée, s'étoit r'ouverte, & l'empêchoit de se lever: il voulut lui-même qu'on le portât dans un fauteuil auprès du lit de ma Mère. Et voici la scène qui suivit...

Nous étions tous trois dans la chambre, à genoux à côté du lit, priant.... pleurant.... hélas sans effet, il ne restoit plus d'espérance.... O le bien aimé de mon cœur, dit d'un accent interrompu, ma Mère, soutenuë par des coussins..... Pardonnez le désir que j'ai eu de vous voir encore une fois!... On n'a pas voulu me porter vers vous.... O que je vous cause de peine! Car mon Père sangloitoit; chaque trait de son visage étoit enflé, &

comme dans les convulsions de l'agonie .... Charlotte, achevez ....

Les yeux des deux Dames étoient noyés de larmes.

Je ne puis, dit Miss Grandison, se couvrant le visage de son mouchoir.

Miss Emilie sanglottoit; elle tenoit la main sur ses yeux, ses larmes couloient à travers ses doigts.

J'étois extrêmement émuë, cependant je priai Lady L. de continuër... elle le fit.

J'ai tâché, dit ma Mère, en bégayant .... c'étoit mon premier souhait... j'ai fait ma gloire, ma principale gloire, d'être une bonne femme!...

O ma chère!... Vous avez été... Mon Père ne put dire quoi.

Pardonnez moi mes imperfections, Monsieur!

O ma très-chère ame! Vous n'eutes aucune imperfection; c'est moi, c'est moi, qui étois tout imper.... ses sanglots ne lui permirent pas d'achever le mot.

Donnez votre bénédiction à vos enfans en ma présence: Dieu les a beni jusqu'à présent. Dieu continuera à les benir, s'ils continuent à mériter la bénédiction de leur Père. Cher sir Thomas, vous les aimez, benissez les en ma présence. Je ne doute pas de votre tendresse pour eux... Mais les bénédictions d'une Mère mourante, jointes à celles d'un Père survivant.... doivent être efficaces!

Mon Père nous regardoit tous tristement.... Il ne pouvoit parler.

Mon frère suivant l'œil mourant de ma Mè-

re qu'elle fixoit fur mon Père, fe releva de deffus fes genoux, & s'approchant du fauteuil de mon Père, fe jetta à fes pieds. Mon Père jetta fes bras autour de fon cou... Dieu beniffe.... Dieu beniffe mon fils,... & le rende meilleur que fon Père. Ma Mère faifant approcher la jouë de fon fils bien-aimé, Dieu beniffe mon très-cher enfant, & veuille que vous faffiez honneur à la famille de votre Père, & à la mémoire de votre Mère!

Nous fuivimes l'exemple de mon frère.

Dieu beniffe mes filles!... Dieu vous beniffe, chères ames, dit mon Père, nous baifant l'une après l'autre, pendant que nous étions à genoux... Dieu vous rende auffi bonnes que votre Mère! O alors, alors, vous mériterez d'être heureufes.

Dieu vous beniffe, mes chères filles, Dieu vous beniffe toutes deux, dit ma Mère en nous baifant, autant que vous ferez foumifes à votre Père, & que vous vous aimerez l'une l'autre... J'efpère que je ne vous ai point donné de mauvais exemple.

Mon Père commença à s'accufer lui-même. Mon frère, plein du même refpect que les deux bons fils du Patriarche, fe retira, pour ne pas entendre la confeffion de fon Père. Nous le fuivimes à l'autre bout de la chambre. Il étoit entre nous deux tenant une main de chacune dans les fiennes. Son cœur étoit pénétré: il porta deux ou trois fois nos mains à fes lèvres. Il ne put parler qu'une fois, fon cœur fembloit prêt à fe fendre: je m'en fouviens, voici ce qu'il dit; O mes fœurs... foutenez-vous; con-

folez-vous.... mais qui peut parler de consolation....? les larmes sont également notre devoir & notre soulagement.

Ma Mère soutint jusqu'à la fin le caractère généreux qui l'avoit toujours distinguée... Elle ne voulut pas permettre que mon Père continuât à s'accuser. Regardons en avant, mon très-cher, mon unique amour, dit-elle. Je n'ai que d'heureuses esperances devant moi: j'ai compassion de ceux qui survivent, & je prie pour eux: vous êtes un homme plein de sens, & de sentimens, Monsieur, Dieu veuille vous diriger suivant cela, & vous consoler! Toute ma crainte étoit, sur-tout depuis quelques mois, que je n'eusse la douleur de vous survivre. Dans quelques momens tous mes maux seront passés. Dieu veuille, quand vous serez à ce terme inévitable de toutes les vanités humaines, vous donner l'heureuse perspective qui s'ouvre devant moi! O Monsieur, croyez moi, toutes les joies de ce monde ne sont rien à présent; moins que rien: mon amour même pour vous & pour ces gages chéris de notre tendresse mutuelle ne peuvent retenir *à présent* mes désirs pour un état plus heureux. Puissions-nous y être réunis, pour n'être jamais séparés!.... Pardonnez moi seulement, cher époux, si je vous ai jamais fait passer une heure desagréable.... Pardonnez la vivacité de mon amour!

Comment soutenir tant de bonté? dit mon Père. Je n'ai pas mérité....

Mon cher mari, n'en parlons plus.... N'est-ce pas moi qui vous avois choisi pour époux?.. Mais votre douleur me touche trop.... Laissez moi,

moi, Monsieur. Vous me rapellez encore à la terre... Dieu vous conserve, qu'il veille sur vous, qu'il vous guérisse, & vous soutienne. Votre main, sir Thomas Grandison, nom si doux à mon oreille! Votre main, Monsieur! votre cœur fut mon trésor. J'ai à présent, & seulement à présent, un meilleur trésor, un époux divin, en vuë. Adieu, & pour la dernière fois dans ce monde, adieu, mon époux, mon ami, mon cher Grandison!

Elle tourna la tête, s'enfonça dans ses coussins, & s'évanouït: ainsi elle n'eut pas la douleur de voir la force de mon Père l'abandonner; car il s'évanouït, & on l'emporta dans son fauteuil. Ses blessures qui n'étoient qu'à moitié guéries, jointes à sa douleur, lui causèrent un accès de violentes convulsions, qui ne le quittèrent que quand tout fut fini avec ma Mère.

Après qu'on eut emporté mon Père, ma Mère revint à elle. Son Chapelain fut introduit encore une fois. Le fatal moment approchoit. On lui demanda si elle vouloit voir encore ses enfans? Non, dit-elle, mais elle recommanda qu'on leur répéta ses dernières bénédictions, & son exhortation de s'*aimer l'un l'autre*, *comme* notre Sauveur *nous a aimé*. Alors le Chapelain étant venu à prononcer un passage qu'elle avoit indiqué imparfaitement, mais cependant de manière à être entenduë, elle répéta d'un accent entrecoupé, mais avec une voix plus forte qu'elle ne l'avoit euë une heure auparavant: *J'ai combattu le bon combat; j'ai achevé ma course; j'ai gardé la foi; la couronne de justice m'est réservée*: sa voix l'abandonnant alors, elle

elle donna des signes de confiance, & de l'esperance de posséder cette couronne, & expira.

O ma Lucy, puisse ma dernière fin, & celle de tous ceux que j'aime, être pareille à celle-là! Les deux Dames fondoient en larmes, aussi bien que Miss Jervois & moi, pendant quelques minutes. Et pendant quelques heures, toutes les joies de la vie n'étoient rien pour moi. Mes sentimens même pour le fils excellent d'une si excellente Dame, mon protecteur, mon libérateur, furent comme étouffés pendant quelques heures, & n'étoient rien pour moi. A présent même que j'ai achevé ce touchant recit, ils me paroissent comme rien; & le monde entier, ma chère, est comme un morceau de bouë sous mes pieds.

LETTRE XIII.

Suite.

Le fils fut inconsolable de la mort de sa Mère. Il aimoit son Père, mais il adoroit presque sa Mère. Quoique son Père eut donné si peu d'attention à son éducation, il avoit une extrême tendresse pour lui. Et sans doute il se pardonnoit plus aisément son relâchement sur ce point, parce qu'il savoit que sa femme y avoit si bien suppléé par ses soins, joints à ceux des maîtres en différentes sciences, qu'elle faisoit venir à la maison, comme elle le trouvoit bon.

Le

Le jeune homme étant tombé dans une profonde mélancholie après une perte si irréparable, son Père extrêmement affligé aussi, & d'autant plus qu'il ne pouvoit que se reprocher à lui-même d'avoir du moins hâté cette perte, fut allarmé pour son fils; & il accorda aux sollicitations du Général W. frère de Lord W. de le faire voyager. Le Général lui recommanda pour Gouverneur un Officier qui avoit servi sous lui, & que ses blessures avoient obligé de quitter le service. Sir Thomas assigna à son fils 800. liv. par an, qu'il augmenta ensuite jusqu'à mille. Sir Charles avoit environ dix-sept ans quand sa Mère mourut.

Lady W. prit les deux filles chez elle; mais elle mourut un an après Lady Grandison; & elles retournèrent chez leur Père, qui pendant ce tems-là s'étoit bien remis de sa douleur pour la perte qu'il avoit faite, & étoit entiérement guéri des blessures qui avoient couté la vie à sa femme.

Il plaça auprès de ses filles, comme Gouvernante, (quoiqu'elles s'opposassent toutes deux à ce titre, se croyant en âge de se gouverner elles-mêmes) la veuve d'un de ses compagnons de plaisir, nommé Oldham, dont la fortune n'avoit pas tenu aussi bien que celle de sir Thomas. J'ai ouï dire à mon Grand-Père, que des gens d'un tempérament vigoureux, & débauchés, ne devroient pas, ne fût-ce que par pure compassion, s'associer avec des gens d'une constitution plus foible, & en faire leurs compagnons de débauches. L'on peut, je crois, dire de même, que deux prodigues, l'un d'une grande, l'au-

l'autre d'une petite fortune, sont également mal assortis, puisque les dépenses qui ne feront qu'ébranler la fortune de l'un, renverseront celle de l'autre.

Madame Oldham avoit de bonnes qualités, elle étoit bonne œconome. Elle méritoit un meilleur mari que celui qu'elle avoit eu; & les jeunes Dames, au moyen des fondemens jettés par une Mère beaucoup plus entenduë, tirèrent un grand avantage de l'habileté de cette Dame dans les affaires de ménage. Ce ne fut qu'avec repugnance, & comme une chose que je ne pourrois ignorer après une plus ample connoissance, quand même elles ne me la diroient pas, qu'elles m'apprirent que sir Thomas témoigna sa reconnoissance à cette Dame d'une manière qui lui couta sa réputation. Elle fut obligée, en un mot, au bout de moins d'un an, de quitter la campagne, & d'aller en ville; & elle y eut une indisposition qui l'obligea d'y rester un ou deux mois.

Lady L. aïant alors environ dix-neuf ans, & Miss Grandison seize, elles eurent assez de fermeté pour s'opposer au retour de la Dame dans son emploi. Elles se chargèrent de gouverner tout elles-mêmes dans leur principale terre, au Comté de Hamp.

Sir Thomas avoit une autre terre dans le Comté d'Essex. Il y mena Me. Oldham, que les jeunes Dames ne vouloient pas recevoir; & elles craignirent, pendant quelque tems, comme tout le monde le croyoit, qu'ils ne fussent mariés. Elle étoit jolie, d'une bonne famille; & quoiqu'elle se fût laissé toucher si malheureu-

se-

sement par les présens que lui fit sir Thomas, pour s'ouvrir le chemin de son cœur, elle avoit une réputation sans tâche lorsqu'il l'avoit placé auprès de ses filles.

Sir Thomas n'étoit-il pas bien coupable envers cette pauvre femme? Elle n'avoit déjà que trop souffert de la part d'un méchant mari, envers qui elle avoit rempli exactement tous ses devoirs. Pauvre femme! C'étoit un abominable exemple qu'il donnoit à ses filles. Elle avoit appartenu à son ami; elle étoit sous sa protection, elle y avoit été jettée par de malheureuses circonstances. N'étoient-ce pas autant de grandes aggravations à son crime? Heureux les Parens qui ne vivent pas assez longtems pour voir de pareilles catastrophes arriver à leurs enfans! Elle avoit été un enfant chéri; elle l'avoit mérité; ses Parens croyoient avoir assuré son bonheur en la mariant à Mr. Oldham.... Ce pauvre homme lui-même se croyoit heureux dans ses liaisons avec sir Thomas Grandison, quoiqu'elles eussent abouti à le ruïner en l'engageant à l'imiter dans sa dépense, avec une beaucoup moindre fortune; ce qui à la vérité étoit sa faute; & à la ruïne de la vertu de sa femme, dont sir Thomas étoit en quelque manière plus responsable qu'elle-même...... Ne puis-je pas dire cela?... Si cela n'est pas tout-à-fait vrai, puisque les femmes dont la gloire est dans leur chasteté, ne doivent pas s'exposer à la tentation, n'est-il pas vrai cependant, que son mari avoit quelque compte à rendre pour cela; lui qui le voyant & le sachant, & malgré les humbles remontrances, & le bon

exemple de sa femme, avoit vécu dans un tel train, qu'elle fut réduite après sa mort à la nécessité de dépendre de la faveur d'un autre homme? & de quel homme?

Sir Thomas fut fort mécontent de ce que ses filles s'opposoient au retour de leur Gouvernante. Il avoit cru que la raison de sa retraite étoit sécrette, parce qu'il souhaitoit qu'elle le fût; & dans le même tems on parloit par-tout de ce malheur, excepté en sa présence.

Cette femme vit encore: elle a deux enfans de sir Thomas, aussi vivans; & un de Mr. Oldham. Je vous parlerai plus au long de son histoire quand les Dames me raconteront celle de leur frère.

Sir Thomas continua de vivre dans la même dissipation, dans laquelle il avoit toujours vécu. L'amour du plaisir, comme on l'appelle, lui étoit passé en habitude. Il en étoit esclave, en croyant aimer son indépendance. Il passoit pour un des meilleurs vivans parmi les hommes, & un des hommes les plus galans parmi les femmes. Les avantages de sa figure & de son esprit lui étoient en piége. Me. Oldham n'étoit pas la seule de son sexe avec qui il eût des liaisons particulières. Il avoit une autre maîtresse en ville, qui en aimoit tous les plaisirs, & qui ôsoit même prendre le nom de Grandison.

De tems en tems il faisoit quelque course pour aller surprendre les jeunes Dames à la campagne; mais quoique c'eut été une fois celle de ses terres où il se plaisoit le plus, il n'y apportoit pas, & ne paroissoit plus y prendre beaucoup de plaisir. Il en partoit subitement, com-

comme s'il se fût échapé; quoiqu'il n'eut jamais eu plus de raison de se plaire dans la conduite, & dans la soumission de ses filles: il le disoit souvent, & s'en glorifioit en leur absence; mais il ne faisoit que les rabrouër, les gronder, & chercher à les trouver en faute, quand il étoit avec elles.

Mais ce qui les surprit, & les affecta également, fut, que son fils n'avoit pas été encore un an dehors, qu'il leur défendit de lui écrire, ou d'avoir quelque correspondance avec lui; & leur frère aïant cessé de leur écrire, environ dans le même tems, elles en conclurrent qu'on lui avoit fait la même défense, ce qui étoit fort apparent.

Elles supposèrent que la raison de cette défense, étoit la crainte que leur Père avoit que ses dissipations ne fussent le sujet de leur correspondance, d'autant plus que ces dissipations ne pouvoient que nuire à la fortune de tous les trois.

Les jeunes Dames continuèrent, malgré cela, pendant quelque tems, d'écrire à leur frère. Miss Grandison, en parlant de cette défense, disoit avec sa vivacité ordinaire, qu'elle n'avoit jamais su ce que c'étoit que d'obéir à des ordres déraisonnables, des ordres aussi réellement déraisonnables que dénaturés. Elle en appella à moi pour justifier sa façon de penser. La Comtesse souhaita aussi que je m'expliquasse sur ce sujet.

Je crains, leur dis-je, la prévention des enfans à cet égard. S'ils se font eux-mêmes juges sur l'observation ou la négligence d'un devoir,

je

je crains que l'inclination ne soit trop souvent leur guide plutôt que la droite raison. Ils seront peut-être trop prêts à appeller dénaturés des ordres qui ne le sont pas autant qu'ils le paroissent.

Mais, Harriet, demanda Miss Grandison, n'auriez-vous pas écrit en pareille circonstance? Je ne le crois pas, répliquai-je, & en partie par cette raison que je n'aurois pas douté que mon frère n'eut reçu la même défense, & je n'aurois fait que lui donner par là, & à mon Père, s'il fût venu à le savoir, une preuve de rebellion, sans obtenir mon but; ou si mon frère eut écrit, je lui aurois fait partager ma faute.

Votre réponse, dit Miss Grandison, ne regarde que la prudence de la chose. Mais un ordre dénaturé doit-il...

Elle s'arrêta là; mais me regardoit comme attendant que je parlasse.

J'aurois trouvé, lui dis-je, que cela étoit dur; mais en même tems qu'il étoit plus méritoire de se soumettre. Je crois que j'aurois supposé que mon Père pouvoit avoir des raisons que je ne voyois pas. Mais je vous prie, Mesdames, comment votre frère...

Oh! il avoit une obéissance implicite...

Vous m'excuserez, Mesdames? mais j'aurois été fâchée je crois, que mon frère eût été plus délicat que moi en matière de devoir, quoiqu'il fût question d'un devoir qui pourroit être contesté.

Miss Emilie paroissoit approuver ce que je disois.

Allons, vous êtes une bonne fille, une très-bon-

bonne fille, dit Miss Grandison. Que vôtre sentiment soit juste ou non, cette vérité est hors de doute.

Cette défense affligea d'autant plus les deux sœurs, qu'elles craignoient qu'elle ne les rendît indifférentes à un frère, dont, comme leur Mère l'avoit présagé, elles devoient vraisemblablement dépendre beaucoup, s'il survivoit à son Père: elles étoient encore particuliérement fâchées alors, parce que leur frère en prenant congé d'elles, leur avoit promis de leur écrire un détail exact de tout ce qui lui arriveroit, & de ce qu'il verroit de curieux; & il avoit déjà commencé à le faire: il leur avoit encore demandé leur avis par rapport à son Gouverneur, qui ne s'étoit pas trouvé aussi propre à cet emploi qu'on l'avoit cru: elles lui avoient répondu, & ignorèrent pendant quelque tems quelle résolution il avoit prise.

Elles demandoient de tems en tems à leur Père des nouvelles de leur frère. Il leur répondoit avec plaisir, & quelquefois avec les larmes aux yeux: il est tout ce qu'il y a de soumis, de brave, de pieux, de vertueux. Il ajoutoit d'autres fois, Dieu le recompense, je ne le puis. Quand il prononçoit le mot de *soumis*, il les regardoit comme aïant dans l'esprit leur opposition au retour de leur Gouvernante; la seule occasion qu'elles pussent se rapeller où elles lui eussent donné quelque ombre de déplaisir.

Sir Thomas, dans toutes les compagnies, se vantoit d'avoir un tel fils. Une fois Milord W. qui après la mort de sa femme, se permettoit ouvertement des libertés que jusqu'alors on l'avoit

voit ſeulement ſoupçonné de prendre, (ô ma Lucy ! que le caractère d'un homme vertueux eſt rare aujourd'hui!) Milord W. voyant quelques perſonnes étonnées que ſir Thomas laiſſât ſi longtems abſent un fils ſi chéri, il leur dit, que la raiſon qu'en donnoit ſir Thomas lui-même, étoit que la morale de ſon fils & la ſienne étoient ſi différentes, qu'il ne pourroit ſoutenir ſa propre conſcience ſi ſon fils revenoit en Angleterre. Ce pauvre homme étoit ſi habitué au vice, qu'il pouvoit parler familiérement de ſes deſordres à ſes amis, paroiſſant croire qu'ils étoient trop connus pour qu'il pût les cacher. Cependant, ajoutoit-il quelquefois, je prétens me réformer, & alors je rapellerai mon fils. Mais, hélas! ſir Thomas paſſa d'une année à l'autre, avec des intentions ſeulement: il ne vécut pas aſſez pour commencer ſa réforme, ni pour voir ſon fils.

Il eut cependant un avertiſſement qui lui fit parler de commencer à changer de train, & de rapeller ſon fils, ce qui devoit être l'avant-coureur de ſa réforme.

Madame Farnborough, avec qui il vivoit à Londres, prit la petite vérole, au milieu de ſes diſſipations, & de ſes plaiſirs: elle commença à ſe trouver mal à l'Opera, en y voyant une Dame de ſa connoiſſance dont le viſage portoit des triſtes marques de cette maladie, & qui apparemment avoit fait ſa première viſite dans cet endroit, plutôt que dans un lieu plus convenable. La maladie, ſecondée de la frayeur, ſe trouva mortelle; & ſir Thomas fut ſi touché de cet avertiſſement, qu'il quitta la ville, & pour

com-

commencer à exécuter ses résolutions passagères, il vint vers ses filles; parla de rapeller son fils; & pendant quelques mois vécut en homme de bon sens, & d'esprit, comme il passoit pour l'être en effet.

LETTRE XIV.

Suite.

Lord L. revint de ses voyages, à-peu-près dans le tems que Mr. Farnborough tomba malade. Il avoit apporté quelques présens pour sir Thomas de la part de son fils, qui profitoit de toutes les occasions de lui envoyer des choses curieuses, quelques-unes même d'un prix considérable, qui montroient tout à la fois son œconomie, & son respect pour son Père. Il n'oublia pas ses sœurs, dans cette occasion, quoique les Lettres dont il accompagna ses présens, fussent courtes, & simplement polies, telles qu'elles ne demandoient point d'autre réponse que des remercimens. Elles pouvoient seulement y découvrir, qu'il souhaitoit ardemment qu'on lui permît de retourner en Angleterre, mais en montrant une telle soumission au bon plaisir de son Père, qu'il y sacrifioit entiérement le sien. . . . .

Sir Thomas parut charmé de Lord L. en partant pour sa terre de Grandison après la mort de Mr. Farnborough; il l'invita à l'y aller voir; car il écoutoit avec plaisir pendant des heures

entières, lui ou tout autre qui pouvoit lui parler, ou lui donner des nouvelles de son fils. Quelle force ne devoient pas avoir sur son cœur, ces passions & ces habitudes qui pouvoient y tenir la place d'un amour paternel si loüable!

Lord L. acceptant son invitation, le suivit à la campagne & y devint amoureux de l'aînée des deux sœurs. Il lui déclara sa passion: elle s'en raporta entièrement à son Père. Sir Thomas ne pouvoit s'aveugler sur leur tendresse mutuelle, tout le monde la voyoit. La passion de Milord étoit violente; & il étoit trop honnête homme pour vouloir la cacher: mais sir Thomas ne voulut pas la voir: il en usoit cependant avec beaucoup de franchise & de civilité envers Milord; desorte que le cœur de la jeune Dame se trouva insensiblement engagé: mais sir Thomas évita plusieurs occasions que l'Amant avoit épiées, pour s'ouvrir à lui, & pour faire des propositions.

Enfin, Lord L. demanda une audience à sir Thomas, comme pour un sujet de la dernière importance. Le Baronet après quelques délais, & quelques resistances qui n'étoient pas de bon augure, l'accorda enfin. Milord l'instruisit alors de sa passion.

Sir Thomas lui demanda, s'il l'avoit fait connoitre à sa fille? Il devoit cependant, si l'on peut compter sur les plaisans recits de Miss Grandison, avoir vu cent fois, au déjeuné, à dîner, au thé, au souper, sur quel pied étoient les deux Amans.

Lord L. avoua qu'il avoit parlé; & qu'il avoit demandé à sa fille la permission de s'adr-

dresser à lui, à qui elle s'en raportoit entiérement.

Sir Thomas parut mécontent, & lui répondit d'un air chagrin qu'il en étoit fâché. Il auroit voulu que Milord n'eût pas mis de pareilles idées dans la tête de cette petite fille. Il supposoit que ses deux filles voudroient à présent fournir la matière d'un Roman: elles avoient été jusques-là, disoit-il, des jeunes créatures modestes. On ne devroit pas faire penser trop tôt les jeunes filles à chercher leur bonheur hors d'elles-mêmes... Il en avoit connu plusieurs sages & rangées, à qui la connoissance des hommes avoit fait tourner la tête. Il ne voyoit pas ce que de jeunes droles avoient à faire de découvrir dans les filles des autres, des dispositions, que leurs Parens ne s'étoient pas donné eux-mêmes le tems d'y voir. Il esperoit qu'une fille née de *lui*, n'auroit pas encouragé une pareille déclaration. Il n'y avoit que deux jours qu'elles pleuroient dans les bras de leurs nourrices; & à présent elles pleureroient pour avoir un mari.

Quel bizarre Père étoit sir Thomas, ma Lucy! Il est évident qu'il avoit mené lui-même une vie fort agréable.

Il ne pouvoit penser, ajouta-t-il, à marier ni l'une ni l'autre de ses filles. Elles ne sont point précoces comme les filles de la ville, Milord. Ce sont de sages petites campagnardes, & de bonnes œconomes. Je n'aime pas que les filles se marient avant que d'avoir fait leur crû. Une jeune femme fait une mère à vapeurs. J'ai oublié leur âge... Mais vingt-six ou vingt-huit ans pour une

fille, c'est assez tôt par des raisons de modestie, & de prudence, pour se marier.

Il est possible, Lucy, que nous préférions pour maris des hommes ainsi tournés au plaisir: Quelques-unes de nous le font: mais sur ce pied, il faut que les filles de pareilles mères soient bien bonnes pour leur avoir obligation d'avoir eu un tel goût; ou bien les Pères doivent être plus attentifs que sir Thomas à l'éducation de leurs filles. Qu'ai-je dit? Je crains mon Oncle dans cet endroit.

Milord fut surpris, & avec raison. Sir Thomas avoit oublié, comme le remarqua Lady L., qu'il n'avoit pas lui-même trouvé Miss W. trop jeune à dix-sept ans pour être Lady Grandison.

Milord étoit un homme modeste: il demandoit en suppliant celle de toutes les femmes qu'il aimoit le mieux, à un Père qui connoissoit le monde, & y avoit fait longtems une figure considérable, & qui par des raisons qui l'auroient retenu quand sa fille auroit eu quarante ans, n'avoit point d'intention de s'en séparer. Cependant Milord se contenta d'alleguer sa passion, les grandes & bonnes qualités que sir Thomas lui-même ne pouvoit s'empêcher de reconnoitre dans sa fille: il insinua modestement qu'il n'y avoit rien à dire contre son propre caractère, & fit valoir l'amitié qui l'unissoit avec son fils; sans dire un mot de sa naissance, & de ses alliances, ce que quelques Amans de ce rang n'auroient pas oublié. Il avoit raison de ne pas faire valoir cette circonstance; car sir Thomas se glorifioit lui-même de ses ancêtres, & il

avoit

avoit coutume de dire, qu'un de ſes aïeux avoit deshonoré ſon nom en acceptant le titre de Baronet du tems de Jaques premier.

Sir Thomas donna quelque choſe à la conſidération des liaiſons de Milord avec ſon fils. Je vous aſſure, Milord, lui dit-il, que je ne ferai aucune démarche dans une affaire de famille de cette conſéquence, ſans conſulter mon fils, & d'autant plus qu'il eſt bien éloigné d'attendre de moi tant de conſidération. Je ſuis fier d'un tel fils.

Milord témoigna ſouhaiter qu'il fît dépendre la déciſion de la choſe de l'approbation de ſon fils.

Mais je vous prie, Milord, dit ſir Thomas, quelle fortune attendez-vous de ma fille? L'aimant autant que vous le faites, je ſuppoſe que vous ſerez content du retour de ſon amour pour vous, dont vous ne paroiſſez pas douter. La pauvre fille peut-elle être Comteſſe, ſans qu'on attache un peu de miſerable dorure à ſa juppe, pour faire le poids?

Ma ſituation, dit honnêtement Milord L., ne me permet pas de faire raiſonnablement pour mon amour, ce que mon cœur feroit avec transport, ſi elle étoit meilleure. Mais je vous l'expoſerai fidélement, & je m'en remettrai à votre généroſité.

Je ne pouvois qu'attendre cette réponſe, Milord, d'un jeune homme auſſi ſenſé que vous. Je dois cependant vous avouër, que nous autres Pères qui connoiſſons le monde, nous attendons à tirer quelque parti d'une connoiſſance qui nous a couté ſi cher. Un amour un peu plus romaneſque ne me déplairoit pas, dans un

homme qui demande ma fille, quoique je ne me souciasse pas que mon fils en montrât un pareil pour la fille d'un autre. Tous les Pères pensent de même; mais ils ne sont pas tous assez honnêtes pour l'avouër.

Je suis sûr, sir Thomas, que vous ne trouveriez pas digne de votre fille, un homme qui ne regarderoit en la recherchant qu'à se satisfaire lui-même, & qui pourroit par cette raison, s'exposer à la mettre dans des embarras, qu'elle n'a point connus dans la maison de son Père.

Cela est fort bien dit, Milord. Nous pourrions tous deux nous faire de beaux complimens l'un à l'autre, si nous n'attendions que des complimens. J'ai une bonne provision de santé: je n'ai pas quitté & ne crois pas devoir quitter le monde si entiérement, que je ne me regarde plus que comme l'instrument du bonheur de mes enfans, destiné à l'avancer aux dépens du mien. J'ai encore un grand goût pour les plaisirs de ce monde. Il se peut que mes filles soient des filles faites: vous paroissez, Milord, avoir fait cette découverte, vous avez persuadé à l'une qu'elle l'étoit, & l'autre sera fort disposée à penser qu'elle n'est pas de trois ans en arrière. C'est un inconvénient dans lequel vous m'avez jetté. Et comme je serois bien aise de vivre un peu plus longtems pour moi, je souhaite que vous cessiez vos poursuites, & que vous me laissiez disposer de mes filles du mieux que je pourrai. Je me propose de les mener cet hyver en ville. Elles verront là qui elles pourront aimer & qui pourra les aimer, afin qu'elles ne soient pas exposées à se repentir après coup,

d'avoir

d'avoir pris le premier homme qui s'eſt préſenté.

Milord dit à ſir Thomas qu'il ſe flattoit qu'on ne pouvoit imaginer aucune raiſon pour laquelle il pût réſulter de ſes pourſuites quelque choſe d'incompatible avec le bonheur d'un Père... Il alloit continuër ſur le même ton; mais ſir Thomas l'interrompit.

Vous ne devez pas ſuppoſer, Milord, que j'ignore ce qu'un jeune homme peut dire en pareil ſujet. Vous dites que vous êtes amoureux, Caroline eſt faite pour être aimée, mais je n'ai pas intention qu'elle ſe marie ſitôt. Je connois l'inconvénient qu'il y a à ſe marier trop jeune. En un mot, Milord, je me ſens une averſion pour être appellé Grand-Père avant que d'avoir des cheveux gris, (ſir Thomas n'eut pas la peine de travailler à ſurmonter cette crainte). Des petites filles peuvent devenir grandes, & former des vuës ſans que les Parens puiſſent l'empêcher: mais quel Père dans la vigueur de ſon âge ne ſouhaiteroit pas de pouvoir l'empêcher? Je ne ſuis point curieux de partager ma fortune avec elles; pourquoi le ferois-je, puiſqu'en faiſant pour elles la dépenſe conſidérable que je fais, je n'en ai pas trop pour moi? Mon fils devroit leur ſervir d'exemple. Il a une année de moins que ma fille ainée. Je compte beaucoup ſur les alliances qu'il fera (Ah, Lucy!). On dit que les filles ſont plutôt femmes que les garçons ne ſont hommes. Qu'elles montrent qu'elles le ſont autant par la raiſon que par la taille... Laiſſez les tranquilles...

Sir Thomas finit ici bruſquement la converſa-

sation, au grand déplaisir de Milord L. qui regrettoit avec raison de n'avoir pas à faire avec un homme raisonnable, plutôt qu'avec un homme d'esprit.

Sir Thomas alla tout de suite dans son cabinet, où il fit venir ses filles; & quoiqu'il ne fût pas naturellement méchant, il les railla si fort toutes deux sur leurs *découvertes*, comme il disoit malignement, & sur ce qu'elles avoient mis Lord L. du sécret, que de deux ou trois jours elles n'osèrent lever la tête en sa présence. Mais Miss Caroline Grandison découvrit par là qu'elle étoit amoureuse, & plus encore à cause de l'attachement généreux que lui montroit Milord, & des rebuts moins généreux de sir Thomas.

Milord écrivit au jeune Grandison, pour le prier de s'intéresser pour lui. Lady L. m'a permis de copier cette réponse de son frère.

MILORD,

J'ai reçu le 17. la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Jamais un frère n'aima ses sœurs plus que j'aime les miennes; & par une suite de cette tendresse, j'apprens avec beaucoup de plaisir l'honneur que vous faites à ma sœur. De mon côté, il ne peut y avoir aucune objection. Mais que suis-je dans ce cas-ci? Elle est toute à mon Père: je lui appartiens aussi: la considération qu'il me témoigne dans cette occasion, me confond: elle m'oblige doublement à la soumission. Il sembleroit que j'en prens avantage, si je faisois tant que de dire humblement mon opinion, à moins qu'il ne trouve à propos de me l'ordonner. S'il le fait,

assu-

aſſurez-vous, Milord, qu'en ſuppoſant l'inclination de ma ſœur pour vous, je donnerai avec empreſſement mon ſuffrage, ſelon vos ſouhaits. Je ſuis, Milord, avec autant d'attachement que d'eſtime

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

Les deux ſœurs furent charmées à la lecture de cette Lettre; car elles craignoient que la défenſe dénaturée de leur correſpondance avec leur frère n'eut réfroidi ſon amitié pour elles.

Je vous raporterai encore une converſation particulière de Milord & de ſir Thomas, ſur cet important ſujet; car vous devez croire que Milord ne laiſſa pas paſſer ſi aiſément une affaire de telle conſéquence pour ſon bonheur, ſur-tout les deux ſœurs ne pouvant tenir contre les railleries continuelles de leur Père, qui avoient banni des yeux & de la contenance des deux Dames, tous les indices de cet amour, quoique, par cette contrainte, il regnât plus abſolument ſur le cœur de Miſs Caroline.

Milord commença cette converſation avec un peu plus de fermété qu'il n'avoit fini l'autre. La Comteſſe m'a montré la minute que Milord en avoit priſe, pour la lui faire voir, & la faire juger de tout ce qui s'étoit paſſé alors.

Sur les vives, mais reſpectueuſes inſtances de Milord, ſir Thomas entra dans le détail de la ſituation de ce jeune Seigneur, & de ſes eſpérances.

Lord L. lui dit franchement, qu'il payoit les intérêts de 15000. livres à trois ſœurs qu'il a-

voit, toutes trois filles; qu'il croyoit que deux se marieroient bientôt avantageusement; qu'il souhaiteroit de leur payer leur portion d'abord, & qu'il songeoit à se mettre en état de le faire en empruntant sur ses terres, que son Père avoit laissé chargées déjà d'hypothèques, pour la valeur de 5000. livres, que cette somme & la portion de ses sœurs étoient tout ce qu'il devoit sur un bien clair & net de 5000. livres de rente. Après s'être ainsi ouvert sur sa situation, il remit le tout à la considération de sir Thomas.

Mon avis, Milord, dit le Baronet, c'est que vous ne devez absolument pas penser au mariage, avant que vos biens soient affranchis. Vous aurez 10000. livres à payer directement, vous aurez encore à payer les intérêts de 10000. Et un homme de votre rang, qu'il aime le faste ou non, doit faire comme s'il l'aimoit quand il se marie. Equipages, maisons, ameublemens... un certain accroissement de dépense.... Absolument, Milord, ne songez point au mariage, jusqu'à ce que vos biens soient entiérement affranchis, à moins que vous ne trouviez quelque riche héritière, ou quelque Veuve, qui puisse faire la chose tout-d'un-coup.

Lord L. ne pouvoit d'abord alléguer que la force de sa passion. Il n'osoit pas parler de l'inclination de sa fille, ni dire que leur bonheur mutuel dépendoit de là. Sir Thomas opposa la prudence à cette raison. La pauvre passion, Lucy, auroit bien honte de paroître au jour, s'il falloit toujours n'écouter que la prudence dans des traités de cette nature.

Milord dit ensuite à sir Thomas, qu'il accepteroit

soit les conditions qu'il voudroit lui-même prescrire. Il demanda instamment qu'il consentît à leur mariage; laissant le tems à son bon plaisir, il assura qu'il seroit content quand il ne donneroit pas un sou à Miss Caroline.

Sir Thomas se fâchoit aisément: ainsi, lui dit-il en vrai amoureux, vous voudriez mettre dans l'embarras une fille que vous faites profession d'aimer. Je lui demanderai, si elle manque avec moi d'aucune chose qu'une fille modeste peut souhaiter. Mais, pour parler sérieusement, c'est une chose bien desagréable, qu'un homme soit obligé, par l'amour officieux, comme on l'appelle, d'un Amant de sa fille, de découvrir ses affaires à un étranger. Je voudrois, Milord, que vous eussiez laissé mes filles tranquilles, je voudrois que vous ne fussiez pas venu les déterrer dans leur retraite. Je les aurois mené en ville, comme je vous l'ai dit, dans quelques mois. Des filles ainsi élevées, avec de telles qualités, & jolies, sont si rares aujourd'hui, & les hommes de mérite craignent si fort le luxe, & le goût de dépense des femmes à la mode, que je ne doutois pas que le caractère de mes filles ne fît leur fortune, avec très-peu de secours de ma part. Elles sont d'une famille, Milord, dont elles peuvent se vanter, quoiqu'elles ne soient pas Vicomtesses; &, puisqu'on pourroit me regarder comme moins bon Père que je ne le suis, si je ne cédois à la circonstance qui m'appelle à découvrir l'état de mes affaires, je vous dirai que je dois à mon fils beaucoup plus de 30000. livres.

Je ne vous comprens pas, sir Thomas.

Eh bien, Milord, je m'explique. Mon Père m'a laissé ce qu'on appelle riche. Je dissipai une grande partie de l'argent qu'il avoit amassé pour une acquisition qu'il n'eut pas le tems de faire. Je ne regardai point cet argent comme destiné à faire un capital; ainsi je n'avois point à en répondre; & comme je n'étois pas marié, mon fils n'y avoit point de droit. Quand je fus marié, & que j'eus mon fils...

Pardonnez moi, sir Thomas; *les droits* de votre fils.... Et n'aviez-vous pas vos autres enfans?...

Non, Milord; c'étoient des filles... Et par raport à elles, quand même j'aurois augmenté ma fortune par l'avarice, au-lieu de vivre *comme un homme*, j'étois résolu de ne leur donner... Mais, comme je voulois le dire, quand Lady Grandison mourut, je crus, (quoique tous les Pères ne pensent pas de même, & que je n'eusse pas moi-même pensé ainsi, si mon fils n'avoit été le meilleur des fils, & s'il eût compté là-dessus) je crus que le produit de la dot de ma femme, qui est très-considérable, devoit appartenir à ce fils. Quant à ce que je lui donne annuellement, c'est mon devoir de le lui donner, comme à mon fils, & pour mon propre honneur, quand sa Mère ne m'auroit pas apporté un sou.... Ainsi, Milord, j'ai été obligé de prendre de l'argent sur mon bien d'Irlande, qui étant un bien de famille, doit revenir clair & net à mon fils. Vous voyez, Milord, comme je vous parle clairement.

Vous avez, sir Thomas, une façon de penser très-généreuse par rapport à votre fils. Mais un

un homme qui a autant d'eſprit que vous, me mépriſeroit, ſi je ne lui diſois, que...

Que je n'ai pas une façon de penſer auſſi généreuſe pour mes filles.... Je vous épargnerai, Milord, la peine de le dire, parce que cela convient mieux dans ma bouche que dans celle d'un autre. Mais je vous réponds à cela, que le feu Comte de L. votre Père, avoit un fils & trois filles... J'ai un fils & deux filles. Il étoit Comte.... Je ne ſuis qu'un ſimple Baronet... Si 5000. liv. par tête ſont aſſez pour les filles d'un Comte, la moitié doit ſuffire pour celles d'un Baronet.

Votre fortune, ſir Thomas.... & en Angleterre où les terres....

Et où la vie, Milord, vous coute cinq fois plus, que ſi vous vous contentez de vivre ſur vos terres... Pour moi, j'ai vécu noblement.... Mais quand je ſerois encore auſſi riche que mon Père m'a laiſſé, 5000. livres, je vous aſſure, auroient ſuffi pour une fille. Vous avez vos idées, Milord, & j'ai les miennes. Vous attendez de moi de l'argent, & une fille; je ne vous demande rien. Sur le pied où ſont les choſes, ſi elles veulent attendre, & j'eſpère qu'elles le voudront, je me propoſe de faire pour elles, & avec elles, un auſſi bon marché que je le pourrai. Elles ne doivent pas attendre à beaucoup près 5000. liv. chacune. Je ne veux pas dépouiller mon fils plus que je l'ai déjà fait... Voyez, voilà une Lettre de lui; c'eſt la réponſe à une que je lui avois écrite, à propos du refus que m'avoit fait un maraud de me prêter ſur mon bien d'Irlande, ſans avoir ſes

furetés de la part de mon fils, une fomme dont j'avois befoin pour acquiter une dette d'honneur contractée à Newmarket. Un fils tel que celui-là ne mérite-t-il pas tout au monde?

On m'a communiqué cette Lettre, dont voici la copie.

MONSIEUR,

J'oferois presque dire que je fuis fâché qu'avec une façon de penfer auffi noble que la vôtre, vous aïez daigné céder à la demande desobligeante, & inutile de Mr. O. Mais du moins, Monfieur, permettez moi de vous demander, pourquoi vous avez eu la condefcendance de m'écrire à cette occafion, comme pour avoir mon confentement? Que ne m'avez-vous envoyé les contracts prêts à figner? Permettez moi de vous conjurer, mon très-cher & très-honoré Père, de ne vous laiffer jamais arrêter un moment par des difficultés qu'il dépend de moi d'écarter. N'êtes-vous pas mon Père?... Et ne m'avez-vous pas donné une Mère dont le fouvenir fait ma gloire? Si je fuis, c'eft à vous que je le dois, après Dieu. C'eft à votre indulgence que je fuis redevable d'être ce que je fuis. Ne me laiffez rien; vous m'avez donné une éducation, & je tiens de vous une élévation de fentimens, qui avec la bénédiction que Dieu accordera à ma foumiffion pour vous, me mettront en état de faire moi-même ma fortune. Et en ce cas même je vous en devrai le fondement, & vous aurez droit par là à ma plus vive reconnoiffance. Permettez moi, Monfieur, d'ajouter que quelle que foit ma portion, je

je saurai m'en contenter; & de vous conjurer de réduire à la moitié ce que vous voulez bien faire pour moi à présent. Ma réputation est établie, & je ne ferai point de deshonneur à mon Père. Mon but a toujours été d'être en état de faire naître des obligations, plutôt que d'en avoir; ce que j'ai toujours pu, graces à votre bonté. Je suis riche par votre libéralité, & plus riche encore par la possession de votre faveur.

Pensez-vous encore, Monsieur, à m'ordonner de vous aller joindre à Paris, ou à la Haie, comme vous me l'avez fait esperer dans votre dernière Lettre? Si vous m'accordez cet honneur, je ne serai point pressé pour retourner dans ma patrie: mais je languis de me jetter à vos pieds, & de vous assurer de bouche par tout où je pourrai avoir ce bonheur, de l'inviolable soumission de

Votre

CHARLES GRANDISON.

Une telle Lettre, Lucy, ne doit-elle pas avoir percé le cœur d'un homme aussi fier que sir Thomas Grandison? Si elle ne l'a pas fait, qu'étoit-ce que sa fierté? Sir Thomas avoit eu une aussi bonne éducation que son fils. Cependant il ne pouvoit se borner à un revenu de plus de 7000. livres, son fils s'appelloit riche avec 800. ou 1000. livres, & quoiqu'en voyage, dans les païs étrangers, il souhaite de n'avoir que la moitié de cette somme, pour diminuer les difficultés où son Père s'étoit jetté par sa profusion.

Son Père, à ce que m'a dit Lady L., en fut tou-

touché, il pleura: il donna mille bénédictions à son fils, & résolut pour l'amour de lui, d'être plus prudent dans ses paris qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. La prudence auroit donc pu justifier la complaisance du jeune homme, s'il n'eut pas été guidé par des motifs supérieurs. O ma chère, que la Religion chrétienne est une admirable Religion! combien une prudence honnête, & la vraie grandeur d'ame, ne rendent-elles pas recommandable cette sublime doctrine de rendre le bien pour le mal!

LETTRE XV.

Suite.

Milord répéta ses instances, pour avoir le consentement de sir Thomas pour son mariage, aux conditions qu'il voudroit lui-même; & promit de ne jamais attendre un sou de dot, mais de laisser le tout au tems, à sa propre convenance, & à son bon plaisir.

Nous savons, dit sir Thomas, tout ce que cela signifie. Vous parlez, Milord, comme un jeune homme. Vous ne devez pas penser, (vous le disiez une fois vous-même,) à mettre dans l'embarras une jeune femme que vous aimez, & à vous y mettre vous-même. Je connois le monde, & ce que je puis faire de mieux, si vous voulez bien ne plus penser à ma fille. J'espère qu'elle est raisonnable. Le *premier amour* est généralement une *première folie*. Il est rare qu'on

qu'on doive l'encourager. Votre qualité, Milord, pour ne pas parler de votre mérite, vous procurera quelque femme riche de la cité; & la cité est à présent aussi aimable & aussi polie que la Cour l'étoit autrefois. Les femmes & les filles de bourgeois (les pauvres gens!) sont les singes de notre noblesse, & ne réussissent pas mal extérieurement à la contrefaire. Vous effacerez par ce moyen tous les péchés de votre Père. Je parle le langage de ces jeunes sots, qui prétendent qu'un Père ne vive que pour eux, & point pour lui-même. Quelques jeunes gens sages de qualité, & riches, craignant la dissipation & la profusion des femmes d'aujourd'hui, trouveront bien mes filles; qui, j'espère, auront patience. Si elles ne l'ont pas, qu'elles suivent leur inclination; qu'elles prennent leur saoul d'amour; & si elles veulent courir dans le précipice, qu'elles y tombent, à la bonne heure!

Voyez, ma chère, quel homme c'est qu'un Père débauché! O ma bonne Lady Grandison, que votre choix auroit pu causer de maux à vos enfans!

Je prie Dieu, sir Thomas, dit Milord en se baissant, mais fâché; je prie Dieu, de me conserver une façon de penser différente de la vôtre, si c'est effectivement là la vôtre. Permettez moi de vous dire que vous êtes trop jeune pour être le Père de filles faites. Mais je dois aimer Miss Grandison, & encore plus, s'il est possible, après ce qui s'est dit dans cette conversation: la pauvre fille! il sortit en disant cela.

Sir

Sir Thomas fut fort irrité d'un discours si fier. Il fit venir sa fille, & lui défendit d'écouter Milord, & de jamais penser à lui; & faisant appeller Miss Charlotte, il répéta ses ordres en sa présence, & les menaça de les mettre toutes deux hors de la maison, si elles osoient écouter qui que ce fût sans sa participation. Et ne pensez pas à engager votre cœur, c'est-à-dire, à vous livrer au desordre de vos sens, & esperer de prendre alors avantage de ma foiblesse, pour favoriser la vôtre. Je connois le monde; je connois votre sexe: je vois, Charlotte, que votre sœur est une sotte; voyez comme elle se lamente.... sortez de ma présence, Caroline! Et vous, Charlotte, souvenez-vous, (car je suppose que les impertinentes poursuites de Lord L. auprès de votre sœur, vous en feront bientôt naître l'envie) souvenez-vous, que je prétends, présent ou absent, être instruit des premières démarches qu'on fera auprès de vous, avant que votre goût devienne de l'*amour*, comme on l'appelle, & pendant que mon avis pourra avoir le poids que doit avoir l'aveu ou le desaveu d'un Père.

Elles pleurèrent toutes deux, firent la révérence, & sortirent.

Au dîner, Miss Caroline demanda d'être dispensée de tenir compagnie à ce Père absolu, étant excessivement affligée, & hors d'état de paroitre, comme elle prioit sa sœur de le dire; mais il lui fit ordonner de venir.

Miss Charlotte Grandison m'a rapporté ce que dit à cette occasion ce méchant homme; (appellerai-je ainsi le Père de sir Charles Gran-

difon?) „ Les pleurs des femmes, dit-il, ne „ font, comme difent les Poètes, que la fueur „ des yeux. Ils n'iront point mal à ceux de „ Caroline. Plus elle aura honte d'elle-même, „ moins elle me donnera de fujet d'avoir hon- „ te d'elle... Voyons un peu l'air de cette fol- „ le, à préfent qu'elle fent fa folie. Sa conte- „ nance honteufe fera une demi confeffion; & „ c'eft le premier pas à l'amendement. Dites „ lui que le dépit d'une femme pour n'avoir „ pas eu fa fantaifie, a toujours été un de mes „ plaifirs. Je ne veux pas perdre mon plaifir. „ Elle me doit cela pour la peine qu'elle m'a „ donnée."

Lord L. & Mifs Caroline fe féparèrent: il l'a conjura à genoux de lui donner la main. Il ne demanderoit, dit-il, ni n'attendroit un fou de fon Père: fes biens s'affranchiroient d'eux-mêmes, fans faire aucun tort à fes fœurs, ni reculer leur mariage. Il fe fondoit fur fa prudence & fa générofité; elles le mettroient en état d'être jufte pour tout le monde, & de foutenir fon rang. Il ne vouloit pas, dit-il, pour l'amour de la fille, faire aucune reflexion fur le Père, après avoir raporté fimplement les faits, qui cependant ne juftifieroient que trop bien les reflexions qu'il pourroit faire: il la preffa encore de lui donner fa main, & de confentir à un mariage fécret. Puis-je foutenir l'idée, ma chère Mifs Grandifon, ajouta-t-il, que vous & votre fœur, fuivant le plan de fir Thomas, allez être menées en ville, avec des ames plus nobles que celles de toutes les femmes qui y font, comme des avanturières, qui vont cher-

cher

cher fortune, & eſſayer d'attirer les yeux & les cœurs des hommes dignes ou indignes, uniquement pour épargner la bourſe de votre Père? Non, Mademoiſelle, croyez moi, je ne vous aime pas ſeulement pour l'amour de moi-même, quoique le Ciel m'eſt témoin que je vous aime plus que ma vie; mais je vous aime auſſi pour vous-même: toute ma conduite vous en convaincra. Mon amour a l'*amitié* pour baſe; & votre digne frère m'a prouvé une fois, que l'amour eſt intéreſſé; mais que l'amitié ne peut l'être; & que dans une flamme pure on ne peut les ſéparer; que quand ils l'étoient, l'amour n'étoit qu'une couverture à des ſentimens bas, qu'il faiſoit que l'Amant cherchoit à ſatisfaire ſa paſſion, aux dépens du bonheur ou du devoir de l'objet prétendu aimé.

Voyez, ma Lucy!... Avions-nous jamais penſé à cette diſtinction, délicate, mais juſte? L'amitié n'eſt-elle pas un lien plus noble que l'amour? Mais Milord L. n'eſt-il pas un bien honnête homme? Ne l'aimez-vous pas, Lucy?... Pourquoi n'ai-je pas trouvé encore ces idées dans les hommes que j'ai connu?

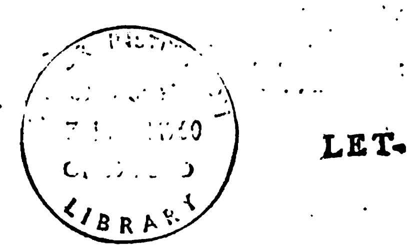
Miſs Caroline n'étoit pas moins généreuſe que Milord. Aucun plan de mon Père, dit-elle, ne me fera oublier le mérite de Milord L. Vos affaires s'arrangeront avec le tems. Je ne veux vous gêner en rien. Ne penſez pas être dans aucune obligation par raport à moi. Dès qu'il ſe préſentera quelque occaſion de vous mettre à votre aiſe tout d'un coup, embraſſez la: un homme auſſi généreux que vous doit être dans l'abondance. Permettez moi ſeulement de

vous

vous regarder comme mon ami, jusqu'à ce que la jalousie contre une femme plus heureuse, ou quelque autre vice dans Caroline Grandison, lui fasse perdre votre estime.

Généreuse fille! dit Milord. Jamais je ne penserai à une autre femme tant que vous ne serez pas mariée. Cependant je ne veux pas lier une personne qui voudroit me laisser libre... Puis-je esperer, Mademoiselle, puisque vous ne voulez pas me donner votre main à présent, que mes Lettres seront reçuës?... Votre Père, en interdisant mes poursuites, m'a défendu sa maison: il y est, & doit y être maître... Puis-je esperer, Mademoiselle, une correspondance....

Je suis bien malheureuse, dit-elle, aïant un frère comme il n'y en eut jamais, de ne pouvoir le consulter. La chère Charlotte est trop partiale, & trop portée à penser à ce qui peut être son propre cas. Mais, Milord, je m'en remets à votre honnêteté, dont vous ne m'avez jamais donné raison de douter: je m'assure que vous ne voudriez pas m'engager à faire quelque démarche condamnable, par raport à ce que je dois à mon Père, & à moi-même. Ne cherchez pas à éprouver le pouvoir que vous avez sur moi. Cela ne feroit pas généreux. J'avouë que vous en avez, & même beaucoup.



LET-

LETTRE XVI.

Suite.

Vous pouvez deviner comment Milord répondit à cette généreuse confiance. Ils convinrent d'une correspondance sécrette... Ah Lady L. cela étoit-il tout-à-fait bien, quoique l'événement ait été heureux? Ces mystères n'emportent-ils pas toujours quelque chose de mauvais? Ne deviez-vous pas faire votre devoir, que votre Père fît le sien ou non. N'étiez-vous pas appellée, pour ainsi dire, à l'épreuve du vôtre? Et la vertu ne doit-elle pas passer par des épreuves? Ne savez-vous pas qui est celui qui a dit: „ Quelle gloire y a-t-il, si vous êtes maltraités à „ cause de vos fautes, que vous le souffriez „ patiemment? Mais si faisant bien, vous souffrez, & que vous le suportiez avec patience, „ cela est agréable à Dieu..." Mais, Lady L. vous avez perdu votre excellente Mère de fort bonne heure.

Cette vertueuse fille ne voulut cependant jamais consentir à un mariage sécret; & Milord prit congé d'elle. Leur séparation fut extrêmement tendre; & l'aimable & douce Caroline, vaincuë par les protestations que Milord lui fit de l'aimer éternellement plus que toutes les femmes du monde, l'assura volontairement qu'elle ne recevroit jamais aucune proposition tant qu'il seroit vivant & garçon.

Sir Thomas avoit paru si mécontent de la franchise des derniers discours de Milord L., que celui-ci ne souhaita pas d'avoir encore une audience de lui. Cependant ne voulant pas augmenter son aliénation, il prit congé par une Lettre fort polie du Baronet irrité, à qui on la remit un moment avant l'ordre qu'il envoya à Miss Caroline de venir au dîner dont elle avoit prié d'être dispensée.

N'avez-vous pas compassion, Lucy, de la jeune Dame dans cette situation, Milord venant de prendre congé d'elle, & de partir pour Londres?

Miss Charlotte dit à sa sœur, que si elle eût été à sa place, elle auroit eu bien de la peine à laisser partir Lord L. seul..... Ne fût-ce que pour éviter la présence de son Père, qui paroissoit trop accoutumé aux larmes des femmes pour en être touché, & qui avoit un esprit si satyrique, & des idées si bizarres de l'amour.

J'étois fort curieuse de savoir ce qui se passa à ce dîner.

Je crois, dit Miss Grandison, qu'il est mieux que ce soit moi qui satisfasse la curiosité de Miss Byron, comme j'étois spectatrice, & que mon Père seulement & ma sœur étoient les acteurs...

Les *acteurs!* répéta Lady L.... Ce fut une cruelle scène. Et je crois, Miss Byron, qu'après l'avoir entenduë, vous ne serez pas étonnée que j'aimasse beaucoup plus Milord comme un homme de bon sens, que comme un homme d'esprit.

Miss Grandison commença.

J'allai porter l'ordre absolu de mon Père.

O ma chère Mère! s'écria Caroline, voyant qu'il falloit aller; que j'aurois besoin de votre médiation dans cette nouvelle occasion! Mais, Charlotte, je ne puis ni marcher, ni me tenir debout.

Eh bien, ma chère, il faut donc vous appuyer sur moi, & vous trainer comme vous pourrez: on dit que l'amour se traine quand il ne peut pas marcher.

Méchante fille! dit Lady L., je me souviens qu'elle me dit cela.

Je le dis pour vous faire sourire, si je le pouvois, & pour vous donner du courage. Vous savez que cependant je fondois en larmes pour vous.

Vous pensiez à ce qui pouvoit vous arriver, Charlotte.

Cela est vrai: Je crois que nous ne sentons jamais proprement pour les autres, ce qui ne nous touche point nous-mêmes.

Un cœur compatissant, dis-je, est un précieux avantage, quoiqu'il nous coute bien des peines. Cependant la vie ne seroit pas supportable, si nous sentions tout-à-fait aussi vivement les maux des autres que les nôtres. Que ma Charlotte étoit heureuse de pouvoir sourire, dans l'attente de la leçon redoutée d'un Père, & qui devoit les regarder toutes deux!

Grand merci de la reflexion, Harriet, vous ne le porterez pas loin; mais je continue.

Caroline suivit mon conseil, elle s'appuya sur moi, & à force de se trainer, elle parvint enfin en bas. Un nouveau ruisseau de larmes coula de ses yeux, quand elle approcha de la porte de

la

la chambre à manger. Son tremblement augmenta ; & elle s'assit en passant. Je ne puis aller plus loin, dit-elle.

Au même instant une voix, que nous voyions bien qui vouloit être obéie, allarma nos oreilles.... Où êtes-vous, Caroline, Charlotte? Petites filles, où êtes-vous. La femme de charge l'entendit, & courut à nous; mes Demoiselles, mes Demoiselles, votre Papa appelle! Et nous malgré la foiblesse de l'une, & la repugnance de l'autre, nous retrouvames nos jambes, & après encore une douzaine de trainées nous nous trouvames à la porte, & à la vuë de mon Père, ma sœur se soutenant sur mon bras.

Que Diable est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce que cette démarche de tragédie? Quels pas mesurés!... Dans quelques occasions, les femmes sont naturellement actrices. Mais allons, Caroline, la pièce est finie, & vous vous méprenez de rôle.

Mon cher Monsieur! dit-elle, en levant les mains en haut... Je pleurois pour elle; & si vous voulez, Miss Byron, pour moi, par anticipation.

Vous avez le prologue, Caroline. Charlotte est surement prête pour l'épilogue.... Mais allons, allons, il est tems de finir cette farce.... Prenez vos places, enfans, & ne faites pas les folles. Le bon avis, pensai-je, dit Miss Charlotte, quand vous nous rendez folles toutes deux!

Cependant les domestiques apportant le dîner, nous toussâmes, nous essuyames nos larmes, nous clignames les yeux, nous primes nos

couteaux & nos fourchettes, nous les reposâmes, & nous les reprenions quand notre Père nous regardoit. Nous pinochions, nous buvotions; mais nous nous servions plus des coudes que des dents. Pour ma pauvre sœur Caroline, l'amour la serroit à la gorge. Elle essayoit d'avaler, comme quelqu'un qui a une esquinancie, avec une grimace, & un effort du col, qui montroient la difficulté qu'elle avoit à faire passer des morceaux qui n'auroient pas été trop gros pour une allouëtte. Et ce qui la rendoit plus maladroite, & moi aussi surement, c'étoit une paire d'yeux les plus perçans qu'on ait jamais vu dans la tête d'un homme, & cet homme étoit un Père: les pauvres filles n'aïant ni Mère ni Tante pour soutenir leur courage: ces yeux fixoient tantôt l'une tantôt l'autre, & de tems en tems un sourcil froncé augmentoit notre maladresse. Nous craignions cependant encore plus la fin du dîner, & la retraite des domestiques.

Les domestiques aimoient leurs jeunes maîtresses. Ils avoient un air fort triste, & parurent bien aises d'être congediés.

Alors Caroline se levant fit sa révérence d'un air assez maladroit, comme une fille de l'école, aïant ses deux mains devant elle.

Mon Père lui laissa faire ses civilités, & aller jusqu'à la porte: je me levois pour l'accompagner, mais il la rapella, à dessein, j'ose le dire, de jouïr de son embarras, & de la punir.

Qui vous ordonne de vous en aller? Où allez-vous, Caroline? Revenez, Charlotte... Mais, c'est toujours comme cela. La compagnie d'un Père est méprisée, quand une petite

fille

fille a un Amant en tête. Bel encouragement à un Père pour favoriser une passion, qui ne lui donneroit que la seconde ou troisième place dans le cœur de ses enfans, après avoir eu la première! Mais je devrai peut-être me trouver bien heureux, si mes enfans ne me regardent pas comme leur ennemi.... Revenez quand on vous l'ordonne.

Nous nous traînames pour revenir d'un air encore plus gauche qu'en quittant la table.

Asseyez-vous.... Nous avions les mains croisées, & l'air de deux franches imbecilles.

Asseyez-vous quand je vous l'ordonne. Vous êtes furieusement humbles. J'ai à vous parler.

Les deux pauvres sottes s'assirent, sur le bord de leur chaise, le visage & le col de côté.

Miss Grandison nous rendit alors ce dialogue, marquant plaisamment les acteurs, en prenant une voix humble pour sa sœur, une un peu moins douce pour elle-même, & une impérieuse pour sir Thomas. Je mettrai les noms à la marge.

Sir Thomas. Quelle sorte de congé Lord L. a-t-il pris de vous, Caroline? Il m'a envoyé une Lettre: vous en a-t-il envoyé une. J'espère qu'il n'a pas pris congé en personne de la fille, ne l'aïant pas pris du Père.

Charlotte. Il pensoit que vous étiez fâché contre lui, Monsieur, lui dis-je. (La réponse de la pauvre Caroline n'étoit pas prête.)

Sir Th. Et il supposoit que votre sœur ne l'étoit pas. Fort bien. Quel congé a-t-il pris de vous, petite fille! grande fille! comment vous appellerai-je?

Charlotte. Monsieur, Lord L., j'ose dire, n'avoit pas intention de manquer au respect.... J'aurois aussi bien fait de me taire, Harriet.

Sir Th. Je n'ai pas besoin de vos préfaces, petite fille,...ne me dites pas ce que vous osez dire. Je parle à votre sœur.... Allons, tenez-vous droites. Point de ces visages de côté, & de ces cols tordus. Un peu plus d'innocence dans vos cœurs, & vous aurez moins de honte dans vos contenances. Je vois la ligue que vous avez formée entre vous deux: agréable perspective pour moi! Mais, répondez moi, Caroline, aimez-vous Lord L.? Lui avez-vous donné quelque esperance d'être à lui, quand vous pourrez faire changer de sentiment à un Père revêche, ou, ce qui est encore mieux, quand il sera pour toujours hors de votre chemin? Tous les Pères sont méchans, dénaturés, quand ils ne pensent pas sur les galans de leurs filles comme ces folles! Répondez moi, Caroline.

Caroline. (pleurant à ce discours sévère) Que puis-je vous dire, Monsieur, pour ne vous pas déplaire?

Sir Th. Quoi! Eh que vous êtes toute obéissance pour votre Père. Ne pouvez-vous pas dire cela? Surement vous pouvez dire cela.

Car. J'espère, Monsieur...

Sir Th. Et *j'espère* aussi. Mais il vous conviendroit d'être certaine. Ne pouvez-vous pas répondre pour votre propre cœur?

Car. Je crois, Monsieur, que vous ne regardez pas Lord L. comme un malhonnête homme.

Sir Th. Un homme n'en vaut pas mieux, parce

ce qu'il engage ma fille à s'oublier elle-même, & à se conduire comme une folle envers son Père.

Car. Je puis me conduire comme une folle, Monsieur, mais non pas manquer à l'obéissance que je vous dois. Vous m'effrayez, Monsieur. Je suis incapable de lever la tête devant vous, quand vous êtes fâché contre moi.

Sir Th. Dites moi que vous avez rompu avec Lord L., comme je vous l'ai commandé. Dites moi que vous ne le verrez plus si vous pouvez l'éviter. Dites moi que vous ne lui écrirez point...

Car. Pardonnez moi, Monsieur, si j'ose vous dire que la conduite de Lord L. envers moi a toujours été également respectueuse; il respecte mon Père aussi: comment puis-je le traiter avec mépris?...

Sir Th. Bon! Je vous aurai tout à l'heure; continuez, petite fille... Et vous, Charlotte, écoutez bien la leçon que vous donne votre sœur aînée.

Charl. En vérité, Monsieur, je puis répondre de la bonté du cœur de ma sœur, & de sa soumission pour vous.

Sir Th. Fort bien dit! A présent, Caroline, parlez pour le cœur de votre sœur, un service en mérite un autre. Mais dites tout ce qu'il vous plaira l'une pour l'autre; c'est par moi-même que je jugerai du cœur de l'une & de l'autre, & vos actions seront les témoins que j'écouterai. Savez-vous, Caroline, si Charlotte a quelque Amant pour vous tranquilliser sur le vôtre.

Car. J'ose dire, Monsieur, que ma sœur Charlotte ne voudroit pas vous desobliger.

Sir Th. J'espère, Caroline, que vous pouvez vous avancer jusques-là pour votre sœur Charlotte.

Car. J'espère que je le puis, Monsieur.

Sir Th. Vous savez donc ma volonté.

Car. Je présume, Monsieur, que votre bon plaisir est que je reste toujours fille.

Sir Th. Ouï da! Mais pourquoi, je vous prie, Mademoiselle présume-t-elle ainsi? Parlez.

Car. Parce que je crois, Monsieur, pardonnez moi si je le dis, que le caractère, & la qualité de Milord L. sont tels qu'on ne peut attendre des propositions plus avantageuses. . . . Je vous prie, Monsieur, pardonnez moi. Elle tendit alors ses mains en humble suppliante comme cela.

Fort bien, Caroline! pensai-je, dit Miss Grandison, courage ma chère!.... Que diantre....

Sir Th. Sa *qualité!*... Babioles!.... Qu'est-ce que c'est qu'un pair d'Ecosse? Est-ce que votre cœur imbecille court après une couronne de Comte? Faut-il que vous soyiez Comtesse, faut-il?... Mais je vous dirai, que si vous avez une véritable estime pour Lord L. il ne seroit pas prudent de souhaiter qu'il vous épouse, chargé comme il est de la fortune de ses sœurs.

Car. Pour le titre, Monsieur, il est très-peu de chose pour moi, sans la bonté du caractère.... Pour la prudence, Milord L. ne peut rien voir en moi qui puisse nuire à sa prudence.

Bien répondu, Caroline, pensai-je encore, dit

dit Miss Grandison. Après avoir fait un choix si loüable, il ne faut pas tout laisser sur le compte du pauvre amoureux.

Sir Th. Ainsi je vois que la difficulté n'est pas de votre côté. Vous n'avez point d'objection contre Lord L., s'il n'en a point contre vous. Vous voilà donc une pauvre fille bien humiliée, & bien mortifiée. Il faut en effet qu'une femme soit bien amoureuse, pour penser que son Amant vaut mieux qu'elle, aïant d'ailleurs bonne opinion d'elle-même.

Qu'est-ce que sir Thomas avoit affaire de dire cela, Lucy?

Sir Th. Apprenez moi, quelles esperances vous avez données à Lord L..... ou plutôt, peut-être, quelles ésperances il vous a données? Pourquoi vous taisez-vous? Répondez moi.

Car. J'espère, Monsieur, que je ne ferai pas de deshonneur à mon Père, en pensant avantageusement de Lord L.

Sir Th. Et il ne se fera pas de deshonneur à lui-même, quelque fiers que ces gueux d'Ecosse soient de leurs Ancêtres, en pensant avantageusement d'une fille née de moi.

Car. Lord L. sans être un gueux, Monsieur, Milord regarderoit comme un honneur, Monsieur, ...

Sir Th. Fort bien dit! continuez, continuez; pourquoi vous arrêtez-vous?.... Il a bien *raison*.... Mais si Lord L. n'est pas un gueux pour ma fille, que ma fille ne soit pas une gueuse pour Lord L. Mais Lord L, dites-vous, regarderoit comme un honneur .... d'être quoi?... Votre mari, je suppose. Répondez

à ma quef.... Où en font les chofes entre vous & Lord L.?

Car. Je ne puis, tel eft mon malheur! dire rien qui puiffe plaire à mon Père.

Sir Th. Comme cette petite fille élude ma queftion!... Ne me la faites pas répéter.

Car. Je peux, j'efpère, avouër fans honte, que j'aurois mieux aimé être...

Elle s'arrêta, en enfonçant fon vifage à moitié dans fon fein; & je crois, dit Mifs Grandifon, qu'elle n'eut jamais l'air plus charmante.

Sir Th. Mieux aimé être la femme de Lord L. que ma fille... Eh bien, Charlotte, quand commencerez-vous auffi à ne m'aimer plus? Quand commencerez-vous à regarder votre Père comme un obftacle à votre bonheur? Quand jetterez-vous vos yeux prévoyans fur un homme abfolument étranger, pour le préférer à votre Père?... Mon rôle eft fini, je fuppofe; je n'ai plus qu'à vous affigner la fomme que vos Amans, comme on les appelle, vous diront néceffaire à leurs affaires, & puis à mourir. Vos Galans avec vous danferont alors fur ma tombe, & il ne fera pas plus queftion de moi, que fi je n'avois jamais été... excepté dans l'efprit de votre frère.

Je ne pus, dit Mifs Grandifon, m'empêcher de prendre ici la parole. O Monfieur, que vous me déchirez! Eft-ce que tous les Pères... Pardonnez moi, Monfieur...

Sir Th. Je n'endure pas des impertinences. Je n'endure pas... Il s'arrêta là, en colère... Mais pourquoi, Caroline, éludez-vous ma queftion? Vous l'avez entenduë; répondez.

Car.

Car. Je serois indigne de l'attachement d'un homme tel que Lord L., si je desavouois mon estime pour lui. J'avouë, Monsieur, que j'estime Lord L. par-dessus tous les hommes que j'ai vu. Vous-même, Monsieur, vous ne l'avez pas mesestimé ... Mon frère...

Sir Th. Bon! nous y voilà à présent!... Vous avez la hardiesse.... Comment l'appellerai-je?... Mais j'ai estimé, & j'estime Lord L... mais en quelle qualité?... Non point comme mon gendre. Il s'est présenté comme ami de mon fils: je l'ai invité en cette qualité. Il ne vous connoissoit pas encore. Mais il n'est pas plutôt venu, lui, garçon, auprès de vous, encore fille, qu'il vous a fallu à tous deux faire de cela un mariage. Vous étiez une fille obéissante; & il étoit un homme prudent; prudent pour son compte. Je crois que vous parliez tantôt de sa prudence. Il s'est addressé à vous, ou vous à lui, je ne sai pas lequel.... (ô que la pauvre Caroline pleuroit! dit Miss Charlotte; pour moi j'avois de la peine à m'empêcher de l'appeller barbare.) Et quand il se trouva sure de vous, continua sir Thomas, c'est alors qu'on trouva bon de consulter votre fou de Père; & pourquoi? Seulement pour savoir ce qu'il voudroit faire pour deux personnes, qui ne lui avoient pas laissè le choix. Et voilà vos façons de faire à toutes: un pauvre Père doit être purement passif, ou on le regarde comme un Tyran.

Car. Monsieur, je ne reçus la déclaration de Milord, qu'à condition que vous approuveriez ses vuës. Lord L. ne demandoit non

plus mon agrément qu'à cette condition.

Sir Th. Quelle extravagance est cela ?.... M'avez-vous laissé aucun moyen de suivre mes idées ?... Allons, Caroline, je veux vous éprouver. Je me propose de vous mener en ville. Un jeune homme de qualité m'a fait quelques ouvertures. Je crois que j'approuverai ses propositions. Je suis sûr que vous les approuverez aussi, si vous n'êtes pas prévenue pour un autre. Dites moi, êtes-vous encore, vous êtes-vous laissée dans la liberté d'avoir égard à ma recommandation ?.... Pourquoi ne répondez-vous pas ?.... Vous savez que vous n'avez écouté Lord L., qu'à condition que j'approuverois ses vuës; & votre Galant ne vouloit votre agrément qu'à cette condition. Allons, que dites-vous à cela ?.... Quoi! êtes-vous confonduë ?.... Vous avez raison, si vous ne pouvez répondre comme je le souhaite! Si vous le pouvez, pourquoi hésitez-vous ?.... Vous voyez, je m'en raporte à votre propre témoignage.

Car. Monsieur, il ne me convient pas de contester avec mon Père. Surement je n'ai pas voulu vous manquer.... Surement je n'ai point fait de deshonneur à ma famille, en écoutant Lord L. sous la condition...

Sir Th. Condition !... Quelle extravagance!... Quelle condition !.... N'a-t-on pas exclu absolument mon choix ? Mais j'ai toujours trouvé que quand un homme s'abbaisse à contester avec une femme, particuliérement sur certains points qui regardent plus la nature que la raison, il faut qu'il la suive dans une multitude de détours,

tours, qu'il se trouve le plus loin du but quand il s'imagine en être le plus près; & qu'il est réduit enfin à s'arrêter tout hors d'haleine, à l'endroit d'où il étoit parti; pendant qu'elle gambade encore autour de lui, & est toute prête à lui faire recommencer une nouvelle course.

Car. J'espère...

Sir Th. Point de vos esperances.... Je veux des certitudes. Puis-je... Allons, je vous amenerai au fait, si je peux, toute femme que vous êtes... Puis-je recevoir des propositions pour vous de quelque autre homme? Répondez moi, ouï ou non. Ne prétendez pas en agir avec moi, comme les petites filles en usent avec les Pères *ordinaires*; me desobéir, & compter ensuite sur ma foiblesse pour vous pardonner. Je ne suis point un Père *ordinaire*. Je connois le monde; je connois votre sexe. J'y ai *trouvé* plus de folles, que je n'y en ai *faites*.... En effet, les hommes ne vous rendent pas, & n'ont pas besoin de vous rendre folles. La folie est enracinée chez vous: c'est une production naturelle du terroir; il ne faut que l'arroser un peu pour la faire pousser, & étouffer les plus belles fleurs que l'éducation a planté. Je n'ai pas trouvé une femme en ma vie que l'expérience des autres eut rendu sage. Mais répondez moi. Dites.... Pouvez-vous recevoir quelque nouvelle proposition, ou ne le pouvez-vous pas?

Caroline ne répondit que par ses larmes.

Sir Th. Constante jusqu'à la mort, je suppose!... Ainsi vous sacrifiez donc la vraie vertu, l'obéissance à un Père, à la fidélité, à la con-

ſtance, à des vertus imaginaires, pour un Amant! Approchez, petite fille!... Pourquoi ne venez-vous pas quand je vous l'ordonne?...

LETTRE XVII.

Suite.

Miſs Caroline ſe leva, aïant ſon mouchoir ſur les yeux; & trois ou quatre pas en avant la traînèrent à portée de ſon Père. Il prit ſa main, lui fit faire quelques pas plus vite, & l'amena préciſement à ſes genoux. Ma pauvre ſœur Caroline, penſai-je: ô le *tyran!* étois-je ſur le point de dire en moi-même.... Il écarta ſon autre main de deſſus ſes yeux: le mouchoir tomba: il pouvoit voir qu'il étoit trempé & péſant de ſes larmes. Elle auroit bien voulu détourner de lui ſes yeux enflés. Il tint ſes deux mains, & ſe mit à faire un éclat de rire...

Et pourquoi la petite nie-t-elle? Ouï, Caroline, vous aurez un mari, je vous le promets. Je vous ménerai au plutôt à la foire de Londres. Voulez-vous qu'on vous offre premiérement à la foire de Ranelagh? Ou bien vous montrerai-je à l'Opera, ou à la Comédie? Ah, ah, ah!... Levez la tête, ma petite amoureuſe! Vous attacherez quelques bijoux de votre Mère à vos cheveux, & ſur votre ſein, pour attirer les yeux des chalans. Il faut porter tous vos coups à la fois, pendant que votre viſage

est encore neuf, autrement vous serez confonduë dans la foule des femmes, qui prostituent leurs visages dans les lieux où le beau monde s'assemble. Ma bonne ame, vous êtes pressée! Regardez moi, Caroline, il fit encore un éclat de rire.

Car En vérité, Monsieur, si vous n'étiez pas mon Père....

Fort bien, Caroline, pensai-je, & je lui marchai sur le pied.

Sir Th. Ouï da! eh bien quoi?

Car. Je dirois que vous êtes bien cruel.

Sir Th. Est-ce donc là, la bonne petite! ce que vous diriez en pareil cas, à quelqu'un qui ne seroit pas votre Père? Fort bien, mais, en attendant, vous ne me dites pas, si quelque autre homme ne vous accommoderoit pas aussi bien que votre Ecossois?

Car. En vérité, Monsieur, vous ne me traitez pas avec douceur.... J'espère que je ne suis pas une fille *amoureuse* comme vous m'appellez. Je ne suis point pressée de me marier. J'attendrai votre tems, votre bon plaisir. Mais, comme je présume qu'il n'y a aucune objection contre Lord L., je souhaite de n'être pas menée à la *foire* à Londres.

Sir Th. (gravement) Si je suis d'humeur de vous railler, Caroline, si je veux bien passer en plaisantant une hardiesse, que je n'attendois pas de ma fille, & pour laquelle j'ai blâmé dans mon cœur les filles des autres, quoique je ne leur en disse rien, je ne prétens pas pour cela qu'on me réponde impertinemment. Je ne veux pas que vous vous oubliiez.

Car. (faisant une révérence) Mon cher Père, permettez moi de me retirer pour me recueillir; je suis bien fâchée si....

Sir Th. Et est-il nécessaire que vous vous retiriez pour vous rapeller votre devoir?... Mais il faut que vous me répondiez.... Où en êtes-vous avec Lord L.? Etes-vous résolue de l'avoir, & de n'avoir que lui?... Attendrez-vous pour lui, ou attendra-t-il pour vous, jusqu'à ce que la mort m'ait mis avec mes Ancêtres?

Car. O Monsieur! Elle regardoit en bas vers son mouchoir, elle en avoit besoin, elle vouloit retirer pour le reprendre une de ses mains que mon Père tenoit toujours; & ne le pouvant pas, le visage baigné de larmes, (elle étoit cependant jolie) elle tomba sur ses genoux. Pardonnez moi, Monsieur,.... Je crains de vous déplaire.... Mais je dois dire que je ne suis point une *amoureuse.* Et pour vous en convaincre, je n'épouserai jamais aucun homme vivant, à moins que ce ne soit Lord L.

J'étois pendant tout ce tems-là dans l'agitation pour ma pauvre sœur. J'essayai trois chaises l'une après l'autre, sans me trouver bien sur aucune; tantôt je la regardois, tantôt j'en détournois la vuë; quelquefois je regardois le bout de mes doigts, souhaitant qu'ils fussent des griffes, & l'homme un *mari* au-lieu d'un Père. En effet, Miss Byron, je ne pouvois que m'appliquer le traitement fait à Caroline; & je ne m'imaginois pas en être aussi loin, que vous vous le figuriez Lady L. Je me dis une fois en moi-même; si quelque Lord L. prend de l'amour pour moi, & que je l'aime, je ne m'exposerai point

point à tout cela; au premier beau clair de Lune, s'il me presse bien sérieusement, & que je sois sure que le Ministre est prêt, je me mettrai sous la protection d'un autre, quelque mépris que j'aie toujours eu pour les filles qui se font enlever. N'aurois-je pas bien fait, Miss Byron?

L'exemple! Miss Grandison, repliquai-je.... Une Mère, telle que celle que vous avez eu le bonheur d'avoir! Le monde qui auroit fondé son jugement sur la fuite de la fille, sans être instruit du cruel traitement du Père! Je crois, ma chère, que vous êtes bien aise de n'avoir pas été mise à l'épreuve. Et vous voyez comme Lady L. est recompensée de sa patiente soumission.

Je reconnois là ma bonne Harriet, dit Lady L. Je vous aime pour votre réponse. Mais, ma sœur, vous me laissez dans une trop grande détresse. Relevez moi de dessus mes genoux, & renvoyez moi à ma chambre le plutôt que vous pourrez.

Un peu de patience, Lady L.... Miss Byron paroit toute attention. C'est un sujet nouveau pour elle. Personne ne l'a jamais controllé.

Je crois, lui dis-je, que j'aurois tout souffert d'un Père, ou d'une Mère, s'il avoit plu à Dieu de me les conserver.

Ce que vous dites là, Harriet, est très beau, dit Miss Grandison. Mais permettez moi de vous dire que le trop d'esprit n'est pas une qualité désirable dans un Père.... Pour le dire en passant, le nôtre étoit aussi cruel, (oserai-je le dire Lady L.? vous savez que vous êtes encore à genoux) il étoit aussi cruel envers deux de ses sœurs,

sœurs, qui avoient beaucoup de mérite. L'une l'a quitté pour s'aller refugier chez un Parent dans le Comté d'Yorck, où elle vit encore; c'est une aussi brave vieille fille qu'il y en ait dans le Comté. L'autre mourut avant que de pouvoir être payée de son bien, autrement elle se seroit mariée avec un homme qu'elle aimoit, & dont elle étoit aimée. Elle a laissé tout ce qu'elle avoit à sa sœur, & pas un sou à mon Père.

Il est fort bon que mon frère ne nous entende pas, dit Lady L. Il n'auroit pas souffert la centième partie de ce que nous avons dit. Mais ceux qui ont souffert aiment à se plaindre. Souvenez-vous cependant, Charlotte, que je suis encore à genoux.

Voyez, ma Lucy! Des débauchés ne peuvent faire, ni de bons maris, ni de bons pères, ni même de bons frères... Faut-il s'en étonner! Leur cœur étroit concentre tous leurs plaisirs en eux-mêmes.... Les femmes font une belle chose, quand séduites par leur air spécieux, leurs sermens, leurs protestations, elles se livrent au pouvoir de ces miserables. Cependant les débauchés réformés, disent-elles, font les meilleurs maris.... Cela est contre l'expérience générale... Mais aussi qui est-ce qui dit cela? Des femmes ordinaires, & des étourdies seulement.

Miss Grandison continua.

Sir Th. Vous n'épouserez jamais aucun autre homme vivant!... & vous dites cela pour me convaincre que vous n'êtes pas amoureuse!... Quel extravagant jeu de mots!.... Si vous n'aviez

viez pas été amoureuſe, vous ne vous feriez pas miſe dans une ſituation qui vous donne le courage de me dire cela. Inſolente, ſortez!

Elle ſe leva.

Mais non, vous ne ſortirez pas, continua-t-il lui tenant les deux mains. Et vous oſez ainſi vous déclarer! Que laiſſez-vous, je vous le demande encore, que laiſſez-vous à mon choix?... Et cependant Lord L. & vous, à ce que vous prétendiez tout-à-l'heure, vous ne penſiez l'un à l'autre que conditionnellement, ſelon que je l'approuverois, ou ne l'approuverois pas! Maudit ſexe! ce fut, & ce ſera toujours comme cela. Le petit Dieu commence, quand vos intentions ſont les meilleures, par vous mettre au pas: vous allez l'amble, vous paſſagez, vous caracollez, juſqu'à ce que la tête vous tourne; & puis vous galoppez par deſſus les haies & les foſſés, vous ſautez toutes les barrières; & le devoir, la bienſéance, la prudence ſont foulés aux pieds.

Pauvre Miſs Caroline! dis-je aux deux ſœurs, Lucy, j'attendois cette cruelle replique.

Je l'avois prévuë, repliqua Lady L.; & c'eſt pour cela que je reculai ſi longtems avant que de déclarer que je préferois Milord à tous les hommes du monde; comme mon cœur me diſoit ſouvent de le faire ſans ſcrupule, pour rendre juſtice à ſon mérite.

Sortez de ma préſence, dit ſir Thomas, continua Miſs Grandiſon. Cependant il tenoit toujours ſes mains.... Cette petite ſorcière, (dit-il en parlant de moi, pauvre Charlotte;) j'ai examiné ſes yeux, & tout le travail des muſcles

de

de son visage effronté. Elle partage toutes vos détresses... Vous êtes dans une grande détresse, n'est-il pas vrai?.... Ne suis-je pas un tyran pour toutes deux?.... Vous vous impatientez de sortir. Tout le ressentiment que vous tâchez de renfermer à présent, éclatera alors. On ne m'accordera des droits sur votre obéissance qu'autant que cela conviendra à vos petits intérêts. On consultera Lord L. par préférence à moi; & il aura toute la confiance de mes filles contre moi. Dès ce moment, je vais être regardé comme votre ennemi, & non comme votre Père. Mais je vous renonce toutes deux. Je permettrai à votre frère, la joie & l'esperance de ma vie, de revenir auprès de moi. Et il vous renoncera comme je le fais, ou je le renoncerai lui-même. En ce cas, je serai un Père sans enfans, en aïant cependant trois vivans, que m'a donnés la meilleure des femmes. O qu'elle auroit....

J'éclatai ici, dit Miss Grandison, ne pouvant reprimer mes mouvemens. O ma chère Mère! que nous avons sujet de vous regretter! Si vous étiez devenuë un Ange pendant que nous étions enfans, aurions-nous eu à vous regretter autant qu'à présent! O ma chère Mère! c'est ici, c'est ici le tems que des pauvres filles ont le plus besoin d'une Mère!

J'étois sur le point de m'enfuir. Je tremblois des sévères regards de mon Père pendant cette apostrophe à ma Mère. Il se leva. Caroline, ne bougez pas, dit-il. Venez ici, Charlotte, il avança ses deux mains... Vous avez éclaté à la fin. Je vous voyois la gorge enflée de votre arrogance.

Je me jettai à ses pieds, & le conjurai de me pardonner.

Mais prenant mes deux mains jointes que je levois en haut.... Que je sois maudit, si je vous pardonne, dit-il. Je voulois que vous fussiez présente, dans l'esperance que la folie de votre sœur vous serviroit de leçon. Lord L. m'a volé l'affection de ma fille ainée. Cependant il ne l'a gagnée qu'en prétendant qu'il ne vouloit son cœur qu'autant que j'approuverois ses poursuites. Je ne les approuve pas: j'espère que je puis être mon propre juge en ce cas: cependant elle déclare qu'elle n'aura jamais d'autre époux! Ai-je donc élevé mes enfans jusqu'à l'âge où ils pourroient m'être bons à quelque chose, & servir à ma consolation, suis-je resté veuf pour l'amour d'eux, (mon Père vouloit bien dire comme cela, dit Miss Grandison,) & tout cela pour un homme que je n'approuve pas?..... Et vous, Charlotte, vous appellez votre Mère de son tombeau, pour vous protéger, votre sœur & vous, contre la tyrannie d'un Père? Quelle consolation puis-je esperer de pareilles filles?... Mais laissez moi; quittez ma maison. Cherchez votre fortune où vous voudrez. Prenez vos hardes. Prenez tout ce qui vous appartient; mais rien de ce qui étoit à votre Mère. Je vous donnerai à chacune une Lettre de change de 500. livres. Quand cette somme sera finie, selon ce que j'apprendrai de votre conduite, vous en aurez, ou vous n'en aurez pas davantage.

Mon cher Père! dit Caroline en se jettant à ses pieds à côté de moi, pardonnez à ma

sœur! Mon cher Père, quoique je devienne, pardonnez à votre Charlotte.

Sir Th. Vous êtes sans crainte sur votre destinée, Caroline. Vous vous jetterez entre les bras de Lord L. je n'en doute pas... Je ferai revenir votre frère. Mais vous quitterez toutes deux cette maison. Je la fermerai dès que vous serez parties. Elle ne sera plus ouverte tant que je vivrai. Quand mes cendres seront melées à celles de votre Mère, vous pourrez y tenir maison ouverte, & fouler aux pieds les cendres de votre Mère & les miennes.

Je dis en sanglottant, mon cher Père, pardonnez moi! Je ne pensois point à faire aucune reflexion contre mon Père, en souhaitant ma Mère. Je la souhaitois pour vous, Monsieur, aussi bien que pour nous. Elle nous auroit servi de médiateur, elle auroit adouci....

Sir Th. Mon cœur dur... Je vous entends, Charlotte!

Il s'éloigna de nous quelques pas, se promenant en colère, nous laissant à genoux devant sa chaise vuide.

Il tira alors la sonnette, & entr'ouvrant la porte, ordonna qu'on fît venir la femme de charge. Elle entra, c'étoit une très-bonne femme. Elle trembloit en voyant ses jeunes Dames à genoux.

Sir Th. Beckford, aidez ces filles à ramasser leurs hardes. Donnez moi un inventaire de ce qu'elles prendront. L'autorité de leur Père leur est à charge. Elles veulent la secouër. Elles se trouvent grandes filles. Il leur faut des maris.

En

En vérité, Beckford, dit Caroline, nous ne voulons pas...

Mon Père l'interrompit.

Me donnez-vous un démenti, insolente?...

Je vous prie, Monsieur, je vous prie, mon bon Monsieur! dit l'honnête Beckford: jamais il n'y eut de jeunes Dames plus modestes. Elles sont connuës dans tout le Comté par leur modestie & la bonté...

Femme, femme, ne contestez point avec moi. La modestie n'oublie jamais le devoir: Caroline n'aime pas son Père: Lord L. m'a ôté son affection: Charlotte est de son parti; & je vois que vous en êtes aussi. Mais suivez mes ordres, & taisez-vous. Dans une semaine elles ne seront pas dans cette maison.

Beckford se jettant à genoux, répéta... mon bon Monsieur,...

Nous nous levames toutes deux, & nous nous jettames à ses pieds...

Pardonnez nous! je vous conjure, pardonnez nous!... Pour l'amour de ma Mère, pardonnez nous! dit Caroline.

Pour l'amour de ma Mère, pour l'amour de mon frère, mon cher Père, pardonnez à vos filles! m'écriai-je, d'un accent aussi pitoyable.

Nous le tenions chacune par son habit, fondantes en larmes, & Beckford nous tenant compagnie.

Il continua sans s'émouvoir.... Je prétens vous faire plaisir, mes filles. Je vois que vous souhaitez d'être affranchies de mon autorité. Vous êtes grandes filles.... Un homme qui a des filles, n'a point de chagrins avec elles, jusqu'à

qu'à ce que de jeunes droles intrigans leur apprennent à chercher hors de la maison paternelle, un bonheur qu'elles trouvent rarement ailleurs.

Nous sommes à vous, mon Père, lui dis-je, nous ne sommes à personne autre. N'exposez pas, n'exposez pas vos enfans à la censure du monde. Jusqu'à présent notre réputation est sans tâche...

Mon cher Père, s'écria Caroline, ne nous jettez pas dans le monde; mon cher Monsieur, continuez nous votre protection. Nous n'avons besoin d'aucune autre.

Vous en ferez l'épreuve, petites filles.... Je ne suis pas bon pour être votre conseiller: Lord-L. m'a aliéné l'une: l'autre appelle sa Mère à son secours, pour la protéger contre la cruauté d'un Père dénaturé; & Lord. L. a l'insolence de me dire en face, que je suis un Père trop jeune pour gouverner des filles faites. Je le trouve aussi. Laissez vos pleurs, Beckford; aidez vos jeunes Dames pour leur départ. Une semaine est le plus long terme qu'elles ont pour rester dans cette maison. Je veux la fermer, pour n'y rentrer jamais.

Nous continuames nos supplications.

O Monsieur, dit Caroline, ne mettez pas vos enfans à la porte. Nous sommes vos filles. Jamais nous n'eumes plus besoin de la protection d'un Père qu'à présent.

Qu'avons-nous fait, Monsieur, m'écriai-je, pour mériter d'être chassées hors de votre maison? Nous vous demandons pardon pour tous les termes qui ont pu vous offenser. Vous au-

rez toujours en nous des enfans obéissans. Permettez moi d'écrire à mon frère...

Bon, bon! vous rendez votre cause meilleure. Vous avez envie d'intéresser votre frère en votre faveur.... Vous voulez en appeller à lui, n'est-il pas vrai? Et faire un fils juge contre son Père. Taisez-vous, petites filles, ne sollicitez plus. Préparez-vous à partir. Je veux fermer cette maison...

Par tout où vous serez, Monsieur, lui dis-je, permettez nous d'y être aussi... Ne renoncez pas vos enfans, vos enfans repentans.

Il continua. Je suppose que Lord L. trouvera aussitôt votre personne, Caroline, qu'il a trouvé votre cœur, contre ma volonté. Pour vous, Charlotte, vous pouvez aller chez votre vieille prude de Tante dans le Comté d'Yorck; (il appelloit prude leur Tante Eléonor; & cependant nous avons vu, Lucy, que c'étoit sa faute qu'elle ne se fût pas mariée,) elle pourra vous apprendre, continua-t-il, que la patience est une vertu, & que vous ne devez pas vous presser d'accepter un premier offre, par la crainte qu'on ne vous en fasse pas un second.

Ma pauvre sœur Caroline! il la regardoit d'un air de dédain.

Vous êtes mon Père, dit-elle, tout est bien venu de votre part. Mais vous n'aurez aucun reproche à me faire. Je ne serai point pressée. Et je vous promets ici à genoux, que je ne serai jamais à Lord L. sans votre consentement. Je vous conjure seulement, Monsieur, de ne me proposer personne d'autre.

Mon Père, radouci en partie, (en partie

Har-

Harriet,) Je vous prends au mot, dit-il; & j'insiste sur cette condition, que vous n'aïez point de correspondance avec lui, & que vous ne le voyiez point. Vous ne répondez point à cela; mais vous savez ma volonté; & encore une fois, répondez ou non, je veux être obéi. Beckford, vous pouvez vous retirer; levez-vous, Caroline.

Et suis-je pardonnée, Monsieur? lui dis-je; mon cher Monsieur, pardonnez votre Charlotte... (Cependant, Miss Byron, quel étoit mon crime?)

Faites un bon usage de l'exemple que vous avez devant les yeux, Charlotte: n'imitez pas Caroline, en engageant votre cœur à mon insu... souvenez-vous en. Elle a eu ses peines en m'en donnant; cela convenoit. Puisque vous ne devez pas suivre l'exemple, profitez de l'avertissement.

Beckford étoit sortie. Il baisa ses deux petites gracieusement, & ainsi triomphant, leur fit exprimer leur repentir pour.... savez-vous pourquoi, Harriet?

Je voudrois, Lucy, que ces esprits si emportés, soit Pères soit Maris, ne fussent pas généralement les plus respectés.

Mais comment, pensai-je, la hauteur de Miss Grandison fut-elle si aisément subjuguée?

Vous souriez, Harriet: de quoi souriez-vous?

Me pardonnerez-vous, si je vous le dis?

Je n'en sai rien.

Je m'en fie à votre bon cœur. Je souriois, Lady L., en pensant combien Miss Grandison a gagné depuis ce tems-là.

Miss

Miss Gr. O la fine mouche! ... Ne vous souvenez-vous pas que je vous en dois déjà une.

Lady L. C'est un excellent mot, je vous proteste. Cependant Charlotte a toujours été une impertinente fille hors de la présence de son Père. Mais il faut que j'ajoute quelques mots à ce que ma sœur vous a raconté.

Mon Père nous retint jusqu'à ce qu'il eût lu la Lettre de Lord L. qu'il n'avoit pas encore ouverte; il esperoit, sans doute, de m'y trouver encore en faute. Mais j'en sortis plus heureusement que je ne l'avois cru, car je n'avois pas vu cette Lettre. En voici la copie.

Lady L. me permit de la prendre.

Permettez moi, Monsieur, de vous faire par Lettre, plutôt qu'en personne, comptant que cela vous sera plus agréable, mes sincères remercimens pour les bons & généreux traitemens que j'ai reçu de vous pendant un mois entier de séjour dans cette maison, où je n'avois compté de demeurer que trois jours.

Je crains d'avoir laissé échapper dans la chaleur, quelque expression peu convenable, la dernière fois que je vous ai vu. Je vous en demande pardon, si je l'ai fait. Vous avez des droits sur votre propre enfant, sur lesquels à Dieu ne plaise que je veuille empiéter! Mais que je serois heureux, si mon amour pour Miss Grandison, & ces droits pouvoient s'accorder! Je puis paroitre avoir mal agi à votre égard, en m'addressant premiérement à Miss Grandison. Je vous en demande instamment pardon, Monsieur.

Mais j'ai peut-être encore une plus grande

faute à expier. Je ne suis pas obligé à la vérité de vous en instruire; mais j'aime mieux me faire un titre à votre pardon par ma franchise que de vous cacher rien dans une affaire de cette importance. J'avouë donc, qu'en venant de vous laisser irrité contre moi, j'allai directement auprès de Miss Grandison, & lui demandai sa main à genoux. Je présumois qu'une alliance avec moi ne lui faisoit pas de deshonneur; & je l'assurai que mon bien s'affranchiroit de lui-même, sans attendre rien de vous; comme j'espère que cela sera dans peu d'années, par une bonne administration, à laquelle je suis sûr qu'elle auroit contribué. Mais elle a refusé, & s'est résolue d'attendre le bon plaisir de son Père; me donnant cependant, je l'avouë, quelques esperances de sa faveur, si l'on peut obtenir votre consentement.

Voilà toutes les circonstances de cette importante affaire.

Je ne me marierai jamais, tant qu'il y aura la moindre ombre d'esperance qu'elle peut être à moi. Mes liaisons avec le meilleur des hommes, votre fils, que j'ai vu pendant deux mois en Italie, & auparavant pendant un mois dans quelques Cours d'Allemagne, m'ont donné l'ambition de suivre un pareil exemple dans tous les devoirs de la vie. Et si je puis, par votre faveur, obtenir une épouse si chérie, & un si digne frère, le plus heureux des hommes sera, Monsieur,

Votre très-obligé & très-obéissant Serviteur,

L.

Mon

Mon Père cependant, dit Lady L. appella cette Lettre, artificieuse; & remarqua que Lord L. étoit bien sûr de moi, sans quoi il ne se seroit pas hazardé à me faire une proposition qui ne pouvoit être excusée. Je vois bien, me dit mon Père, que des raisons de prudence entroient dans votre refus. Vous ne pouviez douter que Lord L. ne vous en aimât davantage dans la suite pour avoir refusé un mariage clandestin, parce que ce refus lui donnera plus de facilité de s'arranger. Une moitié de la vertu des femmes, continua-t-il, c'est l'orgueil; (j'espère qu'il se trompoit, dit Lady L.) l'autre moitié, c'est la politique. Si elles étoient sures qu'un homme n'en penseroit pas plus mal sur leur compte, elle n'attendroient pas une seconde demande. Si vous aviez eu une fortune indépendante, Caroline, qu'auriez-vous fait?... Mais allons, vous êtes foible, mais vous êtes une fille rusée cependant. La ruse est la sagesse des femmes; & leur foiblesse est la force des hommes. Je suis fâché que mes filles ne soient pas faites de matières moins fragiles. Je m'étonne qu'aucun homme qui connoit le sexe, puisse se marier.

Ainsi parloit, Lucy, ce Père débauché, & sévère, tâchant de justifier ses vices particuliers, par des reflexions générales contre le sexe. C'est ainsi que la méchanceté, & le libertinage sont appellés connoissance du monde, connoissance du cœur humain. Mais j'espère que le caractère du cœur humain, le caractère des créatures faites à l'image de Dieu, ne doit pas être puisé dans les écarts de ces imaginations grossières.

Quelle compagnie doit-on ſuppoſer que ces hommes ont vu à l'ordinaire? N'étoit que le bien naît ſouvent du mal, comme il paroit par l'exemple de deux pareilles filles, & d'un pareil fils, ne ſerions-nous pas autoriſées à ſouhaiter qu'un homme de cette trempe n'eût jamais eu l'honneur d'appeller de ſon nom une Lady Grandiſon? Et cependant les vices de ſir Thomas faiſoient briller les vertus de cette Dame, ſi même ils n'en étoient pas le fondement. Il faut donc dire avec DRYDEN.

„ Tout ce qui eſt, eſt juſte dans ſa cauſe,...
„ mais l'homme aveugle ne voit qu'une partie
„ de la chaîne, que le chaînon le plus près, ne
„ portant point ſes yeux ſur le fleau de la ba-
„ lance qui tient tout en équilibre."

J'eſpère, Lucy, que la converſation que j'ai tâché de vous rendre, quoique longue, ne vous aura pas paru ennuyeuſe: elle roule ſur un nouveau ſujet, la conduite d'un Père libertin, envers ſes filles devenuës grandes, & aïant à attendre de lui ce qu'il n'eſt pas diſpoſé à leur accorder. Je l'ai raporté d'autant plus volontiers, qu'elle peut ſervir à nous affermir dans la réſolution de rejetter les pourſuites des libertins par des motifs ſupérieurs à notre propre intérêt: nous qui n'avons dans notre famille que des hommes vertueux, quoique nous aïons des voiſins qui ne le ſont pas, & qui ont penſé à s'allier avec nous. J'ai donc été bien aiſe de l'occaſion qui s'eſt préſentée de vous raconter tout cela, & pour vous, & pour notre Nancy, à préſent que le rétabliſſement de ſa ſanté lui permet de porter ſes vuës plus loin qu'elle ne le

fai-

faisoit derniérement. Je suis sure que ma Grand-Mère, & ma Tante Selby y prendront plaisir, parce que ce sera un bon supplément aux leçons qu'elles nous ont constamment données contre cette espèce d'hommes tout renfermés en eux-mêmes, qui ne vivent que pour satisfaire leurs désirs illégitimes, reptiles les plus vils & les plus dangereux qu'il y ait sur la terre, qui regardent le reste du monde comme fait uniquement pour eux.

LETTRE XVIII.

Suite.

Les Dames en étoient à cet endroit de leur intéressante histoire, quand un homme à cheval m'apporta de Londres les Lettres de ma Grand-Mère & de ma Tante. Vous verrez par ma réponse combien elles m'ont remuée. Les Dames virent ma peine & furent curieuses d'en savoir la cause. Je leur dis de qui étoient les Lettres, quel en étoit le sujet; & que ma Tante devoit donner samedi prochain, une réponse de ma part à Lady D. en personne.

Je me retirai alors pour écrire. Quand j'eus dépéché le messager, les Dames souhaitèrent de savoir la résolution que j'avois prise. Je leur dis que j'avois persisté dans mon refus.

Miss Grandison leva les yeux & les mains d'un air malin. Cela me faisoit de la peine. Vous, Charlotte, lui dis-je malicieusement,

vous n'auriez donc pas refusé cette proposition?

Elle me regarda fixement, en branlant la tête. Ah! Harriet, dit-elle, vous êtes une fille inexplicable! Vous me direz la vérité, mais non pas toute la vérité.

Je sentis que je rougissois, & je crois que j'avois l'air fort sot.

Ah Harriet! répéta-t-elle, avec des yeux qui vouloient me pénétrer.

Chère Miss Grandison! lui dis-je.

Il y a quelque Cavalier du Comté de Northampton, dont nous n'avons pas ouï parler.

Cela me mit un peu plus à mon aise. Mais peut-elle avoir quelque idée particulière? Elle ne seroit pas assez peu généreuse surement, pour attaquer une pauvre fille, si elle la croyoit embourbée. Tout ce que je crains, c'est que mon humeur ne soit absolument changée. Je ne suis plus heureuse en moi-même comme je l'étois. Ne trouvez-vous pas, Lucy, qu'en prenant toutes les circonstances ensemble, je suis dans une situation fort pénible?... Mais je veux parler d'un meilleur sujet.

* *

Les Dames, à ma prière, continuèrent leur histoire de famille.

Lord L. & Miss Caroline esperoient toujours quelque changement dans les dispositions de sir Thomas. Il auroit sans doute, disoient-elles, été vaincu par la soumission de sa fille, & par la générosité de Lord L. n'eût été la peine qu'il se faisoit de se séparer de son argent.

Il alla en ville, & mena ses filles avec lui.

L'on croit qu'il n'auroit pas été fâché que les Amans se mariassent sans son consentement; car à leur arrivée à Londres, il défendit de nouveau les visites de Milord; ensorte qu'ils étoient obligés à leur sœur, comme elle le disoit plaisamment à Lady L. pour avoir su leur ménager des entrevuës.

Pendant ce tems-là, Milord se trouvant dans un besoin plus pressant, par le mariage de ses deux sœurs, il accepta les offres d'un ami commun de lui & de Milord W. d'engager ce Seigneur, qui approuvoit ce mariage, à en parler à sir Thomas.

Lord W. & sir Thomas eurent une conférence. Milord soutint avec chaleur la cause des deux Amans. Sir Thomas ne trouvoit pas bon qu'il se melât de ses affaires de famille; & l'on ne pouvoit guères à la vérité choisir un homme moins propre pour avancer cette affaire: car Lord W. qui est puissamment riche, avoit toujours été méprisé par sir Thomas pour son avarice; & il méprisoit tout autant sir Thomas pour ce qu'il appelloit sa prodigalité.

Il y eut des paroles vives entre eux. Ils se quittèrent en colère; & sir Thomas étant piqué du recours de Lord L. à l'intercession de Lord W. la situation des deux sœurs en fut pire qu'auparavant, car outre qu'elles avoient encouru l'indignation de leur Père, leur Oncle qui avoit toujours craint que la profusion de sir Thomas ne réduisît ses enfans à la nécessité de recourir à lui, prit prétexte des mauvais procedés de leur Père, pour leur refuser toute marque d'amitié & de parenté.

Ce qui les touchoit davantage, c'étoit l'antipathie déclarée de Milord W. pour leur frère; & cela sans autre raison que parce qu'il étoit tendrement aimé de son Père, qui sûrement, disoit Milord, ne pouvoit jamais aimer ni haïr à propos.

Les Amans étoient dans cette triste situation, quand on fit des ouvertures à sir Thomas pour sa fille cadette: mais quoique Charlotte ne lui donnât aucun prétexte de l'accuser de commencer une affaire d'amour à son insçu, ces ouvertures ne vinrent jamais à sa connoissance par son Père, quoiqu'elle en fût instruite par d'autres: après cela, vous seriez-vous étonnée, Harriet, dit-elle, si voyant de mes yeux le traitement fait à Caroline, je m'étois laissé entraîner à quelque démarche précipitée?

Aucun procedé de la part d'un Père, lui repliquai-je, ne peut justifier une démarche précipitée dans un enfant. Je suis charmée, & j'ose dire que vous l'êtes aussi, de ce que votre prudence vous a servi de sauve-garde, étant privée de celle qu'une aussi bonne enfant avoit lieu d'attendre de l'indulgence d'un Père, surtout n'aïant plus de Mère.

Miss Grandison rougit, & se mordit la lèvre. Pourquoi rougissoit-elle?

Enfin sir Thomas prit la résolution d'examiner & de régler ses affaires, comme un préparatif à la permission qu'il vouloit donner à son fils bien-aimé, de revenir. Il étoit sûr, disoit-il, que sa soumission, sa sagesse, & sa bonne conduite le rendroient le plus heureux des hommes. Mais il étoit en peine de ce qu'il feroit

de Me. Oldham, & des deux enfans qu'il avoit d'elle. Il ne doutoit pas que ſon fils n'eut ouï parler de ſon coupable commerce avec cette femme. Cependant il ne ſe ſoucioit pas que ſon fils la trouvât vivante ſur le pied de femme dans une des terres de ſa famille: d'un autre côté elle lui avoit fait un trop grand ſacrifice pour qu'il pût en uſer malhonnêtement avec elle; & il ſe croyoit obligé de pourvoir à ſes enfans par ſon moyen.

Pendant qu'il méditoit ſur les nouveaux arrangemens qu'il avoit à prendre, pour être bien avec un fils dont la vertu & la prudence le lui faiſoient presque craindre; il reçut des propoſitions de mariage pour ſon fils d'un des premiers Seigneurs du Royaume, dont la fille accompagnant ſon frère, qui faiſoit avec ſa femme le tour de France & d'Italie, avoit pris de l'amour pour le jeune Grandiſon, qu'elle avoit vu à Florence. Son frère voyant l'eſtime dont il jouïſſoit chez les perſonnes de la première condition en Italie, n'avoit pas combattu l'amour de ſa ſœur.

Sir Thomas eut pluſieurs conférences ſur ce ſujet, & avec le frère, & avec le Comte ſon Père; & il ſouhaitoit ſi ardemment de faire réuſſir ce mariage, qu'il avoit penſé à ſe réſerver une penſion, & à faire paſſer tous ſes biens ſur la tête de ſon fils, en faveur de cette alliance. Il diſoit une fois qu'il feroit ainſi comme Victor Amedée de Savoie, qu'il ſe délivreroit de bien des embarras, & que n'étant pas Roi, il étoit ſûr de la ſoumiſſion de ſon fils.

Les Dames trouvèrent dans les papiers de ſir

Thomas une Lettre de leur frère qui montroit que cette propofition lui avoit été faite, en voici la copie.

MONSIEUR,

Je fuis étonné du contenu de votre dernière Lettre. Si la propofition que vous m'y faites, vient de votre générofité naturelle, & de l'indulgence que j'ai fi fouvent éprouvée, que dirai-je à cela? Je ne faurois foutenir tant de bonté. Si cette propofition vous a été faite, à Dieu ne plaife que je donne votre nom à une femme dont les Parens ont pu propofer de pareilles conditions à mon Père, quelque illuftre que foit fa naiffance, & quelque rang que fa famille tienne dans le Royaume.

J'ai reffenti une joie inexprimable de l'efpérance d'avoir bientôt la permiffion de m'aller jetter à vos pieds dans ma patrie. Quand j'aurai ce bonheur, j'ouvrirai mon cœur tout entier à mon Père. L'honneur de porter votre nom, & la connoiffance que tout le monde a de votre bonté pour moi, feront ma recommandation, dès qu'il vous plaira que je me marie.

En attendant que j'aie l'honneur de vous revoir, je vous fupplie, Monfieur, de difcontinuër le traité commencé.

Il vous a plu de me demander mon fentiment au fujet de la Dame, & fi j'ai quelque objection à faire contre fa perfonne. Je me rapelle que je la trouvois fort aimable.

Vous me parlez, Monfieur, de la grande reconnoiffance que la Dame, auffi bien que Lord & Lady N. ont des civilités qu'ils ont reçuës

de

de moi. Mon long séjour en France & en Italie, me donne le pouvoir de rendre quelques bons offices à ceux de mes compatriotes qui y voyagent: Milord & les Dames qui étoient avec lui, relèvent avec trop de reconnoissance les petits services que je leur ai rendus.

Je suis très-affligé que quelque chose ait pu vous déplaire dans la conduite de mes sœurs. Des filles d'une Mère telle que celle que vous avez eu le bonheur de leur donner, peuvent-elles s'oublier elles-mêmes? Je ne les soutiendrai pas surement dans l'oubli de ce qu'elles vous doivent. Je leur ferai connoitre que mon amour & mon estime, si elles en font quelque cas, sont fondés, non sur la relation, mais sur le mérite; & que quand on manque de soumission à un Père, toutes les autres bonnes qualités sont suspectes.

Vous me demandez mon opinion sur Lord L., & s'il a cherché à me mettre de son parti. Il m'a écrit, à ce sujet: je vous envoie sa Lettre & la copie de ma réponse. Par raport à ce que je pense de lui, je dois avouër que je n'ai pas vu un Anglois dans mes voyages en qui j'aie trouvé plus de discrétion, de sagesse, & de bon naturel, qu'en Lord L. La justice veut que je lui rende ce témoignage. Mais touchant l'affaire entre lui & ma sœur, je serai très-fâché, si Milord L. vous a manqué en quelque chose; & si ma sœur a laissé engager son cœur contre son devoir.

Vous avez la bonté de dire que mon retour fera votre bonheur. Puissé-je n'en avoir jamais, puissé-je être privé toujours du pouvoir de me faire du

bien à moi-même, & à ceux que j'aime, si je m'écarte jamais de la soumission duë au plus indulgent des Pères, par

Son

CHARLES GRANDISON.

Quel excellent jeune homme!.... Mais remarquez, Lucy, qu'il dit qu'à son retour, il ouvrira son cœur tout entier à son Père; jusqu'alors il souhaite qu'il discontinuë le traité commencé avec Lord N. Ah ma chère... Qu'est-ce qu'une nouvelle connoissance pourroit avoir à attendre, si elle étoit *embourbée* dans *une passion incurable?* Mais voyons... si sir Charles eut été actuellement marié; cela n'eut-il pas mis la raison d'une femme en état de triompher de sa passion? Si cela est, on peut surement vaincre une passion, & si je trouvois quelqu'un qui prétendît qu'on peut la vaincre dans un cas, & non pas dans un autre, je lui conseillerois de rougir, & de gémir dans une profonde humilité, d'une folie dont il ne pourroit pas être maître.

Les Dames ne virent cette Lettre qu'après la mort de leur Père, qui arriva environ un mois après qu'il l'eut reçuë, & avant qu'il eût donné actuellement à son fils la permission de revenir. Vous pouvez penser qu'elles furent excessivement allarmées des mauvaises impressions que leur Père avoit cherché à donner contre elles à leur frère; & sa mort les leur faisoit encore plus appréhender.

Il avoit suspendu jusqu'à l'arrivée de son fils le traité de son mariage. Il s'étoit tracassé pour ses

ses affaires particulières, qui par une longue négligence étoient devenues fort embrouillées, & par conséquent fort desagréables à examiner pour un homme de ce caractère. Aussi avoit-il pris le parti de laisser à ses deux Intendans d'Irlande & d'Angleterre, le soin d'examiner les comptes l'un de l'autre; aïant gagné sur lui d'en prendre bonne opinion, malgré toutes les apparences. Il prit cette résolution non seulement parce qu'il en auroit moins de peines, mais encore parce qu'ils avoient quelques articles à mettre dans les comptes, dont il n'avoit pas intention que son fils fût instruit. Ces Messieurs de leur côté étoient fort empressés à obtenir de lui des décharges; car instruits de la raison pour laquelle il vouloit arranger ses affaires, ils craignoient l'examen d'un aussi bon œconome que leur jeune maître.

Monsieur Filmer, l'Intendant d'Irlande, vint pour cela avec ses comptes. Les deux Intendans agissoient de concert; & sur le rapport de chacun, sir Thomas examinoit les resultats seulement, & faisoit dresser les décharges pour les signer.

Que le vice dégrade les cœurs les plus hauts! Quelle petitesse dans l'orgueil de sir Thomas! Craindre les yeux d'un fils, dont il vantoit sans cesse la soumission!

Mais qui peut répondre de la réformation d'un libertin d'habitude, quand la tentation se présente? Ecoutez.

Monsieur Filmer connoissant la foiblesse de sir Thomas, avoit amené avec lui, dans l'intention de faire tomber cet homme malheureux

 dans

dans le filêt, une jeune créature fort jolie, agée de seize ans, sous prétexte d'une visite à une Tante qui vivoit à Palmell. Elle n'étoit point encore tombée actuellement dans le crime: mais ses Parens n'avoient pas de la vertu, & n'en avoient pas fait une partie de son éducation, au-contraire ils l'avoient élevée dans l'idée que sa beauté feroit sa fortune, & elle savoit qu'ils n'en avoient pas d'autre à lui donner.

Monsieur Filmer, toutes les fois qu'il voyoit sir Thomas, lui vantoit la beauté de Miss Obrien, sa naissance honnête, sa jolie figure, son innocence (l'innocence, qui attire également les tentations des débauchés & des Démons!) Mais le Baronet encore occupé de ses projets de réforme, ne prêta que l'oreille pendant quelque tems à cet homme artificieux. Enfin cependant, par curiosité, il se laissa engager à faire une visite à la Tante. La nièce n'eut garde de s'absenter. Sa beauté surpassa aux yeux de sir Thomas, l'idée qu'on lui en avoit donnée: il répéta ses visites. La petite fille étoit bien instruite: elle se conduisit avec prudence, ou plutôt avec *réserve:* En un mot elle fit une telle impression sur le cœur du Baronet qu'il déclara à Filmer qu'il ne pouvoit pas vivre sans elle.

On tâcha de tirer parti de son fol entêtement. Il fit des offres considérables; mais pendant quelque tems la Tante insistoit sur un mariage.

Sir Thomas étoit trop vieux routier pour se laisser prendre. Enfin on lui fit des propositions, dont la Tante déclara qu'elle ne pouvoit rien rabatre, quoique la pauvre petite qui, dis-

soit

foit-on, l'aimoit plus que tous les hommes qu'elle avoit jamais vu, feroit defefpérée fi l'on rompoit. L'admirable flatterie, Lucy, pour un homme trois fois plus agé, qui fe piquoit encore de faire des conquêtes!

Les conditions étoient, qu'il affureroit à la fille une penfion à vie de 500 l.; & au Père & à la Mère, fi l'on pouvoit les faire confentir à cet infame marché, 200 l. entre eux, & à celui qui furvivroit; que Mifs Obrien vivroit dans une des terres de fir Thomas en Angleterre; qu'elle auroit un joli équipage, & des domeftiques à la livrée de fir Thomas, & même que, pour fon honneur aux yeux de fes parens qui faifoient quelque figure, on permettroit qu'elle portât fon nom. La Tante laiffa à la générofité du Baronet de la recompenfer pour la peine qu'elle s'étoit donnée, & qu'elle fe donneroit encore auprès des Parens de la fille, pour faire réuffir la chofe.

Sir Thomas trouva ces demandes exceffives. Il tint bon pendant quelque tems; mais l'artifice étant employé de tous côtés pour l'engager, *l'amour*, comme on l'appelle, (nom proftitué!) le força de céder.

Tout fon embarras étoit de pourvoir à cette nouvelle dépenfe fans voler fon fils, comme il difoit: fes filles n'étoient que fes filles, il n'étoit pas queftion d'elles; il lui falloit auffi trouver des prétextes pour tenir fon fils éloigné.

Madame Oldham avoit été depuis quelque tems inquiétée par fes remords fur leur commerce illégitime; & fir Thomas lui aïant communiqué fes intentions de rapeller fon fils, elle

lui

lui insinua le désir qu'elle avoit d'avoir la permission de quitter sa maison d'Essex, & lui-même, par la crainte de rendre ce jeune homme son ennemi, autant que ses sœurs l'étoient déjà ouvertement.

Sir Thomas, à cause de ses nouvelles liaisons avec Miss Obrien, goûta mieux la proposition de Mr. Oldham qu'il ne l'auroit fait sans cela. Et avant que de signer le traité avec la Tante, il crut devoir sonder cette malheureuse femme, pour savoir si elle souhaitoit sérieusement de se retirer; & en ce cas, quelles seroient ces prétensions; résolu pour fournir à cette double dépense de couper des bois, qui, disoit-il, soupiroient après la hâche, mais qu'il avoit jusqu'alors réservé comme une ressource pour son fils, & pour le mettre en état d'affranchir ses biens des hypothèques dont il les avoit chargé.

Il partit dans ce dessein pour sa terre d'Essex.

Pendant qu'il y arrangeoit ses nouveaux plans de vie, qu'il comptoit avec ses oeconomes pour se mettre mieux en état de fournir aux nouvelles dépenses où il s'engageoit criminellement, & qu'il étoit en traité avec Mr. Oldham, qui consentit au premier mot de se retirer, ignorant que les motifs de ce pauvre homme n'étoient pas comme les siens, le désir de se corriger, il fut attaqué d'une violente fièvre qui dans trois jours le priva de l'usage de la raison dont il avoit si fort abusé.

Monsieur Bever, son Intendant d'Angleterre, prit la poste, sur la première nouvelle de sa maladie, esperant de l'engager à signer les décharges qui étoient toutes prêtes; mais l'empresse-

ment

ment qu'il montroit donna des ſoupçons à Mᵉ. Oldham, qui ne voulut pas lui laiſſer voir ſir Thomas, quoiqu'il fût arrivé le ſecond jour de la maladie, avant que le cerveau fût atteint.

Monſieur Filmer étoit parti pour aller chercher & conduire à Londres, Mᵉ. Obrien, la Mère de la jeune fille, qui venoit pour voir conclure la vente de l'honneur de cette pauvre victime. Auriez-vous cru, Lucy, qu'il pût y avoir une pareille Mère dans le monde? Ce n'étoit pas encore le cinquième jour de la maladie du malheureux ſir Thomas, quand Filmer alla le joindre avec ſes décharges auſſi dreſſées, & les articles du traité avec les Obriens, eſperant de le trouver aſſez bien pour qu'il pût ſigner le tout. Il fut dans une conſternation viſible en trouvant ſon maître ſi mal. Il auroit voulu reſter dans la maiſon, pour attendre l'événement; mais Mᵉ. Oldham ne le lui aïant pas permis, il s'arrêta dans le village voiſin, dans l'eſperance que la maladie prendroit un tour favorable.

Le ſixième jour, les Médecins ne donnant aucune eſperance de guériſon, Mᵉ. Oldham fit avertir les deux filles du danger, & elles partirent tout de ſuite pour aller ſervir leur Père.

Elles ne pouvoient voir de bon œil Mᵉ. Oldham; & ſur l'avis de Mr. Grandiſon qui les accompagna, elles firent dire à cette malheureuſe femme, qu'il n'étoit plus beſoin de ſes ſervices pour leur Père. Elle avoit eu auparavant la prudence, pour offenſer le moins qu'il ſe pourroit les deux Dames, d'écarter le fils qu'elle avoit eu de ſon premier mari, & les deux

enfans qu'elle avoit de sir Thomas ; mais elle insista sur ce qu'on lui permît de rester près de lui, & dans la maison, soit par des motifs de tendresse, soit pour sa propre sureté, de peur qu'elle ne fût accusée d'avoir détourné quelques effets; car elle n'attendoit point de quartier de la famille, si sir Thomas venoit à mourir.

La pauvre femme! sur quel titre s'appuyoit-elle!

Miss Caroline consentit, & porta sa sœur à consentir qu'elle restât; absolument contre l'avis de Mr. Grandison, qui tout libertin qu'il étoit lui-même, étoit fort zélé à punir une pauvre Magdelaine, qui quoique coupable, ne l'étoit pas autant que lui. Je crois, ma chère, que les méchans sont les juges les plus sévères envers les autres méchans, dont ils ne tirent point d'avantage. Peut-on attendre de la compassion de telles gens? La compassion est une vertu.

Il étoit affligeant au dernier point pour ces dignes filles, d'entendre leur Père dans ses rêves n'appeller personne aussi souvent que Miss Obrien; quoiqu'elles ne sussent rien encore du traité entamé avec cette fille; & que Me. Oldham ne pût leur apprendre ce que c'étoit. Quelquefois quand ce malheureux étoit un peu plus tranquille, il appelloit son fils, avec des expressions générales de tendresse & d'amour. Une fois, entre autres, il s'écria; .... O sauvez moi, sauvez moi, mon cher Grandison, par votre présence! ... Je serai consumé par le feu déjà allumé dans mes veines.

Le neuvième jour, n'y aïant plus d'esperance, & les Médecins déclarant que c'étoit un homme mourant, ses filles dépêchèrent un exprès

près à leur frère pour hâter son retour. Il avo laissé sa pupille, Miss Emilie Jervois, à Fl rence, sous la protection du digne Dr. Bartle & étoit venu à Paris attendant la permission c son Père pour retourner en Angleterre.

Le onzième jour de sa maladie, sir Thom revint un peu à lui-même. Il reconnut s filles. Il pleura pour elles. Il souhaitoit de l avoir traité avec plus de tendresse : il sentoit s danger. Plusieurs fois il leva au ciel ses mai foibles, & ses yeux mourans, en répétan Dieu est juste. Je suis, j'ai été très-méchan Répentance ! répentance ! oh la tâche difficil dit-il une fois au Ministre qui l'assistoit, dont il demandoit les prières... Appercevai une fois Mr. Oldham, oh Madame Oldhan s'écria-t-il, qu'est-ce que ce monde à pr sent ? Que ne donnerois-je pas... Mais répe tez-vous, répentez-vous... Mettez vos bo nes résolutions en effet, de peur que je n'aie répondre pour d'autres ames que la mienne.

Il retomba peu après dans ses délires, & exp ra à onze heures du soir, dans une horrib agonie. Infortuné mortel !... Joignez une vos larmes aux miennes, Lucy, pour la f effrayante de sir Thomas, quoique nous l'aïons pas connu.

Le pauvre homme ! justement dans la pou suite... L'infortuné ! ... Il ne vécut pas ass pour voir son fils chéri !...

Les deux sœurs, Mr. Grandison, & Mr. Ol ham, pour sa propre fureté, mirent leur scel sur tous les cabinets qu'on supposoit renferm des papiers, ou autre chose de quelque valeu

& Mr. Grandiſon, prenant cela ſur lui, congédia Mᵉ. Oldham, ne lui permettant de prendre qu'un ſeul habit, avec celui qu'elle avoit ſur elle. Elle pleura amérement en ſe plaignant d'un traitement ſi dur. Mais il n'en eut point de compaſſion, & la menaça d'une juſtice encore plus ſévère de la part de ſon Couſin.

Elle s'addreſſa aux Dames; mais elles lui reprochèrent d'avoir mené une vie infame contre ſes lumières, & lui dirent qu'elle en devoit ſouffrir les conſéquences, que ſa punition ne faiſoit que commencer, qu'elles ne doutoient pas que leur frère ne lui rendît exactement juſtice, mais qu'un homme auſſi vertueux l'auroit ſurement en horreur. Elle avoit ſéduit leur Père, dirent-elles; il n'étoit pas dans ſon caractère d'être cruel envers ſes enfans. Elle avoit vécu de leur bien; & il ne leur reſtoit plus rien à attendre que de la faveur de leur frère.

Des filles auſſi ſoumiſes, ma Lucy, faiſoient bien d'excuſer leur Père; mais Mᵉ. Oldham ſouffroit de tout cela.

* *

Je ſuis ſi occupée de cette intéreſſante hiſtoire, que je n'ai pas le courage de l'interrompre, pour vous dire combien je paſſe agréablement mon tems avec ces Dames, & Lord L. aux heures où nous nous raſſemblons. Miſs Emilie a un eſprit charmant; elle eſt gentille, délicate, d'une innocence plus enfantine qu'on ne l'attendroit de ſa taille, & de ſon air formé, mais non pas de ſon âge: les deux Dames ont beaucoup de bonté pour elles: Lord L. eſt un excellent homme. Il

Il eſt vendredi matin; point de ſir Charles! Ce Canterbury eſt ſurement un charmant endroit. N'avez-vous jamais été à Canterbury, Lucy?

Demain Lady D. doit aller voir ma Tante. J'eſpère que ma Lettre ſera arrivée à tems. Je m'impatiente de ſavoir.... Cependant pourquoi?... Mais Lady D. eſt une ſi bonne femme! j'eſpère qu'elle prendra en bonne part mon refus, & qu'elle le regardera comme abſolu.

J'ai encore beaucoup de l'hiſtoire de la famille à vous raconter. Je voudrois pouvoir écrire auſſi vite qu'on parle. Mais, Lucy, par raport à cette Dame avec qui ſir Thomas étoit en traité pour ſon fils? ... Ne voudriez-vous pas en ſavoir encore quelque choſe? ... Ah, ma chère, quoiqu'il en puiſſe être, il y a une Dame pour qui les deux ſœurs s'intéreſſent. J'ai découvert cela; j'eſpère de ſavoir dans peu qui elle eſt, & ſi ſir Charles ſe prête à ſes propoſitions ou non.

Adieu, ma Lucy, vous aurez bientôt une autre Lettre de

Votre

HARRIET BYRON.

LETTRE XIX.

Suite.

Vous voyez, ma chère, combien d'affaires importantes dépendoient de la conduite, & de la déciſion du jeune Baronet.

Lord

Lord L. étoit alors en Ecoſſe, où il avoit vu marier deux de ſes trois ſœurs; & il travailloit à mettre ſes affaires en tel état qu'il dépendît le moins qu'il ſeroit poſſible de la juſtice ou de la générosité de ſir Thomas Grandiſon, dont il s'impatientoit d'épouſer la fille.

Miſs Charlotte dépendoit abſolument de la générosité de ſon frère; & les deux ſœurs avoient d'autant plus de ſujet d'être en peine, que ſelon les règles de la prudence humaine, il convenoit aux intérêts de leur frère d'entretenir l'éloignement que leur malheureux Père avoit tâché de mettre entre elles & lui; politique baſſe, & entiérement indigne de ſir Charles.

La malheureuſe M^e. Oldham avoit déjà fait un cruel eſſai de ſon changement de fortune; & elle n'avoit pas à douter que les ſœurs qui l'avoient toujours regardée de mauvais œil depuis le moment qu'on la leur avoit donnée pour Gouvernante, & qui n'avoient eu enſuite que trop de prétextes de leur haine, n'irritaſſent contre elle un frère, dont la fortune avoit ſouffert par la profuſion de ſon Père. Le peu de parens qu'elle avoit étoient des gens d'honneur, qui avoient rompu tout commerce avec elle depuis qu'elle s'étoit abandonnée à ſir Thomas. Et elle étoit chargée du ſoin de trois fils.

Bever & Filmer, les Intendans de ſir Thomas en Angleterre, & en Ecoſſe, attendoient avec grande impatience l'arrivée de ſir Charles, dans l'eſperance qu'il voudroit ſigner leurs comptes, qu'ils n'avoient point de raiſon de douter que ſon Père n'eût ſigné lui-même, ſi ſa maladie ne l'avoit pris ſi ſubitement,

ment, & s'il n'eût pas été en délire jusqu'à sa mort.

Je parlerai dans un autre endroit de Miss Obrien, de sa Mère & de sa Tante.

Lord W. avoit un grand dégout pour son neveu, sans autre raison, comme je l'ai dit, que parce qu'il étoit le favori de son Père. Cependant ses nièces ne devoient pas attendre plus d'amitié de lui par la raison contraire. Il étoit en effet presque entiérement gouverné par une femme, qui n'avoit ni la naissance, ni l'éducation, ni le bon sens & la modération de M. Oldham, pour compenser la perte de sa vertu; mais elle étoit remplie d'une finesse basse & interessée, par laquelle elle emportoit toujours ce qu'elle entreprenoit; car, comme cela arrive d'ordinaire à ces hommes qui entretiennent des femmes, Lord W. accorderoit, pour n'en être pas tourmenté, ce qu'il refuseroit à une femme riche & de qualité qui lui auroit fait honneur par son alliance. Mais quoique réellement esclave, il s'imaginoit avoir conservé sa liberté, & se contentoit du son de ce mot.

Le traité suspendu du mariage avec la sœur de Lord N. devoit aussi être pris en considération, pour être repris, ou rompu, selon que les deux parties en conviendroient.

Telle étoit la situation des choses quand sir Charles arriva.

Il ne répondit pas à la Lettre qui l'avoit instruit du danger de son Père; mais il partit immédiatement pour Calais, & arriva à la maison de son Père dans le quarré de S. James. Ses sœurs comptoient qu'il seroit en ville pres-

qu'aus-

qu'aussitôt que sa réponse y auroit pu être: elles l'y attendoient à tout moment.

Jugez, ma chère, par tout ce qui s'étoit passé, en mettant à part l'amour fraternel, combien leur devoit être rédoutable, après huit ou neuf ans d'absence, la première vuë d'un frère, de qui toute leur fortune dépendoit, & auprès de qui elles avoient été accusées par un Père qui venoit de mourir, d'avoir manqué de soumission pour lui; la soumission de leur frère étant elle-même incontestable.

Au moment où il descendit de sa chaise, la porte s'ouvrit, il entra, & ses deux sœurs le rencontrèrent dans la salle basse.

Elles se le représentoient avec les graces que la jeunesse lui donnoit à dix-sept ans; de belles boucles de cheveux bruns flottans sur ses épaules; un teint délicat; de beaux yeux pleins d'esprit, & d'une noble hardiesse; un air de bonté, & de gaieté qui adoucissoit son air vif; & oublians que depuis ce tems-là elles avoient acquis elles-mêmes une beauté plus mure, elles sembloient ne pas attendre cette taille & cet air d'homme fait, cette physionomie également vive & intrépide, qu'admirent tous ceux qui le voient: physionomie plus grave & plus imposante alors qu'à l'ordinaire; il étoit plein de l'idée d'un Père chéri qu'on alloit ensevelir.

O mon Frère! dit Caroline, en ouvrant ses bras, puis se retirant quand il voulut l'embrasser! Puis-je dire mon frère? ajouta-t-elle, sur le point de s'évanouïr. Il la serra dans ses bras pour la soutenir.

Charlotte, surprise de l'émotion de sa sœur,

&

& vivement émue elle-même à la vuë de son frère, retourna dans la chambre d'où elles sortoient, & se jetta sur une chaise.

Son frère la suivit, soutenant Caroline dans ses bras, & la caressant, avec des yeux pleins de tendresse; ma Charlotte, dit-il, en lui tendant la main, & avançant d'un pas précipité vers sa chaise. Elle retrouva bientôt ses jambes, elle courut l'embrasser; il pressoit les deux sœurs contre son sein. Recevez, mes très-chères sœurs, recevez votre frère, votre ami; assurez-vous que ma tendresse est toujours la même.

Cette assurance, lui dirent-elles, étoit un baume pour leur cœur. Elles s'assirent, il se plaça vis-à-vis d'elles, & regardant tantôt l'une, tantôt l'autre, & prenant une main de chacune; charmantes filles! dit-il, j'admire mes sœurs: vous devez avoir des ames aussi belles que votre figure. Quel plaisir, quelle gloire je trouverai dans de telles sœurs!

Ma chère Charlotte, dit Miss Caroline, en prenant l'autre main de sa sœur, notre frère n'a-t-il pas, à présent que nous le voyons de près, toute la tendresse d'un frère dans ses regards? Sa bonté seulement paroit plus grande & plus parfaite. Qu'est-ce que je craignois?

Le cœur me manquoit aussi, dit Charlotte; je ne sai pas pourquoi. Mais nous craignions;... Oui, Monsieur, nous craignions toutes deux... O mon frère!... Leur visage étoit baigné de larmes.... Nous n'avons pas voulu être desobéissantes...

Aimez votre frère, mes sœurs, comme il tâchera de mériter votre amour. Les filles de ma

Mère ne peuvent pas être desobéissantes. Quelque malentendu seulement... J'ai à me plaindre de vos craintes... Nous avons tous quelque chose... Il faut qu'il y ait des ombres aussi bien que des lumières... Le respect doit mettre un voile...

Il pressa leurs deux mains de ses lèvres, il se leva, alla vers la fenêtre en tirant son mouchoir.

Il pensoit sans doute au malheureux train de son Père, & à sa mort récente! Il n'est pas étonnant qu'un tel fils ne pût sans une pieuse émotion, soutenir les pensées qui devoient se présenter en foule à son esprit, dans cet instant.

Se tournant ensuite vers elles; Permettez moi, mes chères sœurs, dit-il, de me retirer pour quelques momens. Il détourna son visage d'elles; mon Père, dit-il, demande ce tribut. Je ne vous fais point d'excuses, mes sœurs.

Elles joignirent leurs larmes aux siennes pour payer ce tribut, & le conduisirent à son appartement dans un silence respectueux. Point de cérémonies entre nous, j'espère, ma Caroline, ma Charlotte. Nous étions véritablement frère & sœurs il y a quelques années. Regardez votre Charles comme vous le regardiez alors. L'absence a accru mon amour, elle n'aura pas diminué le vôtre.

Les deux sœurs prirent chacune une de ses mains, & vouloient la baiser; il les serra toutes deux dans ses bras, & les baisa.

Il jetta les yeux sur les portraits de son Père & de sa Mère, avec quelque émotion, ensuite sur elles, & les embrassa encore.

Elles se retirèrent, il les reconduisit jusqu'au haut

haut de l'escalier. Aimables sœurs! je vous rejoindrai dans un quart d'heure.

Des larmes de joie couloient le long de leurs joues. Au bout d'une demie-heure, il les joignit dans un autre habillement, & embrassa de nouveau ses sœurs avec un air de tendresse qui bannit toute crainte, & ne laissa plus de place dans leur cœur qu'à la tendresse fraternelle.

Monsieur Grandison entra peu après. Je crois vous avoir dit, que pour soutenir son ton libertin, il avoit affecté de dire qu'il se divertiroit du tour d'esprit *pieux* de son Cousin Charles, quand il reviendroit en Angleterre: il se vantoit même qu'il l'entraîneroit dans les plaisirs de la ville, & qu'il en feroit un *homme*. Il fut frappé de l'air de dignité qui regnoit dans sa personne, & cependant charmé de l'aisance de ses manières: Bon Dieu! dit-il ensuite aux deux sœurs, le beau Cavalier que votre frère! De quel plaisir votre Père s'est privé!

Les deux sœurs s'étant retirées, Mr. Grandison entra dans les détails de la maladie, & de la mort de sir Thomas; article, dit-il aux sœurs, qu'il toucha délicatement: aussi délicatement, je suppose, qu'un homme aussi peu sensible peut toucher un pareil sujet. Il invectiva contre Mr. Oldham, & raconta comme un triomphe, ce qu'on avoit fait à son égard: il se recria sur l'état dans lequel elle avoit vécu, sur les difficultés qu'elle avoit faites de remettre sir Thomas aux soins de ses filles pendant sa maladie; & sur-tout, sur ce qu'elle avoit osé insister pour mettre son scellé avec les leurs sur les cabinets

binets & les armoires qu'on ſuppoſoit renfermer quelque choſe de prix.

Sir Charles entendit tout cela ſans dire un mot, ni pour approuver ni pour blâmer.

N'êtes-vous pas charmé, ſir Charles, de ce que nous avons fait à l'égard de cette indigne femme?

Je ne doute pas, mon Couſin, repliqua ſir Charles, que vous n'aïez fait tout pour le mieux.

Alors Mr. Grandiſon, comme il le dit aux ſœurs, tourna en ridicule cette malheureuſe femme, ſur ſa douleur, & ſur ſon air mortifié quand il lui fallut quitter la maiſon, où, diſoit-il, elle avoit regné ſi longtems en Souveraine abſolue.

Sir Charles demanda s'ils avoient cherché ou trouvé un Teſtament.

Monſieur Grandiſon dit qu'ils avoient cherché par-tout ſans rien trouver.

Je penſe à préſent, mon Couſin, dit ſir Charles, à enterrer les reſtes vénérables de mon Père, avec ceux de ma Mère. Je ſais qu'il le ſouhaitoit. Je dreſſerai à leur mémoire un monument convenable, mais ſans ſomptuoſité, avec une inſcription modeſte, qui ſerve plutôt d'inſtruction aux vivans, que de panegyrique pour les morts. Les funerailles ſeront décentes, mais ſans oſtentation. Le ſuperflu qu'on épargnera là deſſus ſera employé en particulier au ſoulagement des femmes de charge affligées, ou de quelques pauvres fermiers de mon Père, qui ont des familles nombreuſes, & qui ont fait des efforts honnêtes pour les ſoutenir. J'eſpère que mes ſœurs ne trouveront pas que je les négli-

néglige si je leur épargne la peine de conférer avec elles sur un sujet qui doit les attrister.

Ces sentimens étoient nouveaux pour Mr. Grandison. Il rapporta aux sœurs ce que sir Charles avoit dit. Je ne l'ai pas contredit, dit-il, mais comme sir Thomas s'est toujours plu, & a toujours vécu dans la magnificence, j'aurois cru qu'on devoit l'honorer par des funerailles magnifiques. Je ne puis cependant disconvenir qu'il n'y ait quelque chose de noble dans ce que dit votre frère.

Les deux Dames à qui leur frère communiqua ses intentions, acquiescèrent à tout ce qu'il proposa, & tout se fit suivant les instructions qu'il mit lui-même par écrit. Il consentit que ses sœurs s'accommodassent à l'usage: elles restèrent à Londres, mais il alla à la terre de Grandison, & vit en personne, avec autant de piété que de décence, rendre les derniers devoirs à son Père.

Sir Charles est renommé pour sa grande dextérité dans les affaires: si je voulois m'exprimer dans le langage de Miss Grandison, je dirois que les rayons du soleil ne sont pas plus pénétrans. Il va tout d'un coup au fonds d'une affaire, il n'a besoin que d'envisager les deux faces d'une question pour décider; & quand il a décidé, l'exécution ne peut être arrêtée que par des événemens au dessus de la prudence humaine. Quand il se trouve dans ce cas, & qu'il convient cependant de faire la chose, il change ses mesures, comme feroit un homme qui ne pouvant poursuivre sa route par un chemin à cause d'une subite inondation, en pren-

droit un autre qui, quoique avec un petit détour, le conduiroit chez lui en fureté.

Quand les funerailles furent faites, fir Charles laiffant tout à la maifon de Grandifon, comme il l'avoit trouvé, & les fcellés entiers, il alla en ville, & en préfence de fes fœurs, leva ceux qu'on avoit mis dans leur maifon.

Les Dames lui dirent que les comptes de leurs dépenfes étoient prêts à lui être préfentés. Il répondit, j'efpère, mes fœurs, que nous n'aurons qu'un même intérêt; c'eft à vous à demander ce qu'il vous faut, & à moi à vous le fournir autant que je le pourrai.

Il prit note avec une expédition furprenante du contenu de différens papiers, & les enferma. Il trouva un billet de 350 l. dans le tiroir d'un bureau de l'appartement de fon Père. Voulez-vous bien, mes fœurs, dit-il, en le préfentant à Caroline, ajouter cela à l'argent que vous avez pour les befoins du ménage.

Il alla enfuite avec fes fœurs à la maifon d'Effex. Quand ils y furent, il leur dit que Mrs. Oldham, qui étoit logée dans une Ferme du voifinage, devoit être préfente quand on leveroit les fcellés, puifqu'elle avoit mis les fiens; il l'envoya appeller.

Les fœurs vouloient être difpenfées de la voir.

Sa vuë me fera auffi de la peine, dit-il, mais il faut bien faire ce qu'on doit.

La pauvre femme vint en tremblant.

Vous ne ferez pas fâchée, Lucy, que je vous raconte ce qui fe paffa dans cette occafion. J'étois fort attentive au récit que m'en faifoit Mifs Grandifon, que fa fœur aidoit à fe rapeller

ler

ter les circonstances. Et comme je cherche à rendre autant que je le puis les scènes touchantes dans les propres termes des gens, pour les rendre plus vives & plus naturelles, vous attendez que je voudrai le faire dans celle-ci.

Sir Charles n'attendant pas sitôt Mʳˢ. Oldham, étoit dans son harras avec son palefrenier & son cocher, examinant ses chevaux : il y en avoit beaucoup de chasse, & de course, quelques-uns des plus beaux du Royaume.

Par une méprise de la fille de chambre de Miss Caroline, la pauvre femme fut conduite dans la chambre où étoient les deux Dames. Elle étoit dans une grande confusion ; elle fit une révérence, pleura, & se tint debout du mieux qu'elle put, mais en s'appuyant contre la paroi.

D'où vient cela ? dit Miss Caroline à sa fille de chambre ; on ne devoit pas nous l'amener.

Je vous demande pardon, dit Mʳˢ. Oldham en faisant la révérence, & voulant sortir : elle fut arrêtée par ce que lui dit Charlotte. C'est mon frère qui vous a fait venir, Madame, ce n'est pas nous, je vous assure. Il dit que puisque vous avez trouvé à propos de mettre vos scellés avec les nôtres, il est nécessaire que vous soyiez présente quand on les levera. Cependant votre vuë lui fera tout autant de peine qu'à nous. Préparez-vous à le voir... Vous paroissez bien peu en état... Cela n'est pas étonnant! ......

Vous savez, Lucy, que Charlotte attribuë à l'exemple de son frère, un grand changement dans ses manières & même dans son caractère.

En effet je suis peu en état, très-peu en état... dit la pauvre femme. Permettez moi, Mesdames, d'implorer votre générosité; un peu de compassion. Rassurez moi un peu; je suis en vérité une femme bien malheureuse!

Et vous méritez de l'être, dit Miss Charlotte.

Je suis sure que nous sommes les parties souffrantes, dit Miss Caroline.

Elle avoit alors, comme elle nous l'avoua, Lord L. dans la tête, aussi bien que dans le cœur.

Si je puis me retirer, dit Mᵉ. Oldham, sans voir sir Charles, je le regarderai comme une faveur. Je sens que je ne pourrai soutenir sa vuë. Je ne demande point d'être présente quand on levera les scellés. Je recours à votre compassion, Mesdames, & à la sienne.

Cruelles filles! dirois-je volontiers, Lucy; cruelles filles! Elles ne la firent point asseoir, quoiqu'elles vissent la terreur où elle étoit, & qu'elle avoit la modestie de rester debout en leur présence.

Que le sentiment d'une conduite coupable est humiliant, quand la calamité vient!... Mais la vertu ne doit-elle pas étouffer le ressentiment, quand celui qui nous a offensé montre par ses discours, par sa contenance, & par sa conduite, qu'il reconnoit la main de Dieu? Cependant il est dur peût-être, pour ceux qui ont souffert... Que je m'examine moi-même... Voyons, ai-je pardonné de bon cœur à sir Hargrave Pollexfen? ... J'examinerai cela une autrefois.

Vous

Vous vous êtes jettée vous-même dans le malheur, Madame.

Dirai-je que c'eſt Caroline qui dit cela, & ce qui va ſuivre? Je ſuis bien aiſe cependant, il me ſemble, que ce ne fut pas Charlotte; car Caroline croyoit avoir ſouffert de la part de cette femme, d'une façon particulière... Cependant j'aurois mieux aimé que ce ne fût ni l'une ni l'autre qui eût parlé ainſi.

Vous vous y êtes jettée bien avant! Les fruits qui en ſont nés ſont apparemment dans votre logement...

On vous a dit, Lucy, que beaucoup de gens donnoient le nom de Lady Grandiſon à Madame Oldham; & qu'elle auroit pu prétendre à ce titre par ſa naiſſance, ſon éducation, ſon bon ſens, quoique tout cela n'eût pas été ſuffiſant pour défendre ſa vertu contre le beſoin & la tentation. Pauvre femme!

En effet, Mesdames, je ſuis bien malheureuſe, répondit-elle; mais je n'ai jamais pris un titre, auquel je n'ai jamais penſé à ſolliciter un droit.

Le monde vous a donc fait tort, *Madame*, dit Charlotte.

Voilà, Mesdames, les clefs des proviſions, celles de la cave: vous ne me les demandates pas quand vous me congédiates de cette maiſon. Je penſois à vous les envoyer; mais pendant que j'ai cherché un logement, vous êtes parties, & vous n'avez laiſſé que deux ſervantes, avec les Palfreniers: j'ai cru qu'il valoit mieux garder les clefs, jusqu'à ce que je les puſſe remettre à quelqu'un par votre ordre, ou par celui de ſir

 Char-

Charles. Je n'ai point été une mauvaise œconome, à me considerer comme la femme de charge. Tout ce que j'ai au monde est sous les scellés. Je suis à la merci de vous & de votre frère.

Les sœurs ordonnèrent à leur femme de chambre de prendre les clefs & de les apporter au pied de leur trône.... Chères Dames, pardonnez moi, si, par surprise, vous veniez à voir ce que j'écris. Je sais que vous pensez & agissez bien différemment aujourd'hui.

Voici mon Frère! dit Caroline.

Vous verrez bientôt, Madame, ce que vous avez à attendre de lui, dit Charlotte.

La pauvre femme trembloit, & pâlissoit. O que le cœur devoit lui battre!

LETTRE XX.

Suite.

Sir Charles entra: elle étoit près de la porte, ses sœurs étoient à l'autre bout de la chambre.

Il la salua... Madame Oldham, je suppose, dit-il... Je vous prie, Madame asseyez-vous. Je vous ai fait prier de venir pour voir les scellés... Je vous prie, Madame, asseyez-vous.

Il la conduisit par la main à une chaise qui n'étoit pas loin de ses sœurs, & s'assit entre elles & Mᵉ. Oldham.

Ses sœurs avouent qu'elles furent étonnées de

cette attention. Ces chères Dames! elles oublioient dans ce moment que la compassion & la justice, sont sœurs, & inséparables dans un cœur vertueux.

Je vous prie, Madame, remettez-vous, la regardant d'un air mêlé de peine & de compassion, ce que ses sœurs se rapellèrent ensuite en l'approuvant plus qu'elles ne l'avoient fait alors. Quelles devoient être, ma chère Lucy, dans ce moment, les reflexions qu'un homme si rempli d'humanité faisoit par raport à son Père, & à cette femme!

Il se tourna vers ses sœurs, comme pour donner à Mᵉ. Oldham le tems de se remettre. Elle se soulagea par un torrent de larmes. Elle essayoit inutilement d'étouffer ses sanglots, que par attention il ne faisoit pas semblant d'entendre. Comme son émotion attiroit les yeux des Dames, il les en détourna en leur faisant quelque question sur un tableau pendu de l'autre côté de la chambre.

Il approcha ensuite sa chaise de la sienne, & prenant encore sa main tremblante... Je n'ignore pas, Mᵉ. Oldham, lui dit-il, votre touchante histoire... Ne nous laissez pas si fort abbattre...

Il s'arrêta pour lui laisser quelques momens, afin de se remettre... Regardez moi, reprit-il, comme un ami, disposé à vous témoigner ma reconnoissance pour tous vos bons offices, & à pardonner vos méprises.

Elle ne put y tenir plus longtems: elle se jetta à ses pieds, il la releva, & la fit placer sur sa chaise.

La pauvre Mᵉ. Oldham, dit-il, étoit mal-

heureusement négligent... On m'a dit cependant qu'il vous aimoit, & que vous méritiez son amour... Vos malheurs vous ont fait connoitre notre famille. Vous avez dirigé fidélement les affaires de cette maison... Je puis le justifier par des témoignages par écrit, témoignages que personne ici ne voudra surement recuser.

Il étoit clair que son Père lui avoit écrit pour louër son œconomie; le seul point de vuë sous lequel ce tendre fils vouloit alors la considerer.

Il est vrai, j'ai été... & je voudrois bien encore avoir été...

N'en parlons plus, Madame. Mr. Grandison qui a le cœur bon, mais qui va un peu trop vite, m'a dit qu'il vous avoit traité d'une façon desobligeante. Il avouë que vous l'avez souffert avec patience. Cette vertu ne va jamais seule. Il croyoit que vous aviez tort de vouloir mettre votre scellé. Mais il s'est trompé. Vous avez eu raison dans le fonds, & j'ose dire qu'une femme aussi prudente n'a pas eu tort dans la manière. On ne peut proprement juger d'un autre, qu'en se transportant à sa place, avant que de former son jugement.

O mon frère! o mon frère! dirent en même tems les deux Dames, moitié en admiration, moitié humiliées d'une bonté qui les éclipsoit ainsi.

Supportez moi, mes sœurs. Nous avons tous quelque besoin de pardon.

Elles ne savoient pas pour combien elles entroient dans cette reflexion, qui faisoit allusion à ce que leur Père avoit écrit d'elles. Elles

avouent

avouent qu'elles étoient mortifiées ; cependant elles ne favoient comment être fâchées contre un frère, qui, quoiqu'il eût plus fouffert qu'elles de ce commerce, pouvoit conferver fa charité.

Il propofa alors, l'heure du dîner étant encore éloignée, de prendre du chocolat ; & pria M.. Oldham de le faire donner, comme connoiffant le mieux la place de chaque chofe. Elle dit qu'elle avoit remis les clefs: Caroline appella fa fille de chambre, & les lui donna. Sir Charles pria Mᵉ. Oldham de vouloir bien diriger la fervante.

Les Dames virent aifément que fon intention étoit de foulager la pauvre femme, en lui donnant quelque petite occupation, & de profiter de fon abfence pour tâcher de leur faire goûter fes idées, & fa conduite avec elle.

Dès qu'elle fut fortie de la chambre, il dit à fes fœurs.

Mes chères fœurs, je vous conjure de penfer favorablement de moi dans cette occafion. Je ne voudrois pas, pour tout au monde, vous desobliger. Je ne regarde pas dans cette pauvre femme ce qu'elle a mérité par raport à nous. La mémoire de mon Père y eft intéreffée. Nous étoit-il comptable, l'étoit-elle elle-même, de ce qu'ils ont fait l'un & l'autre? Nous devons la traiter avec juftice, pour l'amour de la juftice même ; avec générofité, pour l'amour de nous-mêmes ; avec bonté, pour l'amour de mon Père. Mr. Grandifon l'a accufée d'avoir fait trop grande figure. Peut-on dire que ce foit fa faute ? Par raport à nous, étoit-ce celle de

personne que nous en puissions accuser ? On connoit le goût de mon Père pour la magnificence, il étoit souvent dans cette maison; partout où il étoit, il vivoit dans le même goût. Il me vante dans plusieurs de ses Lettres, l'œconomie de Mᵉ. Oldham. Il avoit droit de faire ce qu'il lui plaisoit de son propre bien. Ce n'étoit point le nôtre encore. Il auroit pu nous laisser moins qu'il n'a fait. Cette œconomie est tout ce qui nous intéressoit directement, & cela est en sa faveur. Si mes sœurs avoient lieu d'attendre quelques bontés de la part d'un Père, qu'il leur ait refusée, elles se rejouïront d'avoir mérité ce qu'elles esperoient de lui ; & puisqu'il étoit maître de choisir, elles auront lieu d'être satisfaites d'avoir acquiescé à son choix. Il auroit pu donner à Mᵉ. Oldham des droits à un nom qui auroit exigé notre respect. Mes sœurs ont l'ame grande ; elles sont filles de la mère la plus charitable, la plus disposée à pardonner. Mr. Grandison, (ce ne peut être vous) a traité Mᵉ. Oldham avec trop de sévérité. Cependant il pensoit nous rendre service. Je voulois avant que de recommander cette pauvre femme à votre compassion (puisqu'il falloit la voir) juger de son maintien. N'est-il pas assez humble ? Elle me fait compassion. Elle aimoit mon Père ; & je ne doute pas qu'elle ne le pleure en sécret, quoiqu'elle n'ose pas avouër, ni alléguer son amour en sa faveur. Je veux la considerer seulement comme une personne qui a rempli un des principaux emplois dans cette maison. Il nous convient de nous conduire avec elle de manière que le monde pense que

nous

nous la considerons seulement sous ce point de vuë. Par raport aux malheureux innocens, preuves vivantes de leurs liaisons, je suis touché de voir ce qui fait les délices des autres Mères, faire la honte de celle-ci. Mais ne publions pas, par notre ressentiment, des fautes qui ne sont pas d'elle seule... En faut-il dire davantage?... Il me seroit douloureux d'y être obligé. Ce n'est qu'avec peine que j'en ai tant dit... Les circonstances sont telles dans ce cas, que je ne puis en presser toute la force. Je vous le demande comme une faveur, & non comme un droit. (Je me haïrois moi-même si j'étois capable de me servir à la rigueur des droits que je pourrois avoir) Aïez la bonté de me laisser le soin de cette affaire. Vous m'obligerez beaucoup, si vous pouvez me donner votre consentement de bonne grace.

Les sœurs répondirent par leurs larmes, elles ne pouvoient parler.

Madame Oldham revint; & d'un air humble présenta le chocolat aux jeunes Dames. Elles baissèrent la tête, sans plier le corps, avec une civilité froide, comme elles l'avouoient, chacune étendant la main d'un air de majesté, comme incertaines si elles accepteroient, ou non.

Il me semble que je les vois. Comment des filles naturellement si gracieuses pouvoient-elles l'être si peu, après ce que sir Charles avoit dit!

Leur frère parut mécontent. Il prit la soucoupe des mains de Mr. Oldham. Je vous prie, Madame, asseyez-vous, dit-il, lui présentant une tasse qu'elle faisoit difficulté d'accepter: il pré-

présenta du pain roti à ses sœurs, qui en prirent alors sans hésiter. Quand elles eurent bu leur chocolat. A présent, dit-il, Mr. Oldham, je vous suivrai... Mes sœurs, vous voudrez bien m'accompagner.

Elles se levèrent pour le suivre. La pauvre femme fit une révérence bien profonde, j'en réponds, & se tint debout pendant qu'elles passoient. Il me semble voir ces chères filles se rengorger, marcher aussi majestueusement, & aussi redressées que des Duchesses dans la marche d'un couronnement.

Miss Grandison avouoit qu'elle murmuroit de ces attentions extraordinaires de son frère pour Mr. Oldham; & se trouvant à côté de sa sœur, elle lui dit. La politesse est une charmante chose, Caroline!

Je ne comprends pas bien tout cela, repliqua l'autre.

Elles n'avoient pas intention d'être entendues de leur frère; mais il les entendit, & se tournant vers elle, Mr. Oldham étant à quelque distance, & s'éloignant encore voyant qu'il parloit bas; Ne faites pas trop peu, mes sœurs, leur dit-il, & je ne ferai pas trop. Elle est femme de condition. Elle est malheureuse intérieurement. Graces à Dieu, vous ne l'êtes pas. Elle n'est point, & n'a jamais été votre servante.

Elles rougirent, & se regardèrent l'une l'autre avec quelque confusion.

Il leur serra la main, avec amitié. Je ne voudrois point vous faire de peine, leur dit-il, permettez moi seulement de vous rapeller pendant qu'il en est encore tems, que vous avez une

une occasion de vous montrer dignes du nom de Grandison.

Quand on vint à la chambre où sir Thomas étoit mort, & qui étoit son apartement ordinaire, Mᵉ. Oldham pâlit, & pria qu'on la dispensât de les y accompagner. Elle pleuroit. Vous trouverez tout, Monsieur, dit-elle, comme il doit être. Je suis prête à répondre à tout ce que vous me demanderez; permettez moi d'attendre dans la chambre voisine.

Sir Charles le lui accorda.

Pauvre femme! dit-il. Quelle malheureuse situation, de n'oser montrer dans cette compagnie, une sensibilité qui est la gloire non seulement de son sexe, mais de la nature humaine!

On trouva dans un cabinet de cette chambre, une belle petite cassette avec un papier colé au dos, ou étoient écrits ces mots de la main de sir Thomas; *Bijoux de ma femme*, &c.

La clef y étoit attachée.

Est-ce qu'on ne vous a pas partagé les bijoux de ma mère? dit sir Charles.

Mon Père nous a montré une fois cette cassette à la maison de Grandison, dit Caroline. Nous croyions qu'elle y étoit encore.

Mes chères sœurs, permettez moi de vous faire une question: Mon Père a-t-il différé de vous les présenter par quelque fausse crainte qu'il vous ait temoignée d'un manque de soumission pour lui?

Non, répondit Caroline. Mais il nous dit qu'il nous les donneroit quand nous nous marierions. Vous aurez sans doute ouï dire qu'il n'aimoit pas à nous voir parées.

Il

Il faut que ç'ait été quelque *fausse* crainte seulement. Vous ne pouvez avoir manqué de soumission pour un Père.

Il ne voulut pas qu'on ouvrît la cassette en sa présence. Mais en la leur présentant, recevez ce qui vous est dû, mes sœurs, dit-il; elle est pésante. J'espère qu'il y a plus que des bijoux. Je sai que ma Mère avoit coutume d'y mettre son petit magot. Je suis sûr qu'il ne peut y avoir de dispute pour le partage entre des sœurs si unies.

Pendant que leur frère prenoit la note des papiers, les Dames se retirèrent pour ouvrir la cassette.

Elles y trouvèrent trois bourses: dans l'une étoit une obligation de 500 l. renfermées dans un papier où Lady Grandison avoit écrit... *De mon argent de fille*: il y avoit aussi dans cette bourse 120 Carolus renfermés dans deux papiers, sur l'un desquels étoit écrit... *De ma Tante Molly*; & sur l'autre... *De ma Tante Kitty*.

Dans la seconde bourse il y avoit 115 Jacobus, dans un papier où étoit écrit... *Préfens faits en différens tems par ma Mère*; & quatre billets montans à la somme de 300 livres.

Sur la troisième bourse il y avoit cet écriteau:
„ *Pour mon fils bien aimé*. En reconnoissan-
„ ce de sa soumission à son Père & à moi, de-
„ puis son enfance jusqu'à ce jour 1. Janv. 17...
„ De son amour pour ses sœurs; de la généro-
„ sité de son caractère, qu'il a montrée en par-
„ ticulier, en ne prenant jamais avantage de
„ l'indulgence de ses Père & Mère, si amou-

„ reux de lui, comme unique rejetton d'une
„ ancienne famille, qu'il auroit pu faire tout
„ ce qu'il auroit voulu ; en reconnoissance de
„ son amour pour la vérité, de sa modestie,
„ de son courage, de sa bénéficence, de sa
„ fermété d'ame, de sa docilité, & des autres
„ grandes & aimables qualités, qui donnent
„ une certitude morale qu'il sera un honnête
„ homme. Dieu le veuille, Amen! "

Les Dames portèrent tout de suite cette bourse à leur frère : il la prit ; lut l'écriteau en détournant le visage de ses sœurs à mesure qu'il lisoit... Excellente femme ! Elle parle encore après sa mort, puissent ses pieuses prières être exaucées! dit-il, en levant les yeux. Ouvrant alors la bourse, il y trouva cinq médailles du couronnement de différens Princes, & diverses autres de prix ; une tabatière d'or qui renfermoit trois bagues de diamant : mais ce qui étoit plus précieux pour lui que tout le reste, c'étoit un portrait en miniature de sa Mère ; ressemblant admirablement, me dirent les sœurs ; elles m'ont promis de me le faire voir.

Laissant tout le reste, il le tira avec empressement de sa boëte de chagrin ; le contempla fixement en silence ; le baisa, aïant la larme à l'œil. Il le mit sur son cœur, sortit pour quelques momens, & revint avec un air content.

Les Dames lui dirent ce que contenoient les autres bourses. Elles ajoutèrent qu'elles ne se faisoient pas un scrupule d'accepter les joyaux, mais elles lui offrirent les billets & l'argent.

Il demanda s'il n'y avoit point de directions

parti-

particulières, fur l'une ou l'autre. Elles répondirent que non.

Il les prit & les renverfant fur la table, il mêla ce qu'elles contenoient: il pourroit, dit-il, y avoir quelque différence dans leur valeur: vous les partagerez à préfent également entre vous. Ce portrait, ajouta-t-il, en portant la main fur fon cœur, eft d'un prix infiniment plus grand pour moi que tout ce que contenoient de plus les trois bourfes.

Vous excuferez ces détails, mes chers Parens. Si vous ne les excufez pas, je ne faurois qu'y faire. Nous aimons tous, je crois, à appuyer fur les fujets qui nous plaifent le plus. Ne m'enviez pas mon plaifir. Peut-être le paierai-je. J'admire cet homme plus que je ne puis l'exprimer.

Samedi foir... Et point de fir Charles Grandifon! Oh à la bonne heure!

LETTRE XXI.

Suite.

Quand fir Charles & fes fœurs eurent tout examiné dans l'apartement de leur Père, ils fuivirent Mr. Oldham dans le fien.

Un fort joli apartement! fur ma parole, dit Mifs Grandifon. Comment pouvoit-elle... Elle favoit la fituation où cette malheureufe femme avoit été; maîtreffe dans cette maifon.

Son frère la regarda.......

Ma-

Madame Oldham leur montra des meubles & des tableaux, dont quelques-uns étoient de prix, qu'elle avoit, dit-elle, ſauvé des débris de la fortune de ſon mari; cependant avec le conſentement des créanciers; n'aïant, pour ſon compte, fait aucun tort à perſonne.

Dans ce cabinet, Monſieur, continua-t-elle, eſt tout ce que j'ai dans ce monde. Mr. Grandiſon trouva à propos d'y mettre ſon cachet. Je le priai de m'y laiſſer prendre 50 l. n'aïant que peu d'argent ſur moi; mais il ne le voulut pas: ſon refus, outre ce qu'il avoit d'humiliant, m'a mis dans quelques embarras. Mais, Monſieur, ajouta-t-elle en pleurant, je me remets à votre compaſſion.

Les ſœurs avouoient franchement qu'elles s'endurciſſoient l'une l'autre, en cherchant à la trouver en faute; elles ſe dirent à l'oreille qu'il étoit clair qu'on n'attendoit point de compaſſion d'elles. O qu'il y a de gloire dans la bonté, auſſi bien à cauſe de ſes influences ſur les autres qu'à cauſe d'elle-même! Jamais ces aimables ſœurs, comme Miſs Charlotte l'avouoit une fois, n'eurent tant de nobleſſe d'ame avant le retour de leur frère, qu'elles en ont à préſent.

Comptez, Madame, qu'on vous rendra juſtice, dit ſir Charles. Mr. Grandiſon va un peu vite: mais j'oſe dire qu'il vous auroit rendu juſtice. Il ſe croyoit comme chargé d'un dépot... Vous pourriez avoir dans ce cabinet des Lettres, ou autres choſes où nous n'avons rien à voir.

Rompant alors le ſcellé, je m'en remets à vous, dit-il, pour nous montrer ce que vous croirez

croirez que nous devons voir. Je ne souhaite pas de voir le reste.

Monsieur, ces Dames voudront peut-être...

Oui, Madame Oldham, dit Caroline, elle se mit alors, aussi bien que sa sœur, devant son frère pendant qu'il sortoit du cabinet. Mais il les prit toutes deux par la main, interrompant Caroline....

Non, *Madame Oldham*... dit-il, ôtez les choses qu'il vous plaira; nous resterons dans la Chambre voisine.

En conséquence il les emmena toutes deux.

Vous êtes bien généreux, Monsieur, dit Miss Grandison.

Je voudrois l'être, Charlotte. Les réduits particuliers des Dames ne doivent-ils pas être sacrés?

Mais une telle *créature*, Monsieur, dit Miss Caroline...

Toute créature a des droits à la justice... Les Dames peuvent-elles oublier la décence? Vous voyez qu'elle a été surprise par Mr. Grandison. Elle a essuyé des affronts: elle a été mise dans l'embarras.

Eh bien, Monsieur, si elle veut se rendre justice...

Souvenez-vous, dit-il, avec un regard expressif, de *qui* elle étoit la femme de charge.

Elles avouèrent qu'elles avoient la bouche fermée, (vous deviez bien l'avoir, chères Dames!), mais qu'elles n'étoient pas convaincues. Il est généreux de l'avouër, mes Dames, parce que cette conduite ne vous faisoit pas honneur.

Madame Oldham, les larmes aux yeux, vint offrir

offrir au frère & aux sœurs de les conduire dans son cabinet. Elle trouvèrent qu'elle avoit jetté sur la table, sur les fenêtres, & sur les chaises, des Lettres, des papiers, des dentelles, du fin linge &c.

Les papiers, Monsieur, dit-elle, vous appartiennent. On m'avoit ordonné de les garder en sureté (la pauvre femme, elle n'osoit dire qui le lui avoit ordonné.) Vous verrez, Monsieur, les cachets encore entiers.

Un testament, peut-être, dit-il.

Non, Monsieur, je ne le crois pas; on m'a dit qu'ils regardoient les biens d'Irlande. Hélas! ajouta-t-elle, en s'essuyant les yeux, j'ai raison de penser qu'il n'y a pas eu du tems pour faire un testament.

Je suppose, Madame Oldham, que vous sollicitates un testament.... dit Miss Charlotte.

Ouï, Mesdames, je l'ai fait souvent, je l'avouë.

Je n'en doute pas, dit Miss Caroline.

Et vous faisiez fort prudemment, dit sir Charles. J'ai moi-même toujours un testament sur moi. Je croirois qu'il y a une sorte de présomption à être une semaine sans en avoir un.

Dans ce tiroir, Monsieur, sont l'argent, les certificats, les preuves, que j'ai mis ensemble. Je vous assure, Monsieur, en conscience... dit-elle en tirant tout-à-fait le tiroir.

A quoi monte, Madame Oldham, si je puis prendre cette hardiesse... demanda Caroline.

N'importe, ma sœur Caroline, dit sir Charles, à quoi cela monte. Vous entendez que Madame Oldham dit qu'elle l'a rassemblé en conscience. J'ose dire, que la bonté de mon

Père mettoit ses derniers domestiques même en état de faire des épargnes. Je n'en voudrois pas prendre un que je croirois qui n'en fît pas. Je ne fais point de comparaisons, Madame Oldham, vous êtes une femme de condition.

Les deux Dames se dirent seulement tout bas l'une à l'autre : *Il faut bien le croire!* . . . Y eut-il jamais de si méchantes filles? Je crains que mon Oncle ne se croie justifié par là dans ce qu'il assure qu'une des choses les plus difficiles au monde, c'est de ramener une femme qui a tort. Si cela est vrai généralement, nous devons bien prendre garde de ne pas nous prévenir... Et n'a-t-il pas dit, Lucy, que les meilleures femmes d'ailleurs sont les plus obstinées quand elles ont tort ? Cela peut être ; mais j'espère qu'il accordera que dans ces momens, elles croient avoir raison.

Je crois, dit M^e. Oldham, qu'il y a là près de 1200 l. elle avoit l'air alors, à ce que remarquèrent les deux Dames, de craindre leur censure.

Près de 1200 l., Madame Oldham ! dit Miss Charlotte... Ah ma sœur, que nous aurions été aises quelquefois d'avoir autant de schellings entre nous deux !

Eh quoi, Caroline, & quoi Charlotte ! Jeunes comme vous l'étiez, n'étant pas encore filles faites, & dans la maison de votre Père, aviez-vous besoin d'autre chose que d'argent courant? A présent que vous avez droit à l'indépendance, j'espère que vos réserves ne se borneront pas à 1200 livres.

Elles

Elles firent la révérence, difent-elles, mais cependant elles trouvoient que 1200 l. étoient de grandes épargnes... Chères Dames, comment pouviez-vous oublier, & quelle peine n'auroit-ce pas été pour votre frère de vous le rapeller, que Mᵉ. Oldham avoit deux fils, pour ne pas parler du troifième!

Elle continua en tremblant, il y a là, dit-elle, dans ce tiroir quelques préfens... J'y renonce, fi vous croyez, Mesdames, que je les aie jamais fouhaité : on ne m'en a jamais vu parée qu'une fois. Je ne les porterai jamais, ajouta-t-elle, fe difpofant à ouvrir le tiroir.

Laiffez, Madame Oldham. Les préfens font à vous. L'argent qui eft dans ce tiroir eft à vous. Je ne blâmerai, ni ne diminuerai jamais les bienfaits de mon Père. Il avoit droit de faire ce qu'il lui plaifoit. S'il avoit fait un Teftament, cela n'auroit-il pas été à vous? ... Si vous, Madame Oldham, ou vous, mes fœurs, pouvez me dire quelque chofe que mon Père ait eu feulement l'intention ou quelque défir de faire pour quelqu'un de fes gens, je remplirai cette intention avec autant d'exactitude, que s'il l'eût ordonné dans un Teftament. Ne ferons-nous que la juftice que les loix exigent?... Les loix ne font pas faites pour un homme qui écoute fa confcience.

Bon Dieu, Lucy, que fuis-je auprès d'un tel homme!

* * * *

Ici, (le croirez-vous?) j'ai quitté ma plume, médité, & pleuré de joie. Je penfe que

c'étoit de joie, de ce qu'il y avoit un tel jeune homme au monde ; car que pourroit-ce être d'autre? ... A présent, avec les yeux humides, & en les clignant continuellement, je reprends mon histoire.

Les sœurs avouent qu'elles étoient confondues, mais que le tems n'étoit pas encore venu, où elles devoient approuver de tout leur cœur ce qu'il dit & qu'il fit.

Madame Oldham pleura de sa bonté ; elle pleura, je n'en doute pas, comme pénitente... Si Mesdames, dit-elle, vouloient bien... elle sembloit vouloir leur faire quelque offre... de bijoux, je suppose.

Mes sœurs, Madame Oldham, dit sir Charles en l'interrompant, savent trop ce qu'elles se doivent... Je vous prie, Madame... ajouta-t-il en arrêtant sa main qu'elle avançoit vers le tiroir.

Elle prit d'un autre tiroir 40 l. & quelque autre argent ; Ceci, Monsieur, est de l'argent qui vous appartient. Je l'ai reçu pendant la maladie de sir Thomas. J'ai quelque autre argent ; & je n'avois besoin que de quelques heures pour achever mes comptes, quand on m'a congédiée. Je les achéverai, & vous les présenterai.

Faites entrer cet argent dans ces comptes, Madame Oldham, dit-il en refusant de le prendre.

Voici des Lettres, Monsieur, je ne voudrois pas vous cacher rien. Je ne sai pas, si parmi les choses que je ne souhaite pas que personne voye, il n'y auroit rien qui pût vous intéresser, sur-tout par raport à Mr. Bever, & à Mr.

Fil-

Filmer, & à leurs comptes. J'espère qu'ils sont honnêtes gens... Vous devez voir ces Lettres, je crois.

Aïez la bonté, Madame Oldham, de faire des extraits de ces Lettres, ou de tout autre que vous croirez pouvoir m'intéresser, & aussitôt que vous le pourrez; car ces Messieurs m'ont écrit pour signer leurs comptes, qui, à ce qu'ils disent, ont eu l'approbation de mon Père.

Elle dit alors à sir Charles, comme je l'ai déjà raporté, quel empressement Mr. Bever avoit pour parler à sir Thomas, & combien Mr. Filmer avoit été mortifié de le trouver hors d'état de signer; ce que tous deux disoient être la seule chose qui manquât.

Un honnête homme, dit sir Charles, ne craint point l'examen. Ils n'auront pas besoin de grace. Je n'attends rien d'eux que de juste.

Elle lui montra alors quelques autres papiers, & pendant qu'il les parcouroit, elle passa avec les Dames dans un autre appartement où étoit sa garderobe. Elles m'ont avoué qu'elles furent curieuses de la voir, parce qu'elle avoit toujours fait une grande figure. Elle vouloit les satisfaire, & avoit déjà ouvert une armoire, & quoiqu'avec quelque répugnance tiré une robe, quand sir Charles entra.

Il parut mécontent, & tirant ses sœurs à l'écart: Ce que cette pauvre femme, dit-il, semble occupée à faire, peut-il venir de son propre mouvement? Avouez moi que vous l'y avez engagée. Je ne puis m'imaginer qu'aucune femme en pareilles circonstances puisse étaler ses ajustemens.

Eh bien, l'idée en vient en partie de moi, il faut que je l'avouë, répondit Charlotte.

Elle en vient tout-à-fait, j'espère; & vous ne devez la complaisance de cette pauvre femme qu'à sa situation humiliante. Vous êtes jeunes. Il se peut que vous n'aïez pas bien considéré la chose. Vous imaginez-vous que votre curiosité vous procureroit quelque plaisir? Ne savez-vous pas ce qu'on doit attendre de la magnificence & de la bonté de celui dont vous devez respecter la mémoire?

Elles rentrèrent en elles-mêmes, rougirent, & prièrent M^e. Oldham de fermer l'armoire. Elle le fit, & parut bien aise d'être dispensée de cette tâche mortifiante.

Ah, ma Lucy, je crains une chose: c'est que sir Charles Grandison, tout poli qu'il est avec nous toutes, ne pense qu'en général nous sommes des créatures fort méprisables. Je voudrois savoir qu'il pense ainsi; & cela pour deux raisons; pour avoir quelque chose à blâmer en lui, & pour avoir la gloire de pouvoir m'assurer moi-même, qu'il seroit convaincu de son erreur s'il connoissoit ma Grand-Mère, & ma Tante.

Vous étonnez-vous, Lucy, que ces sœurs dont les ames ont ainsi été développées, & aggrandies par l'exemple d'un tel frère, qui est venu briller tout d'un coup, pour ainsi dire, à leurs yeux de l'éclat d'une bonté accomplie, étant parti lorsqu'il n'étoit que petit garçon, vous étonnez-vous que dans toutes les occasions, elles éclattent en transports lorsqu'elles parlent de leur frère? Miss Grandison peut bien mé-

méprifer fes Amans, quand elle penfe à lui & à eux en même tems.

Dimanche nous avons appris que fir Charles eft en ville: il n'y revint que hier au foir. Ses fœurs font encore plus intriguées que moi à ce fujet.... Mais quelle raifon ai-je de m'en inquiéter? Mais je dis de lui comme de Lady D. Il eft fi bon qu'on voudroit être bien avec lui... Et puis vous favez qu'il eft mon *frère*.

LETTRE XXII.

Suite.

Après que fir Charles eut tout examiné dans cette maifon, & pris note des papiers, Lettres, &c. & après avoir renfermé dans une chambre la vaiffelle d'argent, & les autres chofes de prix, il ordonna aux domeftiques de porter dans l'appartement de M^e. Oldham, toutes les chofes qui lui appartenoient: il lui en donna la clef, & recommanda à la femme de charge de l'aider à les faire tranfporter, à fa commodité, & de la laiffer aller & venir, en tout tems, avec la même liberté, & la même civilité que fi elle n'avoit jamais quitté la maifon.

Comme la pauvre femme fit la révérence, & pleura! j'en fuis fure. Je crains que les chères filles n'aient eu alors quelque mouvement de dépit, & qu'elles n'aient peut-être laiffé échapper quelques murmures, car leur frère leur dit alors: Vous pouvez voir dans la juftice que je

tâche de rendre à ceux qui n'ont que la justice à prétendre de moi, une preuve, que je ferai plus que ce qui est juste pour mes chères sœurs; & vous auriez déjà reçu les fruits de l'amour que je vous porte, si je n'avois craint que la prudence ne resserrât mes intentions: dès que je saurai ce que je peux faire, je le ferai; & je vous prie de compter sur beaucoup: si je le puis, je passerai vos esperances.

Mes chères sœurs, continua-t-il, en prenant une main de chacune, je suis fâché que vous aïez été laissées en mon pouvoir. La meilleure des femmes l'avoit toujours craint, ce doit être une peine avec des sentimens aussi élevés que les vôtres. Mais sitôt que je le pourrai, je vous mettrai dans une indépendance absolue de votre frère, afin que vos actions & votre conduite soient entiérement à vous.

Surement, dit Caroline, pleurant aussi bien que sa sœur, nous devons regarder comme la plus grande félicité, d'être au pouvoir d'un tel frère. Pour nos sentimens, Monsieur....

Elle ne put en dire davantage; & Charlotte continuant ce que sa sœur avoit commencé; O le meilleur des frères, dit-elle, nos *sentimens*, autant qu'il sera possible, j'en puis répondre pour toutes deux, seront toujours réglés à l'avenir sur les vôtres. Pardonnez ce que vous avez vu de mal en nous;... Mais nous souhaitons de dépendre de votre bonté, nous ne pouvons, ni ne voulons être indépendantes de vous.

Nous parlerons de cela, dit-il, quand nous pourrons faire plus que parler. Je m'informerai de vos inclinations, Caroline, & des vô-

tres,

tres, Charlotte, au même moment que je faurai ce que je peux faire pour vous y fervir: en attendant prenez vos mefures, en comptant fur tout ce qui dépendra de moi; banniffez toute inquiétude. Un de mes plus grands plaifirs fera de vous voir toutes deux heureufement mariées.

Elles ne m'ont pas dit, en me racontant cela, qu'elles fe fuffent jettées à fes pieds, comme à ceux du meilleur des Pères, auffi bien que d'un frère: mais je m'imagine qu'elles le firent.

Il dit enfuite en prenant congé de M. Oldham; je ferois bien aife, Madame, de favoir comment vous difpoferez de vous: toute perfonne malheureufe a droit aux bons offices de ceux qui font dans des circonftances moins embaraffantes. Quand vous ferez arrangée, je vous prie, faites moi favoir comment: fi vous m'informez de l'état de vos affaires, & de ce que vous vous propofez de faire par raport à ceux qui doivent être les prémiers objets de vos foins, votre confiance en moi ne fera pas mal placée.

Et je vous prie, demandai-je à ces Dames, je vous prie, que dit M. Oldham? Comment fe conduifit-elle dans ce moment?

Notre Harriet eft étrangement occupée de l'hiftoire de M. Oldham, dit Mifs Grandifon... Vous pouvez être fure qu'elle pleura beaucoup; elle joignit les mains, & fe mit à genoux pour prier Dieu de le benir, &c.... Elle ne pouvoit pas faire autrement.

Voyez, Lucy!... Mais, ma Grand-Mère, mais, ma Tante, fuis-je blâmable? Eft-il incompatible avec la vertu la plus rigide, d'être touchée d'une pareille hiftoire? La vertu elle-

même ne peut-elle pas avoir pitié de ceux qui sont tombés? ... O, ouï, elle le peut; je suis bien sure que vous & sir Charles Grandison direz qu'elle le peut. Il y a quelque tems que je me trouvois une pauvre créature, comparée à ces deux Dames: mais à présent je crois que je les vaux bien à quelques égards... Mais elles n'ont pas eu une Grand-Mère & une Tante comme j'ai eu le bonheur de les avoir: elles étoient fort jeunes quand elles perdirent leur excellente Mère: leur frère n'est revenu que depuis peu; & c'est son excellence supérieure, qui comme la chaleur du soleil, a manifesté, & fait sortir ces tâches, qui auparavant étoient presque imperceptibles.

Sir Charles pria M^e. Oldham de lui donner par écrit ce qu'elle se proposoit de faire pour elle, & pour ceux qui étoient sous ses soins. Elle le fit dès qu'elle en eut le loisir: c'étoit d'aller à Londres pour l'éducation des jeunes gens; de convertir en argent, les bijoux, les habits, & la vaisselle qu'elle croyoit au dessus de sa nouvelle situation; & de vivre retirée dans une petite maison. Elle donnoit une estimation de ce qu'elle possedoit: les Dames ne savent pas à quoi cela montoit; mais elles savent que leur frère lui fait une pension pour les fils qu'elle a eu de son Père; & elles ne doutent pas qu'il ne leur fasse encore plus de bien quand ils seront en âge d'être poussés dans le monde.

Ces Dames croient que c'est un encouragement à une vie coupable. Je n'oserois prononcer là-dessus, parce que je puis paroitre partiale pour cet homme généreux. Mais je serois bien

bien aise de savoir le sentiment de mon Oncle. Ce qu'on peut dire cependant, c'est que sir Charles Grandison n'a pas des vices à couvrir par l'étendue de sa charité, & de sa bénéficence. Si ce n'est pas bonté en lui, c'est grandeur; & si cela n'est pas loüable, c'est le premier exemple que j'aie connu, où la bonté & la grandeur d'ame puissent être séparées.

Le frère & les sœurs allèrent après cela à la maison de Grandison; & sir Charles y fut charmé du bon ordre où il trouva toutes choses.

LETTRE XXIII.

Suite.

Les Dames racontèrent ensuite la conduite de sir Charles avec les deux Intendans.

Je n'entrerai pas dans de grands détails sur cet article.

Sir Charles aïant trouvé que son Père avoit laissé à chaque Intendant l'examen des comptes de l'autre, il examina le tout lui-même, & quoiqu'il leur passât différens articles qu'ils ne pouvoient prouver, il leur fit reconnoitre que la balance étoit beaucoup plus considerable en sa faveur, qu'ils ne l'avoient faites dans leurs comptes. Il fit usage de cette découverte auprès de ses sœurs; vous voyez, leur dit-il, que mon Père n'étoit pas si prodigue que quelques personnes le croyoient. Il avoit des associés qui partageoient son bien, & j'ai des raisons de

penser qu'il a souvent payé l'intérêt de son propre argent.

En reglant ses comptes avec Filmer, il découvrit le traité avec Miss Obrien. Mr. Filmer, par surprise, avoit amené cette belle fille en présence de sir Charles; il avoua à ses sœurs que c'étoit une charmante créature.

Mais quand la Mère & la Tante virent qu'il l'admiroit seulement comme une belle peinture, elles insistèrent sur la promesse que sir Thomas avoit faite d'épouser Miss Obrien en sécret; & elles produisirent deux Lettres qu'il lui avoit écrites, qui sembloient autoriser cette idée. Sir Charles fut affligé de ce traité pour la mémoire de son Père, & beaucoup plus en trouvant que cet infortuné étoit allé à sa terre d'Essex, aïant la tête & le cœur pleins de ce projet, quand il fut surpris par sa dernière maladie.

Filmer proposa une entrevuë entre sir Charles, la Mère, la Tante & lui, à la maison de la Tante à Palmall. Sir Charles souhaitoit fort de cacher au public cette foiblesse de son Père. Il accepta l'entrevuë; mais avant que d'entrer en matière, il souhaita d'avoir une demi-heure de conversation avec Miss Obrien en particulier; loüant en même tems sa beauté, comme elle le méritoit.

Elles se flattèrent qu'elle pourroit faire impression sur le cœur d'un homme si jeune & si vif; & lui accordèrent sa demande. Sous prétexte de la préparer à une visite si peu attendue, la Tante lui fit sa leçon. Mais sir Charles au-lieu de se laisser prendre, en tira des aveux qui lui découvrirent suffisamment l'infamie de leurs vuës.

Il

Il rejoignit la compagnie, ramenant la jeune fille par la main. Il repréſenta à la Mère l'indignité du rolle qu'elle avoit joué dans cette affaire, d'une manière ſi forte, qu'elle en tomba en pamoiſon. La Tante fut effrayée. La jeune créature pleuroit, & promit d'être ſage.

Sir Charles leur dit, que ſi elles vouloient lui rendre les deux Lettres de ſon Père, & promettre ſolennellement de ne pas ouvrir la bouche ſur cette affaire, & de procurer un mari honnête homme à la fille, il lui donneroit 1000 l. le jour de ſon mariage; & que ſi elle étoit une brave femme, il lui feroit encore plus de bien.

Filmer vouloit ſe juſtifier d'avoir eu aucune part à ce qu'il y avoit de noir dans ce complot. Sir Charles ne parut pas empreſſé à le pénétrer, & à le confondre; mais il laiſſa le tout à ſa conſcience. Et aïant fait auparavant différentes objections contre ſes comptes, qui ne pouvoient pas être auſſi bien éclaircies en Angleterre, il alla en Irlande avec Filmer: il y regla promtement toutes choſes à ſa propre ſatisfaction, & le congédiant avec plus de bonté qu'il ne le méritoit, il ſe chargea lui-même de l'adminiſtration de ces terres, & donna ſes ordres pour différentes améliorations, qui doivent vraiſemblablement raporter beaucoup.

A ſon retour il apprit que Miſs Obrien étoit malade de la petite verole. Il n'en fut pas fâché pour l'amour d'elle. Son viſage en fut un peu gâté, mais elle étoit encore jolie & gentille. Elle eſt à préſent ſage, & heureuſement mariée avec un Marchand, près du quarré de

Golden, qui l'aime tendrement. Sir Charles ajouta à la somme qu'il lui avoit promise, 100 l. pour ses habits de nôces.

Une partie de son bonheur, & de celui du mari, c'est que la Tante se croyant deshonorée par cette alliance, ne va jamais la voir, & la Mère est retournée en Irlande près de son mari, fort mécontente de sa fille par la même raison.

Pendant qu'on traitoit ces matières, sir Charles n'oublia pas de s'informer des démarches qu'on avoit faites par raport à l'alliance proposée entre lui & Lady Frances N.

Il fit la première visite au Père & au frère de la Dame.

Tout ce que les sœurs savent de l'affaire, c'est que le traité fut entiérement rompu à la première visite. Leur frère cependant parle de la Dame & de toute la famille avec beaucoup de consideration. On sait que la Dame l'estime beaucoup: son Père & son frère en parlent par-tout avec de grands éloges. Lord N. l'appelle le jeune homme le plus accompli de l'Angleterre; & je crois, Lucy, qu'il l'est effectivement. Sir Charles Grandison, disoit une fois Lord N., sait mieux s'assurer des amis en refusant, que les autres en accordant.

Lady L. & Miss Grandison, qui comme je l'ai déjà dit, favorisent une autre Dame, ont dit une fois à leur frère, que le Comte & son fils Lord N. célébrent si constamment ses loüanges, qu'elles ne peuvent s'empêcher de croire qu'il épousera un jour Lady Frances. Sa réponse fut: La Dame a infiniment de mérite, *mais cela ne peut être.*

Je

Je voudrois qu'il dît, ce qui *peut* être, afin que nous sçussions.... Ah, ma Lucy, je ne sai ce que je voulois dire.

LETTRE XXIV.

Suite.

Je continue l'histoire de la famille.

Sir Charles n'oublia pas à son arrivée en Angleterre, de faire au plutôt une visite à Lord W. frère de sa Mère, qui étoit alors à sa maison près de Windsor.

Je vous ai dit que Milord avoit pris du dégout pour lui sans autre raison que parce que son Père l'aimoit. Lord W. avoit la goute quand son neveu l'alla voir, mais il fut d'abord admis en sa majestueuse présence. Le premier salut fut d'un côté respectueux, de l'autre froidement civil. Milord parcouroit souvent son neveu de la tête aux pieds, comme s'il eût eu peur de l'aimer, je suppose, mais qu'il n'eût su comment s'en défendre. Il se plaignit de sir Thomas. Sir Charles lui dit que c'étoit une chose très-desagréable pour lui, d'entendre parler mal de son Père. Il pria Milord de supprimer ces sortes de reflexions. Mon Père n'est plus, dit-il: je ne souhaite pas d'entrer dans les différens qu'il peut y avoir eu entre lui & vous, Milord. Je viens vous rendre mes devoirs à cause de ce que je dois à la mémoire de ma Mère; & je crois que cela se peut

faire sans blesser celle de mon Père.

C'est fort bien dit, répondit Milord; mais je crains, mon Parent, à votre air & à vos manières, & à vos *discours* aussi, que vous n'aïez une bonne portion de la hauteur & de la fierté de votre Père.

Je respecte mon Père, Milord, pour l'élévation de ses sentimens. Il se peut qu'il ne l'ait pas toujours montrée de la manière, dont vous, Milord, & ses autres Parens l'auroient souhaité: mais il avoit les sentimens d'un homme de cœur; & pour moi, Milord, je vais vous aider tout-d'un-coup à connoitre mon caractère. Je suis à la vérité très-fier. Je ne puis m'abaisser à flatter, & encore moins les Grands & les Riches. Trouvant qu'il est difficile de guérir ce défaut, toute mon application est de le diriger à des fins loüables; & j'espère que je suis trop fier pour faire aucune chose indigne du nom de mon Père, ou de la vertu de ma Mère.

Comment, Monsieur, dit-il, en le regardant de la tête aux pieds, votre Père dans toute sa vie n'a jamais rien dit d'aussi beau.

Vous ne connoissiez pas mon Père, Milord, comme il méritoit d'être connu. Quand il y a de la mesintelligence entre deux personnes, quoique Parens, il ne faut pas chercher à connoitre l'un par le portrait qu'en fait l'autre. Mais, Milord, comme je l'ai dit, ceci est une visite de devoir; je n'ai rien à vous demander que votre estime, & seulement autant que je la mériterai.

Milord fut fâché. „ Vous n'avez rien à me „ demander!" répéta-t-il; permettez moi de

vous dire, Monsieur l'*indépendant*, que je n'aime point vos propos. Vous pouvez vous retirer, s'il vous plait: quand je voudrai vous revoir, je vous le ferai dire.

Votre serviteur, Milord. Et permettez moi aussi de vous dire, que je ne reviendrai pas chez vous, jusqu'à ce que vous me fassiez demander. Quand vous le ferez, j'obéirai avec joie aux ordres du frère de ma Mère, malgré la réception desobligante de Milord W.

Dès le jour suivant, Milord apprenant qu'il étoit encore à Windsor, pour y voir ce qu'il y avoit de curieux, l'envoya chercher. Il vint sur le champ: Milord lui témoigna beaucoup de satisfaction de la promptitude avec laquelle il étoit venu, & s'excusa de ses procedés du jour précedent. Il l'appella son neveu, & jura qu'il le trouvoit précisement tel qu'il souhaitoit de le voir. Votre Mère, continua-t-il, avoit coutume de dire que vous auriez pu faire avec elle tout ce que vous auriez voulu, quand même vous n'auriez pas été raisonnable. Et je vous prie de ne point me demander de faveur qu'il ne soit convenable de vous accorder; de peur que je ne sois fâché après vous l'avoir accordée, & que je ne mette en doute ma propre prudence, ce qu'on ne fait pas volontiers.

Il lui demanda alors quel plan de vie il se proposoit. Il lui dit qu'il étoit résolu de se défaire de ses chevaux de course & de chasse, & de ses chiens, aussitôt qu'il le pourroit; qu'il vouloit faire la revuë de ses bois de haute futaie, & vendre ce qu'il y avoit de moins bon;

qu'il

qu'il ne doutoit pas qu'une partie de ceux du Comté de Hamp ne lui rendissent beaucoup; mais que pour chaque chêne qu'il couperoit, il vouloit en planter un autre pour la postérité. Il étoit déterminé, dit-il, à louër la maison d'Essex, & même à vendre les terres qu'il y avoit, si cela étoit nécessaire pour purger les hypothèques sur ses terres d'Irlande, qu'il croyoit qu'on pouvoit beaucoup améliorer.

Milord lui demanda ce qu'il se proposoit de faire pour ses sœurs, qui se trouvoient laissées absolument en son pouvoir.

Les marier, Milord, aussitôt que je le pourrai. J'ai beaucoup d'estime pour Lord L. Ma sœur ainée l'aime : je m'informerai de ce qu'il lui faudroit pour s'arranger, & je le donnerai, si je le puis, pour son mariage avec elle. Je tâcherai de rendre aussi la cadette heureuse. Et quand ces deux points seront réglés, je penserai à moi, mais non point auparavant, parce que je ne veux pas tromper la famille avec laquelle je m'allierai.

A merveilles, à merveilles ! dit Milord en pleurant de joie. Comme je veux être sauvé, j'ai de bonnes intentions pour..., pour... Il s'arrêta là.

Je ne vous demande que votre approbation, Milord, ou vos corrections si j'ai tort. Mon Père a eu grand soin de mes intérêts. Il connoissoit mon cœur, autrement il auroit été plus inquiet pour ses filles. Je ne trouve pas que ma situation doive être fort étroite : si elle l'est, je saurai m'y borner, & même faire des réserves. Je veux faire une vertu de mon orgueil à

cet

cet égard. Je ne puis me résoudre à avoir des obligations: je tâcherai d'être juste: ensuite, si je le puis, je serai généreux. C'est un autre sorte d'orgueil que j'ai. Je vous ai dit, Milord, que si je ne puis m'en corriger, je tâcherai du moins de le rendre innocent.

A merveilles, à merveilles! cria encore Milord; & il lui jetta ses bras autour du col, & le baisa, quoiqu'il criât en même tems parce qu'il s'étoit fait mal à son genou gouteux.

Et puis, & puis, dit Milord, vous vous marierez vous-même. Et si vous faites un mariage raisonnable, bon Dieu! quel grand homme vous serez!... Et que je vous aimerai!..... Avez-vous quelque pensée de mariage, neveu?... Consultez moi dans votre traité... &... &... & vous m'obligerez beaucoup. A présent je crois que je trouverai que le nom de Grandison sonne fort bien. Quelle belle chose pour un jeune homme de faire revivre la prudence de sa Mère tant d'années après sa mort, & de réparer les folies de son Père! Votre Père n'en a pas bien usé avec moi. Il faut me permettre d'en dire quelquefois mon sentiment.

C'est le seul point, Milord, sur lequel je peux différer avec vous.

Eh bien, eh bien, nous ne différerons pas... Une chose seulement, mon cher neveu, si vous vendez, donnez moi la préférence: votre Père me disoit qu'il aimeroit mieux hypothéquer à tout autre homme sur la terre, qu'à moi. J'ai trouvé cela fort mauvais.

Il y avoit de la mesintelligence entre vous, Milord: mon Père avoit le cœur haut. Il pouvoit

voit croire qu'il y auroit un air intéressé à vous demander quelque faveur. Les petites ames aiment quelquefois mieux être redevables à des Parens, dans l'esperance qu'ils exigeront le paiement avec moins de rigueur que des étrangers.

Ah neveu, neveu! C'est bien le bon côté de la chose.

A la vérité, Milord, ce seroit un motif pour moi, d'éviter de vous importuner dans le besoin, si je m'y trouvois. Il peut naître des méfiances, par la possibilité d'être ingrat, quand il n'y auroit peut-être pas lieu au soupçon, si le cœur étoit connu.

Cela est bien dit, mon neveu. Cependant, personne ne doit craindre de se lier avec un jeune homme comme vous. Mais que feriez-vous comme créancier? Verriez-vous avec peine un homme qui auroit besoin de vous?

O non!... Mais en ce cas je me déterminerois par la prudence. Si mon ami se regardoit lui-même comme la première personne dans notre amitié, & moi comme la seconde seulement dans des cas qui pourroient déranger ma fortune, & me mettre hors d'état de suivre mes sentimens par raport à mes autres amis, je lui ferois connoitre qu'il a aussi mauvaise opinion de mon jugement que de ma justice.

Lord W. fut charmé des principes de son neveu. Il prophétisa plusieurs fois que ce seroit un grand homme.

Sir Charles exécuta avec une expédition étonnante, tous les plans dont il avoit parlé à son Oncle; & la vente des bois qu'il coupa dans le Comté de Hamp, & qui pouvoient être

trans-

transportés aisément par eau, lui valurent une somme considerable.

J'ai dit que quand sir Charles partit de Florence pour aller attendre à Paris la permission de revenir en Angleterre, il avoit laissé sa pupille, Miss Jervois, sous la garde du bon Dr. Bartlet. Il les fit venir bientôt après, & plaça la jeune Dame chez une honnête veuve qui avoit trois filles fort sages, lui permettant de tems en tems de venir voir ses sœurs, qui l'aimoient tendrement comme je vous l'ai dit. Je dois vous dire à présent qu'elle me sollicite humblement de lui procurer le bonheur d'être toujours avec Miss Grandison. Elle sera, ditelle, la meilleure fille du monde, si on lui accorde cette faveur. Aucun mot d'avis, soit de son tuteur, soit de Miss Grandison, soit de Lady L. ne sera perdu... Et d'ailleurs, dit-elle encore, quelque bonnes femmes que soient Mrs. Lane & ses filles, quelle protection puis-je trouver dans des femmes, si ma malheureuse Mère entreprend de m'avoir, comme elle en menace continuellement?

Quel nouveau monde s'ouvre à mes yeux, ma Lucy, par les liaisons qu'il m'est permis d'avoir avec cette famille! Dieu veuille que votre pauvre Harriet ne paie pas trop cher cette connoissance! Je crois que vous pensez qu'elle la paieroit trop cher, si elle étoit *embourbée dans une passion sans esperance.*

LET-

LETTRE XXV.

Suite.

Lord L. vint d'Ecoſſe à Londres deux ou trois mois après l'arrivée de ſir Charles. Sa première viſite fut au jeune Baronet, qui ſur l'aveu que lui fit Milord de ſa paſſion pour ſa ſœur, & celle-ci de ſon eſtime pour Milord, le préſenta à elle, joignit leurs mains, & les tenant dans les ſiennes, De tout mon cœur dit-il, je joins vos mains, puisque vos dignes cœurs ſont unis. Faites moi l'honneur dès ce moment, Milord, de me regarder comme votre frère. J'ai trouvé que mon Père étoit un peu embaraſſé dans ſes affaires. Il aimoit ſes filles, & peut-être ne ſe ſoucioit-il pas qu'elles ſe miſſent ſitôt ſous une autre protection : mais s'il eût aſſez vécu pour s'arranger, je ne doute pas qu'il ne les eût renduës heureuſes. Il m'a laiſſé cettte tâche, je la remplirai.

La joie empêchoit ſa ſœur de parler. Les larmes de Milord étoient prêtes à couler.

Mon Père, continua ſir Charles, m'a informé dans une de ſes Lettres de l'état de vos affaires, Milord. Comptez ſur tout ce que je pourrai faire, promettez, engagez, entreprenez : le frère eſpère de vous mettre à votre aiſe ; la ſœur vous rendra heureux.

Miſs Charlotte étoit vivement touchée de cette ſcène ; & levant les mains & les yeux, el-

elle pria Dieu de rendre le pouvoir de ſon frère auſſi grand que ſon cœur. Tout le monde, dit-elle, ſeroit alors rendu plus heureux par ſa bonté, & par ſon exemple.

Vous étonnez-vous à préſent, mon cher Mr. Reeves, que Miſs Grandiſon, Lady L. & Lord L. ne ſachent comment renfermer leur reconnoiſſance quand on parle de ce frère bienfaiſant?

Et ma Charlotte, dit-il, en ſe tournant vers elle, & regardant Miſs Caroline, ne connoit-elle pas quelque heureux mortel que ſon cœur puiſſe diſtinguer? Vous m'êtes également chères, mes ſœurs. Faites moi votre confident, Charlotte. Votre inclination réglera mon choix.

Chère Miſs Grandiſon, pourquoi m'avez-vous trompée en me vantant votre ouverture de cœur avec un tel frère? Qu'auriez-vous à faire de réſerves avec lui?... Et cependant, il eſt clair que vous ne lui avez pas développé tout votre cœur, il ſemble le croire auſſi. Et vous êtes à préſent mal à votre aiſe, parce qu'il vous a inſinué quelque choſe de pareil!

Deux mois avant le mariage, ſir Charles mit un papier cacheté dans la main de ſa ſœur. Recevez ceci, dit-il, ma chère Caroline, comme une choſe que la bonté de mon Père auroit fait pour vous par complaiſance pour ma Mère, ſi nous avions eu le bonheur de la conſerver. En donnant une main à Milord, faites lui ce préſent de l'autre; & faites vous des droits à la reconnoiſſance dont je ſais que ſon digne cœur ſera pénétré par ce double don. Je n'ai fait que mon devoir: j'ai ſeulement rempli un arti-

cle

de du Testament, que j'ai fait dans ma tête pour mon Père, puisqu'il n'a pas eu le tems de le faire lui-même.

Il l'embrassa, & sortit, avant qu'elle rompît le cachet: elle y trouva en billets la somme de 10000. livres.

Elle se laissa tomber sur une chaise, & fut pendant quelques momens hors d'état de se remuër: s'étant un peu remise, elle courut après son frère. On lui dit qu'il étoit dans l'appartement de sa sœur: elle ne l'y trouva pas, mais elle y trouva Charlotte en pleurs; sir Charles venoit de la quitter. Qu'a donc ma Charlotte?

O ce frère, ma Caroline!... Il est impossible de soutenir sa bonté, sa générosité. Voyez cet acte; voyez ce papier qui est dessus. Elle le prit, & lut ces mots:

„ Je viens de payer à ma sœur Caroline, la „ somme que je crois qu'elle auroit eu droit „ d'attendre de la bonté de mon Père, & de „ la situation de ses affaires, s'il avoit eu le „ tems de les arranger, & de faire un Testa„ment. J'ai une confiance entière dans la pru„dence de ma Charlotte; & je lui assure par „ l'acte ci-joint, d'une manière irrévocable, „ l'indépendance par raport à la fortune à la„quelle je crois qu'elle a droit depuis la mort „ de mon Père. C'est pourquoi, n'aïant agi „ que comme exécuteur, je ne prétends d'autre „ mérite que d'avoir rempli le Testament qu'au„roit fait sans doute mon Père, ou ma Mère, „ lequel que ce fût des deux qui eût survécu, „ s'il en avoit eu le tems. Chérissez donc leur „ mémoire avec reconnoissance. Souvenez-vous

„ qu'en

„ qu'en vous mariant, vous changez le nom de
„ Grandison. Cependant avec tout mon or-
„ gueil, qu'est-ce que le nom?.... Que l'é-
„ poux que vous choisirez soit digne de vous;
„ & quel que soit celui à qui vous donnerez
„ des droits sur votre cœur, je l'embrasserai
„ comme le frère de

„ *Votre dévoué*

„ CHARLES GRANDISON."

L'acte lui assuroit la même somme qu'il avoit donnée à sa sœur, & elle portoit intérêt.

Les deux sœurs se félicitèrent, & pleurèrent l'une sur l'autre, comme si elles eussent été dans la plus grande affliction.... surement elles étoient dans la peine.

Caroline trouva son frère, mais quand elle fut près de lui, elle ne put pas dire un seul mot de tout ce qu'elle avoit voulu dire. Tombant sur un genoux, elle le benit dans le cœur, pour Lord L., comme elle l'avouoit, aussi bien que pour elle-même, mais elle ne put exprimer sa reconnoissance que par ses mains & ses yeux levés vers le Ciel.

Comme il venoit de la relever & de la faire asseoir, Charlotte entra, également reconnoissante. Il la fit placer à côté de sa sœur, & prenant une main de chacune, il leur parla ainsi.

Mes chères sœurs, vous êtes trop sensibles à ces preuves que je vous devois de mon amour fraternel. Il a plu à Dieu de nous retirer notre Père & notre Mère. Nous sommes plus que frères & sœurs, & nous devons suppléer les relations qui nous manquent. Regardez moi

seu-

seulement comme l'exécuteur d'un Testament qui auroit dû être fait, & qui l'auroit peut-être été, si le tems l'eût permis. Ma fortune est plus considerable que je ne l'avois cru, plus grande, j'ose dire, que mon Père ne croyoit qu'elle le seroit. Un frère en aïant le pouvoir ne pouvoit moins faire que je n'ai fait. Vous ne pouvez comprendre combien vous m'obligerez, si vous ne dites jamais un mot de ceci. Vous agirez avec moins de dignité qu'il ne convient à mes sœurs, si vous regardez ce que j'ai fait autrement que comme votre droit.

O ma Tante! aïez la bonté de faire préparer mon apartement à la maison de Selby. Il n'y a pas moyen de vivre au milieu de l'éclat de la gloire de cet homme! Mais pour la consolation des gens, il semble avoir un défaut, & il l'a-vouë... Cependant l'aveu n'efface-t-il pas ce défaut? O non, car il ne prétend pas s'en corriger: ce défaut c'est l'orgueil. Remarquez-vous quelle importance il donne de tems en tems au nom qu'il porte? Comme tout à l'heure, *la dignité*, dit-il, *qui convient à mes sœurs!*.... Orgueilleux mortel!.... O ma Lucy! il est orgueilleux, *trop* orgueilleux, je crains, & dans une fortune *trop* considerable..... Que voulois-je dire?..... Cependant, je sai bien qui voudroit faire son étude de le rendre le plus heureux des hommes.... Epargnez moi, épargnez moi ici, mon Oncle; ou plutôt, omettez ce passage, Lucy.

Sir Charles, huit mois après la mort de son Père, donna Caroline de sa propre main à Lord L.

Charlotte a deux soupirans, Lord G. & sir Wal-

Walter Watkyns, comme je vous l'ai dit; mais elle ne goûte ni l'un ni l'autre.

Lord L. emmena sa femme en Ecosse, où elle fut fort admirée, & caressée par sa famille. Que le tems de leur retour fut heureux pour votre Harriet, puisqu'il amena sir Charles & Miss Grandison à Colnebrooke pour y préparer leur réception.

Sir Charles accompagna Milord, & Lady L. jusqu'à Yorck, où il fit une visite à Miss Eleonor Grandison, la sœur de son Père, qui demeure là. Elle languissoit de le voir, aïant ouï parler de sa bonté envers ses sœurs, & envers tous ceux qui ont quelque chose à faire avec lui: elle fut charmée d'avoir cette occasion de féliciter, de benir, & d'applaudir son neveu.

Que de choses j'ai encore à vous dire de cet *étrange* homme! Il faut que je lui dise des injures.

Je m'informai ensuite de l'histoire du Docteur Bartlet. Mais les Dames me dirent que comme elles ne la savoient pas toute, elles me renvoyoient au Docteur lui-même. Elles en savoient assez cependant, dirent-elles, pour le respecter comme un des hommes du plus grand mérite, & des plus pieux. Elles croient qu'il sait tous les sécrets de cœur de leur frère.

Il est étrange, il me semble, que ces sécrets soient si profonds. Cependant, il n'y a rien de si rébutant, ni dans sir Charles, ni dans le Docteur, qu'on ne puisse leur faire quelques innocentes questions. Cependant je n'avois pas coutume d'être si curieuse. Pourquoi le serois-je plus que ses sœurs?... Cependant des étran-

gers qui viennent à se lier dans une famille d'un mérite extraordinaire, sont, je crois, plus curieux des affaires, & des détails de cette famille, que ceux qui en sont partie. Et quand ils n'ont pas d'autre motif de curiosité que le désir d'approuver & d'imiter, je ne vois pas le grand mal qu'il y auroit.

J'étois aussi fort curieuse de savoir quels étoient dans un âge si jeune, (car sir Charles n'avoit pas alors dix-huit ans) les défauts qu'il trouva dans son Gouverneur. Il paroit que non seulement cet homme étoit débauché lui-même, mais que pour n'avoir pas à craindre son élève, il tendoit des piéges à sa vertu, auxquels il eut cependant le bonheur d'échaper, quoique dans un âge où généralement l'on n'est pas sur ses gardes. Cet homme étoit aussi querelleur, & yvrogne; & cependant, comme sir Charles l'avouoit alors à ses sœurs, il paroissoit si singulier à un jeune homme de trouver des défauts à son Gouverneur, que, par égard pour les apparences, aussi bien que pour le personnage, il se faisoit beaucoup de peine de se plaindre, jusqu'à ce qu'il devint insupportable. On me dit, comme une chose qui faisoit beaucoup d'honneur à la franchise, & à la grandeur d'ame du jeune Grandison, que quand à la fin il se trouva obligé de se plaindre à son Père de ce méchant homme, il lui donna une copie de la Lettre qu'il avoit écrite en même tems qu'il la fit partir. Vous pouvez, Monsieur, lui dit-il, faire l'usage qu'il vous plaira de la connoissance de cette démarche. Vous voyez de quoi je vous accuse, je n'ai rien aggravé. Prenez garde

seu-

ſeulement, que comme je ne vous ai donné aucun avantage ſur moi par ma mauvaiſe conduite, vous ne faſſiez une plus mauvaiſe figure encore dans ma replique, ſi vous m'obligez à juſtifier mes accuſations. Mon Père aime ſon fils. Il faut qu'il me traite comme ſon fils. Une conteſtation ne pourroit ſè terminer en votre faveur.

Mais ſur les informations que l'on prit de cé méchant homme, qui avoit voulu corrompre les mœurs du plus aimable jeune homme du monde, informations que le fils avoit prié ſon Père de prendre avant que d'avoir aucun égard à ſes plaintes, ſir Thomas le congédia, & écrivit à ſon fils qu'il n'auroit point d'autre Gouverneur à l'avenir que ſa propre ſageſſe.

Voici en peu de mots l'hiſtoire de Miſs Jervois.

Elle a eu un des meilleurs Pères. Sa Mère eſt une des plus méchantes femmes ; un vrai dragon, une jureuſe, une yvrogne, impudique... Pauvre Miſs Jervois!... Je vous ai dit que ſon Père, qui étoit un homme doux, avoit été obligé de quitter ſon païs, pour éviter cette femme; cependant elle veut avoir ſa fille ſous ſa tutelle... Quelle horreur!... Elle a donné bien de l'embarras à ſir Charles. Il s'attend à en avoir encore davantage... Pauvre Miſs Jervois!

Sa fortune eſt conſiderable. Ces Dames diſent qu'elle n'a pas moins de 50000. l. ſon Père négocioit au Levant & en Italie; & ſir Charles par ſon adminiſtration a fait monter ſon bien à cette ſomme, en recouvrant quelques

milliers de livres que Mr. Jervois croyoit perduës.

* *

Quoique j'aie écrit presque jour & nuit, & les Dames, qui voyoient avec quel plaisir je le faisois, m'aient accordé beaucoup de tems, je vous ai raconté aussi briévement que je l'ai pu l'histoire de la famille, jusqu'au moment où j'ai eu le bonheur de faire connoissance avec elle, par un moyen cependant qui n'étoit rien moins qu'à souhaiter.

Encore un ou deux mots sur l'état présent des choses.

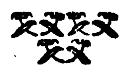
Sir Charles n'est pas encore venu, Lucy, & il est lundi! Fort bien!... Il a fait faire ses excuses par son Cousin Grandison, qui vint hier avec Mr. Reeves, & repartit avec lui le même jour... De grandes affaires sans doute!... *Il me semble* qu'il dit, qu'il sera ici demain matin. Ses excuses étoient pour ses sœurs & Lord L. Je suis charmée qu'il ne se soit pas donné les airs avec votre Harriet, de *lui* faire des excuses de son absence.

Miss Grandison se plaint que je ne lui ouvre pas mon cœur. Elle voudroit, dit-elle, m'ouvrir le sien. Mais comme il y a des embarras que je ne puis avoir, à ce qu'elle croit, il faut que je commence. Elle prétend qu'elle ne sait par où commencer. Je ne pense pas à deviner quel est son sécret: mais surement je ne peux pas dire à une sœur, qui avec son autre sœur favorise une autre Dame, que je pense à son frère, & cela ayant que d'être sure qu'il pense à moi.

El-

Elle me jouëra un tour, m'a-t-elle dit tout-à-l'heure, si je ne veux pas lui nommer l'heureux mortel du Comté de Northampton, que je préfère à tous les autres. Elle ne doute pas, dit-elle, que ce quelqu'un là ne soit quelque part. Et si elle le découvre, avant que je le lui dise, elle ne me fera point de quartier. Lady L. sourit, & me regarde fixement quand sa sœur me raille, comme si elle vouloit découvrir quelque raison de mon refus de Lord D. Je leur ai dit, il y a une heure, que je suis obsédée par ses yeux, & par ceux de Lord L.; car elle ne lui cache aucun de ses sécrets, ni, je crois, aucun de ceux qu'elle sait des autres. C'est, je pense, de tous les hommes, sans en excepter mon Oncle, celui à qui je pourrois le plutôt confier un sécret. Mais, Lucy, en ai-je aucun à révéler? C'est, j'espère, un sécret pour moi-même, qui ne sera jamais dévoilé, même à moi-même, que j'aime un homme qui ne m'a jamais témoigné de l'amour. Par raport à sir Charles Grandison... Mais finissez, Harriet, vous avez nommé un nom, qui vous ménera... Où me ménera-t-il?... Plus que je ne suis à présent à moi-même, je suis & serai toujours, ma chère Lucy, toute à vous

HARRIET BYRON.



LETTRE XXVI.

Suite.

Lundi, *Mars* 13.

Je vous dirai à présent quelle est la Dame pour laquelle les sœurs s'intéressent.

C'est Lady Anne S. fille unique du Comte de S. Elle a, je crois, déjà une grande fortune, indépendante de son Père, & elle est sure par dessus cela, d'en avoir une très grande de lui. Elle viendra ici cet après-midi, faire une visite aux deux Dames. De tout mon cœur. J'espère qu'elle est fort aimable. J'espère qu'elle a une ame fort grande. J'espère... Je ne sai qu'espérer... Et pourquoi? Parce que je me trouve une misérable intéressée, & que je ne voudrois pas qu'elle fût aussi jolie, ni aussi bonne, qu'on dit que je la suis. L'amour, si je dois avouër que j'en ai, l'amour rend le cœur bien étroit. Je ne sai si, pendant qu'il est dans l'incertitude, & tout d'un côté, il n'est point parent de la jalousie, de l'envie, de la dissimulation; faisant qu'on prétend être généreuse, desintéressée, & je ne sai quoi encore; pendant qu'on souhaite en sécret qu'une rivale n'ait pas autant de mérite, autant de graces, qu'on prétend souhaiter qu'elle en ait. Ah Lucy, si l'on étoit *sure*, on pourroit bien se résoudre à être généreuse. On pourroit regarder avec compassion une rivale, au-lieu d'être humi-

miliée par la crainte d'en être regardée de haut en bas.

Mais je répondrai à l'éducation, & aux exemples qu'on m'a donnés. Quoi que je sois capable de faire, pendant que je suis dans l'incertitude, quand une heureuse fille deviendra l'épouse de sir Charles Grandison, je la révérerai, & lui souhaiterai pour l'amour de lui, aussi bien que d'elle, toutes les félicités que le monde peut fournir. Et si je ne puis le faire de tout mon cœur, je desavouërai ce cœur.

Les deux Dames tâchèrent de faire raconter à Mr. Grandison, l'affaire qui avoit si souvent mené sir Charles à Canterbury depuis quelque tems. Mais quoiqu'il avouât qu'on ne lui avoit point recommandé le sécret, il affecta de se moquer d'elles, & fit un étrange Roman, leur donnant à entendre qu'il étoit question d'une Dame qui étoit amoureuse de *lui*, & dont lui étoit amoureux, quoiqu'ils ne pensassent ni l'un ni l'autre au mariage. Mr. Grandison ne s'embarassa pas de la vérité, & ne se fit pas un scrupule d'employer les expressions les plus fortes, quoique dites en badinant, pour les tourmenter & les embarasser, par des fariboles les moins vraisemblables: il faisoit ensuite de grands éclats de rire sur l'incertitude où il croyoit les avoir mises.

Qu'il y a peu d'esprit, qu'il y a de vuide dans ces aimables, ces jolis cœurs, ces rieurs! Qu'ils nous doivent croire sottes; & que celles qui peuvent flatter leur folie, à leurs propres dépens, sont sottes en effet!

On le laissa seul une demie-heure avec moi

 hier

hier au foir; & d'un air fort férieux, il me pria de recevoir fes hommages. Je fus fort mécontente des deux fœurs; car je jugeois par la manière dont elles s'étoient retirées, qu'elles avoient voulu lui fournir cette occafion. Surement, penfois-je, je ne fuis pas fi méprifable aux yeux de ces Dames, qu'elles me doivent croire bonne pour faire la femme de la feule perfonne fans mérite qui foit dans leur famille, parce que je n'ai pas la fortune de Lady Anne S. Je faurai ce que Mifs Grandifon dira à cela; & quoique j'aie fait des excufes à Mr. Reeves, à leur follicitation, de ce que je refte plus longtems ici que je n'avois compté, je retournerai en ville le plutôt que je pourrai. Quelque fiers qu'ils foient du nom de Grandifon, le nom feul ne fuffit pas avec Harriet Byron; je fuis auffi fière qu'eux.

Je ne fis pas femblant d'être piquée; mais je parlai aux deux Dames dès que je les vis, de la déclaration de Mr. Grandifon. Elles parurent extrêmement mécontentes de lui, & dirent qu'elles lui parleroient. Mifs Grandifon dit qu'elle admiroit fa *préfomption*. Sa fortune étoit effectivement confiderable, dit-elle, malgré les extravagances de fa jeuneffe, mais il falloit un haut dégré de confiance dans un homme auffi libertin, pour fe flatter d'être écouté d'une... en un mot, d'une perfonne, comme votre Harriet, Lucy; quelque idée que vous puiffiez avoir d'elle dans ces jours de fon humiliation.

Elle fit entrer la bonté de mon cœur dans fon compliment. J'efpère que je ne l'ai pas mauvais. Ce fut alors que je leur parlai de mon des-

dessein de retourner en ville; & les deux Dames allèrent sur le champ à leur Cousin, & lui parlèrent de manière qu'il promit que, si on ne disoit plus rien de cette affaire, il ne donneroit jamais l'occasion de le gronder à ce sujet. Il ne soupiroit pas à la vérité, bien ardemment, avouoit-il, après le mariage, & il avoit balancé longtems avant que de pouvoir gagner sur lui de déclarer sa passion si sérieusement; mais comme il étoit probable, disoit-il, qu'il faudroit une fois ou une autre sauter le *fossé*, il pensoit n'avoir vu de sa vie une femme avec laquelle il pût être aussi heureux qu'avec moi.

Mais vous voyez, Lucy, par cette démarche de Mr. Grandison, qu'on n'a aucune idée d'une autre nature dans la famille. Ce qui fait que je suis un peu plus affectée que je ne la serois, je crois, sans cela, c'est que vous tous, mes chers Parens, vous êtes si amoureux de cet homme véritablement grand parce qu'il est bon. C'est une circonstance fort heureuse pour une jeune personne, d'envisager un changement de condition avec un homme admiré de tous ceux qui ont quelque relation avec lui. Mais ce qui est impossible, est impossible. Je jugerai tout-à-l'heure du mérite de Lady Anne. Mais si la fortune... Pour moi, ma chère, si j'étois la plus grande Princesse du monde, je ne voudrois pas avoir un autre Epoux, si je pouvois avoir celui-là; & je dis tout de même, quoique je ne sois que la pauvre Harriet Byron. En attendant j'espère que Lady D. aura pris de telles mesures, que je ne serai point inquiétée dans ma résolution. Elle est fixe, ma chère, je ne saurois

rois qu'y faire. Je ne puis pas, je ne dois pas, & par conséquent je ne veux pas, quoi qu'il se soit passé entre Lady D. & ma Tante, donner ma main à qui que ce soit au monde, pendant que mon cœur donneroit la préférence à un autre. La reconnoissance, la justice, la vertu, l'honneur, tout le défend.

Et cependant, comme je ne vois ni esperance, ni ombre d'esperance, j'ai commencé à essayer de dompter ma... Comment l'appellerai-je? Ma *passion?*... Eh bien, s'il faut l'appeller ainsi, il le faut. *Un enfant en matière d'amour*, comme vous savez, me *pénétreroit*, quand même je voudrois déguiser les noms. Et quoique cette passion soit sans esperance, je n'aurai pas honte, si je le puis, de l'avouër. Mes sentimens ne sont-ils pas raisonnables, purs, délicats? Est-ce de la figure que je suis amoureuse, si je la suis? Non, c'est la vertu, c'est la bonté, c'est la générosité, c'est la vraie politesse, qui m'ont captivée, tout cela est compris dans cette seule idée d'*honnête homme*. De quoi donc aurois-je honte?... Il me semble cependant que j'en ai un peu de tems en tems, à cause de tout ceci.

Après tout je comprens qu'un amour fondé sur le caprice, ou sur des avantages extérieurs, peut & doit être souvent surmonté: mais celui qui a pour fondement le mérite intérieur, qui s'est allumé à la vuë de la charité, de la bénéficence, de la compassion, de la valeur signalées de l'objet aimé, comment un tel amour peut-il être modéré, ralenti, étouffé? Comment peut-il l'être sans qu'on éteigne ces étincel-

les de bonté & de générosité, qui nous engagent à admirer, & à souhaiter de partager une si glorieuse *philantropie?*

Philantropie! Oui, mon Oncle. Pourquoi les femmes par complaisance pour des hommes d'un esprit étroit, s'abstiendroient-elles des mots que quelques-uns semblent croire au dessus d'elles, lorsqu'il n'y a pas un autre mot unique pour exprimer également leur idée? On dira qu'elles n'ont pas besoin d'écrire. Eh bien, qu'on les empêche aussi de lire; & en allant un peu plus loin on pourra leur défendre de parler; & chaque mari sera alors comme le Grand Seigneur, accompagné de son Muet.

Mais ne croiriez-vous pas que mon cœur est un peu à son aise, puisque je puis ainsi dire des balivernes? Je voudrois bien que cela fût. C'est pour cela que je laisse passer toutes les idées un peu réjouïssantes qui peuvent me venir dans l'esprit.

Nos Dames m'ont fait lire quelques articles de mes Lettres avant que je vous les envoyasse. Elles se montrent plus généreuses que je ne le souhaiterois, à ce qu'il me semble, en me laissant sauter des paragraphes comme il me plait: car n'est-ce pas convenir; que j'ai à écrire ou que j'ai écrit quelque chose qu'elles pensent que je dois leur cacher, ou qu'elles ne souhaitent pas de savoir? De tout mon cœur. Je ne ferai point de bassesses, Lucy.

* *

Eh bien, Lucy, Lady Anne a été ici; & est repartie: c'est une aimable femme: je ne

puis que dire qu'elle est fort aimable. Et si elle étoit actuellement Lady Grandison, je crois que je la respecterois. Je crois que je le pourrois... Mais, ô mes chers Parens, que j'étois une heureuse créature avant que de venir à Londres!

On parla beaucoup de sir Charles. Elle avouoit qu'elle le trouvoit le plus bel homme qu'elle eût vu de sa vie. Elle étoit amoureuse de sa grande reputation, disoit-elle : elle ne pouvoit aller nulle part qu'il ne fût question de lui. Elle avoit ouï parler de son affaire avec sir Hargrave : elle me fit cent complimens à cette occasion, & dit qu'aïant appris que j'étois à Colnebrooke, ç'avoit été un motif de plus pour elle de faire cette visite.

Je crois qu'elle dit à Miss Grandison que j'étois la plus jolie créature qu'elle eût jamais vuë... *Créature*, ce fut son mot... Nous sommes tous des créatures, il est vrai; mais il me semble que je n'ai jamais trouvé plus choquant le mot de *créature*, que dans la bouche de Lady Anne.

* *

On vient de me remettre la Lettre de ma Tante, sur ce qui s'est passé entre elle & Lady D.

Lady D. a donc été fort chagrine!... J'en suis fâchée. Mais vous dites, ma chère Tante, qu'elle n'est pas mécontente de moi dans le fonds, & qu'elle louë ma sincérité. Je me flatte qu'elle ne fait que me rendre justice. Je suis charmée de voir qu'elle ne sait comment

passer

passer par dessus ma prévention pour un autre homme. Cela est digne d'elle, & de ce qu'on dit de Lord D. Je la respecterai toujours. J'espère que c'est une affaire finie.

Ma Grand-Mère s'afflige de l'incertitude où je suis : mais n'a-t-elle pas dit elle-même, que sir Charles Grandison a trop de fortune ; trop de mérite ? que nous ne sommes dans cette occasion que comme des particuliers, & lui comme le public ? quel lieu y a-t-il donc de s'affliger ? pourquoi dire *incertitude ?* Nous pouvons être *certains*... Et tout est fini. Ses sœurs peuvent me railler ;... „ Quelque heureux mortel dans le Comté de Northampton!"... C'est autant que dire ; „ Vous ne devez pas penser à notre frère " ... „ Lady Anne S. a une grande fortune." N'est-ce pas dire ; „ Quelle esperance pouvez-vous avoir, „ Harriet Byron ?"... A la bonne heure, je ne m'en embarasse pas : cette vie n'est qu'un passage, un passage court à une meilleure. Que l'un me secouë, qu'un autre me coudoye, qu'un autre me pousse, parce qu'ils savent que la plus foible doit faire place, je ne laisserai pas de m'efforcer de poursuivre ma course, jusqu'à ce que je perce, & que je me mette au large.

Encore un seul mot sur ce sujet... Il n'y a qu'un homme au monde que je puisse honnêtement épouser, mon cœur restant tel qu'il est. Je ne puis esperer d'être à lui : Je dois donc de nécessité rester fille tant que je vivrai. Eh bien, où est le grand mal en cela ? N'en aurai-je pas moins de soins, moins d'inquiétudes ? Oui, surement. Et permettez moi de vous

conjurer, mes chers Parens, de ne parler jamais plus de mariage à

Votre

HARRIET BYRON.

LETTRE XXVII.

Suite.

Mardi, *Mars* 14.

Sir Charles est enfin venu! Il est venu assez tôt pour déjeuner, & avec lui le bon Docteur Bartlet.

Je soupçonne que ma philosophie est encore partie, absolument partie, pour quelque tems au moins. Il faut que je cherche un azyle, & au plutôt, dans la maison de Selby.

Chaque mot qui se dit à présent, me semble digne d'être répété. Il n'est pas possible de décrire combien la présence de cet homme anime toute la compagnie. Ecoutez seulement une partie de ce qui s'est passé.

Nous espérions, sir Charles, dit Lord L. que nous aurions eu plutôt le plaisir de vous voir.

Mon cœur étoit avec vous, Milord; & il faut que je l'avouë, ajouta-t-il, en me prenant la main, & en se baissant, je souhaitois plus ardemment d'être ici, pour le plaisir que j'aurois partagé avec vous tous dans la compagnie de votre aimable hôtesse.

(Qu'avoit-il affaire de prendre ma main? Mais

Mais à la vérité, la qualité de frère peut autoriser cette liberté.)

J'ai employé la plus grande partie de la semaine dernière, continua-t-il, à rendre de tristes services, comme Mr. Grandison peut vous l'avoir dit.

Je n'en ai pas soufflé un mot, dit Mr. Grandison, en regardant ses deux Cousines : je me suis moqué d'elles comme elles aiment à le faire de tout le genre humain, quand elles le peuvent.

J'espère, mon Cousin, que les Dames vous puniront de cette réflexion.

Je ne revins en ville que samedi, continua sir Charles ; & je trouvai un billet de sir Hargrave Pollexfen, qui s'invitoit avec Mr. Merceda, Mr. Bagenhall & Mr. Jordan à passer le dimanche soir chez moi. La compagnie n'étoit pas trop convenable pour le jour, ni le jour pour cette entrevuë. Je m'excusai & les priai de venir déjeuner avec moi le lundi matin. Ils vinrent, & quand nous fumes en belle humeur, je proposai, secondé de Mr. Jordan, de faire une visite... Vous auriez peine à deviner à qui, Miss Byron... C'étoit à la Veuve Awberry à Paddington.

Je tressaillis, & je tremblai. Tout ce que j'y avois souffert étoit présent à mon esprit.

Il continua à me dire, que, quoiqu'avec quelque peine de la part de sir Hargrave, il l'avoit engagé à tirer sur son banquier les 100 l. qu'il avoit promis à Wilson ; & Merceda sur le sien 50 l. auxquelles il en avoit lui-même ajouté 50. & donnant, comme il disoit, un air de gaillardise à l'exécution de cette promesse, ils étoient

étoient tous allés à Paddington. Là s'étant assûrés de l'amour de la jeune fille pour Wilson, & de l'opinion que la Veuve avoit des bonnes intentions de Wilson pour la fille, ils leur dirent qu'on avoit déposé entre les mains de sir Charles la somme de 200 l. pour être payée le jour du mariage, comme une dot pour la jeune fille; & qu'ils n'avoient qu'à la demander dès qu'ils le trouveroient à propos. Wilson ni le fils de la Veuve n'étoient pas là. La Veuve & ses filles furent transportées de joie à ces bonnes nouvelles inattenduës.

Elles racontèrent ensuite à sir Charles, & aux autres toute ma malheureuse histoire, en leur montrant les lieux où chaque scène s'étoit passée: sir Hargrave n'eut pas la patience de l'entendre, & s'éloigna pendant ce tems-là. Sir Charles eut la politesse de me dire qu'il avoit été si outré de tout cela, qu'il eut quelque peine, en rejoignant sir Hargrave, à être aussi civil qu'auparavant avec lui.

Ces Messieurs avoient mis une condition à leur complaisance pour la proposition de sir Charles; c'est qu'il iroit diner chez sir Hargrave avec la compagnie dans sa maison de la forêt, un jour de la semaine suivante qu'ils lui feroient dire. Ils insistèrent tous là dessus; & sir Charles dit qu'il y consentit d'autant plus volontiers, qu'ils déclarèrent que c'étoit la dernière fois qu'ils le verroient, du moins pour un an, étant résolus de faire le tour qu'ils s'étoient proposé.

Wilson & la jeune Awberry allèrent voir sir Charles le même soir. Le mariage doit se célébrer dans peu de jours. Wilson dit qu'il est

sûr

fûr que fa fœur de Smithfield l'affociera avec elle, à préfent qu'il a quelque chofe à mettre dans le fonds; car elle aime fon époufe. Il déclara avec des tranfports qui l'empêchoient de parler, qu'il devroit le falut de fon corps & de fon ame à fir Charles Grandifon.

Chacun fut charmé de ce récit. Cher fir Charles, dit Mr. Grandifon, permettez moi de croire à la doctrine de l'Eglife Romaine fur les œuvres de furérogation, & d'efperer qu'étant votre Parent, je m'en trouverai mieux pour vos bonnes œuvres: fi toutes celles que vous faites font néceffaires, le Seigneur ait pitié de moi!

Mifs Grandifon dit que fi j'avois écrit à mes Parens le détail de ce que j'avois fouffert par l'indigne attentat de fir Hargrave, comme elle n'en doutoit pas, Lady L. auffi bien qu'elle-même, regarderoient comme une marque particulière de ma confiance qu'il leur fût permis de le lire.

Si je puis ravoir mes Lettres, mes chères Dames, leur repliquai-je, je vous communiquerai très-volontiers le récit que j'ai fait de cette horrible affaire.

Ils parurent tous contens de ma franchife. Sir Charles dit qu'il m'admiroit au delà de toute expreffion pour ce noble caractère de l'innocence & de la bonté.

Voyez, Lucy! je penfe qu'il n'y a rien dans ces Lettres qu'ils ne puiffent voir.

LETTRE XXVIII.

Suite.

Les deux sœurs & Lord L. furent curieux alors de savoir quelle étoit cette triste occasion qui l'avoit retenu tant de jours à Canterbury.

C'est réellement une triste occasion, dit-il: il ne faut pas que vous soyiez surpris, Milord, ni vous mes sœurs, si vous me voyez en deuil dans quelques jours. Ses sœurs tressaillirent: je tressaillis aussi en vérité; mais vous savez que je suis sa troisième sœur. Il se dépêcha de s'expliquer pour ne pas nous tenir en suspens. Mes courses à Canterbury, dit-il, ont été occasionnées par la triste nécessité de visiter un ami malade, qui n'est plus.

Vous croyiez tous, dit Mr. Grandison, que je ne saurois garder un sécret, que...

Vous aviez résolu, interrompit Miss Grandison, de dire tout excepté la vérité. En vérité, mon Cousin, vous auriez mieux fait de vous taire... Est-il nécessaire, mon frère, que nous soyions aussi en deuil?

Non: J'estimois véritablement le défunt: mais ce n'est que la coutume qui m'obligera à porter le deuil extérieurement, & seulement comme son exécuteur testamentaire. J'ai donné des ordres pour cela, & pour toutes les autres choses nécessaires.

Con-

Connoissions-nous le défunt, mon frère? dit Lady L.

Non, il s'appelloit Darby. C'étoit un grand négociant, Anglois, mais établi en France dès sa jeunesse. Il avoit été pendant quelques mois malade, & trouvant enfin qu'il n'y avoit point d'esperance de guérison, il souhaita de mourir dans sa patrie. Il débarqua à Douvres, il y a environ deux mois. Mais sa maladie augmenta si fort, qu'il fut obligé de s'arrêter à Canterbury, en venant à Londres, c'est là qu'il a payé le tribut commun. On doit aporter son corps en ville cette nuit. J'ai donné les ordres pour cela. Il faudra que je m'enferme un ou deux jours à mon retour en ville. Ses affaires sont considerables, mais à ce qu'il m'a dit, elles ne sont point embarassées. Il a souhaité que son testament ne fût ouvert qu'après son enterrement, qu'il a voulu aussi qu'on fît sans cérémonie. Il a deux neveux & une nièce. J'aurois voulu qu'il me les joignît pour l'exécution du testament: mais il a refusé de le faire. Sa vie a été une fois attaquée par des scélerats apostés par un méchant frère, Père de ces neveux & de cette nièce, qui en sont innocens. Ce sont des jeunes gens estimables. J'eus le bonheur de lui sauver la vie; mais je n'y avois point de mérite, car ma sureté en dépendoit. Je crains qu'il n'ait été trop reconnoissant.

Mais, mon cher frère, dit Miss Charlotte, n'étiez-vous pas un peu réservé dans cette occasion? Vous alliez à Canterbury, vous en reveniez, vous y retourniez, sans nous avoir jamais dit un mot de ce qui vous y appelloit.

Pour

Pour moi, je vous assure que je croyois qu'il s'agissoit de quelque Dame.

Ma réserve, comme vous l'appellez, Charlotte, venoit plutôt du hazard que d'un dessein prémédité: cependant, je me plais de tems en tems à traiter votre aimable curiosité comme les pêcheurs font, dit-on, avec la baleine qu'ils amusent en lui jettant un tonneau. Je vous fait des contes bleus pour vous amuser. Mais cette occasion étoit trop triste pour en badiner. J'en étoit vivement touché. Si cet ami avoit pu venir en ville, vous auriez tous fait connoissance avec lui. J'aime à communiquer mes plaisirs, mais non pas mes peines, sur-tout quand cela ne sert à rien. Je vais & viens, sans croire qu'il vaille la peine d'embarasser mes sœurs de tous mes mouvemens. Si j'avois pensé que vous eussiez quelque curiosité sur mes petits voyages à Canterbury, je l'aurois satisfaite. Je sai cependant que ma sœur Charlotte se plait à embarasser les gens, & à trouver du mystère où l'on n'ent veut point mettre.

Elle rougit, & moi aussi. Votre servante, Monsieur, c'est tout ce qu'elle dit.

Vous croyiez donc, Charlotte, que c'étoit une Dame que j'allois voir; vous ne connoissez pas votre frère. Je ne vous cacherai jamais un sécret de cette nature, mes chères sœurs, ni à vous, mon cher Milord, quand je me trouverai encouragé, ou porté à faire une seconde visite. C'est à votre sexe, Charlotte, à être chiche de pareils sécrets; & vous avez raison, si vous doutez ou du mérite du Cavalier, ou de l'impression que vous faites sur lui. . .

Il

Il la regardoit fort fixement, mais il sourioit.

Bon, mon frère ! je vous remercie, dit-elle en se frottant comiquement un côté du visage, quoiqu'elle n'en eût pas besoin pour rougir, c'est un second soufflet sur la même joue. Je puis vous assurer que j'ai été mal à mon aise pour un mot que vous avez lâché avant votre dernier voyage à Canterbury, comme si je vous cachois quelque chose qu'il conviendroit que vous sussiez. A présent, je vous prie, Monsieur, voudrez-vous bien vous expliquer?

Eh bien puisque vous me poussez ainsi, Charlotte, permettez moi de vous demander si cela n'est pas vrai?

Et permettez moi de vous demander, Monsieur... si vous le croyez?

Peut-être Charlotte, l'inquiétude que vous montrez à présent, & l'allarme que vous prites alors, sur une insinuation fort légère, pourroient-elles servir de caution...

Point de caution, mon frère... Je vous prie, aïez la bonté de dire ce que vous avez dans l'ame.

Ah Charlotte ! dit-il en la regardant, quoiqu'en souriant d'un air qui signifioit quelque chose.

Je ne puis supporter cet *Ah Charlotte !* ni ce regard significatif.

Voulez-vous donc, ma chère, que nous instruisions ce procès?

Je demande mon jugement.

Charmante innocence, pensai-je alors... A présent j'espère que je trouverai en faute ce frère presque parfait. Je triomphois en moi-même pour ma Charlotte. . . . .

Qui

Qui sera votre juge? dit sir Charles.

Vous-même, Monsieur.

Dieu veuille que vous soyiez trouvée coupable, ma Cousine, dit Mr. Grandison, pour tout le mal que vous me faites!

Ce miserable, dit Miss Grandison en regardant son Cousin, a-t-il insinué quelque chose? ... Elle s'arrêta.

Avez-vous peur, ma sœur?

Je ne voudrois pas donner à cet homme-là aucun avantage sur moi.

Sir Ch. Je crois que je le voudrois, s'il y en avoit quelque bonne occasion, ... Vous avez si souvent beau jeu contre lui que vous devez permettre à Mr. Grandison de profiter de sa chance.

Miss Gr. Non pas avec l'aide d'un spectateur tel que mon frère.

Sir Ch. La conscience, Charlotte!

Miss Gr. Il se peut que non...

Sir Gr. *Il se peut*, exprime un doute; il se peut que *non* emporte il se peut que oui.

Lady L. Vous avez mis Charlotte mal à son aise. En vérité, mon frère, la pauvre fille n'a pu toucher que cette corde depuis que vous êtes parti.

Sir Ch. Je suis fâché que ce que j'ai dit lui ait fait tant de peine... Si l'on en vient à un procès pour ce délict, voulez-vous, Lady L., servir d'Avocat à Charlotte?

Lady L. Je ne sai pas quel délict elle a commis.

Sir Ch. Son délict consiste en ceci... M'expliquerai-je, Charlotte?

Miss Gr. Méchant homme! Comment pouvez-vous? ...

Mon-

Monſieur Grandiſon ſe frottoit les mains, & ſe réjouïſſoit. Miſs Grandiſon fut piquée. Elle lui lança un coup d'œil… Je n'en ai jamais vu d'auſſi mépriſant… Je vous prie, Monſieur, retirez-vous s'il vous plait.

Mr. Gr. Non pas, s'il vous plait! Craignez-vous de plaider à huis ouvert. Oh, oh, Couſine Charlotte!

Miſs Gr. N'ai-je pas un frère bien cruel, Miſs Byron?

Lord L. Notre ſœur Charlotte ſouffre réellement, ſir Charles.

Sir Ch. J'en ſuis fâché. Les innocens ne devroient pas ſouffrir… Nous laiſſerons tomber la cauſe…

Lady L. Toujours pire, mon frère!

Sir Ch. Comment donc, Lady L.? Charlotte n'eſt-elle pas innocente?

Dr. Bartlet. S'il faut un Avocat, & que vous ſoyiez juge, ſans être partie dans cette cauſe, ſir Charles, je m'offre à Miſs Grandiſon.

Sir Ch. Elle aura un excellent Avocat. Vous croyez donc ſa cauſe bonne, Docteur, puiſque vous vous offrez. Voulez-vous, Charlotte, la remettre au Docteur Bartlet? Ou la lui avez-vous déjà remiſe?

Dr. Bart. Je n'ai point de doute ſur la juſtice de la cauſe.

Sir Ch. Ni ſur celle de l'accuſateur, j'eſpère… Je ne puis être juge.

Lady L. Eh bien donc! … Pauvre Charlotte!

Miſs Gr. Je voudrois, mon Couſin Grandiſon, qu'il vous plût de ſortir.

Mr.

Mr. Gr. Je voudrois, ma Cousine Charlotte, que vous ne voulussiez pas cela.

Miss Gr. Mais parlez-vous sérieusement, mon frère?

Sir Ch. Quittons ce sujet, ma sœur, si vous voulez... Je vous prie, Milord, quelles visites avez-vous eu ici?

Miss Gr. Non, mon frère... ne pensez pas...

Sir Ch. Soyez tranquille, Charlotte.

Lady L. Ce sont vos propres termes, ma sœur! ... Nous avons eu une visite de Lady Anne S. hier.

J'étois charmée d'entendre Lady L. dire cela. Mais ce sujet tomba bientôt.

Sir Ch. Vous avez vu Lady Anne, plus d'une fois, ma chère Emilie, comment la trouvez-vous?

Miss Emilie. Très-bien, Monsieur. Elle est fort aimable. Ne le trouvez-vous pas, Monsieur?

Sir Ch. Ouï... Mais, Charlotte, ajouta-t-il en la regardant tendrement, il ne faut pas que vous soyiez mal à votre aise.

Elle souffroit... son teint étoit enflammé, elle jouoit avec un morceau de sucre: quelquefois elle faisoit tourner une tasse à thé.

Mr. Gr. Eh bien, je vous laisserai ensemble, je crois. Pauvre Cousine Charlotte! (en se levant il lui frappa sur l'épaule;) Pauvre Cousine Charlotte! ah, ah, ah!

Miss Gr. L'impertinent! avec un coup d'œil confrère de celui qu'elle lui avoit lancé auparavant.

Miss Emilie (se levant, & faisant la révérence) Je sortirai s'il vous plait, Mademoiselle.

Miss

Miſs Grandiſon fit ſigne qu'elle y conſentoit, & Emilie ſortit.

Le Dr. Bartlet offrit d'en faire autant: Miſs Grandiſon paroiſſoit n'en être pas fâchée: mais ſir Charles dit: Le Docteur eſt retenu pour plaider pour vous, Charlotte: il faut qu'il entende l'accuſation. Miſs Byron ſera-t-elle juge?

Je priai qu'on m'en diſpenſât, l'affaire commençoit d'avoir l'air ſérieux.

Miſs Gr. (me parlant à l'oreille) Je voudrois, Harriet, vous avoir ouvert tout mon cœur: vos vilaines écritures! éternellement à votre plume! ſans cela je l'aurois fait.

Je commençai à avoir peur pour elle. Chère Miſs Grandiſon, lui répondis-je tout bas, ce n'étoit pas à moi à vous ſolliciter... Chère Miſs Grandiſon, ma plume n'auroit jamais empêché, ſi...

Miſs Gr. (encore bas) Il y a des ſécrets qu'on devroit arracher. On n'eſt pas fort empreſſé à commencer certains discours... Cependant ce ſont les ſujets que l'on a le plus à cœur peut-être. Mais ne me mépriſez pas. Vous voyez quel eſt mon accuſateur, & ſi généreux encore, qu'on doit commencer par ſe condamner à moitié ſoi-même.

Harriet (bas) Ne craignez rien, ma Charlotte, vous êtes entre les mains d'un frère.

Miſs Gr. Eh bien, ſir Charles, à préſent, s'il vous plait, vos accuſations. Mais vous dites que vous ne pouvez pas être juge & accuſateur: qui ſera le juge?

Sir Ch. Votre propre cœur, Charlotte. Je ſouhaite que tous ceux qui ſont ici préſens

foient vos Avocats, s'ils jugent en votre faveur. Sinon, qu'ils vous plaignent en filence.

Il avoit l'air moitié riant, moitié férieux. Ciel que fera-ce? penfai-je.

Mifs Gr. Qu'ils me plaignent! Eh bien, donc... Mais, je vous prie, Monfieur, vos accufations.

Sir Ch. La matière eft trop férieufe, pour parler par métaphore.

Mifs Gr. Bon Dieu! ... hem, (elle touffa encore deux fois) Je vous prie, Monfieur, commencez. Commencez pendant que je refpire encore.

Lord, & Lady L. le Dr. Bartlet, & moi, avions l'air fort grave, & Mifs Grandifon avoit l'air en général, humblement en colère, fi je puis parler ainfi: n'y aïant plus que la table devant elle, elle jouoit avec fa bague, tantôt l'ôtant, tantôt la remettant, quelquefois y mettant le bout du doigt, en la laiffant fur la table, & la faifant tourner, tantôt plus lentement, tantôt plus vite, quelquefois s'arrêtant par abbatement, ou par attention, felon qu'elle fe trouvoit plus ou moins affectée... Quelle charmante confufion!

Sir Ch. Vous favez, ma Charlotte, que peu après mon arrivée je m'informai de l'état de votre cœur. Vous me dites qu'il étoit abfolument libre.

Mifs Gr. Eh bien, Monfieur.

Sir Ch. Non content de votre affurance, fachant que les jeunes filles font volontiers un fécret d'une paffion qui n'a rien en foi de blâmable, & qu'on ne devroit pas craindre d'avouër

vouër quand ceux qui s'en informent sont des gens à qui cela convient, & qu'ils le font par des motifs généreux, je demandai à votre sœur ainée, qui osoit bien avouër sa passion, s'il y avoit quelque homme que vous préféraſſiez à d'autres? Elle m'aſſura qu'elle n'en connoiſſoit aucun.

Lady L. Ma sœur sait que je disois vrai.

Miſs Gr. Ouï, ouï, Lady L. personne ne doute de votre ſincérité.

Sir. Ch. Chère Charlotte, modérez-vous.

Miſs Gr. Je vous prie, Monſieur, continuez. (la bague tournoit fort vite.)

Sir Ch. Dans differentes ocaſions je fis la même queſtion, & j'eus les mêmes aſſurances. Ce qui m'engageoit à répéter cette queſtion, c'étoit quelques intelligences que j'avois eu de bonne heure, dont je parlerai bientôt.

Miſs Gr. Monſieur!

Sir Ch. C'étoit encore pour que je puſſe, ou bien trouver l'argent qui étoit *dû* à ma sœur, ou prendre du tems pour le payer, selon les circonſtances de son engagement; & pour lui ôter toute crainte d'être controllée dans une occaſion qui intéreſſoit le bonheur de sa vie... Cela, & l'amour fraternel, étoient les motifs de mes recherches.

Miſs Gr. Votre générosité, Monſieur, étoit sans exemple.

Sir Ch. J'eſpère que non: mes sœurs avoient par équité, si ce n'eſt par les loix, un droit à ce qui s'eſt fait. Je trouvai en examinant mes affaires que, par un calcul modéré, personne n'auroit dû penſer à une fille de ſir Thomas

ſans ſe croire en droit d'en attendre 10000 L. & cela même en accordant au fils la préférence que la coutume donne aux hommes, quoique par vanité, peut-être, plutôt que par juſtice; car n'eſt-ce pas une coutume tyrannique qui fait qu'une fille change de nom en ſe mariant, & qui donne au fils pour l'amour du nom ſeulement, les biens de leurs ancêtres communs?

Cette réflexion généreuſe m'affecta. C'eſt à-peu-près mon cas, comme vous ſavez. Autrement j'aurois été une riche héritière, & j'aurois pu prétendre à être autant diſtinguée par les Grandiſons, pour ma fortune, qu'aucune Lady S. du Royaume. Cependant quelque peu de mérite qu'aient ceux à qui les biens de mon Père ont paſſé à cauſe du nom, je ne les leur avois jamais envié, juſqu'à ce que j'euſſe fait connoiſſance avec ces Grandiſons.

Lord L. Mais ſir Charles, y a-t-il quelque autre que vous...

Sir Ch. Je vous prie, Milord, que votre généroſité ne vous faſſe pas illuſion juſqu'à regarder comme une faveur, ce qui n'étoit qu'une dette. Nous ne ſerons pas jugés par comparaiſon. Les loix de la fidélité & de la juſtice ſont toujours les mêmes. Ce que d'autres n'auroient pas fait en pareille occaſion, c'eſt leur affaire. Mais qu'eſt-ce qu'un homme qui eſt capable de tirer un injuſte avantage de la mort de ſes parens?

Miſs Grandiſon tira ſon mouchoir, le porta aux yeux, puis le poſa; & mettant & ôtant tour à tour ſa bague à moitié, elle me regardoit

doit de tems en tems, comme pour implorer ma compaſſion.

En effet, Lucy, elle me faiſoit pitié: elle en faiſoit à chacun, j'oſe dire même à ſon juge, dans le fond du cœur. Mais, ma Lucy, la juſtice eſt ſévère. Qui pourroit ſoutenir un examen, ſi l'intégrité, & la grandeur d'ame de cet homme étoit la règle ſur laquelle on dut être examiné? Cependant vous entendrez combien il fut généreux.

Sir Ch. Permettez moi, pour l'amour de Miſs Byron, qui n'a été rendue que depuis peu à notre famille, d'entrer un peu plus dans le détail qu'il n'en ſeroit beſoin ſans cela. Je n'avois pas été longtems en Angleterre, quand ſir Walter Watkyns me pria de m'intéreſſer pour lui auprès de ma ſœur. Je lui dis qu'elle étoit entiérement ſa maîtreſſe, & que je ne prétendois point diriger ſon choix. Lord G. lui fit la cour auſſi, & s'étant addreſſé à moi, il reçut la même réponſe.

J'eus cependant une converſation ſérieuſe avec ma ſœur ſur ce ſujet. Elle me demanda ce que je penſois de l'un & de l'autre. Je le lui dis franchement.

Miſs Gr. Et je vous prie, mon frère, aïez la bonté de répéter ce que vous me dites d'eux. Que Miſs Byron juge ſi les portraits que vous en fites étoient bien engageans.

Sir Ch. Je lui dis, Miſs Byron, que ſir Walter paſſeroit, ſelon moi, pour le plus bel homme des deux; qu'il étoit gai, vif, gentil; qu'il avoit cet air, & ces manières aſſurées qui déplaiſent rarement aux Dames; que cependant je

ne lui avois pas trouvé beaucoup de fonds; que ma sœur, à ce que je m'imaginois, si elle l'épousoit, auroit la supériorité en bon sens; mais que je doutois que sir Walter le remarquât, ou en convînt s'il le remarquoit; qu'il avoit du brillant pendant une heure, & qu'il pouvoit avoir de l'esprit & du bon sens aussi; mais qu'à la vérité je ne l'avois vu qu'en compagnie de Dames, & qu'il paroissoit croire qu'on leur plait davantage par des bluettes, que par un véritable feu. J'avois cru quelquefois, lui dis-je, que des femmes de bon sens puniroient cette espèce d'homme par leur mépris, au-lieu de les recompenser par leur approbation, d'affronter ainsi indirectement leur jugement; mais que je connoissois des femmes de bon sens qui approuvoient des hommes de ce caractère, & que chaque femme devoit décider pour elle-même de ce qui lui paroissoit le plus agréable.

Miss Gr. (bas) Eh bien, Harriet...

Harr. (bas) Ne l'interrompez pas.

Sir Ch. Vous vous souvenez, Charlotte, que ce fut ainsi que je vous parlai de sir Walter Watkyns: j'ajoutai qu'il étoit indépendant, en possession d'un bien que je croyois considérable; & qu'il parloit de vous faire des avantages honnêtes.

Je m'en ressouviens, dit Miss Grandison; & me parlant à l'oreille; je crains, dit-elle, qu'il n'en sache trop; mais il n'est pas possible qu'il connoisse la personne... Eh bien, Monsieur, je vous prie de répéter ce que vous dites de Lord G.

Sir Ch. Je vous dis que Lord G. étoit galant

tant dans son ajustement, mais qu'il avoit un tour d'esprit plus grave que l'autre; que la mode plutôt que son goût sembloit régler son extérieur, que c'étoit un homme modeste, & que je craignois qu'il n'eût trop de défiance de lui-même, pour paroitre aux yeux d'une femme vive, avec la dignité qui pourroit le faire considérer au premier abord.

Miss Gr. Votre servante, Monsieur.

Sir Ch. Que je croyois qu'il seroit un bon mari; que sir Walter pourroit l'être aussi; mais que l'un supporteroit, & qu'il faudroit peut-être suporter l'autre; que les Dames aussi bien que les hommes, avoient, à ce que je croyois, quelques foibles qu'elles ne se soucioient pas de quitter; que pour la fortune, celle de Lord G. dépendoit de son Père, mais que je trouvois qu'il avoit une approbation entière de lui pour ce mariage, & que j'esperois que ma sœur ne souhaiteroit la mort de personne pour l'amour des titres ou de la fortune. Vous avez vu Lord G., Miss Byron.

Harr. Quelle fut sir Charles, la réponse de Miss Grandison?

Je ne me souciois pas de donner aucune réponse qui pût blesser ma Charlotte.

Sir Ch. Charlotte me dit en autant de termes, qu'elle n'agréoit ni l'un ni l'autre. Ils m'ont prié tous deux, lui dis-je, d'être leur Avocat: je ne m'en suis pas chargé; je leur ai seulement dit que j'en parlerois; mais que je ne croyois pas qu'un frère dût s'attendre à avoir sur une sœur quelque influence, pendant qu'ils se défioient de la leur. Vous considérerez, dis-je

à ma sœur, que les femmes ne peuvent choisir comme elles voudroient, & qu'on ne peut pas trouver tout dans un homme. Elle me pria de lui dire quel des deux je préférerois? Premiérement, lui dis-je, permettez moi de répéter la question que je vous ai faite plus d'une fois: avez-vous quelque ombre de prédilection pour un troisième? Quelle fut la réponse de ma sœur? Elle me dit qu'elle n'en avoit point. Et cependant, quand je n'aurois pas eu les intelligences particulières auxquelles je faisois allusion, j'aurois cru avoir quelque raison de répéter la question, à cause de la chaleur, dans le ton & dans la manière dont elle déclaroit qu'elle n'agréoit ni l'un ni l'autre. Les femmes, à ce que je crois, ne rejettent pas avec tant d'empressement un homme qui n'est pas absolument déplaisant, quand il n'y a rien à objecter contre sa qualité ou sa fortune, si elles sont absolument sans prévention pour un autre.

Nous nous regardames les unes les autres. Je ne doute pas, pensai-je, que sir Charles n'ait acquis, par des voies honnêtes, cette connoissance de notre sexe. Sa chère Charlotte étoit mal à son aise. Il continua.

Cependant je ne doutai point alors que le cœur de ma sœur ne fût absolument libre. Ma chère Charlotte, lui dis-je, j'aimerois beaucoup mieux être dispensé de vous dire pour lequel de ces Messieurs je pencherois, de peur que mon opinion ne soit pas la vôtre, & que par là votre esprit ne souffre quelque embarras. Elle souhaita de la savoir.

Miss Gr. Vous étiez bien généreux, Monsieur;

sieur; j'avouai que vous l'étiez en cela comme en tout le reste.

Sir Ch. Je me déclarai alors en faveur de Lord G. comme de celui qui le plus vraisemblablement la rendroit heureuse, qui se croiroit le plus obligé par la préférence. Et je pris la liberté de lui dire que quoique j'admirasse sa vivacité, & que même lorsqu'elle avoit l'esprit le plus mordant, j'aimasse à être réveillé par là, & que je ne souhaitasse pas qu'elle perdît ce tour d'esprit, j'imaginois cependant qu'il blesseroit un homme tel que sir Walter; mais qu'il ne feroit qu'animer Lord G., & que je croyois que si elle prenoit plaisir elle-même à ses innocentes saillies, elle trouveroit quelque avantage à préférer celui avec qui elle ne seroit pas obligée de reprimer cette vivacité, qu'on doit *fort rarement* souhaiter de vaincre.

Miss Gr. Cela est vrai, Monsieur, vous dites, *fort rarement*, je m'en ressouviens.

Sir Ch. Je ne flatterai jamais un Prince, ni une Dame: je serois fâché cependant de traiter l'un ou l'autre rudement. Elle s'informa alors de mes propres inclinations. Je pris cela pour un désir d'éviter le sujet que nous traitions; & je voulois me retirer, mais non pas de mauvaise humeur. Je n'en avois point de raison. Ma sœur n'étoit pas obligée de me suivre dans un sujet qui ne lui plaisoit pas. Je pris soin de lui faire connoitre que sa question ne me déplaisoit point, mais qu'il se trouveroit quelque autre occasion plus convenable pour y répondre. Elle vouloit que je restasse... Est-ce pour le premier sujet que vous vou-

 lez

lez que je reste, Charlotte? Non, me dit-elle.

Eh bien, ma chère, prenez du tems pour y réfléchir, & nous le reprendrons dans quelque autre occasion. Ma tendresse ne vouloit point offenser la délicatesse de ma sœur.

Miss Grandison s'essuya les yeux... & dit, mais d'un ton qui montroit un peu de mauvaise humeur. Vous n'aviez pas besoin, Monsieur, de toute cette préparation; personne n'a l'ombre même d'un soupçon que vous puissiez avoir tort.

Sir Ch. Si vous avez raison de dire cela, Charlotte; & s'il y a de la générosité à le dire de ce ton, j'ai fini... Je vous décharge de tout mon cœur, & me condamne d'aussi bon cœur moi-même, si je vous ai paru vouloir m'élever à vos dépens. Croyez moi, ma Charlotte, j'aimerois beaucoup mieux en matière de délicatesse que le frère fût trouvé en faute, que si c'étoit la sœur: supposons que cela est ainsi... Et dites moi seulement, dans quel goût vous voulez que je vous serve.

Miss Gr. Pardonnez moi, mon frère. Vous pouvez ajouter ce pardon à tant d'autres obligations que je vous ai. J'ai été trop vive.

Sir Ch. De tout mon cœur.

Miss Gr. (s'essuyant les yeux) Mais ne voulez-vous pas continuër, *Monsieur*?

Sir Ch. Dans une autre occasion, *Mademoiselle*.

Miss Gr. *Mademoiselle!*... Oh pour le coup, vous êtes effectivement fâché contre moi. Je vous prie, poursuivez.

Sir Ch. Je ne suis point fâché. Mais vous m'ac-

m'accorderez une heure de conversation dans votre chambre, quand il vous plaira.

Miss Gr. Non! ... Je vous prie, continuez. Tous ceux qui sont ici me sont chers. Tous doivent entendre mon absolution, ou ma condamnation. Je vous prie, continuez, ... Miss Byron, je vous prie, restez tranquille, je vous prie, (car nous nous levions tous pour sortir) reprenez vos places. Je crois que j'ai eu tort: mon frère dit que vous devez me plaindre en silence, si vous me trouvez en faute. Peut-être vous serai-je obligée de votre pitié... Je vous prie, Monsieur, apprenez moi ce que vous savez de mes fautes.

Sir Ch. Ma chère Charlotte, j'en ai dit assez pour faire sentir votre faute à votre cœur. Si vous la reconnoissez, cela suffit, j'espère... Ne vous imaginez pas, ma chère, que je veuille vous contrôler... Mais... Il s'arrêta.

Miss Gr. Mais quoi, Monsieur? ... Je vous prie, Monsieur... Elle trembloit d'impatience.

Sir Ch. Mais il n'étoit pas juste de... Et cependant, je souhaiterois de m'être trompé en cela, & que ma sœur n'eût pas tort.

Miss Gr. Eh bien, Monsieur, vous avez raison, je suppose, de penser... Elle s'arrêta.

Sir Ch. Qu'il y a un homme que vous pouvez agréer... Malgré ...

Miss Gr. Tout ce que j'ai dit au contraire. Eh bien, Monsieur, si cela est, c'est une grande faute à moi de l'avoir nié.

Sir Ch. C'est tout ce que je veux dire... Ce n'est pas une faute à vous de préférer un homme à un autre. Ce n'est pas une faute de

donner préférence à qui que ce soit, sans consulter votre frère. J'ai voulu que vous fussiez entiérement maîtresse de votre conduite, & de vos actions. Il auroit été peu généreux à moi d'avoir supposé que vous m'en étiez comptable, à moi qui n'avoit fait que mon devoir envers vous. Chère Charlotte, n'imaginez pas que je sois capable de gêner ainsi votre liberté. Mais on n'auroit pas dû me faire répondre à Lord G. & même au Comte son Père, quand ils m'ont demandé si votre cœur étoit libre, de manière à leur donner quelques esperances de succès.

Miss.Gr. Etes-vous sûr, Monsieur?

Sir Ch. O ma sœur, que votre resistance devient terrible! ... Je ne puis vous presser davantage. Pour l'amour de vous, je ne le puis.

Miss Gr. Nommez votre homme, Monsieur!...

Sir Ch. Non point *mon* homme, Charlotte... Le Capitaine Anderson n'est pas *mon* homme!

Il se leva, pressa de ses lévres la main immobile de Charlotte... Ne vous troublez pas trop, ma sœur, dit-il; je suis désolé de votre peine... beaucoup plus je crois que de la faute. En disant cela il lui fit la révérence, & sortit.

Il fut témoin & eut pitié de sa confusion. Elle étoit tout-à-fait confonduë: il fit fort bien de sortir pour lui donner le tems de se remettre. Lady L. lui fit sentir des sels. Miss Grandison en avoit eu rarement besoin.

O quelle pauvre créature, je suis, dit-elle, même à mes propres yeux! Ne me méprisez pas, Harriet... Docteur Bartlet, pourrez-vous excuser mon opiniâtre resistance? Pardonnez moi, Milord! Lady L. aïez de l'indulgence

pour

pour les fautes d'une sœur. Mais mon frère me verra toujours sous ce point de vuë méprisable. „ C'est une terrible resistance, " en effet! Comme une erreur où l'on s'obstine, en entraîne une autre!

Sir Charles entendant qu'elle parloit, que chacun tâchoit de l'adoucir, & lui témoignoit sa compassion, il revint. Elle voulut se lever, avec un air si humble qu'il sembloit qu'elle vouloit se jetter à ses pieds, mais il prit ses deux mains jointes dans une des siennes, & de l'autre tira une chaise près d'elle, & s'assit à son côté, avec un air de douceur & de majesté mêlé de compassion, qui ne pouvoit paroitre redoutable qu'à Miss Grandison, à cause des reproches qu'elle se faisoit... Pardonnez moi, Monsieur, dit-elle.

" Chère Charlotte, je vous pardonne. Nous avons tous besoin de pardon. Nous sommes d'autant plus portés de compassion pour les autres, quand nous en avons besoin nous-mêmes. Souvenez-vous seulement, quand il sera question des autres, d'adoucir la sévérité de votre vertu.

Il pensoit à M^e. Oldham, comme nous le conclumes ensuite. Nous ne savons pas, dit-il, quels inconvéniens amène un leger écart de nos principes. Examinons à présent les choses plus à fond. Mais n'aimeriez-vous pas mieux que ce fût dans votre chambre?

Miss Gr. Je ne souhaite point à présent de cacher rien à ceux qui sont ici. Je sortirai seulement pour un moment.

Elle sortit; je la suivis; & aïant besoin alors

de quelqu'un avec qui elle pût partager sa fuite, la chère Charlotte me reprocha encore mes vilaines écritures; sans cela, dit-elle, je vous aurois tout raconté.

Et qu'est-ce que cela auroit fait, ma chère? lui repliquai-je. Cela n'auroit pas prévenu...

Non, mais cependant vous auriez pu me donner votre avis. J'aurois eu cet avantage, & ma confession auroit peut-être alors prévenu son accusation... Mais pardonnez moi, Harriet...

O ma Charlotte, pensai-je, si vous pouviez seulement modérer votre charmante vivacité, un peu, tant soit peu, vous n'auriez pas eu deux pardons à demander au-lieu d'un.

LETTRE XXIX.

Suite.

Miss Grandisson me pria de rejoindre la compagnie: elle m'y suivit bientôt, prit sa place, & avec un air mêlé de dignité & d'inquiétude, elle parla ainsi:

S'il n'est pas trop tard, après une si longue obstination dans mon erreur, pour me rétablir dans la bonne opinion de mon frère, plus chère pour moi que celle de tout le reste du monde sans la sienne, ma franchise expiera cette erreur.

Sir Ch. Je voudrois épargner à ma sœur...

Miss Gr. Je ne veux pas être épargnée, Mon-

Monsieur... Je vous prie, écoutez moi... Je ne voudrois pas pour exténuër mes fautes, (j'espère que je n'en ai pas commis beaucoup) chercher à jetter du blâme sur des absens; beaucoup moins sur un absent qui l'est pour toujours: cependant mon frère ne doit pas s'offenser, si je suis obligée de dire quelque chose qui pourroit sembler jetter quelque ombre sur la mémoire de... ne vous offensez pas, mon frère, je respecterai cette mémoire, & je me rendrai justice sur ma faute. Vous m'excuseriez tout aussi peu que mon frère, Harriet, si je manquois à l'un ou l'autre égard.

Je me baissai, & je rougis. Sir Charles me regarda d'un air plein de bonté.

Mon Père, continua-t-elle, crut devoir être, ou devoir paroitre mécontent de quelque chose qui s'étoit passé entre lui & Lord L. à propos de la demande que Milord lui avoit faite de ma sœur.

Sir Ch. Il ne vouloit pas peut-être qu'un traité de mariage commençât sans qu'il l'eût proposé lui-même, quoiqu'il n'y eût rien à dire contre la personne, ou contre la proposition.

Miss Gr. Chacun sait que mon Père avoit de grands talens: ils étoient relevés par une vivacité, & un sel, auquel il n'y avoit pas moyen de resister. Il entreprit ses deux filles à cette occasion; & voulant leur ôter pour lors toute pensée de mariage, non seulement il déploya toute son autorité, que je puis dire avoir eu toujours sur nous le poids qu'elle devoit avoir, mais il employa encore les tours piquans & railleurs par lesquels il étoit connu; ensorte que ses

ses pauvres filles furent confonduës, & hors d'état de lever la tête. Ma sœur en particulier eut honte d'une passion dont surement aucune jeune fille n'auroit dû avoir honte, puisqu'elle avoit un si digne objet. Mon Père trouva aussi à propos, peut-être par de sages raisons, de nous informer qu'il ne nous destinoit que de petites fortunes; & cela m'humilia à mes yeux. Ma sœur avoit une ame plus forte, & de plus belles perspectives. Après ce qu'elle avoit souffert, je ne pouvois qu'appréhender à mon tour; & je crus que je pourrois me déterminer aux démarches les plus étourdies, où la vertu ne seroit pas blessée, plutôt que de m'exposer à ce qu'elle avoir souffert des railleries d'un homme aussi vif, & aussi mordant, & avec qui j'avois des relations si respectables. Pendant que ces impressions étoient les plus fortes dans mon esprit, le Capitaine Anderson, qui étoit en quartier dans notre voisinage, eut occasion de se trouver en compagnie avec moi. C'est un homme de cœur; il étoit bien vu de tout le monde, & favorisé particuliérement par trois jeunes Dames qui pouvoient à peine être civiles seulement avec les autres à cause de lui; & cela, je l'avouë, quand il me fit la cour assidument par préférence à ces Dames & à toute autre, lui donna quelque mérite auprès de moi. Etant le premier Officier alors dans ces quartiers, il étoit caressé comme s'il eût été un Général. Une fille de sir Thomas Grandison étoit une conquête digne de son ambition, aux yeux de tout autre, aussi bien qu'aux siens; & cependant cette pauvre fille redoutoit les difficultés

que

que ſa ſœur avoit rencontré, & devoit naturellement penſer après la déclaration de ſon Père, qu'elle auroit tout-au-plus un jour deux ou trois milles livres; deſorte qu'elle avoit ſeulement à craindre qu'un Capitaine, qui peut-être pendant des années avoit cherché à relever ſa fortune par un mariage, ne ſe crût pauvrement payé de ſes peines, (en ſuppoſant qu'elle obtint jamais le pardon de ſon Père) ſi elle s'engageoit ſans attendre ſon conſentement, comme il l'a preſſoit de le faire par des Lettres qu'il avoit trouvé le moyen de lui faire parvenir ſurement... J'eſpère, à préſent, Monſieur, j'eſpère, Milord, & vous, mes deux ſœurs, qu'après ce que j'ai dit vous reconnoitrez ma ſincérité, quoique vous ne puiſſiez me trouver exempte d'indiſcrétion pour le *paſſé*.

Cependant mon orgueil étoit piqué quelquefois. Quelquefois je refuſois abſolument: d'autres fois j'étois gagnée par les artifices que les hommes ſavent employer pour reprendre le deſſus, jusqu'à ce que je me trouvai embourbée, ſans ſavoir comment avancer, ni reculer. Le Cavalier étoit à la vérité d'une très-bonne famille; mais l'objet de l'amour de ma ſœur avoit tant d'avantages, il étoit ſi bien avec mon frère, & même avec mon Père, il étoit ſi diſtingué à tous égards, qu'une démarche précipitée m'auroit fait plus de tort par cette raiſon, & je ne pouvois qu'appréhender, ſi j'épouſois le Capitaine Anderſon, d'être regardée en pitié, rejettée & mépriſée pour quelque tems, ſinon pour toujours.

Et quel droit, penſois-je ſouvent lorsque je me

me permettois des réflexions sérieuses, quel droit ai-je de donner à mon Père un fils, à mon frère, à ma sœur, à Lord L. si elle l'épouse, un frère qu'ils ne voudroient pas avoir choisi, & que probablement ils ne voudront pas avouër?... N'ont-ils pas droit de le refuser comme leur Parent? Et Charlotte Grandisson, la fille de la Mère la plus prudente, fera-t-elle une démarche qui la feroit regarder comme la honte de sa famille? S'obligera-t-elle à suivre la fortune d'un soldat, en differens quartiers, & peut-être en differens païs?

Tels étoient, de tems en tems, mes raisonnemens; & peut-être auroient-ils eu moins de force sur moi, si je n'avois eu, en me donnant un mari, aucun de ces parens à qui en donner un nouveau qui leur déplairoit.

C'est pour cela que je ne pus me résoudre à confier la chose à ma sœur, qui avoit tant d'avantages sur moi dans son choix. J'ai cru depuis quelques semaines, que je pourrois la révéler à ma nouvelle sœur, & ce fut un des motifs qui m'engagea à accepter votre invitation de venir ici, Milord, & Milady L. quand vous me dites qu'elle vous faisoit le plaisir de vous accompagner. Mais elle a été éternellement à écrire; & je ne pouvois me résoudre à forcer l'occasion, puisqu'elle ne se présentoit point naturellement.

Sir Ch. Je ne voudrois pas vous interrompre, Charlotte... Mais puis-je vous demander si toute cette affaire s'est traitée par Lettres? Ne vous êtes-vous pas vus quelquefois?

Miss Gr. Oui, mais nos entrevuës n'ont pas été

été fréquentes, parce qu'il étoit tantôt en Ecosse, tantôt en Irlande, où il resta six ou sept mois; tantôt dans quelque quartier éloigné du Royaume.

Sir Ch. Dans quel coin du Royaume est à présent le Capitaine?

Miss Gr. Mon cher Monsieur, celui qui vous a informé de la chose n'a-t-il pas pu vous le dire?

Sir Ch. (souriant) oui, Mademoiselle, il le pouvoit; & il me l'a dit; il est à Londres.

Miss Gr. J'espère que mon frère après la franchise de ma confession, & une ingénuité qu'on trouve rarement en pareil cas, ne sera pas assez desobligeant pour imaginer qu'on me doive tendre des piéges, comme si je n'étois pas à présent du moins franche & sans réserve.

Sir Ch. Cela est extrémement juste, Charlotte; extrémement juste!... Je vous demande pardon. J'ai dit que nous en avons tous besoin. Je ne vous ai pas fait cependant cette question pour vous attraper, mais pour vous aider.

Miss Gr. O que n'avons-nous eu la liberté, aïant un tel frère, d'avoir une correspondance avec lui!... Je serai bien heureuse si je puis expier... Elle s'arrêta.

Sir Ch. Continuez votre histoire, ma chère Charlotte, l'expiation contrebalance amplement la faute.

Miss Gr. (se baissant) Le Capitaine Anderson est en ville. Je l'ai vu deux fois. Je l'aurois vu à la Comédie, si je n'étois pas venue à Colnebrooke. Je ne vous cacherai pas un iota

de

de la vérité. A présent que je suis rentrée dans le bon chemin; je n'en sortirai jamais volontairement. J'ai souffert assez pour en être sortie, quoique je tâchasse d'en prendre mon parti du mieux que je pouvois, même quelquefois par bravade, quand cela me pesoit un peu *là*, ajouta-t-elle en mettant la main sur son cœur.

Sir Charles se leva, & prenant une des mains de sa sœur dans les siennes, digne sœur! dit-il, aimable Charlotte! Après cette noble franchise je ne dois pas permettre que vous vous accusiez vous-même. Une erreur reconnue de si bonne grace, est une victoire. Si vous croyez le Capitaine Anderson digne de votre cœur, il aura une place dans le mien; & j'emploierai mon crédit auprès de Lord & de Lady L. pour leur faire agréer cette alliance. Miss Byron & le Dr. Bartlet le regarderont comme leur ami.

Il se rassit avec un visage où brilloit toute la tendresse d'un frère.

Miss Gr. O Monsieur! que vous dirai-je? Vous augmentez mon embarras par votre bonté. Je vous ai dit comment je me suis *embourbée*. Le Capitaine Anderson commença ses poursuites avec l'esperance d'une grande fortune, qu'il croyoit qu'une fille de sir Thomas Grandison ne pouvoit manquer d'avoir tôt ou tard. J'ai vu clairement dans beaucoup d'occasions, beaucoup trop pour son honneur, que c'étoit son principal motif. Si je l'écoutai, ce fut comme je l'ai fait entendre, parce que je craignois de n'avoir pas une fortune digne d'un homme plus généreux. Nous étions alors confinées à la campagne; & comme une petite fille je souhai-

tois la liberté: MARIAGE & LIBERTE' ce sont termes synonimes pour de petites filles, comme je l'ai compris depuis.

Nous ne pumes nous empêcher de sourire de cette saillie; mais elle continua plus sérieusement.

Je pensois d'abord que je pourrois rompre avec lui quand je voudrois. Mais il me tenoit, sur-tout depuis qu'il eût appris votre bonté pour moi; il bâtissoit de grandes esperances d'avancement sur cette alliance.

Sir Ch. Mais n'aimez-vous pas le Capitaine Anderson, ma sœur?

Miss Gr. Je crois que je l'aime autant qu'il m'aime. Ses principales vuës, comme je l'ai dit, ont été sur ma fortune. Si je règle mon estime pour lui sur la sienne pour moi, je ne dois pas l'agréer pour la raison même pour laquelle il me recherche.

Sir Ch. Je ne m'étonne pas que le Capitaine souhaite de vous *tenir*, pour me servir de votre expression. Mais, ma chère Charlotte, répondez moi, avez-vous moins aimé qu'auparavant le Capitaine Anderson depuis que votre fortune est assurée, & absolument en votre pouvoir?

Miss Gr. Non pas par cette raison, si je connois mon propre cœur. Mais il a été beaucoup plus empressé depuis que votre bonté pour moi a été généralement connue, que lorsque le bruit public me mettoit absolument dans la dépendance de mon frère, & diminuoit au dessous de la vérité la fortune de la famille. Lorsque nous étions, ma sœur & moi, entre la crainte & l'esperance, j'entendis peu parler du Capitaine An-

Anderson; & ce peu étoit si prudent & si froid.... Mais j'avois déjà pénétré l'homme auparavant.

Lord & Lady L. avec chaleur, l'appellèrent un indigne homme. Je pensois de même; & le Dr. Bartlet avoit l'air d'en penser autant.

Sir Ch. Pauvre homme! Il semble qu'il a été trop prudent pour se fier même à la providence. Mais, ma sœur, quelles sont à présent vos difficultés?

Miss Gr. Elles naissent de ma folie. Le Capitaine Anderson me paroissoit d'abord un homme sensé autant qu'aimable de sa figure: il a de la vivacité & de l'aisance dans la conversation; il parle sans hésiter; & j'en avois d'autant moins de doute de son jugement. Un homme qui sait dire agréablement des choses agréables à une femme, met sa vanité dans son parti; puisque douter de sa sincérité, ce seroit douter de son propre mérite. Quand il vint à m'écrire je me prévins encore plus en sa faveur qu'auparavant. Mais quand il se crut assuré de moi, il perdit alors son écriture, son stile, & même son orthographe. Je rougis de le dire, & je rougissois alors de le voir.

Sir Ch. Les hommes seront toujours hommes. Il nous est naturel quand nous sentons nos imperfections, d'essayer d'y suppléer, ou d'y mettre un vernis devant ceux dont nous voulons gagner l'estime. J'ai connu des gens qui ne sont pas si disposés que le Capitaine paroît l'avoir été, à connoître leurs propres défauts. Le Capitaine Anderson perdit peut-être son écrivain, en changeant de quartiers. Mais il

est

est étonnant qu'un homme de famille comme le Capitaine, soit si peu instruit.

Miss Gr. Sa légéreté, à ce que j'ai appris ensuite, le fit fuir de l'école avant qu'il sût ce que l'on y enseigne. Ses parens lui achetèrent un Drapeau; c'est tout ce qu'ils ont fait pour lui. Son Père se remaria, eut d'autres enfans, & sembloit avoir oublié que celui-ci l'étoit aussi. Voilà ce que j'ai découvert de son histoire; mais il se présenta à moi dans un jour tout différent. Il se donnoit pour avoir un joli bien, qui quoiqu'il ne fût pas considérable, étoit bien conditionné, & capable d'améliorations; outre qu'il avoit de grandes esperances. Une ame qui ne voudroit pas en imposer à une autre, doit souffrir avec plus de peine qu'on lui en impose. Mais je ne pus m'empêcher de le mépriser, quand je me trouvai trompée si grossiérement, par des Lettres qu'il m'avoit fait écrire pour lui, & quand je vis qu'il n'étoit point cet homme sensé, ni éclairé qu'il auroit voulu que je le crusse.

Sir Ch. Mais comment, ma sœur, se croyoit-il sûr de vous?

Miss Gr. O Monsieur! Pendant qu'il avoit toutes ces belles apparences en sa faveur, il me tourmenta pour lui faire une promesse de mariage; & ce fut après l'avoir obtenue qu'il m'écrivit de sa propre main, me convainquit par là qu'il en avoit employé auparavant une autre, quoiqu'il eût été convenu entre nous que notre correspondance seroit un sécret absolu: je tremblois de me voir exposée à cet écrivain, un homme que je ne connoissois pas, & qui cer-

certainement mépriseroit l'Amant à qui il fournissoit toutes ses jolies choses, & me mépriseroit moi-même en même tems. Je puis dire cependant que mes Lettres étoient telles que je puis les soumettre à l'examen le plus sévère. C'étoit à la vérité lui donner assez d'encouragement, que de lui répondre par écrit; & il comptoit bien là dessus, autrement il ne m'auroit jamais tourmenté pour lui faire une promesse, comme il le fit pendant des mois entiers, avant de l'obtenir.

Sir Ch. Jamais les femmes ne devroient consentir à se mettre des fers elles-mêmes par des promesses. Au-contraire, elles doivent toujours mépriser un homme, & rompre absolument avec lui, dès qu'il pense à en exiger une promesse. A quoi bon tâche-t-il d'en obtenir une, s'il ne soupçonne pas que ses vuës sont contraires à celles de ceux qui ont droit d'être consultés; s'il ne doute pas de son propre mérite & de l'honneur de la Dame, & s'il ne craint pas quelque retour de sagesse?... Si par conséquent il ne veut pas lui ôter la faculté de suivre son devoir, ou d'y rentrer si elle s'en est déjà écartée en écoutant des propositions d'un mariage clandestin? Votre Père, ma chère, (mais peut-être que vous ne le saviez pas) vous auroit pu délier de cette promesse (*). Vous n'avez à présent personne qui ait droit de vous controller: vous êtes absolument votre maîtresse; & je ne vois pas qu'une promesse...

Mais,

(*) Nombr. XXX: 3. 4. 5.

Mais, je vous prie, de quelle nature est cette promesse?

Miss Gr. O folie!... Je déclarai que je n'épouserois jamais un autre sans son consentement, tant qu'il seroit garçon. Par là, à ma honte, je l'avoue, j'en ai fait mon Père, mon tuteur, mon frère; du moins j'ai rendu inutile dans l'article le plus essentiel de mon bonheur, toute l'influence qu'ils auroient pu avoir sur moi, à force d'être tourmentée comme je l'ai dit, & contre mon propre jugement.

Bientôt après, il me fit connoitre, comme je disois, en m'écrivant de sa propre main, avec quel ignorant, quel homme superficiel je m'étois liée. Et toujours depuis lors, j'ai tâché & par Lettres, & de bouche, d'obtenir de lui qu'il me dégageât de ma téméraire promesse, & j'y faisois mes efforts avant que j'eusse les droits à l'indépendance, que votre bonté m'a donné, Monsieur.

Je crus une fois, continua-t-elle, qu'il me l'accorderoit aisément, & qu'il chercheroit ailleurs une femme; car je n'avois pas cherché à le mettre dans les fers, comme vous vous exprimez avec raison. Je n'en faisois pas assez de cas, & cela me rend peut-être encore moins excusable... Mais vous ne me laissâtes pas assez longtems en suspens sur les grandes choses que vous vous proposiez de faire pour moi, pour me mettre en état d'obtenir que le Capitaine Anderson me dégageât comme je voulois l'y amener, avant qu'il fût votre générosité.

Pendant tout ce tems-là je gardai mon sécret. J'étois trop honteuse des téméraires dé-

marches que j'avois faites, ou pour mieux dire je n'avois pas assez d'humilité pour informer aucune ame vivante de ma situation, & c'est je crois par cette raison qu'on ne m'a jamais devinée. Mais ma Harriet sait, que dès les commencemens de ma connoissance avec elle je lui insinuai quelque chose de mon affaire.

Sir Ch. Charmante franchise! Que vos vertus brillent à travers vos méprises!.... Mais il y a bien des femmes qui se sont laissé embarquer plus mal, même sans esperance d'en revenir, & qui n'avoient pas à alléguer en leur faveur les craintes que vous aviez en vous engageant dans cette affaire.

Miss Gr. Vous êtes sir *Charles Grandison*, Monsieur: je n'ai pas besoin d'en dire davantage. Nous craignons souvent de communiquer un engagement téméraire à ceux-là seuls par le moyen de qui nous pourrions nous tirer d'embarras. Si pendant les six ou sept dernières années de ma vie, j'avois connu mon frère comme je le connois à présent, si j'avois pu avoir une correspondance avec lui pendant son absence, je n'aurois pas fait un pas sans son approbation.

Sir Ch. Peut-être mon principe s'est-il trouvé trop général dans cette occasion; mais j'ai toujours cru qu'il étoit plus sûr dans les cas douteux de resister à son penchant que de le suivre. Mon Père connoissoit le monde: il n'avoit pas le cœur mauvais: il aimoit ses filles. Je n'avois pas la vanité d'imaginer que mes sœurs, dont la plus jeune étoit presque aussi agée que moi, auroient besoin de mes avis dans des affaires essen-

essentielles; & violer les ordres d'un Père, uniquement pour ma propre satisfaction... Je ne sai comment... mais je ne le pouvois pas; & comme une personne qui a perdu un parent chéri, sur-tout si c'étoit un Père, se rapelle avec plaisir les occasions où il lui a donné du plaisir, & avec peine le contraire, il me semble que je suis plus content de moi-même, pour avoir obéi à un ordre, que, cependant, dans ce tems-là, je ne savois comment expliquer.

Miss Gr. Vous êtes heureux, mon frère, par ce souvenir. Je serois plus malheureuse que je ne le suis, selon vos principes, si j'avois causé de la peine à mon Père par cette affaire. Dieu soit loué, il n'en a rien su. Mais à présent, Monsieur, je vous ai dit toute la vérité: Je n'ai pas aggravé les torts du Capitaine Anderson, & je ne voudrois pas le faire; un homme avec qui j'ai pensé une fois à contracter l'union la plus étroite, a des droits, je pense, à mes vœux, quoiqu'il se soit trouvé avoir moins de mérite que je ne l'avois cru d'abord.

Permettez moi, cependant, d'ajouter que le Capitaine Anderson est emporté, haut; je ne me suis jamais trouvée avec lui depuis quelque tems, sans la plus grande repugnance: si je n'étois par venue à Colnebrooke, je l'aurois vu comme je l'ai avoué; mais c'étoit dans la résolution que je lui ai déclarée depuis longtems, de n'être jamais à lui, & de rester fille toute ma vie, s'il ne veut pas me dégager de ma téméraire, ma folle promesse. A présent, je vous prie, dit-elle, en nous regardant tous, donnez moi vos avis sur ce que j'ai à faire.

Lord L. Je crois l'homme abſolument indigne de vous, ma ſœur Charlotte. Je trouve que vous avez raiſon de ne vouloir jamais être à lui.

Lady L. Sans attendre l'avis de mon frère, je dois dire qu'il agit très-lâchement, & très-indignement, en voulant vous lier par un traité inégal, par une promeſſe dont vous n'avez point exigé de lui la pareille. Je ne puis croire, Charlotte, que vous ſoyiez liée par une telle promeſſe; & cette miſerable tricherie d'employer la main d'un autre pour écrire ſes Lettres, & d'expoſer ma ſœur devant un étranger, & cela contre l'accord... que je le haïrois!... qu'en dites-vous, ma ſœur Harriet?

Harr. Je ſerois indigne de cette obligeante confiance, ſi je ne diſois quelque choſe, quoique cela reſſemblera beaucoup à rien. Il ſemble, Miſs Grandiſon, qu'il n'y a jamais eu une forte inclination, aucune ſympathie de cœurs, pour ainſi dire, entre vous & le Capitaine Anderſon?

Sir Ch. C'eſt une queſtion fort convenable.

Miſs Gr. Il n'y en avoit ni d'un côté ni de l'autre, je crois. J'ai inſinué ſes motifs, & les miens. Dans toutes ſes Lettres il me donna des raiſons de me confirmer dans l'idée que j'avois de ſon caractère intéreſſé. Et à préſent la principale raiſon qu'il allègue pour me faire tenir ma promeſſe, c'eſt ſon intérêt. Je ne voudrois pas lui alléguer le mien, & je ne l'ai jamais fait; quoique ſon exemple pût me juſtifier ſi je le faiſois.

Sir Ch. La promeſſe eſt-elle par écrit, ma ſœur?

Miſs

Miss Gr. (en baissant les yeux) Oui; mon frère.

Harr. Avec votre permission, Mademoiselle... La substance de votre promesse étoit, que vous n'épouseriez jamais un autre sans son consentement, tant qu'il ne seroit pas marié... Promites-vous que si jamais vous vous mariiez, ce seroit avec lui?

Miss Gr. Non; il le vouloit; mais je le refusai. A présent, ma chère Harriet, quel est votre avis?

Harr. Je demande l'avis du Docteur Bartlet, & le vôtre, sir Charles, avant que d'oser donner le mien.

Sir Charles regarda le Docteur; le Docteur s'en raporta à lui.

Sir Ch. Eh bien, Docteur, vous me redresserez donc, si je m'égare: vous êtes casuiste.

Je trouve, comme Milord, que le Capitaine Anderson n'est à aucun égard digne de Miss Grandison; & en vérité, je connois peu de gens qui le soient. Si je suis partial, excusez un frère.

Elle se baissa; chacun fut charmé que Miss Grandison fût mise en état de lever la tête, comme elle le fit après ce compliment.

Sir Ch. Je pense aussi, que si ma sœur ne l'estime pas, elle a raison de ne vouloir jamais être à lui. Mais que dirons-nous de sa promesse, de n'épouser jamais un autre sans son consentement, tant qu'il ne sera pas marié? Je comprens qu'elle a été faite du vivant de son Père, qui auroit pu l'en relever, je crois que vous en conviendrez, Docteur; mais ses né-

gotiations avec lui depuis ce tems-là pour en être dispensée, montrent qu'en sa conscience elle se croyoit obligée par là.

Chacun gardant le silence, il continua.

Lady L. pense qu'il agit lâchement & indignement, en prétendant la lier par un traité inégal. Mais quel homme, sans être extrêmement généreux, après avoir obtenu un avantage sur une fille telle que Charlotte, (elle rougit) ne voudroit pas tâcher de le conserver? Ne seroit-ce pas prononcer contre lui-même, que de céder un pareil avantage? Les femmes devroient être sures des hommes en qui elles mettent leur confiance dans une chose où elles ont un si grand intérêt. Pensez-vous qu'un homme qui exige une promesse d'une femme, n'ait pas intention de la lui faire tenir? Quand il la *tourmente* pour la faire, c'est comme s'il lui disoit, qu'il l'obligera à l'accomplir quoiqu'il pût arriver quelque chose qui lui feroit souhaiter de ne l'avoir pas faite.

Miss Gr. O mon frère! la répétition de ce mot *tourmenter!*... Ne me raillez-vous point?... A la vérité, je le mérite bien.

Sir Ch. Tous les hommes ne doivent leurs avantages qu'à leurs tourmens, leurs promesses, leurs importunités... Ne soyez pas fâchée, ma sœur, que j'use de votre mot.

Miss Gr. O mon frère, que deviendrai-je, si vous me raillez de ma folie?

Sir Ch. Je n'ai point dessein de vous railler. Mais je connois mon sexe; & j'aurois bien mal profité des occasions, si je ne connoissois pas un peu le monde. (Je croyois, Lucy, qu'il au-

auroit dit ici *l'autre*, au-lieu de dire *le monde*) Ma sœur nous a dit par quelle raison elle ne voulut pas lier le Capitaine, par une semblable promesse; c'est qu'elle ne l'estimoit pas assez; & n'étoit-ce pas un malheur pour lui?

Elle craint d'être blâmée; mais il faut considerer les circonstances où elle étoit; je ne dois pas les rapeller: j'ai été fâché d'apprendre que mes sœurs s'y soient trouvées. Qu'il est triste que ceux qui croient connoitre le mieux le sexe, se croient en droit de le traiter avec le moins d'égard! (comme nous nous regardions les unes les autres!) J'espère charitablement, continua-t-il, (charitablement, Lucy!) & pour l'estime que j'ai pour ce sexe, regardant une bonne femme comme un des ouvrages les plus glorieux de la création, j'espère que ce n'est pas *généralement* la faute des femmes.

Pour ce qui regarde l'artifice du Capitaine, de chercher à gagner du terrein en faisant écrire ses Lettres par un autre, c'étoit assez à la vérité pour qu'une femme qui écrit très-bien elle-même, le méprisât, quand elle le sauroit. Mais à qui quelques gens n'ont-ils pas recours pour arriver à leurs fins!... Ce n'est pas une nouvelle méthode. On dit que M^e. Maintenon fut employée à pareil usage par une Maîtresse de Louis XIV. & que ce fut par là qu'elle gagna la faveur du Monarque, aux dépens de celle qui l'employoit. Je le répéte, les femmes devroient être sures de leurs gens avant que de s'embarquer. *Le haïr*, dit Lady L., *pour l'avoir exposée devant un Etranger! Exposée!* Permettez moi de dire, que des femmes qui ne veulent

lent pas être *exposées*, ne doivent pas se mettre au pouvoir d'un autre. O Miss Byron, continua-t-il en se tournant, à ma grande confusion, vers moi, qui n'étois que trop disposée à m'appliquer la première partie de l'avis ; aïez la bonté d'apprendre à Emilie, qu'elle ne doit jamais aimer un homme, sans être bien assurée de son amour ; qu'elle ne doit jamais laisser voir à un homme les impressions qu'il fait sur elle, sans être sure qu'il est reconnoissant, juste, généreux ; & qu'elle doit le mépriser comme une ame basse, intéressée, au premier moment qu'il cherchera à en tirer des promesses. Pardonnez moi, Charlotte, vous vous êtes condamnée si généreusement vous-même, que vous ne vous ferez pas de la peine qu'on tire de votre expérience un exemple pour une jeune personne, qui ne pourroit pas se conduire avec votre grandeur d'ame si elle étoit une fois embourbée.

Cette reflexion vint fort à propos pour moi, d'abord après celle qui m'étoit addressée, car je fis servir la confusion de Miss Grandison de demi couverture à la mienne ; du moins je crains bien que ce ne fut de demi couverture seulement.

Je trouve que je ne dois pas me permettre d'être loin de vous, mes chers Parens, du moins pour être dans cette compagnie. Miss Cantillon, Miss Barnevelt, & une douzaine de Miss, & de Madame, dont je m'amusois autrefois à tracer les portraits ; où êtes-vous ? où puis-je vous trouver ? Mon cœur, quand je vous vis, chez Lady Betty Williams, étoit à son aise, & sans crainte ; je pouvois alors jetter mes petites fusées autour de moi à plaisir, sans craindre

qu'en

qu'en revenant sur moi, elles ne flambassent mes habits!

LETTRE XXX.

Suite.

Mais que reste-t-il donc à faire pour notre sœur, demanda Lady L. Charlotte regarda autour d'elle, comme pour appuyer cette question. Chacun s'en raporta à sir Charles.

Premièrement, je vous assure, Charlotte, reprit-il, que si vous avez quelque ombre de préférence pour le Capitaine Anderson, & si vous croyez qu'à cause de ce qui s'est passé entre vous, & de l'incertitude où vous l'avez tenu, qui auroit pu lui faire manquer quelque fortune ou quelque avancement, vous deviez être à lui ou par justice, ou par inclination; j'irai le trouver comme un ami pour faire & recevoir des propositions. Si nous ne lui trouvons pas de la reconnoissance, & de la générosité, nous lui en donnerons par notre exemple, & je commencerai.

Chacun étoit ému; le Docteur Bartlet autant que tout autre. Miss Grandison pouvoit à peine rester tranquille, elle étoit mal à son aise sur sa chaise, pendant que sir Charles avoit l'air d'un homme trop accoutumé à des actes de bénéficence, pour supposer qu'il eût dit quelque chose d'extraordinaire.

Miss Grandison après avoir hésité quelques momens, répondit. En vérité, Monsieur, le Capitaine Anderson n'est pas digne d'être apellé *votre* frère. Je ne veux pas entrer dans des détails là dessus, parce que je suis déterminée à ne l'avoir jamais pour époux : il le sait, & ma promesse ne m'engage point à être à lui. S'il avoit de la vertu, de la générosité... Mais en effet il n'a ni l'une, ni l'autre, dans un dégré qui pût me le faire considerer comme une femme doit considerer son mari.

Sir Ch. Eh bien, Charlotte, si vous lui avez donné quelque esperance d'une entrevue, je voudrois que vous vous en excusassiez : faites lui savoir que vous m'avez informé de tout ce qui s'est passé entre vous; & que vous vous remettez de tout à moi; mais avec la résolution (si vous y êtes effectivement résolue) de ne jamais être à lui.

Miss Gr. Je craindrois sa violence...

Sir Ch. Ne craignez rien; les hommes qui sont violens avec les femmes, quand ils ont quelque point à emporter par là, ne sont pas toujours violens avec les hommes. D'ailleurs j'en userai civilement. S'il a jamais esperé de vous posséder, il sera assez malheureux en perdant une telle proie. Vous pouvez lui dire que je lui donnerai un rendez-vous par tout où il voudra. En attendant, il ne sera pas inutile, si vous n'avez rien à objecter, que vous me montriez quelques-unes des Lettres que vous vous êtes écrites ; sur-tout de celles où vous lui avez déclaré votre résolution de n'être point à lui ; plus la datte en sera reculée, & mieux

ce

ce sera, si depuis ce tems-là vous avez persisté dans le même sentiment.

Miss Gr. Vous verrez, si vous le voulez, les copies de toutes mes Lettres & de toutes les siennes; & vous y verrez, Monsieur, que si jamais le Capitaine Anderson a trouvé quelque accès auprès de moi, c'étoit à cause de la malheureuse situation où je me croyois, après le traitement que ma sœur avoit essuyé, & parce qu'il m'étoit interdit d'attendre une fortune qui pût m'autoriser à penser à un époux qui fît quelque figure dans le monde.

Sir Ch. C'est un malheur! mais laissons ce qui est fait. Je verrai le Capitaine Anderson. S'il y a quelques Lettres où il ait traité ma sœur malhonnêtement, vous ne devez pas me les faire voir. Mon motif pour en voir quelques-unes, est de vous servir, Charlotte, ce n'est pas la curiosité. Faites moi voir cependant tout ce qui est nécessaire, de peur que quand nous nous verrons il ne me dise quelque chose que je n'aurois pas appris de vous, & qui pourroit faire pour lui, ou contre vous. Je vous assure que je passerai tout ce qui paroîtra favorable à sa cause quoique contre ma sœur. Je puis être prévenu, mais non pas décidé; & je compte que vous voyez par ma conduite avec vous, Charlotte, que quand même vos Lettres seroient fort tendres, vous ne devez pas avoir peur de me les montrer. Je ne suis jamais sévère pour les Amans foibles. Nos passions peuvent être tournées à d'excellentes fins: je ne regarde point comme un défaut d'être susceptible de la passion qu'on appelle amour; au-contrai-

traire. Votre frère, Mesdames, dit-il en nous regardant toutes trois, n'eſt pas un Stoïcien.

Et avez-vous été amoureux, ſir Charles Grandiſon? penſai-je en moi-même. Serai-je fâchée, Lucy, ou ſerai-je bien aiſe s'il l'a été?... Mais après tout n'eſt-il pas étrange, qu'on ſache ſi peu de ſon hiſtoire pendant qu'il a été abſent?... Et cependant il dit, qu'il n'étoit point fâché des queſtions de ſa ſœur ſur ce ſujet. Si j'avois été ſa ſœur, je n'aurois pas attendu juſqu'à préſent pour le queſtionner.

Mais voici une nouvelle tâche pour ſon frère. Je ſerai impatiente de ſavoir comment cette affaire finira.

Le procès de Miſs Grandiſon, comme elle l'appelloit, étant ainſi heureuſement fini, & Miſs Emilie, & Mr. Grandiſon étant rentrés, ſir Charles ſe mit à blâmer un peu notre ſexe du goût général qu'il dit que les femmes ont pour les gens de guerre. Il ne ſavoit pas, dit-il, ſi les armées n'étoient pas redevables de bien des braves gens, à cette approbation, & à la brillante figure que font les Officiers, plutôt qu'au vrai courage.

Qu'en dites-vous, Emilie? Une cocarde, & un habit rouge ne vont-ils pas bien à un beau Cavalier, & ne les rendent-ils pas plus beau à vos yeux?

Ayez la bonté, Monſieur, répondit-elle, de me dire comment je dois trouver un homme dans cet habit, & je tâcherai de conformer mon goût à vos leçons.

Il ſe baiſſa en regardant d'un air gracieux cette heureuſe fille. Pour moi, dit-il, je dois

avouër

avouër que je n'aime pas en général la vie d'un soldat, d'un homme qui trafique du sang, qui doit être aussi esclave de la volonté de ses supérieurs, qu'il est presque obligé d'être tyran pour ceux qu'il commande.

Mais pour les Dames, si ce n'étoit que quand l'amour, & leur propre bonheur sont en jeu, elles sont les juges les plus incompétens pour elles-mêmes.... Pardonnez moi....

Votre servante, Monsieur, dit Lady L.... Nous lui fimes toutes une révérence.

Comment une femme qui aime réellement son mari, continua-t-il, peut-elle s'exposer par choix, à des absences nécessaires, aux appréhensions continuelles, où elle doit être pour son époux quand il est dans le fort de ce qu'on appelle emphatiquement son devoir? Il s'arrêta. Comme on ne lui répondoit point, peut-être, reprit-il, voici comment cela peut s'expliquer, les femmes sont la partie la plus délicate du genre humain; sentant la foiblesse de leur sexe, & qu'elles ont besoin de protection, (car la timidité, enfant de la prudence, est leur caractère distinctif, comme le courage est celui des hommes), elles aiment naturellement les gens braves. Et ne suppose-t-on pas que tous les gens de guerre le sont?

Mais qu'elles se trompent dans leur principale fin, si c'est cela!

J'honore un homme de guerre, honnête homme, généreux, brave, humain; mais fût-il le plus brave des hommes, comment une femme peut-elle attendre une constante protection d'un mari qui est moins à lui, & par consé-

quent à elle, que presque tout autre homme, (excepté un homme de mer) & qui doit par conséquent plus souvent que tout autre, la laisser exposée aux insultes dont elle semble s'imaginer qu'il peut le mieux la défendre?

Lady L. (souriant) Mais ne peut-on pas dire, Monsieur, que des femmes qui choisissent un homme de guerre, méritent en quelque manière un rang parmi les Héros, puisqu'elles peuvent se séparer de leurs maris pour la gloire de leur Païs?

Sir Ch. Dites la *sureté* au-lieu de la *gloire*, Lady L. & votre question en aura plus de force: ce mot de *gloire* quels maux n'a-t-il pas causé?... Quant à votre question, en la supposant sérieuse, je réponds que ce n'est que ceux qui peuvent se vanter du motif, qui peuvent prétendre à la loüange.

Miss. Gr. Ce que mon frère a dit est si fort, que je rends graces à Dieu de n'être pas en danger d'être la femme d'un homme de guerre.

Nous qui savions à quoi elle faisoit allusion, nous sourimes. Mr. Grandison regarda autour de lui, comme s'il eût voulu trouver dans ces paroles quelque chose de plus qu'elles ne pouvoient signifier pour lui; & il montra une grande envie de savoir comment sa Cousine s'étoit tiré d'affaire.

Sir Ch. D'une façon triomphante, mon Cousin. La prétendue faute de Charlotte a tourné à sa gloire.

Mr. Gr. J'en suis fâché de tout mon cœur... Elle étoit insuportable auparavant... Que deviendrai-je à présent?

Miss

Miss Gr. Vous n'avez rien de nouveau à craindre, Mr. Grandison, je vous assure. J'ai été trouvée véritablement en faute. On m'a traitée généreusement; & je me repens; montrez nous un échantillon d'une pareille franchise de votre part; & je dirai qu'il y a quelque chose à esperer de vous aussi bien que de moi.

Mr. Gr. Votre serviteur, ma Cousine... Il faut que je sache la chose d'une façon ou d'autre. Mais si vous suiviez l'exemple de générosité que vous avouez vous-même qui vous a corrigé, j'aurois peut-être plus de facilité à imiter votre franchise.

Lord L. Sur ma parole, ma sœur Charlotte, Mr. Grandison a dit une bonne chose.

Miss Gr. Je le crois aussi, Milord. Je laisserai tomber cela; & si vous êtes sage, mon Cousin, priez moi de vous coudre les lèvres jusqu'à demain à dîner.

Monsieur Grandison eut l'air piqué.

Sir Ch. Fi, Charlotte!

Je suis bien aise, pensai-je, ma bonne Miss Grandison, que votre procès ne vous ait pas trop humiliée!

* *

Miss Grandison m'a montré quelques-unes des Lettres qui se sont écrites entre le Capitaine Anderson & elle. Qu'elle auroit dû le mépriser, si elle eût été obligée de lui donner la main, sur-tout à cause de la pauvre figure qu'il auroit faite comme frère de son frère! Qu'elle auroit rougi de toutes les civilités que lui auroit faites une telle famille! Cependant sur

fur quelques passages de ses Lettres, j'ose dire qu'il auroit eu la plus haute opinion de lui-même, premiérement pour avoir réussi auprès d'elle, ensuite pour ces mêmes civilités.

Ainsi, avec tout son orgueil, sir Thomas Grandison a pensé jetter sa fille, une personne d'un caractère distingué, d'un excellent esprit, une ame grande, dans les bras d'un homme sans fortune, sans éducation, même sans bon sens, & sans générosité, sans rien enfin qui pût l'autoriser, lui, à prétendre à une telle Dame; elle, à prendre un Epoux au dessous d'elle.

Voici une copie de ce que Miss Grandison a écrit à présent au Capitaine Anderson.

Monsieur,

Si j'avois eu à faire avec un homme généreux, je n'aurois pas eu besoin de m'exposer moi-même aux censures d'un frère dont les vertus ont fait craindre à une sœur moins parfaite que lui, qu'il ne la crût indigne dans cette occasion de cette tendre relation. Mais c'est le plus généreux des frères. Il a compassion de moi, & se propose de parler avec vous de la manière la plus amiable, & à votre commodité, sur un sujet qui m'a donné depuis longtems bien des peines, ce que vous savez fort bien. Je ne ferai point des plaintes comme je le pourrois, mais je dois vous répéter pour la centième fois, que je ne puis ni ne veux jamais être pour vous autre chose que

CHARLOTTE GRANDISON.

Elle

Elle est m'écontente de cette Lettre; je lui dis que je la trouve très-bien.

LETTRE XXXI.

Jeudi, 16. *Mars*.

Sir Charles nous a déjà quitté. Il est allé en ville ce matin, pour les affaires de son ami défunt. Il a déjeuné auparavant avec nous.

Le Docteur Bartlet avec qui je me suis déjà fort liée, & que je trouve être instruit de tous les sécrets de son cœur, dit qu'il est toujours fort occupé. Nous savions bien cela.... Il n'est donc pas étonnant qu'il ne soit pas amoureux. Il n'a pas le loisir, je suppose, de s'apercevoir des impressions d'une passion si frivole.

Vous me rendrez la justice de convenir que dans le cercle d'occupations où j'étois engagée dans la maison de Selby, je n'ai jamais rien connu de pareil: mais à la vérité, il n'y avoit point là de sir Charles Grandison, pour engager premiérement ma reconnoissance, & puis mon cœur: cela est ainsi: je ne dois pas, ce semble, le nier; si je le faisois, „ un enfant „ en matière d'amour me pénétreroit."

* *

O ma Lucy! j'ai été cruellement obsédée par ces sœurs. Elles m'ont pénétré, ou plutôt elles m'ont fait connoitre qu'elles m'avoient pénétré depuis longtems. Voi[illegible] parle.

J'é-

J'étois si occupée à écrire que quoiqu'accoutumée à être par-tout la première habillée, j'étois alors la dernière. Elles sont entrées dans ma chambre se tenant sous le bras ; & je me suis rapellée depuis, qu'elles avoient l'air d'avoir quelque malice en tête ; Miss Grandison sur tout : elle avoit dit qu'elle me joueroit un tour.

J'étois un peu honteuse d'être si en arrière, quand je les vis habillées.

Miss Grandison voulut me faire l'honneur de m'aider à m'habiller, & congédia Genny, qui venoit de m'offrir ses services.

Elle m'appella deux fois une charmante créature, tout en s'empressant obligeamment à me servir ; & la seconde fois elle ajouta ; mon frère, Lady L. pouvoit bien dire ce qu'il a dit de cette petite !

Moi trop empressée, que... que... leur dis-je, je voulois dire qu'a-t-il dit ?... Mais me retenant, & prenant un ton moins surpris... je tournai ma phrase. *Que* d'honneur vous me faites, Mademoiselle, lui dis-je, en m'aidant si obligeamment !

Miss Grandison me regarda d'un air malin ; & se tournant vers Lady L. notre Harriet, dit-elle, est une franche friponne.

Punissez la donc, Charlotte, dit Lady L. Vous avez enfin, quoiqu'avec bien de la peine, montré votre cœur à découvert ; & vous avez acquis par là le droit de punir celles qui affectent des déguisemens avec leurs meilleurs amis.

Dieu me soit en aide, Mesdames ! je m'assis... Que, que... j[illegible] que voulez-vous

faire ; je m'arrêtai ; je sentois mon visage en feu.

Que, que! répéta Miss Grandison, ma bonne petite sait seulement dire, *que que!* Je suppose qu'elle a quelque Amant dont le nom commence par *que*; n'est-il pas vrai, Harriet?

J'avois mon mouchoir de col à la main, j'allois le mettre, je n'eus pas la force de le jetter autour de mon col. O comme la folle trembloit, comme le cœur lui palpitoit !

Miss Gr. Nouvelle preuve, Lady L.! nouvelle preuve!

Lady. L. Ouï, surement... mais je n'en avois pas besoin.

Harr. Je suis bien surprise! je vous prie, Mesdames, que veut dire cette soudaine attaque?

Miss Gr. Et que veut dire, Harriet, ces *que, que*, & cette soudaine émotion? Donnez moi votre mouchoir... Qu'est-ce que vous faites là?

Elle l'arracha de mes mains, & le mit autour de mon col... D'où vient, dit-elle, cette *soudaine* palpitation! Ah Harriet, pourquoi ne voulez-vous pas prendre vos deux sœurs pour confidentes? Pensez-vous que nous ne vous aïons pas déjà dévinée?

Harr. Dévinée! Comment dévinée!... Chère Miss Grandison, vous êtes la plus cruelle fille qu'il y ait jamais eu...

Je me levai, tremblante.

Miss Gr. Ouï, suis-je si cruelle? Mais pour abréger... (Asseyez-vous Harriet ; vous pouvez à peine vous soutenir) Est-ce une chose si honteuse pour une jolie fille d'être amoureuse?

Harr. Qui, moi, moi, amoureuse?

Miss

Miss Gr. (riant.) Bon, Lady L. vous voyez qu'Harriet trouve qu'elle est une jolie fille.! Niez le à présent, l'oserez-vous, ma chère? Dites nous des bourdes; allons, de l'affectation; dites que vous n'êtes pas une jolie fille, & le reste.

Harr. Chère Miss Grandison!... C'étoit votre tour avant-hier. Comment pouvez-vous oublier....

Miss Gr. Oh vous êtes aussi méchante! Tenez, je donnerois ma vie pour un liard; vous en portez la peine, Harriet! Mais, mon enfant, je n'étois pas amoureuse... Ah Harriet! Ce Cavalier de Northampton.... Pensiez-vous que nous ne vous dévinerions pas?

Cela me rédonna un peu de cœur.

Harr. O Mademoiselle, pensez-vous gagner quelque chose par de pareils moyens? Je devrois avoir été en garde contre ces façons de Miss Grandison pour allarmer les gens.

Miss Gr. Vous porterez encore la peine de cela, Harriet, ne m'avez-vous pas dit, Lady L., que je devois tenir les rênes? Je n'aurai point de pitié de notre sœur cadette, pour cette abominable affectation & cette réserve.

Harr. Ainsi, Mesdames, vous pensez, je gage! que Mr. Orme...

Lady L. (Faisant un mouvement, d'un air plaisant avec son mouchoir, comme si elle eût voulu jetter quelque chose à sa sœur) Tenez les rênes, Charlotte... moi-même, Harriet, je suis contre vous à présent. Je voulois une épreuve de cette franchise pour laquelle je vous ai entendu si fort vanter. Et surement, vous auriez pu la montrer à vos sœurs, s'il y a quel-

qu'un

qu'un au monde avec qui vous puissiez en avoir.

Miss Gr. Finissez, finissez, Lady L. ne me l'avez-vous pas remise. Je la punirai; vous êtes trop douce... A présent, dites moi, Harriet, n'aimez-vous pas Mr. Orme plus que tout autre homme que vous aïez vu?

Harr. Non en vérité.

Miss Gr. Qui aimez-vous donc mieux, Harriet?

Harr. Je vous prie, Miss Grandison!

Miss Gr. Et je vous prie, Miss Byron!

Harr. Reprenez les rênes, Lady L.... Je vous prie... Miss Grandison est sans pitié. Cependant elle en trouva beaucoup avant-hier...

Miss Gr. Avant-hier?... fort bien! Mais alors j'étois franche...

Harr. Et ne la suis-je pas?... Je vous prie, Lady L.

Lady L. Je crois que non.

Elle paroissoit jouïr un peu trop cruellement de l'agitation où j'étois.

Miss Gr. Vous dites donc qu'il n'y pas un seul Cavalier dans le Comté de Northampton...

Harr. Qu'est-ce que cela veut dire, Mesdames?... Mais je vous assure qu'il n'y en a point...

Miss Gr. Voyez, Lady L., il y a quelques questions auxquelles la petite peut répondre assez vite.

Je crois que j'avois l'air fort sérieux. Je me taisois. Mon ame souffroit véritablement.

Miss Gr. Ouï, Harriet, boudez: ne répondez à aucune question du tout: c'est le seul parti, à présent... & puis vous savez bien que nous

nous n'irons pas plus loin. Mais dites moi ... ne vous repentez-vous point d'avoir donné un refus à Lady D.?

Harr. Je ne veux pas bouder, Mesdames: cependant je n'aime pas être ainsi...

Miss Gr. Avouez donc que vous êtes une femme, Harriet; & que dans certaines occasions vous avez & de l'affectation, & des réserves. Il y a des cas, ma chère, où une femme doit nécessairement être coupable d'affectation.

Harr. Eh bien donc, supposez que je la suis. Je n'ai jamais prétendu être exempte des foiblesses que vous imputez au sexe. Je suis une foible, très-foible créature: vous voyez que je la suis ... Je mis la main dans ma poche pour prendre mon mouchoir.

Miss Gr. Aye, pleurez, m'amour. Ma sœur m'a ouï dire que je n'ai vu de ma vie une fille si charmante en pleurant.

Harr. Qu'ai-je fait pour mériter...

Miss Gr. Un tel compliment!... hé?... Mais ne pleurez donc pas... eh, eh, ce sujet est-il si touchant, Harriet?

Harr. Vous me surprenez! Je vous ai quitté, il n'y a qu'une ou deux heures... Vous ne m'avez point fait de pareils reproches, & à présent, tout d'un coup, toutes deux...

Miss Gr. Des reproches, Harriet!

Harr. Je le crois ainsi. Je ne sais comment interprêter autrement...

Miss Gr. Quoi! est-ce un reproche d'être accusée d'aimer...

Harr. Mais la manière, Mademoiselle...

Miss Gr. C'est donc la manière dont on vous

en accuſe qui... Eh bien, continua-t-elle, prenant un air grave, & prenant un ton doucereux... Vous êtes amoureuſe, cependant; mais de qui? c'eſt la queſtion... ſommes-nous, nous vos ſœurs, en droit de ſavoir de qui?

Surement, Mesdames, penſai-je, vous avez quelque choſe à dire qui réparera cet inſuportable tourment. Cependant, quoi que ce pût être, ma fierté ſouffroit un peu de ce qu'elles ſembloient penſer que *cela* ſeroit une réparation ſuffiſante; quoique en moi-même, & dans le ſécret de mon cœur, je m'en ſerois bien contentée.

Lady L. (s'approchant de moi, & me prenant la main) Permettez moi de vous dire, notre très-chére Harriet, que vous êtes la fille du monde la plus inſenſible, ſi vous n'êtes pas amoureuſe... Qu'avez-vous à dire à préſent?

Harr. Peut-être, Mesdames, connois-je aſſez cette paſſion, pour ſouhaiter de n'être pas ainſi tourmentée.

S'aſſeyant alors auprès de moi l'une d'un côté, l'autre de l'autre, elles me prirent chacune une main, je tremblois comme une folle.

Je crois que je veux reprendre les rênes, Charlotte, dit la Comteſſe. Nous ſommes cruelles toutes deux. Mais dites nous, ma charmante ſœur, en un mot dites à votre Caroline, dites à votre Charlotte, ſi vous avez quelque confiance en notre amour, nous vous aimons ſans doute, autrement nous ne vous aurions pas ainſi tourmentée, dites nous, s'il n'y a pas un homme dans le monde, que vous aimez plus que tous les autres hommes?

Je me taiſois, baiſſant les yeux. J'avois dans

le

le même moment le froid & le chaud de la fièvre. Elles daignèrent presser toutes deux de leurs lèvres la main immobile qu'elles tenoient.

Ne craignez pas de parler, ma chère, dit Miss Grandison. Assurez-vous de mon amour, d'une vraie tendresse de sœur. J'ai voulu une fois vous mettre sur les voies de m'ouvrir votre cœur, en vous ouvrant le mien, avant que mon frère, comme je l'espérois, pût me dévouvrir... Mais on ne peut rien cacher...

Mademoiselle! Mesdames! dis-je en me levant avec précipitation, & me rasseyant dans un aussi grand desordre... vótre frère n'a pas... il ne peut pas... j'aimerois mieux mourir...

Miss Gr. Aimable délicatesse!... Il n'a pas... Mais, dites-vous, il ne peut pas?... Si vous vouliez ne pas vous tourmenter & faire la réservée... Mais pensez-vous que nous n'aïons pas pu voir, en cent occasions, votre cœur dans vos yeux?... que nous ne puissions trouver le véritable sens de ces soudaines palpitations comme à présent; ces soupirs à demie supprimés, mais toujours involontaires... (Je soupirois)... Ouï, justement comme cela,... (J'étois confondue) Mais, pour parler sérieusement, nous vous assurons, Harriet, que si nous n'avions pas cru être dans quelque petite obligation envers Lady Anne S., nous vous aurions parlé plutôt sur ce sujet. Les Parens de cette Dame nous ont fort sollicité... Et Lady Anne n'est pas contraire...

Harr. Chères Dames! (retirant ma main que Miss Grandison tenoit, & prenant mon mouchoir)

choir) vous dites que vous m'aimez! Vous ne voudriez pas mépriser celle que vous aimez?... J'avoue...

Je m'arrêtai, en essuyant mes yeux.

Lady L. Qu'est-ce que ma chère Harriet avoue?...

Harr. O Madame, si j'avois meilleure opinion de mon mérite que je n'ai raison de l'avoir (& je ne l'eus jamais si petite, que depuis que je vous connois toutes deux) je pourrois vous ouvrir mon cœur tout entier sans réserve... Mais j'ai une prière à vous faire... il faut que vous me l'accordiez.

Elles demandèrent toutes deux à la fois ce que c'étoit.

Harr. C'est que vous veuillez permettre que votre carosse me remène en ville cet après-midi... & cette ville ne gardera pas longtems votre Harriet... En vérité, en vérité, Mesdames, je ne pourrois jamais voir votre frère en face... Et vous me mépriserez aussi toutes deux!... Je sai bien que vous le ferez!

Elles me donnèrent des assurances de la continuation de leur amour, aussi tendres qu'elles étoient à propos, car j'étois extraordinairement émue.

Miss Gr. Nous avons parlé à notre frère ce matin...

Harr. De moi. J'espère qu'il ne soupçonne pas que... Je m'arrêtai.

Lady L. Nous avons parlé de vous. Mais nous ne voulons pas vous allarmer plus longtems. Nous vous dirons ce qui s'est passé. Lady Anne étoit le sujet de notre conversation.

J'étois toute attention.

Miſs Gr. Nous lui avons demandé, s'il avoit quelques penſées de mariage? La queſtion venoit aſſez naturellement à propos du ſujet qui avoit précedé. Il ſe taiſoit; mais il ſoupiroit, & avoit l'air ſérieux. (Pourquoi ſir Charles Grandiſon ſoupire-t-il, Lucy?) Nous avons répété la queſtion. Vous nous avez dit, mon frère, lui ai-je dit, que vous ne vouliez pas reprendre le traité commencé par mon Père pour Lady Frances N. Que penſez-vous de Lady Anne S.? Nous n'avons pas beſoin de vous dire combien ſa fortune eſt conſiderable; combien elle étendroit votre pouvoir de faire du bien, ni quels ſont ſes ſentimens & ſes qualités. Sa figure eſt bien loin d'être deſagréable; & elle a beaucoup d'eſtime pour vous.

Je crois Lady Anne une fort aimable femme, a-t-il repliqué. Mais ſi elle a quelque préférence pour moi, j'en ſuis bien fâché, car il n'eſt pas en mon pouvoir de la payer de retour.

Pas en votre pouvoir, mon frère?

Cela n'eſt pas en mon pouvoir.

O Lucy! que le cœur me battoit! L'accès de fièvre me reprit, & j'avois chaud & froid, comme auparavant, presque dans le même moment.

Elles me dirent qu'elles voudroient bien ne me pas tourmenter plus longtems; mais qu'il y avoit des ſujets qu'on ne pouvoit toucher ſans exciter des émotions dans le cœur d'une perſonne qui eſpère, & eſt incertaine. Cruelle incertitude, que chaque nouvelle épreuve que j'en fais déchire mon cœur, qui n'étoit déjà que trop déchiré auparavant!

Miſs Gr. Mon frère continua... Vous m'a-

vez souvent sondé là dessus, en différens tems. Je ne veux pas, comme je le pourrois, répondre à votre question, faite à présent si directement, en disant que je souhaite de vous voir mariée heureusement, Charlotte, avant que de m'engager moi-même. Mais peut-être dans quelque tems serai-je plus en état qu'à présent de vous donner une réponse telle que vous pouvez l'attendre d'un frère.

A présent, ma chère Harriet, nous craignons, à cause de ces mots, *il n'est pas en mon pouvoir*; & par ce qu'il dit qu'il ne peut nous donner à présent une réponse, telle qu'il peut être en état de nous donner dans quelque tems, nous craignons que quelque Dame étrangère...

Elles avoient fait naître mes esperances; & à présent excitant mes craintes par un soupçon si bien fondé, elles furent obligées pour leurs peines, de me tenir les sels de Lady L. sous le né. Je ne pus m'empêcher de me trahir, mon cœur aïant été trop affoibli auparavant par les tourmens qu'elles m'avoient fait essuyer. Ma tête tomba sur l'épaule de Miss Grandison; mes larmes me soulagèrent.

J'implorai leur compassion. Elles m'assurèrent de leur amour, & m'exhortèrent à leur ouvrir mon cœur, si je faisois quelque cas de leur amitié.

Je fis une pause : j'hésitois. Les expressions ne venoient pas. Enfin je dis, si j'avois pu penser que j'eusse quelque droit à votre pardon, Mesdames, votre Harriet, honorée comme elle l'a été d'abord du nom de votre sœur, n'auroit eu aucune réserve pour ses sœurs. Mais

un juste sentiment de ma propre indignité l'a emporté sur mon caractère, que j'ose dire naturellement franc & sans réserve. A présent, cependant...

Je m'arrêtai, en baissant la tête.

Lady. L. Parlez, ma chère;... quoi, *à présent*...?

Miss Gr. Quoi, *à présent, cependant*...

Harr. Ainsi invitée, ainsi encouragée. (Je levai la tête aussi hardiment que je le pus, & je crois que ce n'étoit pas fort hardiment) j'avouerai que celui qui par une preuve signalée de sa bravoure & de sa bonté, a engagé ma reconnoissance, possède mon cœur tout entier.

Dans ce moment, ne sachant presque ce que je faisois, comme j'étois assise entre Lady L. & Miss Grandison, je jettai un bras autour du col de l'une, l'autre autour de l'autre, mon visage en feu cherchant à se cacher dans le sein de Lady L.

Elles m'embrassèrent toutes deux, & m'assurèrent que j'avois tous leurs vœux: elles me dirent aussi, qu'elles savoient que le Docteur Bartlet me consideroit beaucoup; mais qu'elles avoient tâché en vain d'en tirer quelques nouvelles lumières; parce que, dans toutes les choses qui regardent leur frère, il les renvoie toujours à lui. Elles m'assurèrent encore que j'avois tous les vœux de Lord L.

C'est là, Lucy, une sorte... dirai-je de consolation?... un soulagement à mon orgueil, par raport à ce que la famille pense de moi: mais, cependant, que cet orgueil est mortifié, d'avoir ainsi à se réjouir de l'esperance d'obte-

nir quelque faveur dans le cœur d'un homme dont personne ne sait les engagemens! Mais si enfin il se trouve que ce cœur le plus digne de tous les cœurs n'est point engagé, & si j'y puis obtenir une place, oh, il ne sera plus question d'orgueil. L'homme, comme dit ma Tante, est sir Charles Grandison.

J'étois fort curieuse de savoir, si, puisque mes yeux sont si babillards, leur frère n'avoit point de soupçon de mes sentimens pour lui.

Elles ne pouvoient, dirent-elles, le conclure ni de ses discours, ni de sa conduite. Il n'avoit pas été aussi souvent qu'elles avec moi; & elles ne voudroient pas qu'il me soupçonnât. Les meilleurs des hommes, dirent-elles, aiment les difficultés, dans leurs conquêtes. Notre frère tout génereux qu'il est, est un homme.

Cependant, Lucy, je me rapellois alors ce qu'il a dit à sir Hargrave, qu'il n'épouseroit pas la plus grande Princesse du monde, s'il n'étoit sûr qu'elle l'aimât par dessus tous les hommes.

Je m'imagine, ma chère, que quand nous sommes amoureuses, & dans l'incertitude, nous souffrons beaucoup par la crainte, tantôt de dégouter l'objet aimé, en nous avançant trop; tantôt de le desobliger par trop de réserve. Ne le trouvez-vous pas?

Les Dames dirent qu'elles souhaitoient extrêmement de voir leur frère marié; qu'elles souhaitoient que ce fût à moi plutôt qu'à toute autre; & elles ajoutèrent obligeamment que leurs cœurs étoient pour moi dans le tems même que Lady Anne, par une sorte d'engagement précedent, avoit encore leurs voix.

Elles me racontèrent alors ce que leur frère avoit dit de moi, à propos de quoi elles avoient entamé cette converſation qui m'avoit ſi fort allarmée.

Quand mon frère nous eut déclaré, dit Miſs Grandiſon, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de payer de retour les ſentimens de Lady Anne, ſi elle l'honoroit de quelque eſtime de préférence, je lui dis, ſi Lady Anne avoit à ſe vanter d'autant d'avantages que Miſs Byron, pourriez-vous alors, mon frère, aimer Lady Anne?

Miſs Byron, repliqua-t-il, eſt une charmante fille.

Lady L. continua Miſs Grandiſon, dit aſſez finement; Miſs Byron eſt une des plus jolies femmes que j'aie vu. Je ne vis jamais ſur un viſage, la jeuneſſe, la dignité, la douceur, ſi heureuſement réunies.

Je crois, Lucy, que ma vanité peut reſſuſciter, dans cette occaſion, auſſi longtems que je répéte ſeulement, & préciſément.

„ Pardonnez-moi, Lady L., repliqua mon
„ frère, ... Mais comme Alexandre ne vouloit
„ être peint que par Apelles, je dirois auſſi
„ à tous ceux qui laiſſent l'ame à part, dans la
„ deſcription de Miſs Byron, qu'ils ne ſont
„ pas en état de la peindre. Cette jeune Da-
„ me (tu peux prendre l'air fier, Harriet!) réu-
„ nit dans ſon viſage des *traits*, un *teint*, une
„ *grace*, une *expreſſion*, que très-peu de fem-
„ mes, même de celles qui ſont le plus célé-
„ brées pour leur beauté, poſſèdent *ſéparément*
„ dans un ſi haut dégré. Mais ce qui eſt in-
„ finiment plus précieux, elle a un cœur également

„ pur

„ pur & ouvert. Elle a un excellent esprit, „ on le peut lire sur son visage. N'avez-vous „ pas remarqué, Charlotte, quelle intelligence „ annonce son silence même? Et cependant „ quand elle ouvre la bouche, elle ne dément „ jamais la plus haute attente. "

J'étois muette, Lucy.

Bon, mon frère, continua Miss Grandison.... s'il n'y a pas tout ce que vous dites, dans le visage & dans l'ame de Miss Byron, il me semble qu'il y a presque la chaleur de l'amour dans votre description... Vous êtes un autre Apellès, si son coloris étoit plus vif que celui de tous les autres peintres.

Mes yeux eurent l'assurance de demander à Miss Grandison, quelle réponse il fit à cela? Elle le vit bien.

Ah Harriet! dit-elle en souriant;... Voilà des yeux expressifs, honteux qu'ils sont. Voici la réponse de mon frère: Tout le monde doit aimer Miss Byron... Vous savez d'ailleurs, Charlotte, que je vous l'ai présentée comme une troisième sœur; or quelqu'un aime-t-il plus ses sœurs que votre frère?

Nous baissâmes toutes deux les yeux, Harriet; mais pas tout-à-fait d'un air aussi honteux, & déconcerté que vous l'avez à présent...

Chère Miss Grandison!...

Eh bien, une autrefois n'employez donc pas les yeux au-lieu de la langue pour faire des questions.

Une troisième sœur! ma Lucy! Je crois qu'en effet j'avois l'air assez sot. Pour dire la vérité j'étois déconcertée.

Harr. Et c'eſt là tout ce qui s'eſt dit? Vous entendez par ma queſtion que ma langue laiſſera mes yeux en repos.

Miſs Gr. Voilà tout; car il ſe retira d'abord après avoir dit cela.

Harr. Comment retiré, Mademoiſelle? ... dans quelque deſor... Vous riez de ma folie, & peut-être de ma préſomption.

Elles ſourirent toutes deux. Non, continua Miſs Grandiſon, je ne puis pas dire qu'il y eut dans ſes diſcours, ni dans ſes manières quelque émotion marquée; quelque grand *deſor*... Il étoit ſur le point de ſe retirer auparavant.

Eh bien, Meſdames, je dirai ſeulement, que la meilleure choſe que je puiſſe faire, c'eſt de louër un bon caroſſe, & de me ſauver dans le Comté de Northampton.

Mais pourquoi cela, Harriet?

Parce qu'il eſt impoſſible que je ne perde l'eſtime de votre frère, toutes les fois qu'il me verra, ſoit que je me taiſe, ou que je parle.

Elles me firent de beaux complimens. Ils auroient été bien beaux effectivement, ſi elles avoient pu me les faire de la part de leur frère.

A préſent, Lucy, penſez-vous que ſi Charles Grandiſon a quelque vuë, il ſe feroit exprimé en termes ſi forts devant ſes ſœurs, avant que de m'avoir dit rien de bien marqué à moi-même? Que j'examine un peu... Les hommes & les femmes, je crois, ſe reſſemblent ſi fort, que, mettant à part la coutume, la tyrannique coutume, on peut deviner généralement les vuës des uns par celles des autres, dans les cas où le cœur eſt intéreſſé. Quelles civilités, quelles politeſſes

litesses ne me permettrois-je pas de dire, en parlant à Mr. Orme, & à Mr. Fowler, & en parlant d'eux! Combien ne pourrois-je pas louër l'honnêteté, & la bonté de leur cœur, & exprimer ma compassion pour eux! Et pourquoi cela? Parce que je n'ai d'autre sentiment en cela que ceux d'une sorte de politesse plus empressée pour eux que pour d'autres, & que je ne crains pas de laisser voir, comme leur mérite la demande... Il me semble qu'à présent, je puis mieux comprendre qu'auparavant, ce que Mr. Greville prétend, quand il souhaite que je lui déclare que je le hais... ce rusé miserable! puisqu'une femme qui traite insolemment un homme qui lui fait la cour, lui donne certainement plus d'importance auprès d'elle, qu'elle ne souhaiteroit qu'il s'en crût...

Mais pourquoi m'étudier à me tourmenter? Ce qui doit être, sera „ Qui sait ce que la „ Providence a arrêté pour sir Charles Grandi-„ son? "... Puisse-t-il être heureux! Mais en vérité, Lucy, votre Harriet n'est pas heureuse à présent.



LETTRE XXXI.

Miss Byron *à Miss* Selby.

Je ne veûx pas vous laisser perdre la substance d'une conversation fort agréable que nous avions eue déjà mardi au soir après souper. Vous pouvez être sure, Lucy, que je la trou-

vai d'autant plus agréable que fir Charles y eut une part confiderable. Il feroit impoffible de vous en donner autre chofe que des morceaux détachés, parce que les fujets étoient fi variés, & les tranfitions fi rapides, l'un faifant une question, l'autre une autre, que je ne pourrois, quand je voudrois l'effayer, les lier, comme je tâche de le faire à l'ordinaire.

Il y eut un fujet dont je dois particuliérement vous rendre compte: Mifs Grandifon avec fa vivacité ordinaire, que le procès qu'elle venoit d'effuyer ne lui avoit pas ôtée, me fit parler de cette déteftable mascarade: elle m'engagea à me rapeller cette fcène d'extravagances, que les effrayantes fcènes qui l'ont fuivie, m'avoient fait fouhaiter d'oublier entiérement.

Je vous épargnai, Harriet, dit-elle, je ne vous fis point de queftion fur le bal masqué, quand vous vous refugiâtes chez nous, pauvre oifeau effrayé, avec tout votre joli plumage.

Je devins cramoifi, je crois. Quelles durent être les idées de fir Charles, fur mon fujet, Lucy, en me voyant dans cet extravagant, cet odieux habit? Vous favez que la comparaifon de l'oifeau étoit de lui: Charlotte me regardoit d'un air fort malin.

Ma chère Mifs Grandifon, épargnez moi encore. Laiffez moi oublier que j'aie jamais eu la préfomption de me hazarder fur ce théatre de la folie.

Ne lui dites pas des injures, Mifs Byron, dit fir Charles: nous lui avons trop d'obligations.

Puis-je, fir Charles, en dire trop, quand je penfe, combien, & en combien de manières cet évé-

événement auroit pu me devenir fatal ? Mais je ne parle pas seulement par raport à cela, ne pensez pas, chère Miss Grandison, que mon mépris pour ce divertissement insensé, & pour moi-même qui m'y suis trouvée, vienne uniquement de ce qui m'arriva. Le même scélerat auroit pu profiter d'un amusement plus honnête, & plus raisonnable pour faire la même horrible entreprise. Je me sentis sur les lieux le même mépris, le même dédain pour moi-même, & pour tous ceux qui paroissoient capables de se réjouir, dans une si frivole, & si folle occasion.

Ma bonne Charlotte, dit sir Charles en souriant, est moins peureuse que sa sœur cadette. On pourroit, je crois, lui persuader de se hazarder...

Sous votre conduite, sir Charles. Vous savez que Lady L. & moi, qui n'avons point eu encore d'occasion de cette nature, nous avons tâché de vous engager pour le premier bal de souscription.

Pour moi, dit Lady L., les tourmens de notre Harriet m'ont conduit à des réflexions que je n'avois jamais faites auparavant sur ces sortes de divertissemens; & je m'imagine que le détail qu'elle nous en fera satisfera pleinement ma curiosité.

Sir Ch. Continuez, ma bonne Miss Byron; je suis aussi curieux que vos sœurs, de vous entendre sur ce sujet. C'étoit une scène toute nouvelle pour vous. Vous comptiez vraisemblablement de vous y amuser. Oubliez pour un moment les conséquences accidentelles, & dites

nous comment vous vous amusâtes pendant le bal.

Amuser! sir Charles!... A la vérité je n'avois pas grande opinion de cet amusement, avant que d'y aller : je savois que je le mépriserois ; je savois que je souhaiterois souvent avant qu'il fût fini, d'être à la maison. Je le fis aussi, je dis plus d'une fois à l'oreille de ma Cousine Reeves, ô Madame, quelles misères, cela n'est pas suportable. C'est un hôpital de fous! Bon Dieu! peut-il y avoir dans une seule ville autant de créatures privées de raison qu'il y en a ici ensemble? J'espère que nous y sommes toutes.

Vous voyez, dit Miss Grandison, que, quoique Lady L. soit, ou fasse semblant d'être tout d'un coup réformée, il y avoit encore deux folles qui auroient été charmées d'être là ; & sur-tout, n'en doutez pas, parce que ce divertissement nous avoit été interdit la première fois que nous vinmes en ville. Sir Charles a vécu longtems dans un païs de mascarades... Oh ma chère! nous nous réjouissions dans l'esperance que quand il seroit revenu en Angleterre, nous passerions des jours filés d'or & de soie sous ses auspices.

Sir Ch. (souriant) Voulez-vous nous accompagner au premier bal de souscription, Miss Byron?

Harr. Pour moi, sir Charles, je serois inexcusable, si je pensois...

Miss Gr. (m'interrompant & d'un air malin) Pas même sous la conduite de notre frère, Harriet?

Harr. En vérité, ma chère Miss Grandison, si ce divertissement ne vous avoit pas été défendu,

du ; si vous aviez vu une fois la confusion & l'extravagance qui y regnent, vous penseriez tout comme moi; & vous auriez une raison de plus pour ne pas l'autoriser par votre présence: car qui tiendra pour le parti de la vertu, & de la décence, si des Dames telles que Miss Grandison & Lady L. ne le font pas ? Mais je parle des bals masqués ordinaires, où je crois qu'il y a plus de desordre. J'étois revoltée des libertés, quoiqu'ordinaires dans ces endroits, que prenoient avec moi des gens qui me trioient dans la foule, me suivoient par-tout, & m'engageoient dans cinquante conversations frivoles, & avec qui, par le privilége du lieu, j'étois obligée d'être hardie, impertinente, effrontée; de viser aux reparties fines & piquantes, esprit courant de ce lieu vuide d'esprit. Ils m'engagèrent une fois dans une contredanse; une prude ne peut aller dans cet endroit, ou si elle y va, elle ne peut y être prude.

Sir Ch. Ne futes-vous pas contente, Miss Byron, du premier coup d'œil ?

Harr. Un plaisir d'un moment: mais quand je vins à reflechir, l'éclat des lumières relevant celui de mes habits de clinquant, me fit paroitre à moi-même encore plus folle. Je ne me laissois pas rassurer par une multitude de figures encore plus ridicules: que me font, pensois-je, les folies des autres? Dois-je paroitre dans un état où j'ai besoin d'être rassurée, par les plus vaines, si ce n'est pas par les plus sottes des créatures ? Qu'auroit pensé mon bon Grand-Père, s'il avoit vu sa Harriet, cette fille (excusez moi, c'étoient mes pensées dans ce tems-

 là)

là) cette fille dont il a travaillé à former, & à aggrandir l'esprit, se mêlant sous un habit si ridiculement brillant avec une foule de Satyres, d'Arlequins, de Scaramouches, de Faunes, de Dryades; de Sorciers même, & de Démons; dans un lieu où chacun s'efforce de passer précisément pour l'opposé de ce qu'il paroit être!

Miss Gr. Eh bien du moins, les Démons doivent avoir été de charmantes créatures!

Lady L. Mais, sir Charles, si dans une mascarade on observoit la décence; que chacun soutint avec l'esprit le caractère qu'il auroit pris…

Mr. Gr. De Démon, & tous les autres, Lady L.?

Lady L. Il est contraire à la décence d'employer du tout des déguisemens si choquans: mais une mascarade ainsi reglée, sir Charles, ne pourroit-elle pas être un amusement raisonnable, & presque instructif?

Sir Ch. Vous auriez bien de la peine, ma chère sœur, à rassembler huit ou neuf cent personnes, spirituelles, & attachées à la décence. Et si vous le pouviez, l'exemple n'entraîneroit-ils pas ceux qui ne sont capables de prendre que le mauvais, & le dangereux d'un amusement devenu horriblement général?

Mr. Gr. Eh bien, sir Charles, pourquoi les pauvres Diables du bas étage ne se divertiroient-ils pas comme les autres? Pour moi, je me réjouïs, quand je vois annoncer un bal masqué à dix-huit sous, pour toutes les jolies apprentisses qui voudront ce soir là être des Bergères d'Arcadie, des Déesses, des Reines.

Je rougis au mot d'Arcadie; cependant Mr. Grandison ne paroissoit pas avoir mon habit en vue.

Miss

Miss Gr. Les belles scènes que vous pourriez jouer, en pareille compagnie, le bon Apôtre! Je vous répons que ces Déesses trouveroient bien un adorateur dans notre Cousin Everard.

Mr. Gr. Chère Miss Charlotte, prenez garde! Je vous proteste que vous commencez à parler avec le dépit d'une vieille fille.

Miss Gr. Eh bien, mon frère! Entendez-vous ce misérable? Ne prendrez-vous pas, en brave Chevalier errant, la cause d'une classe nombreuse de Demoiselles opprimées, à la tête desquelles est notre bonne Tante d'Yorck?

Sir Ch. Ces préjugés, & ces satires générales sont effectivement injustes & cruelles, Charlotte. Cependant je voudrois que tout le monde fût marié. Les vieux garçons, mon Cousin Everard, aussi bien que les vieilles filles, sont regardés comme des maisons qui ont été longtems vuides, que personne ne se soucie de prendre: comme une maison, pour avoir été longtems inhabitée, sera regardée par le vulgaire comme fréquentée par de mauvais esprits; bien des gens croiront que les vieux garçons & les vieilles filles ne sont pas possédés d'un bon.

Cela amena la conversation sur l'équité qui doit regner dans les jugemens que nous portons les uns des autres. Nous devons en ces cas, dit sir Charles, mettre le mérite d'un côté dans la balance, & le démérite de l'autre; & si le premier l'emporte, nous devons charitablement prononcer à l'avantage de la personne. Nous esperons humblement que c'est ainsi que nous serons jugés enfin nous-mêmes: car qui est exempt de fautes?

Ce-

Cependant, ajouta-t-il, pour ne pas manquer à la prudence, quelquefois, lorsque le mérite n'est pas bien frappant, j'accorde mon estime aux gens à la première connoissance, par une sorte de bail, aux uns pour trois mois, aux autres pour six, à d'autres pour un an, disposé à le renouveller, ou non, selon qu'ils répondent à mon attente. Je laisse par là à chacun le soin d'établir lui-même son caractère dans mon esprit: je sauve les droits de la charité, & de la complaisance; & j'entre discrettement, & franchement en commerce avec lui, conservant généralement cette franchise, jusqu'à la fin de mon bail.

Miss Gr. Je m'étonne combien de ces sortes de baux vous avez fait avec les Dames?

Sir Ch. Beaucoup, Charlotte, où il n'étoit question que d'amitié. Ceux que vous entendez malignement, sont hors de question à présent. Nous parlions d'estime.

Cela fit tomber insensiblement la conversation sur l'amour, & il dit;... Que pensez-vous qu'il dit, Lucy?... il dit que peut-être s'il étoit amoureux, il ne se presseroit pas à declarer sa passion; mais qu'il la montreroit plutôt par ses assiduïtés, & par son respect, à moins qu'il ne vît que l'incertitude fît de la peine à l'objet aimé; & que dans ce cas il seroit également lâche & insolent de ne pas rompre le silence pour se mettre au pouvoir de celle dont la délicatesse & l'honneur lui devroient être plus chers que le sien propre.

Que dites-vous à cela, Lucy?

Quelques-uns croient, ajouta-t-il, que le tems

tems où l'on fait l'amour, est le plus heureux de la vie. Mais un homme, qui pense ainsi, comme Amant, est impardonnable. Cependant il faut avouër que l'esperance donne une ardeur qui s'éteint par la certitude.

Lord L. l'aïant prié de s'expliquer davantage.

Je ne veux pas, dit-il, donner mon goût particulier pour une règle générale. Pour l'amour de moi-même, je ne voudrois pas par une déclaration précipitée engager une Dame à des réserves: puisque cela me priveroit de ces innocentes libertés, & de cette familiarité, auxquelles un Amant, qui n'a que des vuës honnêtes, peut se croire autorisé; & qui peuvent l'aider, (ne vous effrayez pas, Mesdames) à développer les replis du cœur féminin.

Cette explication nous piqua un peu, nous autres femmes; nous en parlames ensuite. Miss Grandison dit alors, que son Cousin Everard avoit bien fait de ne pas dire cela. Il répondit, que son Cousin pouvoit tout faire, pendant qu'on ne lui passoit rien à lui-même.

Miss Gr. Eh, mais, mon Cousin Grandison, c'est que vous êtes un débauché; nom tout aussi honteux au moins que celui de vieille fille.

Mr. Gr. Vous attaquez toute une classe à la fois, Miss Charlotte! Cela est contre votre propre maxime; & une classe encore, (celle des débauchés) dans laquelle bien des filles qui ont le cœur haut & généreux, choisissent un époux, quand elles veulent disposer de leur main, & de leur fortune.

Miss Gr. Que cela est impudent, Everard!

Ce que sir Charles dit ensuite l'engagea à s'a-

vouër

vouër coupable d'une façon plus décente, en rougissant.

Une femme qui choisit un débauché, dit-il, ne considère pas que ces airs dégagés pour lesquels elle le préfère à un autre homme, ou s'évanouissent dans le mariage, ou qu'il les réserve pour d'autres au grand tourment de son épouse. Il porte la bonne humeur ailleurs, il raporte la mauvaise humeur à la maison. S'il se réforme, malgré la difficulté qu'il y a à dépouiller de mauvaises habitudes, il deviendra vraisemblablement un compagnon très-insociable, par les tristes reflexions sur sa conduite passée, que doit entretenir une vraie & profonde contrition. S'il ne se réforme pas, quel choix aura-t-elle fait? Il ne s'est pas marié par d'honnêtes principes : un débauché méprise le mariage: s'il reste débauché, quelle satisfaction peut-elle goûter avec lui? Un débauché passionné, n'est pas un homme amoureux. Il ne peut guères avoir de l'amour, il n'a point de délicatesse; son amour mérite un autre nom; & cela étant, il seroit étonnant qu'une femme ordinaire ne valût mieux à ses yeux qu'une épouse modeste.

Ce qu'il avoit dit fut approuvé hautement par les hommes; & tout bas, par les Dames.

La conversation étant tombée sur les mariages entre des personnes d'âges fort inégaux: J'ai connu, dit Lord. L. une femme estimée, & qui ne passoit pas pour manquer de sentiment, qui épousa à vingt ans un homme qui en avoit plus de cinquante, dans l'esperance de l'enterrer: il a vécu encore plus de vingt ans avec elle; & elle est à présent en traité avec un jeune

ne débauché de vingt deux ans. Elle eſt riche; & la pauvre femme ſe flatte d'être heureuſe; c'eſt dommage, ſir Charles, qu'elle ne puiſſe voir le portrait que vous venez de faire.

La retribution a ſouvent lieu, repliqua ſir Charles. Cette Dame aïant pris la ferme réſolution d'épouſer un jeune homme quand la mort l'auroit débaraſſé du vieux, elle a oublié, quand elle a perdu ſon mari, qu'elle avoit vingt ans de plus que quand elle le prit: elle ſera vraiſemblablement auſſi mépriſée à préſent par ſon jeune époux, qu'elle avoit mépriſé le vieux. Dans trente ans d'ici cet époux, jeune aujourd'hui, ſera peut-être la même faute que ſon prédéceſſeur, s'il ſurvit à la femme qu'il va épouſer, & il en ſera puni de même. C'eſt ce qu'on peut appeller être payé en même monnoie, les violateurs des devoirs de la ſociété ſont ſouvent punis par le ſuccès de leurs propres ſouhaits. Ne trouvez-vous pas, Milord, qu'il eſt auſſi convenable à la bonté qu'à la juſtice divine de maintenir par des punitions, l'obſervation des devoirs qui lient les hommes les uns aux autres?

Lord L. dit de fort bonnes choſes. Votre Harriet ne fut pas muette: mais vous ſavez que mon but principal eſt de vous faire connoitre le caractère, & les ſentimens de ſir Charles Grandiſon; & quand je pourrai lui rendre juſtice, je ne l'oublierai pas. Vous en répondez pour moi, Lucy, je n'en doute pas.

On auroit pu s'attendre que le Docteur Bartlet parleroit plus qu'il ne fit, ſur quelques-uns de ces ſujets: mais Mr. Grandiſon, Miſs Jer-

vois, & lui, furent presque également attentifs & muets, jusqu'au dernier sujet. Le Docteur dit alors, il faut que je vous montre une petite traduction de l'Italien qu'a faite Miss Jervois. Elle rougit, & paroissoit hésiter si elle resteroit, ou si elle se retireroit. Je serai charmé de voir quelque chose de mon Emilie, dit sir Charles. Je sai qu'elle possède parfaitement cette langue, & qu'elle parle la sienne avec élégance. Je vous prie, ma chère, lui dit-il, faites nous ce plaisir, si cela ne vous fait point de peine.

Elle rougit, & se baissa.

Je dois vous avertir premiérement, dit le Docteur, que je suis cause qu'elle a choisi un sujet aussi grave que celui du Sonnet qu'elle a traduit.

Un Sonnet! dit Miss Grandison. Ma chère petite *Poéteffe*, il faut le mettre en musique, & nous le chanter.

Certainement, Mademoiselle, dit Miss Jervois, le Docteur Bartlet ne voudroit pas faire de moi une *Poéteffe*; & n'avez-vous pas dit cela, ma chère Demoiselle, comme une espèce d'injure.

Je crois qu'ouï, ma chère, dit sir Charles: Je ne voudrois pas que mon Emilie se distinguât par d'autres noms que par ceux d'une jeune fille raisonnable, spirituelle, & aimable. Les titres de bel esprit, & de Poéteffe ont été trop souvent décriés par les Saphos, & les Corinnes anciennes & modernes. N'aviez-vous pas cela dans l'esprit, ma sœur? Ne vous allarmez pas, ma chère Emilie, (la pauvre fille avoit la larme à l'œil) je n'en veux point à la vivacité & à l'esprit que la modestie accompagne: les produc-

ductions aisées d'une belle imagination, quand on n'en fait pas son affaire, & qu'on n'en tire pas vanité, n'ont rien de deshonorant, au-contraire.

Je suis charmée avec tout cela, dit Miss Jervois, que ma petite traduction soit en simple prose. Autrement, j'aurois eu bien peur de la laisser voir.

Vous n'auriez point eu besoin de craindre, ma chère Miss Jervois, dit le bon Docteur Bartlet; & Miss Grandison se seroit bien rapellée les Philomèles, les Orindas, & d'autres noms de personnes de son sexe dont le beau génie lui fait honneur.

Votre défiance, & votre charmante humilité, ma chère Emilie, dit Lady L., rendroient aimables chez vous les talens les plus enviés.

Je suis sure, dit cette aimable fille, en baissant la tête, & ses larmes étant prêtes à couler, que j'ai raison d'être touchée du sujet... Le poète y dépeint si bien l'indulgence & la tendresse d'une Mère... O que de plaisirs perdent les Mères qui manquent de tendresse!

Nous joignimes tous nos voix & nos yeux, pour lui demander le Sonnet & sa traduction. Le Docteur Bartlet nous les montra, & je vous envoie la copie de l'un & de l'autre.

SONNET *de* Vincenzio da Filicaia.

Qual madre i figli con pietoso affetto
Mira, & d'amor si strugge a lor davante;
Et un bacia in fronte, ed un si stringe al petto,
Un tien sù i ginocchi, un sulle piante,

Et

Et mentre agli atti, a i gemiti, all' aspetto
Lor voglie intende si diverse, & tante
A questi un guardo, a quei dispensa un detto;
E se ride, o s'adira, è sempre amante:

Tal per noi Providenza alta infinita
Veglia, e questi conforta, e quei provede,
E tutti ascolta, e porge a tutti aita.

E se niega talor grazia, o mercede,
O niega sol, perchè a pregar ne invita,
O negar finge, & nel negar concede.

„ Voyez une tendre Mère entourée de ses „ enfans; elle jette les regards les plus tendres „ tout autour d'elle, & son ame se fond en „ quelque manière par la tendresse maternelle. „ Elle baise l'un au front; elle presse l'autre con- „ tre son sein; elle place l'un sur ses genoux, & „ fait à l'autre un siége de son pied. Et par „ leurs gestes, leurs mots mal articulés, & leurs „ yeux, comprenant leurs petits désirs variés „ & sans nombre, aux uns elle dispense un re- „ gard, aux autres un mot; & qu'elle sourie, „ ou qu'elle prenne un air sévère, c'est tou- „ jours un tendre amour qui l'anime.

„ Telle est pour nous la PROVIDENCE „ malgré la distance infinie qui l'élève au dessus „ de nous. Telle elle veille pour nous, for- „ tifiant les uns, protégeant les autres, nous „ écoutant tous, prêtant son secours à tous. „ Et si quelquefois elle nous refuse la faveur „ que nous implorons, elle ne nous la refuse „ que pour nous inviter à redoubler l'ardeur de „ nos prières; ou semblant nous refuser sa bé-

„ né-

„ nédiction, elle nous l'accorde par son refus „ même."

Quand on lut la traduction à haute voix, les larmes dont les yeux de la charmante Emilie étoient seulement baignés auparavant, coulèrent alors le long de ses joües. Mais l'approbation de tout le monde, & sur-tout les loüanges de son tuteur, dissipèrent bientôt ce brouillard.

LETTRE XXXII.

Sir CHARLES GRANDISON à *Miss* GRANDISON.

Vendredi, *Mars* 17.

Ma chère Charlotte,

J'ai déjà vu le Capitaine Anderson. Richard Saunders, que j'envoyai avec votre Lettre, aussitôt que je fus en ville, le trouva à son logement près de Whitehall. Il s'exprima, en la lisant, en présence du Domestique, avec une chaleur indiscréte. Je ne voulus pas m'informer en détail de ses expressions, parce que je souhaitois que notre entrevuë se passât à l'amiable.

Nous nous trouvames hier à quatre heures après midi, au Caffé de Pallmall. Le Lieutenant-Colonel Mackensie, & le Major Dillon, deux de ses amis que je ne connoissois pas, étoient avec lui. Nous allames, le Capitaine & moi,

moi, dans une chambre particulière. Les deux Officiers nous y suivirent.

Vous vous attendez sans doute que j'entrerai dans de grands détails. Il faut d'abord que vous conveniez que je n'avois pas une fort bonne cause à ménager, puisqu'on ne pouvoit sans insulter le Capitaine, presser les raisons qui avoient le plus de poids, & qui ont été le fondement de vos objections contre lui quand vous l'avez mieux connu. D'ailleurs quand on les auroit voulu employer, il en seroit difficilement convenu, elles ne pouvoient par conséquent avoir aucune force dans la dispute.

Les deux Messieurs entrant dans la chambre avec nous, sans faire des excuses, & sans qu'on leur fît d'objections; je demandai au Capitaine s'ils étoient informés de l'affaire dont il étoit question? Il dit qu'ils étoient ses amis intimes, & inséparables, & qu'ils connoissoient tous les sécrets de son cœur. Peut-être dans cette occasion, Capitaine Anderson, repliquai-je, il seroit aussi bien que cela ne fût pas.

Nous sommes gens d'honneur, sir Charles Grandison, dit vivement le Major.

Je n'en doute pas, Monsieur; mais dans ce qui concerne la délicatesse d'une Dame, les cœurs des principaux intéressés devroient se tenir lieu de tout le monde l'un à l'autre. Mais ce qui est fait est fait. Je suis prêt d'entrer en matière devant ces Messieurs, si vous le voulez, Capitaine.

Vous trouverez que nous sommes gens d'honneur, sir Charles, dit le Colonel.

Le Capitaine commença alors à raconter avec

cha-

chaleur son histoire. En vérité il le fit très-bien ; & j'en étois bien aise pour l'amour de ma sœur, pardonnez moi, Charlotte, sa figure & son jugement n'ont rien de méprisable. Il n'est peut-être pas lettré, mais il n'est pas un ignorant; quoiqu'il ne soit pas tel que les amis de Charlotte Grandison le jugeassent digne d'avoir la première place dans son cœur.

Après qu'il eut fini son histoire, que je n'ai pas besoin de vous répéter, il insista sur la promesse que vous lui avez faite. Et ses amis se déclarèrent en sa faveur, avec des airs, tous les deux un peu trop décisifs. Je le leur dis; & qu'ils me devoient la justice de me regarder comme un homme qui avoit quelque courage aussi. Je suis venu ici, Messieurs, leur dis-je, avec des intentions pacifiques. Je n'aime pas à me laisser entraîner par la vivacité des autres. Mais si vous prétendez emporter quelque point avec moi, il ne faut pas que ce soit en haussant la voix, on en vous échauffant.

Leurs traits se changèrent tout d'un coup; & ils me dirent qu'ils ne vouloient pas s'échauffer.

Je dis au Capitaine que je n'entrerois pas dans une justification détaillée de la Dame, quoique ma sœur. J'avouai qu'elle avoit montré de la précipitation dans sa conduite. La manière dont elle étoit traitée à la maison, n'étoit pas, à ce qu'elle croyoit, telle qu'elle l'eut méritée. Elle étoit jeune, & ne connoissoit point le monde. Les jeunes Dames se laissent souvent prendre par les apparences. Vous, Capitaine Anderson, lui dis-je, vous avez des

avantages dans la figure & dans les manières, qui peuvent vous attirer les regards d'une jeune Dame. Et comme elle se croyoit mal dans sa famille, il n'est pas étonnant qu'elle ait prêté l'oreille à un galant homme dont le commandement dans le voisinage, & sans doute la bonne conduite dans ce commandement, augmentoient la considération. Mais je tiens pour accordé, Monsieur, que vous trouvâtes quelques difficultés avec elle, quand elle vint à réfléchir sur le tort que faisoit à sa réputation une jeune fille qui s'engageoit dans une correspondance sécrette, avec un homme, dont son Père alors vivant n'auroit pas vraisemblablement agréé les poursuites. Il n'y avoit ni d'un côté ni de l'autre cette violence de passion, qui étouffe la raison, la sagesse, le devoir. Il n'est donc pas étonnant qu'une personne de bon sens, comme Miss Grandison, fît des reflexions sur sa conduite; & encore moins peut-être que vous aïez cherché par cette raison à la lier par une promesse. Mais quelle étoit la promesse? Ce n'est point celle qu'il semble que vous avez voulu l'engager à faire, d'être absolument à vous, & jamais à un autre; mais c'étoit qu'elle n'épouseroit jamais un autre sans votre consentement, tant que vous seriez garçon: promesse déraisonnable, cependant, j'ose le dire, & à proposer & à faire.

Monsieur! dit le Capitaine, en prenant un air Martial.

Je répétai ce que j'avois dit.

Monsieur! dit encore le Capitaine, en regardant ses amis qui se regardoient l'un l'autre, & lui

lui tour à tour, comme en disant, voilà un propos bien libre!

Car, Monsieur, continuai-je, cela ne donnoit-il pas lieu de penser, ou que vous aviez quelque doute de l'impression de votre mérite sur la Dame, ou de son affection, & de sa fermeté? Et dans l'un ou l'autre de ces cas, cela devroit-il se proposer? devoit-elle l'accepter? Pour moi, je ne voudrois pas seulement penser à prendre pour épouse, une femme qui me donneroit quelque raison d'imaginer qu'elle pût balancer un moment entre moi & un autre.

C'est quelque chose! dit le Colonel.

De la façon dont vous vous expliquez sir Charles, dit le Major...

Le Capitaine, cependant, avoit l'air courroucé, il ne se contenta pas si aisément.

Votre motif, je ne veux pas en douter, Capitaine, c'étoit l'amour. Miss Grandison est faite pour en inspirer. Pour le dire en passant, quand un homme est assuré d'un retour d'amour, il n'est pas besoin de promesse. Mais il y en a une. Ma sœur est remplie d'honneur: elle se croit liée par cette promesse; & elle est résolue de rester fille toute sa vie, si vous ne voulez pas la dégager; mais elle vous laisse, & vous a toujours laissé vous-même libre. Vous aurez la justice, Monsieur, de convenir, qu'il y a dans sa conduite envers vous une générosité, qu'il vous reste à montrer envers elle, puisqu'une promesse ne devroit pas être faite à des conditions inégales: voudriez-vous qu'elle fût engagée, sans l'être vous-même? Elle ne veut point vous contraindre. Permettez moi de vous

dire, Capitaine, que si j'avois été à votre place, & que j'eusse pu gagner sur moi d'exiger une promesse, j'aurois douté de l'amour de la Dame pour moi, si elle n'eût pas cherché à me lier par le même nœud. Quoi! me serois-je dit à moi-même, cette personne m'est plus chère que toutes les femmes du monde; je cherche à la lier par une promesse solemnelle qui me donnera un pouvoir sur elle! Et fait-elle si peu de cas de moi, qu'elle ne s'embarasse pas que j'épouse une autre femme!

Ces Messieurs se regardèrent l'un l'autre, mais ne dirent rien, je continuai.

Examinons la chose dans son vrai jour. Voici une jeune fille qui se laisse embarquer dans un traité où elle assure que son cœur n'a jamais été tout entier. C'étoit sa faute. Mais ne savons-nous pas combien l'on a de peine à se tirer des embarras de ce qu'on appelle l'amour, quand de jeunes filles se laissent engager dans une correspondance avec des hommes? notre sexe a des facilités pour connoitre le monde que l'autre n'a pas. L'expérience, Messieurs, vis à vis d'une personne, qui n'en a point, & dans un homme peut-être deux fois plus agé, (Monsieur! dit le Capitaine) cela rend le combat trop inégal. Avec quel artifice les hommes ne tâchent-ils pas d'engager des femmes qu'ils croient qu'il vaut la peine de poursuivre!... Mais aucun de vous, Messieurs, voudroit-il épouser une femme qui déclare qu'elle s'est laissé engager insensiblement contre son intention; qui a montré en refusant de s'engager absolument, qu'elle ne l'aimoit pas par dessus tous les autres hommes;

qui

qui en se faissant donner des fers, n'a pas fait assez de cas de son Amant pour le lier lui-même ; & , en un mot, qui lui a déclaré depuis long-tems, & qui persiste absolument dans sa déclaration, qu'elle ne sera jamais à lui ?... Vous me paroissez gens de cœur, Messieurs ; voudriez-vous épouser la première femme du monde à ces conditions, si vous pouviez l'obtenir ? Ce qui n'est pas le cas, cependant, puisque la promesse de Miss Grandison ne l'oblige pas d'épouser le Capitaine Anderson. . . .

Le Capitaine me dit, qu'il ne goûtoit pas une partie de ce que j'avois dit, & encore moins quelques expressions dont je m'étois servi. . . . Il sembloit ajuster ses traits pour leur donner une tournûre plus fière qu'il ne convenoit à l'occasion. Je l'interrompis ; Je ne suis pas ici, Capitaine, lui dis-je, pour entendre, ou pour prévenir des chicanes sur les mots. Quand je vous ai dit que je venois avec des intentions pacifiques, j'ai compté d'en être cru. Je n'ai point dessein de vous offenser. Mais montrons nous hommes. Je suis peut-être plus jeune de dix ans, qu'aucun de ceux qui sont ici ; mais j'ai vu le monde autant que qui que ce soit à mon âge ; & je sai ce que l'on doit à un homme d'honneur, que ce soit le Capitaine Anderson, ou moi ; & je n'attends pas qu'on donne à dessein des interprétations forcées à ce que je dis.

Tout ce que je veux dire, Monsieur, répondit le Capitaine, c'est que je ne veux pas être traité avec mépris, fût-ce même par le frère de Miss Grandison.

Le frère de Miss Grandison, Monsieur,

n'est point accoutumé à traiter personne avec mépris. Ne vous traitez pas vous-même ainsi, & vous êtes à l'abri d'un traitement malhonnête de ma part. Permettez moi d'ajouter, Monsieur, que je laisse chacun le maître de me donner l'opinion de lui, qu'il lui plait. J'ose dire que je suis disposé à juger très-charitablement des autres; mais cela ne va pas jusqu'à la crédulité. Je laisserai cependant toujours à un tiers la liberté de décider de la justice de mes intentions & de mes actions.

Le Capitaine dit, qu'il attribuoit en grande partie ce refus si positif de ma sœur, au tems de mon arrivée en Angleterre; & qu'il ne doutoit pas que je n'eusse encouragé les propositions de sir Walter Watkyns, ou de Lord G. à cause de leur qualité, & de leur fortune; que cela avoit accru ses difficultés.

Il se leva alors, frappa d'une main sur la table, porta l'autre sur son épée, & alloit dire quelque chose de fier, préludant par quelques juremens. Je me levai: Arrêtez, Capitaine, calmez-vous s'il est possible... Ecoutez la vérité toute nuë, je vous représenterai les choses comme elles sont, & quand j'aurai fini, reprenez si vous trouvez bon votre air fâché; & voyez ce que vous en ferez.

Ses amis employèrent leur entremise. Il s'assit moitié hors d'haleine de colère. Ses traits bouffis s'affaissèrent par dégré.

Voici, lui dis-je, exactement & en peu de mots la vérité de la chose.

Toutes les difficultés de ma sœur, qu'elle se figuroit peut-être plus grandes qu'elles ne l'étoient

toient effectivement, furent terminées avec la vie de mon Père. Je me fis une affaire, sitôt que je fus arrivé, d'assurer la fortune de mes sœurs le plutôt qu'il me fut possible. Lord L. a épousé l'ainée. Les deux Cavaliers dont vous avez parlé, firent la cour à la cadette. Je n'avois point ouï parler de vous, Capitaine Anderson. Ma sœur avoit tenu l'affaire entiérement sécrette. Elle ne l'avoit pas même communiquée à sa sœur. La raison qu'elle en donne, & que vous ne pouvez ignorer, Monsieur, c'est qu'elle étoit résolue de n'être jamais à vous. Le sujet demande que je parle clairement, Capitaine Anderson, & dans ces occasions je n'aime point à pallier la vérité. Elle espéroit que vous seriez assez généreux pour la laisser libre, comme elle vous avoit laissé. Je vous assure, sur mon honneur, qu'elle ne favorise ni l'un ni l'autre de ces Messieurs; & je ne connois personne qu'elle écoute favorablement. C'est moi seul, & non point elle, qui souhaite de la voir mariée. Et sur l'indifférence qu'elle montroit pour des partis contre lesquels il n'y avoit rien à objecter, je supposai qu'elle préféroit quelqu'un en sécret. Je sçus ensuite qu'il y avoit eu des Lettres écrites entre elle & vous: je l'appris d'une Dame qui le savoit par un Monsieur de votre connoissance. Vous m'avez montré, Monsieur, par la présence de ces Messieurs, que vous n'avez pas eu autant de soin que ma sœur de garder le sécret. (Ils se regardoient l'un l'autre.)

Après cette découverte, je me plaignis à ma sœur de ses réserves avec moi; mais en lui offrant de la servir comme elle le voudroit, l'assurant que

si son cœur étoit engagé, le manque de qualité, de titres, de fortune, ne seroit d'aucun poids pour moi; & que qui que ce fût qu'elle prît pour époux, je le recevrois comme mon frère.

Le Colonel & le Major louèrent avec profusion une conduite qui ne méritoit qu'une approbation ordinaire.

Elle me protesta solemnellement, que quoiqu'elle se fût liée par une promesse que la jeunesse, le défaut d'expérience, & les sollicitations lui avoient arrachée, elle étoit résolue de la remplir, en ne se mariant jamais, si on l'exigeoit. Vous voyez ainsi, Monsieur, qu'il dépend de vous de faire rester fille Charlotte Grandison, jusqu'à ce que vous vous mariiez à quelque autre, (pouvoir, permettez moi de le dire, qu'aucun homme ne doit chercher à s'assurer sur une jeune fille) ou bien vous pouvez généreusement la dégager, & la laisser aussi libre qu'elle vous a laissé vous-même. A présent, Messieurs, dis-je au Major & au Colonel, si vous êtes venus ici, moins comme partie que comme juges, je vous laisse considerer la chose, & je vais sortir pour quelques momens.

Je les laissai tous aïant la bouche ouverte pour parler, & je passai dans la chambre publique. J'y trouvai le Colonel Martin, que j'avois vu dans mes voyages, & qui venoit demander le Major Dillon. A ma grande surprise, il me parla de l'affaire qui m'avoit amené là.

Vous voyez, ma sœur, de quelle conséquence vous étiez pour le Capitaine Anderson. Il n'a pu s'empêcher de se vanter de l'honneur que

lui

lui a fait une fille de sir Thomas Grandiſon, & des eſperances qu'il fondoit ſur ſon crédit. Chère Charlotte ... que je plains un homme avec qui votre fierté vous paroiſſoit intéreſſée à cacher une affaire dont il ſe faiſoit une gloire d'inſtruire tant de gens! Car il paroit, (ne le dirai-je pas à l'honneur de ſon caractère?) qu'il a beaucoup *d'amis intimes & inſéparables*, à qui il ne cache *aucun des ſécrets de ſon cœur*.

Le Colonel Mackenzie ſortit bientôt après, & nous nous retirames dans un coin de la chambre. Il parla beaucoup de la violente paſſion du Capitaine; des eſperances qu'il avoit conçues de faire ſa fortune par le crédit d'une famille qu'il ſuppoſoit en avoir beaucoup. Il me fit de grands complimens. Il parla du grand dommage que cette affaire ſi longtems en ſuſpens, avoit cauſé à ſon ami, & me dit avec une grave contenance, qu'il étoit devenu d'autant d'années plus vieux qu'il s'en étoit paſſé à travailler à cette affaire; & il vouloit faire monter fort haut la perte d'un ſi long tems à la fleur de ſon âge. Enfin il attribua au Capitaine les vuës & les déboires d'un ſoldat qui cherche fortune, beaucoup trop clairement pour ſon honneur à mes yeux, ſi j'avois été curieux d'entendre bien le ſens de ce qu'il me diſoit.

Après l'avoir écouté juſqu'au bout, je priai le Colonel de me dire ce que tout cela ſignifioit, & ce qu'attendoit le Capitaine.

Il fit longtems des façons; & me demanda enfin s'il n'y avoit point d'eſperance que la Dame....

Aucune abſolument, lui dis-je, ſans le laiſſer achever. Elle l'a déclaré poſitivement. Charlotte Grandiſon eſt une femme d'un ſens exquis; elle a de grandes qualités; elle a des objections in-

insurmontables contre le Capitaine, fondées sur une connoissance plus parfaite de lui, & de son propre cœur, qu'elle ne pouvoit l'avoir d'abord. Je n'ai pas intention de le rabaisser aux yeux de ses amis; je n'entrerai donc dans aucun détail. Apprenez moi, Colonel, ce que le Capitaine demande. Il est vif, je le vois, je ne suis pas un homme fort mol: mais à Dieu ne plaise que le Capitaine Anderson, qui esperoit de tirer de l'avantage d'une alliance avec la fille de sir Thomas Grandison, reçoive quelque dommage, ou quelque traitement fâcheux de son frère!

Le Colonel Martin, qui avoit entendu quelque chose de notre conversation, souhaita alors de parler au Colonel Mackenzie. Ils n'étoient pas si loin de moi que je n'entendisse sans y prêter l'oreille une partie de ce qu'ils dirent. Le Colonel Martin s'étendit avec beaucoup d'éloges sur la bonne réputation que je m'étois faite dans mes voyages. Il m'attribua de la bravoure, (grand article avec les gens de guerre, & avec les Dames) & je ne sai combien d'autres belles qualités ... Le Colonel Mackenzie le mena avec lui auprès des deux autres, où je suppose qu'on répéta tout ce qui s'étoit dit.

Au bout de quelque tems, le Colonel Martin vint me prier au nom des autres de rentrer; il resta lui-même dans la chambre publique.

Ils me reçurent avec respect: je fus obligé d'entendre & de dire bien des choses que j'avois entendues & dites auparavant; mais enfin on me fit deux propositions, dont en accordant l'une ou l'autre j'obligerois infiniment le Capitaine.

Le pauvre homme! J'avois compassion de lui; & j'accordai l'une des propositions; refusant

-fant l'autre par une raison que je ne leur dis pas. Pour vous dire la vérité, Charlotte, je ne préférai pas la proposition de m'intéresser en faveur d'un homme, du mérite de qui je n'étois pas assuré, quand même je serois en état de lui procurer quelque avancement, comme je le pourrois peut-être par le moyen de Lord W. On se doit croire responsable en quelque manière, quand on recommande fortement quelqu'un, surtout quand le public y est intéressé. Et pouvois-je donner ma parole, & ne travailler que froidement à la tenir? Je me croirois d'ailleurs responsable envers un homme d'un plus grand mérite, & envers tous ceux dont le bonheur dépendroit du sien, si j'avois servi à faire passer sur sa tête un homme qui vaudroit moins que lui. J'aimai donc mieux lui rendre un service dont je ne serois responsable qu'à moi seul. Après que j'ai dit cela, ma sœur ne doit point me faire des questions.

A la prière du Capitaine, je donnai une idée en gros de la manière dont je voudrois que la décharge fût couchée. On pria le Colonel Martin d'entrer. Et tous ces Messieurs promirent d'ensévelir dans le silence tout ce qui étoit venu à leur connoissance de ce qui s'étoit passé entre Charlotte Grandison, & le Capitaine Anderson.

Que ce que je vous dis de ces mesures ne vous fasse point de peine, ma sœur. Bien des jeunes Dames de bon sens & de condition, sont tombées dans de plus grands inconvéniens que ceux que vous avez souffert. Des personnes d'une habileté distinguée (j'ai grande opinion de

celle de ma Charlotte) se trompent rarement dans les petites choses. Beaucoup de jeunes filles qui commencent une correspondance avec notre sexe entreprenant, pensent qu'elles pourront s'arrêter quand elles voudront. Elles se trompent. Nous-mêmes, & l'esprit de ténèbres qui nous met en œuvre, & que quelquefois nous appellons mal-à-propos l'amour, nous ne leur permettons pas de s'arrêter. Les hommes & les femmes sont des Diables l'un à l'autre, ils n'ont pas besoin d'autre tentateur.

Tout sera terminé demain, & votre promesse rendue. Je vous félicite de l'heureuse conclusion de cette affaire. Vous êtes à présent votre propre maîtresse, & libre de choisir pour vous-même. Je me trouverois impardonnable, si après avoir servi à vous affranchir d'une contrainte, j'allois vous mettre dans une autre. Ne pensez ni à sir Walter, ni à Lord G. si votre cœur ne penche ni pour l'un ni pour l'autre. Vous m'avez cru quelquefois porté pour Lord G. Mais je n'ai jamais parlé en sa faveur que quand vous m'avez engagé à répondre à des objections contre lui que je ne croyois pas suffisantes. Effectivement, Charlotte, quelques-unes de vos objections étoient si foibles, que j'étois porté à croire que vous ne les faisiez que pour avoir le plaisir de les voir refuter.

Ma Charlotte peut compter sur des adorateurs, par-tout où elle se montrera. Et je le répète, quel que soit celui qu'elle voudra favoriser, elle peut compter sur l'approbation, & sur les bons offices de *Son très-dévoué frère*,

CHARLES GRANDISON.

LET-

LETTRE XXXIII.

Miss HARRIET BYRON à *Miss* SELBY.

Vendredi, *Mars* 17.

Je vous envoie, à condition que vous me la renvoyiez par la première occasion, la Lettre de ſir Charles à ſa ſœur, où il l'informe de l'heureuſe concluſion de ſon affaire avec le Capitaine Anderſon. Son frère, comme vous voyez, ne la juſtifie pas du côté de la précipitation. Il manqueroit à la juſtice s'il le faiſoit. O la chère Charlotte! que ſon orgueil eſt piqué de la baſſeſſe de cet homme! Mais c'en eſt aſſez puisque vous avez la Lettre.

A préſent, mes très-chers & très honorés Parens, recevez mille remercimens pour le grand paquet de mes Lettres que vous venez de m'envoyer, avec la Lettre indulgente de ma Tante & celle de mon Oncle.

J'ai déjà remis entre les mains des deux Dames & de Milord, toutes les Lettres, ſans exception, qui vont jusqu'à l'affaire de la maſcarade, depuis mon départ pour Londres; & quand on aura lu celles-là je leur en ai promis davantage. Cette confiance leur a fait grand plaiſir, & ils ſont fort empreſſés à les lire.

Cela me donne la facilité de ſuivre mes fantaiſies ... Quelle croyez-vous que j'ai entre autres, outre le plaiſir de vous écrire? ... Une

sorte de persécution que je fais au Docteur Bartlet, dans laquelle cependant je crois que je suis la partie la plus souffrante. C'est un excellent homme; & je ne fais point de difficulté de l'aller trouver dans son cabinet, encouragée par les assurances qu'il me donne que j'y suis la bien venue.

Permettez moi de m'arrêter, Lucy, pour vous dire que quand j'approche de cet honnête homme dans sa retraite, entouré de ses livres, la plupart sur des sujets pieux, je félicite dans mon cœur le saint, & l'héritier de la gloire future; & dans ce point de vuë respectable, j'en ai plus de désir de cultiver son amitié.

Et quels croyez-vous que soient les sujets de nos conversations?... Sir Charles, vous devinez, je suppose... C'est en effet le milieu ou la fin du peu d'entretiens que le tems nous a permis d'avoir. Mais je vous assure que nous commençons par le sujet le plus sublime, quoique je doive dire à ma honte que mon cœur n'y est pas autant à présent qu'il y a été autrefois, & que j'espère qu'il y sera encore un jour... Les grandes & sublimes vérités du Christianisme sont ce sujet, qui cependant, à l'aide de ce bon Docteur Bartlet, rechauffe mon cœur, toutes les fois qu'il le traite. Mais ce sujet, même tout sublime qu'il est, amène l'autre, comme une conséquence; car sir Charles, sans étaler avec ostentation son attachement à la Religion, est dans la pratique ce vrai Chrétien que cette doctrine veut former. La doctrine ne doit-elle donc pas amener la conversation sur un homme qui s'efforce humblement d'imiter l'exem-

l'exemple de la Divinité? C'étoit sur de bons fondemens qu'il disoit un jour, qu'il ne lui importoit pas par raport à lui, de mourir demain ou dans quarante ans.

Les Dames m'avoient renvoyé au Docteur lui-même pour être instruite plus au long, sur ses premières liaisons avec sir Charles. Je le lui dis, & le priai de m'accorder cette faveur.

Il reçut obligeamment ma demande. Il avoit, me dit-il, cette histoire par écrit. Son neveu qu'il employoit souvent comme son Sécrétaire, me feroit un extrait de cette petite histoire, que je pourrois montrer, eut-il la bonté de me dire, à ceux de mes amis choisis à qui je confiois les sécrets de mon cœur.

J'attendrai impatiemment cet extrait; d'autant plus que le Docteur m'a dit que j'y trouverois plusieurs particularités de conduite de sir Charles pendant ses voyages, dans sa première jeunesse, & de celle de Mr. Beauchamp, dont le Docteur parloit avec tendresse, comme du plus cher ami de son patron, & qu'il appelle un second sir Charles Grandison.

* *

Voyez, ma Lucy, la recompense de la franchise! La communication de mes Lettres a été déjà encouragée par la lecture de deux Lettres de cet excellent homme au Docteur Bartlet, à qui de très-bonne heure, (comme je le saurai bientôt plus en détail,) il a rendu compte de toute sa conduite, & de tous ses mouvemens.

Le Docteur s'engagea lui-même à me montrer ces Lettres, en en lisant un ou deux paragraphes,

phes, aux Dames à Lord L. & à moi; & il m'a même permis de les faire voir à ma Grand-mère, & à ma Tante. Renvoyez les, Lucy, avec l'autre Lettre par le premier Courier. Il dit qu'il ne me peut rien refuser. Je souhaite de n'être pas trop hardie avec lui... Pour Miss Grandison, elle jure qu'elle ne lui laissera point de repos, jusqu'à ce qu'il nous ait communiqué tout ce qu'il ne déclarera pas absolument être un sécret. Si le premier homme, dit-elle, ne put resister à une femme, comment le Docteur se tirera-t-il d'affaire avec trois, dont aucune ne le cède à la première en curiosité? & qui l'aiment toutes trois, & qu'il fait profession d'estimer? Vous voyez, Lucy, que Miss Grandison a assez bien repris ses esprits.

* *

Dans ce moment, Miss Grandison m'a raporté une conversation qu'il y a eu entre Milord, Lady L., elle-même, & le Docteur Bartlet, dont le sujet a été leur frère & moi. Les Dames & Milord sont entiérement dans mes intérêts, & pleins de considération pour mon petit individu. Elles dirent rondement au Docteur que souhaitant ardemment de voir leur frère marié, elles ne connoissoient personne qu'elles aimassent mieux appeller sa femme que Miss Byron, si elles pouvoient être sures que je fusse absolument sans engagement. A présent, Docteur, dites nous franchement, que pensez-vous de notre choix?

Je ne ferai point d'apologie, Lucy, si je répéte tout ce qu'on me *répéta* de cette conversation.

Lord

Lord L. Allons, mon bon Docteur Bartlet, dites nous franchement ce que vous en pensez.

Dr. Bartl. Miss Byron, (j'en parle avec connoissance, car depuis que je suis ici, elle m'a fait l'honneur plus d'une fois de converser librement & sérieusement avec moi) Miss Byron est une des plus excellentes femmes.

Il continua, louant mon ingénuïté, mon caractère sérieux, ma gaieté, & d'autres bonnes qualités que sa prévention lui fit trouver chez moi; & il ajouta, plut à Dieu qu'elle fût Lady Grandison!

Dieu le benisse, pensai-je,... Ne vous joignez-vous pas à moi, Lucy, pour dire en cet endroit, vous qui m'aimez si tendrement; Dieu vous benisse, Docteur Bartlet?

Lady L. Eh bien, Docteur, puisque vous dites que Miss Byron parle franchement avec vous, ne pourriez-vous pas savoir d'elle si elle a du penchant pour le mariage? si elle est absolument libre? Lady D. lui a fait une proposition pour Lord D. & insista sur une réponse à cette même question: cette affaire est finie: vous comprenez que nous ne voudrions pas paroitre importunes à Miss Byron. Elle est fort délicate. Et comme elle a une si aimable franchise, vous sentez qu'on ne voudroit pas la forcer de parler sur des choses qu'elle ne se porte pas à dire d'elle-même.

Cela étoit un peu trop affecté; ne le trouvez-vous pas, Lucy? Le Docteur le trouva aussi, comme il paroit par sa réponse.

Dr. Bartl. Il n'est pas vraisemblable qu'un pareil sujet se présente entre Miss Byron & moi; & il est

eſt étonnant, ce me ſemble, que des Dames qui s'appellent ſœurs, ne ſoient pas au fait de cette queſtion.

Lord L. Fort bien, Docteur Bartlet; mais les Dames, en pareille matière, font de longs détours avant que de s'expliquer. On devroit moins ſe cacher avec un homme de la pénétration & de la candeur du Docteur Bartlet. Nous ſommes dans l'idée que Miſs Byron, en la ſuppoſant abſolument libre, ne feroit pas difficulté de préférer mon frère à tous les hommes du monde. Qu'en penſez-vous?

Dr. Bartl. Je n'en doute point; elle croit lui avoir des obligations. Elle eſt la bonté même, elle doit aimer la bonté. D'ailleurs, la figure de ſir Charles, ſa vivacité, ſon eſprit, ſes lumières... Quelle femme ne le préféreroit à tous les hommes qu'elle a jamais vu? Il a trouvé des admiratrices dans tous les païs où il a été (Ah Lucy!) Vous devez avoir vu, Meſdames, pardonnez moi, dit-il en ſe baiſſant, que Miſs Byron a plus que de la reconnoiſſance pour votre frère.

Miſs Gr. Nous le penſons, Docteur; nous voulions ſavoir ſi vous le croyiez auſſi; & comme dit Milord, nous avons uſé d'un petit détour que nous n'aurions pas dû employer avec vous. Mais vous dites que mon frère a eu nombre d'admiratrices... Je vous prie, Docteur, y a-t-il quelque Dame (nous nous imaginons qu'il y en a quelqu'une) qu'il préfère aux autres, dans les différens païs qu'il a parcouru?

Lord L. Ouï, Docteur, voilà ce que nous voudrions ſavoir. Si vous croyez qu'il n'y en

a point, nous ne nous ferons point de scrupule de nous expliquer avec Miss Byron, aussi bien qu'avec mon frère.

Ne vous impatientez-vous pas, Lucy, de savoir la réponse du Docteur ? J'étois hors d'haleine quand Miss Grandison en fut là.

Le Docteur hésita... & dit à la fin; je souhaiterois de tout mon cœur que Miss Byron pût être Lady Grandison.

Miss Gr. Pût être !... pût être, dit chacun.

Pût être, dit la folle à Miss Grandison, quand elle lui répéta cela, le cœur lui manquoit tout-à-fait.

Dr. Bartl. (souriant) Vous faites entendre, Mesdames, que vous n'êtes pas sures que Miss Byron soit absolument libre. Mais pour vous parler franchement, j'ai sujet de croire que votre frère seroit fâché, s'il savoit que vous pensez à faire à d'autres qu'à lui la question que vous me faites. Pourquoi ne vous addressez-vous pas à lui-même. Il me témoignoit une fois qu'il craignoit que ses sœurs ne le regardassent comme un homme réservé ; & me prioit de le redresser, si je voyois quelque chose dans son extérieur qui pût donner lieu à ce soupçon. Il y a deux ou trois affaires embarassées où il est engagé, & particuliérement une qui est en suspens, & je crois qu'il ne se soucieroit pas d'en parler, jusqu'à ce qu'il puisse le faire avec certitude. Mais d'ailleurs, Mesdames, il n'y a pas un homme plus franc dans le monde que votre frère.

Voyez, Lucy, combien nous devons être retenues en jugeant des actions des autres, sur-

tout

tout quand nous cherchons à blâmer celles d'un honnête homme ; peut-être dans la vuë basse, par envie pour leur mérite, de les rabaisser à notre niveau?... Car ne sommes-nous pas tous portés à mésurer le mérite des autres par notre propre règle, & à louër ou blâmer leurs actions, ou leurs sentimens selon qu'ils s'accordent avec les nôtres?

Lord L. Peut-être, Docteur Bartlet, vous ne vous croyez pas en liberté de nous dire, si ces affaires particulières sont de telle nature, qu'elles puissent nuire aux esperances que nous avons d'amener les choses à un mariage entre sir Charles & Miss Byron?

Dr. Bartl. J'aime mieux vous renvoyer à sir Charles là dessus. S'il y a un homme au monde qui par sa prudence & son intégrité mérite d'être heureux dans cette vie, c'est sir Charles Grandison. Mais il n'est pas entiérement heureux.

Ah Lucy!... Le Docteur continua : votre frère, Mesdames, m'a souvent dit, qu'il n'y à peut-être pas un homme au monde qui estime plus sincérément le sexe que lui ; qui ait été plus distingué par la faveur des femmes de mérite, & cependant qui ait payé plus cher cette distinction.

Lady L. Payé plus cher! O ciel!

Miss Gr. Comment cela se peut-il?

Lord L. J'ai toujours ouï dire dans mes voyages, que les Dames regardoient sir Charles comme un homme sur qui elles pouvoient compter. Sa vivacité, sa figure accomplie, sa politesse, sa générosité, sa bravoure!... Y eut-il jamais

un

un plus véritablement galant homme?... Je ne vous en ai jamais parlé... Mais lorsque j'étois à Florence, on y parloit beaucoup d'une Dame nommée Olivia, comme étant amoureuse du bel Anglois, comme on appelloit ordinairement là votre frère.

Olivia! Olivia! répétèrent les deux sœurs: & pourquoi, Milord, n'avez-vous jamais?...

Pourquoi? parce que, quoiqu'elle fût amoureuse de lui, il ne pensoit pas à elle; & comme dit le Docteur, c'est seulement une des admiratrices qu'il a trouvées par tout où il est allé.

Bon Dieu! pensai-je, quelle chose rare qu'un honnête homme!... Pourquoi, comme je l'ai souvent souhaité pour l'honneur de notre sexe, pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas honnêtes gens?

Lady L. Milord, il faut que vous nous parliez plus au long de cette Dame Olivia.

Lord L. J'en sai fort peu de chose. Elle passoit pour une Dame de la première qualité, d'une grande fortune, & d'un caractère distingué. Je l'ai vu une fois. C'est une belle figure de femme. Le Docteur Bartlet peut sans doute vous en dire davantage.

Miss Gr. Ah Docteur, quelle histoire vous pourriez nous donner de notre frère si vous le le vouliez!... Mais comme il n'y a pas d'apparence que cette Dame soit jamais rien à mon frère, revenons à notre premier sujet.

Lady L. Absolument, je vous prie, Docteur Bartlet, savez-vous ce que mon frère pense de Miss Byron.

Dr.

Dr. Bartl. Il en a la plus haute idée qu'un homme puisse avoir d'une femme.

Lady L. Comme nous souhaitons ardemment de voir mon frère heureusement marié, & que nous ne croyons pas qu'aucune femme pût vraisemblablement le rendre aussi heureux que Miss Byron, nous conseilleriez-vous de lui proposer cette alliance? Nous ne voudrions pas en parler à elle, à moins que nous ne fussions assurées que mon frère l'approuve hautement.

Dr. Bartl. Je ressens quelque peine, mes chères Dames, de paroitre connoitre mieux le cœur de votre frère, que des sœurs qu'il aime aussi tendrement qu'il en est aimé. Je vous en conjure, ne m'attribuez pas plus de crédit sur lui, que vous ne croyez en avoir vous-mêmes. Autrement, je craindrai de devoir la faveur où je souhaite d'être auprès de vous, plutôt aux distinctions que votre frère m'accorde, qu'à votre propre cœur.

Lord L. Je ne vois pas, effectivement, pourquoi nous ne parlerions pas directement à mon frère sur ce chapitre. D'où vient qu'à l'exemple l'un de l'autre nous nous sommes insensiblement mis nous trois à cette distance de lui?... Ce n'est pas sa faute. Lui avons-nous fait jamais une question à laquelle il n'ait répondu directement, & sans aucune ombre d'affectation ou de réserve?

Miss Gr. Il est revenu vers nous, tout d'un coup, si parfait, après huit ou neuf ans d'absence, avec tant de pouvoir, & de volonté de nous faire du bien, que nous en avons pris une sorte de crainte & de venération pour lui.

Lady

Lady L. Il est vrai que de trop grandes obligations d'un côté, mettent une distance entre les gens. Des cœurs reconnoissans conservent toujours un vif sentiment des faveurs accumulées sur eux.

Dr. Bartl. Ce seroit une peine pour son cœur généreux, s'il croyoit que vous attachez un si grand prix à ce qu'il a fait. Je vous assure qu'il croit avoir fait à peine son devoir envers ses sœurs. Et quand les occasions s'en présenteront encore, vous trouverez qu'il pense ainsi. Mais je vous conjure d'en user avec lui sans réserve & sans défiance, & de lui faire toutes les questions sur lesquelles vous souhaitez d'être éclaircies. J'ose dire que vous le trouverez très-franc, & très-ouvert.

Miss Gr. Je m'en charge, pour la première fois que je le verrai. Mais, cher Docteur Bartlet, si vous nous aimez, communiquez nous tout ce que nous pouvons voir de votre correspondance avec lui.

Le Docteur se baissa, mais il ne répondit pas.

Vous voyez par là, Lucy, après tout, que je n'ai pas grande raison de compter si fort, comme mon Oncle croit que je fais, sur le crédit de ces Dames & de Lord L. auprès de leur frère. *Deux ou trois affaires embarassées où il est engagé*; dont l'une *est encore en suspens*, & dont *il fait un sécret* par cette raison. Il n'est pas *entiérement heureux*. Il a été *fort distingué par la faveur des femmes de mérite*: Faut-il s'en étonner!... Mais *il a payé cher cette distinction!* Que peut-on dire? que peut-on penser? Il disoit une fois lui-même, que sa vie étoit

va-

variée ; & qu'il lui étoit arrivé quelques choses fâcheuses. Si la prudence d'un tel homme ne peut le garantir des malheurs, qui peut en être exempt?... Et *des femmes de mérite* encore! Voilà ce qui est étonnant! Mais cette Olivia est-elle une de ces femmes de mérite?... Je m'imagine qu'il doit nous mépriser toutes. Je m'imagine qu'il ne pensera jamais à se lier avec une personne d'un sexe qui lui a fait payer si cher la distinction qu'il lui a généralement accordé. Par raport à sa politesse avec nous, un homme peut bien se prêter à montrer de la politesse à ceux qu'il est résolu de tenir à quelque distance de son cœur.

Mais, ah Lucy!... il doit y avoir quelque heureuse femme qu'il ne souhaite pas de tenir à quelque distance. C'est là cette affaire qui est en *suspens*, & dont pour cela il ne se soucie pas de rien dire.

* *

J'ai eu le plaisir de recevoir une visite de mon Parrein Mr. Deane: il a dîné aujourd'hui avec nous en allant en ville. Les Dames, le Docteur Bartlet, & Milord L. en sont charmés. Cependant mon plaisir a été mêlé de quelque peine: il m'a prise en particulier, & m'a chargée si brusquement... Il m'a trop questionné. Je ne l'ai jamais vu si pressant pour connoitre mon cœur. Mais j'ai été franche, très-franche: je n'aurois guères été excusable, si je n'avois pas été franche avec un si honnête homme, & un si bon ami. Cependant il ne savoit pas trop comment il devoit être content de ma franchise.

Il

Il prétendoit que j'étois plus maigre & plus pâle qu'à l'ordinaire. Cela peut fort bien être. Mon ame même quelquefois... Je ne sais pas comment je suis... Sir Charles est en suspens aussi à cause de cette étrangère. J'ai compassion de lui de tout mon cœur. Je voudrois qu'il eût quelque défaut, quelque grande tâche, je m'imagine que je serois plus tranquille par raport à lui. Mais n'entendre rien de lui qui ne soit digne des plus grandes loüanges, & avoir en même tems un cœur si sensible aux actions de bénéficence... A présent encore, mon Parrein Deane, dans cette visite, vient s'étendre sur ses loüanges, & approuve, au-lieu de les blâmer, mes présomptueuses esperances; m'encourageant même, & me disant que je le mérite... que je mérite sir Charles Grandison, moi!... Pourquoi ne m'a-t-il pas grondée? Pourquoi ne m'a-t-il pas dissuadée?... N'avoir ni mérite, ni fortune qui répondent!... Un homme qui sait si bien ce qu'on fait de la fortune! Toutes les richesses des Indes, ma chère, devroient être à lui. Quel Roi ce seroit! Le pouvoir ne pourroit corrompre une ame comme la sienne. César, disoit le Docteur Bartlet, devant Monsieur Deane, & devant nous tous, César n'étoit pas plus ardent à détruire, que sir Charles Grandison à relever. Les yeux d'Emilie pleuroient de joie en entendant cela; & les essuyant, elle les promenoit fiérement autour de nous, comme si elle eût dit; c'est mon tuteur.

Mais qu'en pensez-vous, Lucy? Mon Parrein prétend voir un commencement de passion dans Miss Jervois pour son tuteur!... A Dieu

ne plaiſe !... Je crois qu'on peut réprimer l'amour dans ſon commencement ; mais qui gardera le cœur de cette innocente fille ? Elle doit ſentir un charmant plaiſir, pendant qu'il ſe gliſſe, & qu'il gagne du terrein dans ſon cœur. Comment un cœur ainſi ſans expérience, l'objet étant ſi aimable, peut-il réſiſter, ou refuſer de céder ? Mais ô ma chère Emilie ! aimable fille ! Ne permettez pas à votre amour de l'emporter ſur votre gratitude ; de peur qu'il ne vous rende malheureuſe ! Et quoi de plus affligeant encore pour un ſi digne cœur, que de rendre malheureux le généreux objet d'une paſſion qu'il ne peut payer de retour, & de le rendre malheureux par cela même ! Ne voyez-vous pas déjà, qu'avec toute ſa bonté, il n'eſt pas entiérement heureux ? Des femmes de mérite lui ont occaſionné des ſouffrances !... O mon Emilie, n'ajoutez pas au malheur d'un homme qui ne peut rendre heureuſe qu'une ſeule femme, & qui voudroit cependant faire du bien à tout le monde... Mais, taiſez-vous, avec vos avis intéreſſés ! Harriet Byron ne devoit-elle pas faire ces reflexions quand il en étoit tems ?... Cependant elle ne ſavoit pas qu'il eût aucun engagement précedent. Et puiſſe la mort glacer ſon ſang dans ſes veines, avant qu'elle devienne une augmentation de peines pour lui. Il ne ſait pas, j'eſpère qu'il ne dévine pas, quoique le Docteur Bartlet m'ait pénétrée auſſi bien que ſes ſœurs, que je ſuis liée & enchaînée par ſes grandes qualités... Puiſſe-t-il ne le jamais ſavoir, ſi cette connoiſſance devoit lui donner une ombre d'inquiétude !

J'avouai à Mr. Deane, que Lord L. & les Dames s'intéressoient chaudement en ma faveur. Dieu en soit loué, dit-il. Il lui semble que tout doit aller au gré de ses vœux : il prétend même que la vertu de sir Charles seroit recompensée en aïant une telle femme. Mais quelle femme peut faire plus que son devoir envers un mari qui n'est pas absolument un barbare? Comment donc tout ce que je pourrois faire, pourroit-il recompenser un homme tel que celui-là?

Mais, Lucy, ne rougissez-vous pas pour moi, en lisant ce dernier passage de ma Lettre? Vous le pouvez bien, puisque je rougis moi-même en le relisant. Par pudeur, Harriet Byron finit cette Lettre. Ouï je veux finir, & je n'y mettrai pas seulement les premières lettres de mon nom.

LETTRE XXXIV.

Sir CHARLES GRANDISON *au Docteur* BARTLET.

(renfermée dans la précedente.)

Vendredi, *Mars* 17.

J'ai vû hier au soir enterrer les restes de mon digne ami Mr. Danby. J'avois fait inviter ses deux neveux & sa nièce ; mais ils ne sont pas venus.

Le Testament ne devoit s'ouvrir qu'après les funerailles, sur lesquelles cèt honnête homme

m'avoit donné ses directions de vive voix : il avoit craint apparemment mes reproches si j'en avois su le contenu : j'ai donc envoyé ce matin chez eux pour les inviter à l'ouverture.

Leur Procureur, Mr. Sylvestre, homme estimé & de bonnes mœurs, m'a apporté une Lettre signée de tous trois, dans laquelle ils se dispensent de venir, sur de forts legers prétextes, & souhaitent qu'il soit présent à leur place. Je lui fis remarquer que la conduite de ses commettans, hier & aujourd'hui, n'étoit ni respectueuse pour la mémoire de leur Oncle, ni civile par raport à moi. Il m'avoua franchement que Mr. Danby aïant déclaré à ses neveux, peu avant sa mort, qu'il avoit fait son testament, & qu'ils avoient fort peu à attendre de lui, eux qui avoient été élevés par ses soins, & mis dans le commerce à ses dépens, avec l'esperance qu'il feroit beaucoup pour eux à sa mort, & qui ne l'avoient jamais desobligé, ne pouvoient être présens à l'ouverture d'un testament dont ils s'attendoient que le contenu seroit si mortifiant pour eux.

Je l'ouvris en présence de Mr. Sylvestre. Le préambule étoit d'un homme fâché ; rendant raison de son ressentiment contre le Père de ces jeunes gens, qui, quoique son frère, avoit une fois, comme je vous l'ai dit à Colnebrooke, attenté indignement sur sa vie. J'étois blessé cependant, de trouver qu'il avoit étendu son ressentiment sur les enfans innocens de l'offenseur, & cela dans la dernière volonté d'un si honnête homme ; dans un testament fait si récemment, trois semaines avant sa mort ; après

avoir su trois mois auparavant qu'il ne pouvoit échaper.

La tendresse duë à la mémoire d'un ami me permettra-t-elle de demander, où se seroit arrêté, s'il avoit été un Monarque, un ressentiment qu'il avoit pu garder jusqu'à la mort?

Mais ne voyons-nous pas d'un autre côté, que ces enfans, s'ils en avoient eu le pouvoir, auroient puni leur Oncle, pour avoir disposé à son gré de sa propre fortune, dont il ne lui étoit rien échu par héritage?

Ils avoient été élevés, & bien placés à ses dépens; leur Père négligent n'auroit pu y pourvoir: c'est à tous égards un méchant homme. Combien meilleur n'auroit pas été le droit de ces enfans à une portion plus considerable des biens de leur Oncle, que celle qu'il leur a léguée, s'ils avoient eu de la reconnoissance pour les bienfaits qu'ils en avoient déjà reçus! Bienfaits de telle nature qu'on ne peut pas les leur ôter.

Mr. Danby leur a légué à chacun mille pièces; mais avec cette condition expresse qu'ils signifieront à son Exécuteur deux mois après son décès, leur acceptation de cette somme pour tout ce qu'ils ont à pretendre sur ses biens; & que s'ils le refusoient, après que l'offre leur en aura été faite duement, les trois mille pièces doivent être employées à d'autres usages indiqués dans le testament.

Il nomme ensuite son Exécuteur, & le fait son héritier, en donnant pour raison, qu'il a été le principal instrument dans la main de la providence pour lui sauver la vie. . . . . .

Il fait quelques legs à trois de ses amis en France, & charge son Exécuteur de disposer de 3000. l. pour des usages charitables, soit en Angleterre soit en France, comme il le trouvera bon; & envers qui il lui plaira.

Par un inventaire ajouté au testament, ses effets en argent, billets, actions, & joyaux montent à plus de trente mille livres sterlings.

Mr. Sylvestre me félicita de cette grande aubeine, comme il l'appelloit, & m'assura qu'il conseilleroit à ses clients de prendre chacun leur legs, & de s'en contenter; & il croyoit qu'ils y consentiroient d'autant mieux, que sur ce que leur avoit insinué leur Oncle, ils craignoient de n'avoir pas chacun plus de 100. livres.

Je m'informai des inclinations, & des vuës de tous les trois: il ne m'en apprit rien que de bien, en me faisant entendre que la fille étoit engagée dans une affaire d'amour.

Leur Père, après son indigne attentat sur la vie de son frère, détesté de tous ses parens & de tous ses amis, s'en étoit allé; & les dernières nouvelles qu'ils en avoient, portoient qu'il étoit aux Barbades, en très-mauvaise santé, & dans un grand besoin. Vraisemblablement il n'est plus à présent.

Je priai Mr. Sylvestre de conseiller aux jeunes gens de faire leurs reflexions: je dis que j'étois disposé à en bien user avec eux; & comme il ne pouvoit me donner que des instructions générales, sur leurs vuës, leurs perspectives, leurs engagemens, je priai qu'ils voulussent me donner des détails là dessus, comme une marque de confiance; mais j'ajoutai que, comme

qu'ils

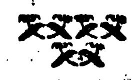
qu'ils en usassent avec moi, j'étois déterminé par consideration pour la mémoire de leur Oncle, de leur rendre tous les services raisonnables que je pourrois. Dites leur, en un mot, Mr. Sylvestre, & pardonnez moi cet air de vanité, que je ne sais pas laisser rétrecir mon cœur par la petitesse de celui des autres.

Il s'en alla, fort content de ce que je lui avois dit; & au bout de deux heures il m'envoya un billet, au nom de ses clients, exprimant leur reconnoissance, & me priant de permettre qu'il me les présentât tous trois cet après-midi.

J'ai quelques affaires à expédier, & quelques personnes à voir au sujet de la mort de mon ami; je ferai tout cela en buvant le thé, ainsi j'ai invité l'honnête Procureur, & ses trois clients à souper avec moi.

Je ne vous enverrai ceci qu'avec le resultat de notre conversation de ce soir. J'espère que vous êtes tous heureux à Colnebrooke; tous doivent l'être, car ne sont-ils pas tous bons? Et n'êtes-vous pas avec eux? Quoique je ne vous envoie pas encore cette Lettre, je chéris trop toutes les occasions qui se présentent de vous dire, (ce dont cependant vous ne pouvez douter) combien je suis à vous, pour ne pas signer cette vérité du nom de

CHARLES GRANDISON.



LETTRE XXXV.

SIR CHARLES GRANDISON.

Suite.

Vendredi soir, *Mars* 17.

MOnsieur Sylvestre, la joie & l'honnêteté peintes sur le visage, me présenta premiérement Miss Danby, & puis ses deux frères, qui tous reçurent mon compliment avec quelque confusion, comme se reprochant quelque chose, & aïant une honte loüable d'être prévenus. La sœur en avoit le moins; & je jugeai par là qu'elle étoit la moins blâmable, & non pas la moins modeste, puisque j'oserois répondre qu'elle n'a fait que se laisser mener par ses frères, qui baissoient les yeux d'un air fort honteux comme aïant à répondre seuls de tout ce qui s'étoit fait de mal.

Miss Danby est fort jolie, & fort gentille. Mr. Thomas & Mr. Edward Danby ont une figure & des manières agréables, & ne manquent pas de bon sens.

Dès le premier moment, je les mis entiérement à leur aise, & nous nous assîmes ensemble, pleins d'une confiance mutuelle. L'honnête Procureur leur avoit annoncé qu'ils seroient à leur aise après la première entrevuë.

Je ne vous offre pas, leur dis-je, de vous lire le testament de votre Oncle. Il suffit de ré-

répéter ce que Mr. Sylveſtre vous a dit ſans doute, que vous avez chacun mille pièces.

Ils ſe baiſſèrent tous, & le frère ainé déclara qu'ils conſentoient tous à accepter cela aux conditions preſcrites par le teſtament.

Trois autres mille pièces doivent être employées à des uſages charitables, à la diſcrétion de l'Exécuteur. Il y a trois autres legs pour trois Meſſieurs en France; &. le reſte, fort conſiderable, qui ne monte pas à moins de vingt-quatre mille pièces, revient à l'Exécuteur qui l'attendoit auſſi peu qu'il le ſouhaitoit.

Le frère ainé dit, Dieu le beniſſe entre vos mains, Monſieur. Le ſecond dit; il ne pouvoit tomber en de meilleures mains. La jeune Demoiſelle remua les lèvres, mais il ne vint point de mots; cependant ſes yeux montroient que ſes lèvres me faiſoient un compliment.

Il n'eſt pas généreux, Docteur Bartlet, de tenir en ſuſpens des gens impatiens, quoique dans la vuë de les obliger au bout. La ſurpriſe qu'on veut cauſer en pareille occaſion a un air d'inſulte. J'ai, leur dis-je, un grand déſir de vous rendre ſervice. A préſent dites moi, Meſſieurs, (je parlerai peut-être à cette jeune Dame en particulier) qu'attendiez-vous de votre Oncle? que vous faudroit-il à chacun pour vous mettre en état d'entrer dans le monde avec avantage, ſelon vos plans? Comme je l'ai dit à votre digne ami, Mr. Sylveſtre, je ſerai prêt à vous rendre toutes ſortes de ſervices raiſonnables... Mais, attendez, Monſieur, dis-je à Mr. Thomas Danby, qui alloit parler, vous examinerez avant que de me répondre. La matière eſt im-

portante. Soyez ouvert; j'aime l'ouverture, & la sincérité. Je sortirai jusqu'à ce que vous aïez consulté ensemble, faites moi revenir quand vous serez déterminés.

Je me retirai dans mon cabinet; & au bout d'un quart d'heure, ils me firent dire qu'ils étoient prêts à me recevoir. Je revins: ils se regardoient l'un l'autre. Allons, Messieurs, parlez hardiment. Considerez moi, pour l'amour de votre Oncle, comme votre frère.

Le frère ainé vouloit parler, mais il hésitoit: Allons lui dis-je, je vais vous amener au fait. Je vous prie, Monsieur, quelle est votre situation présente? Quelles sont vos affaires?

Mon Père, Monsieur, étoit un malheureux... Mon Père...

Eh bien, Monsieur, laissons là votre Père... Il ne pouvoit rien faire pour vous. Vous n'attendez rien, je suppose que de votre Oncle.

C'est à mon Oncle, Monsieur, que nous devons toute notre éducation... Mon Oncle a donné à chacun de nous mille guinées pour nous placer chez un Marchand; on n'en a pris que cinq cent guinées; le reste est en des mains sûres.

Votre Oncle, vous devez bien respecter sa mémoire, étoit un excellent homme.

Oui, Monsieur, il l'étoit.

Et dans quel commerce êtes-vous, Monsieur?

Mon Maître a son commerce dans les Indes Occidentales.

Et quelles sont vos vuës de ce côté-là, Monsieur Danby?

J'aurois eu les plus grandes esperances, Monsieur...

fieur... Mon Maître vouloit propofer à mon Oncle, s'il étoit venu en ville, de m'affocier pour un quart dans fon commerce, dès à préfent, & dans un an pour la moitié.

C'eft un très-bon figne en votre faveur, Monfieur. Il faut que vous vous foyiez bien comporté. Et le voudra-t-il faire à préfent?

Ah Monfieur... Il fe taifoit.

A quelles conditions, Mr. Danby, auroit-il propofé à votre Oncle de vous affocier pour un quart?

Monfieur... Il parloit de...

De combien?

Quatre mille pièces, Monfieur. Mais mon Oncle ne nous a jamais fait efperer plus de trois mille guinées à chaçun, outre les mille qu'il nous a données. Et quand il eut tant de raifon de fe reffentir de la malheureufe conduite de mon Père, il nous déclara qu'il ne feroit rien pour nous; & pour dire la vérité, les mille pièces qu'il nous laiffe dans fon teftament, font plus que nous n'attendions.

Voilà qui eft très-ingenu. J'aime votre fincérité. Mais je vous prie, dites moi, trois mille pièces vous feroient-elles entrer pour un quart dans la fociété?

Pour vous dire la verité, Monfieur, mon Maître avoit deffein, s'il n'arrivoit point de contretems, de me donner au bout de l'an fa nièce en mariage, & de m'affocier alors pour une moitié dans fon commerce, ce qui feroit équivalent à une grande fortune.

Et aimez-vous cette jeune perfonne?

Oui, Monfieur.

Et vous écoute-t-elle favorablement?

Si son Oncle... Je ne doute pas que si son Oncle avoit obtenu du mien...

Eh bien, Monsieur, je suis l'Exécuteur de votre Oncle. A présent, Monsieur, dis-je à l'autre frère, apprenez moi quelle est votre situation, quelles sont vos vuës?

Monsieur, on m'a placé chez un Marchand de vins de France. Mon Maître est agé. J'ai seul le maniement de ses affaires; & je crois qu'ils me le remettroit, & à son neveu qui n'en sait pas autant que moi, & qui n'a pas les correspondances que j'ai, soit en France soit en Angleterre, si je pouvois trouver de l'argent pour acheter la moitié du fonds.

Et que vous faudroit-il pour cela, Monsieur?

O Monsieur! au moins six mille pièces... Mais si mon Oncle m'avoit seulement laissé les trois mille que j'esperois une fois, j'aurois pu emprunter l'autre moitié à un intérêt modique, car j'ai bien du crédit, & j'ai toujours eu bonne réputation.

Que supposiez-vous que votre Oncle feroit du reste de sa fortune, (que vous jugiez, apparemment fort considerable) si vous n'attendiez pas plus de trois mille guinées chacun, outre ce qu'il vous avoit donné?

Nous pensions tous, Monsieur, dit Mr. Edward Danby, que ce feroit pour vous, depuis qu'il devoit la vie à votre courage: nous n'avons jamais eu l'esperance d'être ses principaux héritiers; & il m'a dit plusieurs fois en France que vous seriez son héritier.

Il ne m'en a jamais parlé. Ce que je fis étoit

aussi

auſſi néceſſaire pour ma propre ſureté que pour la ſienne. Il a beaucoup exageré ce ſervice. Mais quelles ſont vos perſpectives dans le commerce des vins de France?

O Monſieur, fort grandes!...

Et croyez-vous que votre Maître le laiſſeroit à vous & à ſon neveu?

J'oſe aſſurer qu'il le feroit: il ſeroit charmé de ſe retirer à Enfield, où il a une maiſon qu'il aime tant „ qu'il y ſeroit volontiers toujours.

Et avez-vous quelque vuë de mariage, pour étendre votre fortune?

Les femmes ſont une drogue, Monſieur: je ne doute pas qu'on ne m'en offre, ſi je ſuis une fois mon propre maître.

Je fis un mouvement de ſurpriſe: ſa ſœur eut un air piqué: ſon frère parut mécontent: Mr. Sylveſtre qui eſt, je crois, un vieux garçon, rioit...

Voilà déjà un vrai Marchand! penſai-je.

A préſent, Meſſieurs, conſentirez-vous que je prenne votre ſœur en particulier?.. Voudrez-vous vous fier à moi, Miſs Danby? ou aimez-vous mieux répondre à mes queſtions en compagnie?

Monſieur, votre caractère, & votre probité ſont ſi bien connus, que je ne me ferai aucun ſcrupule de vous accompagner.

Je la pris par la main & la conduiſis dans mon cabinet, la porte ouverte ſur la chambre où ils étoient. Je la fis aſſeoir, & m'aſſis à côté d'elle, tenant toujours ſa main.

A préſent, ma chère Miſs Danby, comme Exécuteur de votre Oncle, vous devez me re-

garder comme son représentant. Si vous étiez devant ce bon Oncle, & qu'il vous pressât de lui dire ce qui pourroit vous rendre heureuse, avec assurance qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour cela, & si vous sentez que vous seriez disposée à lui ouvrir franchement votre cœur, ouvrez le moi avec la même franchise. Il n'y avoit qu'une différence entre nous. Il avoit du ressentiment contre votre Père, qu'il portoit trop loin en l'étendant jusqu'à ses enfans innocens. (Mais c'étoit un attentat atroce, qui avoit aigri son cœur d'ailleurs porté à la bienveillance;) mais moi, je n'ai point de ressentiment, & j'ai le même pouvoir en main avec toute la bonne volonté qu'il a jamais pu avoir. A présent dites moi ce qui pourroit effectivement vous faire plaisir.

Cette digne fille pleuroit. Elle baissoit les yeux. Il sembloit qu'elle vouloit arracher les fils de son mouchoir; mais elle étoit hors d'état de faire d'autre réponse que celle que ses yeux firent une fois pour elle, en se tournant en haut, comme si elle eût regardé le Ciel.

Donnez moi, ma bonne Miss Danby, (je ne voudrois pas vous faire de la peine) donnez moi un état de votre situation, comme vos frères m'en ont donné un de la leur. Vivez-vous avec un de vos frères?

Non, Monsieur, je vis avec une Tante, une sœur de ma Mère.

Etes-vous bien avec elle?

Ouï, Monsieur, très-bien; mais elle a des enfans; & elle ne peut faire autant qu'elle le voudroit bien. Cependant elle a eu beaucoup de bon-

bonté pour moi ! elle a employé de son mieux ce que mon Oncle a accordé pour mon éducation. Et ma fortune, qui n'est point encore entamée, est la même somme qu'il a donnée à mes frères. Elle est en bonnes mains : l'intérêt que j'en retire, jointe aux bontés de ma Tante, me met en état de faire une jolie figure ; & avec ma propre œconomie, j'ai toujours eu quelque argent de poche de reste.

La bonne fille ! pensai-je ; charmante balle de marchandise ! comment ton frère Edward osoit-il dire que les femmes sont des drogues ! ... elles qui dans leur œconomie, tout bornés que sont leurs pouvoirs, sont généralement supérieures aux hommes !

Votre Oncle montroit bien de la bonté pour vous en vous mettant sur le même pied que vos frères, comme il l'a fait encore dans son Testament ; assurez-vous que son représentant sera aussi le même pour vous que pour vos frères : mais oserai-je vous demander, comme votre Oncle l'auroit fait, s'il y a quelque homme dans le monde que vous préfériez à tout autre ?

Elle se taisoit, baissoit les yeux, & épluchoit encore son mouchoir.

J'appellai son frère ainé, non pas le Marchand de drogue, & lui demandai ce qu'il savoit des inclinations de sa sœur.

Pourquoi, mon bon Docteur Bartlet, les femmes ont-elles honte d'avoüer une passion loüable ? Surement il n'y a rien de honteux dans un amour sage.

Son frère me fit l'histoire de ses amours, pendant qu'elle rougissoit & baissoit les yeux avec

la

la charmante confuſion d'un petit voleur, qui a volé un cœur, & qui quand on le lui a redemandé, s'eſt rendu coupable d'une nouvelle tricherie, en donnant le ſien à la place.

Le fils de Mr. Gaillard, Négociant conſidérable dans le commerce du Levant, eſt celui avec qui elle a fait ce troc. Son Père qui demeure dans le voiſinage de la Tante de Miſs Danby, l'a envoyé dehors pour ſon commerce, & en partie pour prévenir ſon mariage avec cette jeune fille, juſqu'à ce qu'on ſût ſi ſon Oncle feroit quelque choſe de conſiderable pour elle: il étoit revenu depuis peu, & pour avoir la permiſſion de reſter à la maiſon, il avoit promis à ſon Père de ne ſe jamais marier ſans ſon conſentement. Cependant, il aime ma ſœur, *dit* Mr. Danby, plus que toutes les autres femmes, & il a déclaré qu'il n'auroit jamais d'autre épouſe.

Je demandai ſi ſon Père avoit quelque autre objection contre le choix de ſon fils, que celle de la fortune: non, il n'en peut avoir d'autre, me répondit le jeune homme, comme un bon frère: il n'y a pas une fille plus vertueuſe & plus ſage dans le Royaume que ma ſœur, quoique je diſe cela que je ne devrois pas dire.

Quoique vous le diſiez, vous le devez dire. Ne devons-nous pas à nos Parens la même juſtice qu'aux autres?

Nous ne devons pas, continuai-je, blâmer indifféremment tous les Pères, qui s'attendent qu'on porte dans leur famille une fortune en quelque manière équivalente à l'avantage que les nouveaux venus eſpèrent de retirer, ſurtout dans une famille de Négocians, ſi le jeune hom-

homme doit être associé avec son Père, qui cependant peut avoir d'autres enfans...

Il en a...

Il faut faire quelque chose pour l'équivalent de la part qu'il cède. L'amour est une Divinité qui ne pense qu'à elle. Il engage deux personnes à préférer leurs propres intérêts, & même la satisfaction de leur passion souvent contre leurs intérêts, à ceux de tout le monde; & la raison, la discrétion, le devoir, sont souvent sacrifiés quand ils se trouvent en concurrence avec lui. Néanmoins l'amour ne pourvoira pas à tout pour le couple enflammé. Les Parens le savent & ne doivent pas souffrir d'une témérité qu'ils voudroient prévenir quoiqu'ils ne le puissent pas toujours.

Ils m'écoutoient attentivement. Je continuai en m'addressant à tous les deux en stile de Marchand.

Un Père qui par sa prudence, a échapé à plusieurs tempêtes, & a gagné le port en sureté, est-il obligé de se rembarquer dans le voyage de la vie, avec de jeunes gens, qui peut-être dans peu de tems le considéreront comme une charge, & lui envieront même sa cabanne? Les Parens (quoique jeune j'ai toujours pensé ainsi) doivent être indulgens; mais les enfans en se mettant d'un côté de la balance, doivent laisser à leurs Parens le poids qu'ils doivent avoir dans l'autre. Vous êtes fâchée contre ce Père, n'est-il pas vrai, ma chère Miss Danby?

Je voulois entendre ce qu'elle me répondroit.

Non en vérité, Monsieur; Mr. Gaillard fait bien ses affaires, & ce qu'elles demandent. Je

l'ai dit cent fois; & le jeune Monsieur Gaillard est convaincu que son Père n'est point blâmable aïant d'autres enfans, & pour dire la vérité, ajouta-t-elle en regardant le plancher, quand nous avons réfléchi là dessus, nous avons souhaité quelquefois... Mais que signifient les souhaits?

Ma sœur aura à présent deux mille pièces: peut-être quand le vieux Mr. Gaillard verra que l'amour de son fils...

On ne demandera au vieux Mr. Gaillard, interrompis-je, rien qui ne lui convienne, où qui ne soit exactement juste envers ses autres enfans; & la nièce de feu mon digne ami n'entrera pas dans sa famille d'une manière qui puisse y diminuër la considération pour elle.

Averti que le souper étoit prêt, je pris le frère & la sœur par la main, & entrant avec eux dans la chambre à manger; Acceptez, leur dis-je, le petit repas qu'on va vous servir. S'il est en mon pouvoir de vous rendre tous trois heureux, vous le serez.

Ce doit être un grand plaisir, mon cher Docteur Bartlet, vous le croirez aisément, pour une ame sensible, de voir trois visages tout différens sur les mêmes personnes, de ceux avec lesquels elles étoient entrées. Je m'imaginois plus d'une fois, à mesure que les yeux reconnoissans de la sœur, & les bouches des frères exprimoient leur joie, que je voyois feu mon digne ami, nous regardant, charmé, & ne desapprouvant pas le choix qu'il avoit fait d'un Exécuteur résolu de suppléer à des défauts que la fragilité de la nature humaine avoit occasionés, par un ressen-

ressentiment trop vif d'un côté, & par une excessive reconnoissance de l'autre.

Je dis à Mr. Thomas Danby, qu'outre son legs, il pouvoit compter sur cinq mille pièces, & traiter là dessus avec son Maître, & avec sa nièce.

Je donnai la commission à Mr. Edward de traiter avec son Marchand sur le pied d'une pareille somme.

Et vous, ma bonne Miss Danby, vous informerez votre ami Mr. Gaillard, qu'outre les deux mille pièces que vous avez déjà, vous en aurez encore cinq mille à son service. Si ces sommes ne suffisent pas pour vos vuës, je m'attends que vous me le ferez savoir; parce que, soit qu'elles suffisent, ou ne suffisent pas, je veux montrer que mon respect pour la mémoire de votre digne Oncle, va plus loin que la valeur de ces trois sommes. Je ne veux jamais être plus riche que je ne dois l'être; & vous devez m'apprendre quels autre parens vous avez, & leurs différentes situations, afin que je puisse être en état de corriger un testament, fait dans une longue & cruelle maladie, qui a pu aigrir un cœur naturellement porté à la bienveillance.

Ils pleuroient; se regardoient l'un l'autre; s'essuyoient les yeux; & pleuroient encore. Mr. Sylvestre pleuroit aussi de joie. Je crus que ma présence augmentoit leur peine: je me retirai dans mon cabinet, & fermai la porte.

A mon retour, dites, vous,... dites, vous... se dirent les frères. l'un à l'autre: & Mr. Thomas Danby ouvrant la bouche pour parler; je vois, mes amis, leur dis-je, votre reconnoissance

ce dans vos yeux. Ne pensez-vous pas que mon plaisir est au moins égal au vôtre? Je suis plus que récompensé, par la satisfaction que je ressens d'avoir tâché de faire un bon usage du pouvoir qui m'a été confié. J'espère que chacun de vous ainsi établi, se distinguera dans ses occupations. Les Négocians de la Grande-Bretagne sont les membres les plus utiles de l'Etat. Si je vous ai obligé, permettez moi de vous recommander de travailler, chacun selon votre pouvoir & les occasions qui pourront se présenter, à relever les cœurs des gens vertueux que des calamités inévitables pourront abbattre. Regardez ce qui vous arrive, non comme la recompense de quelque mérite particulier qu'il y ait en vous, mais comme une dette envers cette providence, qui ordonne, comme une partie essentielle de notre Religion, de faire du bien à nos semblables. En un mot, permettez moi de vous recommander dans toutes vos affaires, la *misericorde*, aussi bien que la *justice*.

Les deux frères, avec les mains jointes, déclarèrent que leurs cœurs étoient ouverts par l'exemple qu'ils avoient devant les yeux; & qu'ils esperoient qu'ils ne seroient jamais fermés. La sœur fit des yeux la même déclaration.

Monsieur Sylvestre ravi par cette scène de gratitude, dit, les larmes aux yeux, qu'il s'impatientoit de mettre ordre à ses affaires, pour être en état de faire quelque petit bien, après un pareil exemple de la recompense qu'on trouve à en faire.

Si un simple particulier, mon cher Docteur Bartlet, peut être un moyen pour élargir ainsi les

les cœurs de quatre perſonnes, quel bien ne peuvent pas faire des Princes, & ceux qui ont des fortunes de Princes?... Cependant vous voyez que je n'ai fait que ce qui étoit tout-à-fait juſte. Je n'ai rien donné qui fût à moi, avant que ce teſtament me donnât un pouvoir, qui n'avoit peut-être été mis entre mes mains, que pour être une nouvelle épreuve de l'intégrité de mon cœur.

Mais quelles pauvres créatures ſommes-nous, mon cher ami, ſi pour avoir ſimplement évité de faire une action injuſte, nos cœurs ſe livrent à la joie, comme ſi nous avions fait quelque choſe de bien méritoire.

En les quittant, je dis aux deux frères & à la ſœur, que je comptois d'être informé dès qu'il y auroit quelque choſe de fait; & que ſoit qu'ils réuſſiſſent ou non dans leurs vuës, je prendrois les meſures les plus promptes qu'il ſe pourroit, pour leur remettre les actions ou les fonds, qui leur donneroient la pleine jouïſſance de ce qui leur étoit dû, auſſi bien par ma promeſſe que par le teſtament de leur Oncle.

Je fus obligé de leur impoſer ſilence.

La ſœur pleuroit, & quand je ſerrai ſa main en prenant congé d'elle, elle preſſa la mienne à ſon tour par reconnoiſſance, mais d'une manière ſi modeſte, ſe reprenant en quelque manière avec une ſorte de confuſion, qu'elle montroit que la reconnoiſſance rempliſſoit tout ſon cœur, & l'avoit miſe au deſſus des formalités de ſon ſexe.

Le bon Procureur, auſſi ravi que s'il avoit partagé le bienfait, joignit ſes bénédictions pour moi à celles des deux frères.

En

En voilà assez, mon cher Docteur, pour cette nuit. Le jour passé est un jour dont je ne suis pas mécontent.

LETTRE XXXVI.

Le Docteur BARTLET *à Miss* BYRON.

Mars 18.

Je vous présente, Mademoiselle, le récit que vous avez souhaité de voir, tel que mon neveu l'a extrait de mes papiers. Vous avez paru souhaiter qu'on se hâtât : il n'est pas tel qu'il auroit pu l'être ; mais je suppose que de simples faits répondront à votre intention. Veuillez donc le recevoir avec votre bonté ordinaire.

„ Le Docteur Bartlet alla voyager comme „ Gouverneur d'un jeune homme de qualité, „ que j'appellerai Mr. Lorimer, pour cacher son „ vrai nom. Il étoit précisément l'opposé du „ jeune Monsieur Grandison. Il étoit non seu„ lement grossier & indisciplinable, mais enco„ re orgueilleux, d'un mauvais cœur, méchant, „ & lâche.

„ Le Docteur avoit une extrême repugnance „ à se charger de ce méchant jeune homme; „ n'aïant eu que trop de preuves en Angleter„ re de son mauvais caractère: mais il céda aux „ sollicitations du Père, qui lui représenta la „ chose comme un acte de la plus grande cha„ rité envers lui, & sa famille; & aux promes„ ses solemnelles qu'on lui fit de la bonne con-

„ duite

„ duite du jeune homme, car on ſavoit que les
„ avis du Docteur Bartlet avoient plus de pou-
„ voir ſur lui que ceux de tout autre.

„ Le Docteur & Mr. Lorimer étoient à Tu-
„ rin, quand le jeune Mr. Grandiſon, qui avoit
„ été quelques mois en France, arriva pour la
„ première fois dans cette ville, agé alors de
„ dix-huit ans.

„ L'Elève du Docteur Bartlet n'étoit pas plus
„ débauché que le Gouverneur de Mr. Grandi-
„ ſon, quoique recommandé par le Général W.
„ ſon Oncle du côté de ſa mère. On remar-
„ quoit ordinairement dans les endroits même
„ où ils ne demeuroient que quelques jours,
„ que le jeune homme auroit dû être le Gou-
„ verneur, & Mr. Creutzer le gouverné. Mr.
„ Grandiſon eut, en un mot, le bonheur d'é-
„ chaper par ſa prudence à différens piéges ten-
„ dus à ſa vertu par ce malheureux, qui eſpe-
„ roit que s'il avoit pu l'y faire tomber, il ar-
„ rêteroit par là les repréſentations du jeune
„ homme ſur ſa mauvaiſe conduite, & l'empê-
„ cheroit de s'en plaindre à ſon Père.

„ Mr. Grandiſon fit connoiſſance à Turin
„ avec le Docteur Bartlet: Mr. Creutzer en
„ même tems ſe lia intimement avec Mr. Lo-
„ rimer; & les deux premiers n'étoient pas plus
„ unis par leurs bonnes qualités, que les deux
„ autres par leurs mauvaiſes.

„ Il y eut quelques deſordres commis par
„ Creutzer & Lorimer, qui malgré les efforts du
„ Docteur pour les ſéparer, étoient preſque tou-
„ jours enſemble. Quelqu'un de leurs excès
„ vint à la connoiſſance du Magiſtrat civil; &

„ il

„ il en couta beaucoup de peines & de frais „ pour tirer Lorimer d'affaire. Creutzer cependant se sauva à Rome pour éviter la punition „ qu'il méritoit ; & il écrivit à Mr. Grandison „ de l'y venir joindre.

„ Ce fut alors, que Mr. Grandison écrivit, „ comme il avoit souvent menacé inutilement „ de le faire, pour représenter à son Père la „ mauvaise conduite de cet homme, & pour „ le prier de lui donner un autre Gouverneur, „ ou de lui permettre de retourner en Angleterre jusqu'à ce qu'il eût fait choix de quelqu'un. Il pria le Docteur Bartlet de lui permettre en attendant la réponse de son Père, „ de lui demander ses instructions & ses avis.

„ La réponse de son Père fut qu'il entendoit „ tout le monde vanter sa sagesse. Qu'il étoit „ libre de choisir quel compagnon il voudroit, „ mais qu'il ne lui donnoit point d'autre Gouverneur que sa propre prudence.

„ Alors Mr. Grandison avec un redoublement „ d'empressement, par une humilité & une défiance conformes à la générosité naturelle de „ son cœur, qui ne s'enfloit pas par l'indulgence, conjura le Docteur de lui accorder ses „ directions; & quand ils furent obligés de se „ séparer, ils établirent une correspondance qui „ ne finira qu'avec la vie de l'un des deux.

„ Monsieur Grandison proposoit tous ses „ plans au Docteur, & le laissoit l'arbitre de sa „ conduite, soit par rapport à la continuation „ de ses études, soit pour ses voyages. Mais „ ils n'avoient pas eu encore longtems cette „ correspondance, quand le Docteur lui écri-

„ vit

„ vit qu'il étoit inutile qu'il le consultât *d'avan-*
„ *ce*; d'autant plus que cela suspendoit souvent
„ ses excellentes résolutions. Mais il le pria de
„ continuër à l'informer de tout ce qu'il entre-
„ prenoit, de tout ce qu'il faisoit, & de tous
„ les événemens un peu importans de sa vie,
„ non seulement à cause de l'extrème plaisir que
„ lui feroient ces recits, mais parce que son
„ exemple lui fourniroit des leçons pour Mr.
„ Lorimer qui pourroient être plus efficaces que
„ tous ses préceptes.

„ Pendant que Mr. Lorimer ne vit qu'un pe-
„ tit nombre de villes de la Lombardie, Mr.
„ Grandison fit presque le tour de l'Europe, &
„ eut cependant assez de tems pour faire sur
„ les personnes, les lieux & les choses qu'il
„ voyoit, des remarques dont on auroit cru à
„ peine un aussi jeune homme capable. Lori-
„ mer cependant passoit son tems dans les spec-
„ tacles, & dans les plaisirs des endroits où *il*
„ *vivoit*, comme on peut dire, plutôt qu'*il n'y*
„ *passoit*.

„ Pendant un tems, le Docteur souffroit plus
„ patiemment ces délais, souhaitant que le Car-
„ naval de Venise fût passé avant que son élè-
„ ve allât dans cette ville. Mais Lorimer,
„ soupçonnant son intention, y courut à l'insu
„ de son Gouverneur au commencement du Car-
„ naval. Le Docteur fut contraint de l'y sui-
„ vre, & y eut la mortification *d'entendre par-*
„ *ler* de lui, (car le jeune homme évitoit son
„ Gouverneur autant qu'il lui étoit possible)
„ comme d'un des plus grands libertins qu'il y
„ eût là.. .. . . .

„ En vain le Docteur quand il pouvoit le „ voir, lui proposoit-il l'exemple de Mr. Grandison, beaucoup plus jeune que lui. Tout „ l'effet que produisoient sur lui les Lettres „ qu'il lui lisoit, étoit de lui faire haïr encore plus „ son Gouverneur & Mr. Grandison. Il se fit „ seulement honneur pour quelque tems d'une „ de ses Lettres. Elle avoit été écrite quelques „ mois avant qu'on lui montrât. Mr. Grandison „ y décrivoit quelques places remarquables „ où il avoit passé, & où le Docteur & son „ élève avoient aussi passé depuis peu. Cette „ lâche créature s'avisa de voler la Lettre, & son „ Père l'aïant souvent pressé de lui envoyer „ quelque échantillon de ses observations, il „ la copia presque mot pour mot, & l'envoya „ comme étant de lui à son Père, n'avertissant „ le Docteur qu'il avoit écrit, qu'après que la „ Lettre fut partie.

„ Le Docteur ne doutoit pas que Lorimer „ ne se fût compromis; mais il ne fut pas peu „ surpris quand il reçut une Lettre de félicitation „ du Père sur les progrès de son fils, mélée „ de quelques reproches au Docteur pour l'avoir „ peint à son desavantage. „ Je ne pouvoir douter, disoit ce tendre Père, qu'un fils „ né de moi n'eût du génie: il ne lui manquoit „ que de l'application. Il donna des ordres pour „ doubler sa première remise.

„ Le Docteur questionna le jeune homme là „ dessus. Il avoua ce qu'il avoit fait, se glorifiant „ de son invention. Mais le Gouverneur „ se crut obligé de détromper le Père, & de lui „ épargner cette remise extraordinaire.

„ Le

„ Le jeune homme fut enragé contre le Doc-
„ teur, pour l'avoir décrié, comme il disoit, au-
„ près de son Père, & pour les obstacles qu'il
„ opposoit sans cesse à ses déréglemens. Aïant
„ fait connoissance avec une Courtisane, fameuse
„ par sa subtilité & ses inventions dangereuses
„ pour ruïner les jeunes voyageurs, ils joignirent
„ leurs mesures pour se vanger du Docteur
„ qu'ils regardoient comme leur plus grand en-
„ nemi.

„ Ils imaginèrent plusieurs projets: l'un entre
„ autres fut de le faire accuser par un tiers, de
„ se mêler des affaires d'Etat à Venise, crime
„ sur lequel on ne ferme jamais les yeux dans
„ cette République jalouse, & qui généralement
„ aboutit à la perte de l'accusé, dont, s'il est
„ pris, on n'entend guères parler dans la suite.
„ Il échapa à peine du danger, graces à sa bon-
„ ne réputation, à son caractère doux, & à la
„ méchanceté connue de ses accusateurs. Il ne
„ sut que plusieurs mois après, le danger qu'il
„ avoit couru. Le Docteur croit qu'il fut heu-
„ reux pour lui d'être Anglois, & Gouverneur
„ du fils d'un Seigneur de cette nation, qui fai-
„ soit une figure aussi considérable en Angle-
„ terre, parce que les Italiens en général tirent
„ tant d'avantages des voyageurs de cette na-
„ tion, qu'ils sont disposés à les favoriser &
„ à les encourager plus que ceux de toute
„ autre.

„ Le Docteur avoit fort sollicité pour être
„ délivré de ce penible fardeau. Dans toutes
„ les Lettres qu'il écrivoit en Angleterre, c'étoit
„ une de ses prières; mais le Père qui ne savoit

„ que faire de son fils chez lui, l'avoit conjuré „ d'avoir encore patience, & ordonna à son fils „ dans les termes les plus forts, après lui avoir „ reproché ses mauvais procedés, d'avoir une „ obéissance implicite pour le Docteur.

„ Le Père étoit un homme éclairé. On avoit „ pris beaucoup de peine avec Lorimer pour „ lui apprendre quelque chose de l'histoire an- „ cienne Grecque & Romaine. Son Père sou- „ haitoit qu'il vît les fameuses places de l'an- „ cienne Grèce dont il avoit tant lu de choses „ lui-même. Le Docteur enfin après bien de „ la peine, engagea le jeune homme à quitter „ Venise, où cette infame créature, & les di- „ vertissemens du lieu, l'avoient retenu scanda- „ leusement.

„ Le Père souhaitoit qu'ils fissent quelque „ séjour à Athènes, & qu'ils allassent de là visi- „ ter les autres places de le Morée. Le jeune „ homme trouva dans cette ville, sa créature, „ qui s'y étoit rendue avant lui, suivant un ar- „ rangement pris entre eux.

„ Il se passa quelque tems avant que le Doc- „ teur découvrît que la même femme, avec qui „ Lorimer avoit mené une vie si débordée à „ Venise, étoit sa maîtresse à Athènes. Quand „ il le fut, il s'addressa, à l'occasion de quelques „ nouveaux excès commis par Lorimer, à un „ Tribunal que les Chrétiens ont là, composé „ de huit Anciens, choisis dans les huit quartiers „ de la ville pour juger les causes entre les Chré- „ tiens: ce Tribunal aïant commencé à prendre „ connoissance de l'affaire, la malheureuse fem- „ me suborna des scélerats pour accuser le Doc-

„ teur

„ teur devant le Cadi, qui est le Juge Turc de „ la ville, comme un homme dangereux & mal „ affectionné au Gouvernement. Le Cadi aïant „ été corrompu par des présens, comme on l'a „ supposé, il engagea le Vaivode, ou Gouver- „ neur, à s'en mêler; & le Docteur fut saisi & „ mis en prison. Ses amis Chrétiens eurent „ défense de s'intéresser en sa faveur: on lui re- „ fusa des plumes & de l'encre, & on ferma „ tout accès auprès de lui.

„ La malheureuse aïant pris des mesures avec „ ceux qu'elle avoit subornés, pour retenir le „ Docteur dans sa rude prison, partit avec son „ Amant pour Venise, où ils menèrent la mê- „ me vie qu'auparavant.

„ Mr. Beauchamp, jeune homme éclairé, & „ rempli de talens, fit par hazard connoissance „ avec Mr. Grandison dans l'île de Candie, où „ ils se virent comme deux compatriotes, entre „ qui la ressemblance de caractère lia bientôt „ une amitié qui ne finira jamais. Ce jeune „ homme dans le cours de ses voyages, visitant „ Athènes dans ce tems-là, fut instruit de „ l'infortune du Docteur, par un des huit Chré- „ tiens dont étoit composé le Tribunal dont on „ a parlé, & qui aimoit tendrement le Doc- „ teur, quoiqu'il lui fût interdit de se mêler de „ son affaire. Mr. Beauchamp, qui avoit ouï par- „ ler du Docteur à Mr. Grandison avec une „ estime toute particulière, sachant qu'il étoit „ alors à Constantinople, dépécha un Exprès „ pour l'informer de l'affaire, avec toutes les „ particularités qu'il en put apprendre, cer- „ tifiées de la manière la plus autentique

„ que la nature de la chose pouvoit per-
„ mettre.

„ Monsieur Grandison fut également affligé
„ & étonné de cette nouvelle. Il s'addressa in-
„ cessamment à l'Ambassadeur d'Angleterre à
„ la Porte, comme aussi au Ministre de Fran-
„ ce avec qui il avoit fait connoissance. Ceux-ci
„ s'addressèrent au Grand Vizir, & obtinrent un
„ ordre de remettre le Docteur en liberté. Mr.
„ Grandison pour presser le Chiaoux qui por-
„ toit cet ordre, l'accompagna, & arriva avec
„ lui à Athènes justement dans le tems ou le
„ Vaivode avoit résolu de se tirer de cette af-
„ faire, en faisant étrangler en sécret le Doc-
„ teur, dont les finances étoient épuisées. Le
„ danger rendit le Docteur encore plus cher
„ à Mr. Grandison, un secours donné si à pro-
„ pos rendit Mr. Grandison plus cher au Doc-
„ teur, & à tous les deux Mr. Beauchamp, qui
„ n'avoit pas voulu bouger d'Athènes jusqu'à
„ ce qu'il l'eût vu délivré, aïant travaillé ce-
„ pendant autant qu'il l'avoit pu, quoiqu'il fût
„ obligé d'user de précaution & de sécret à
„ lui rendre service, & à suspendre le coup
„ fatal.

„ Cela cimenta une tendre amitié entre ces
„ deux jeunes gens, déjà unis par la con-
„ formité de mœurs, & le Docteur, qu'ils ont
„ eu la bonté de regarder toujours comme un
„ Père depuis ce tems-là. C'est aujourd'hui
„ une des plus grandes délices du Docteur,
„ d'écrire à son digne fils Beauchamp tout ce
„ qui vient à sa connoissance touchant la vie &
„ les actions d'un homme, que l'un regarde com-
„ me

„ me un modèle & l'autre comme un honneur
„ pour l'humanité.

„ Il se passa quelque tems avant que le Doc-
„ teur sût que l'indigne Lorimer avoit consenti
„ à l'horrible traitement qu'il avoit essuyé; car
„ les malheureux que la femme avoient subor-
„ né, s'étoient sauvés d'Athènes avant l'arrivée
„ de Mr. Grandison & du Chiaoux. Le cou-
„ pable jeune homme avoit écrit à son Père,
„ dans les termes de la plus profonde douleur,
„ un recit de ce qui étoit arrivè à son Gouver-
„ neur; & le Père avoit pris les meilleures me-
„ sures qu'on pouvoit prendre à une si gran-
„ de distance, pour la délivrance du Doc-
„ teur. Mais probablement il eut été perdu a-
„ vant que ces mesures eussent pu avoir leur
„ effet.

„ Le Père de Lorimer ne pensant guères que
„ son fils eût trempé dans le complot contre
„ son Gouverneur, pria celui-ci, quand il eut
„ recouvré sa liberté, de ne pas abandonner
„ son fils à lui-même. Le Docteur ne pensant
„ pas aussi que Lorimer eût été capable d'une si
„ noire lâcheté, par compassion pour lui & son
„ Père, alla à Venise, le tira des mains de la
„ malheureuse créature, & le mena à Rome.
„ Là ce miserable continuant ses débauches,
„ en fut enfin la victime, & sa mort fut une
„ délivrance, pour sa famille, pour le Docteur
„ & pour la terre.

„ Dans son lit de mort il confessa le com-
„ plot que l'infame Courtisane avoit forgé con-
„ tre le Docteur à Venise, aussi bien que la
„ part qu'il avoit euë à celui qu'elle avoit exé-

„ cuté à Athènes. Il mourut dans des horreurs „ impossibles à décrire ; demandant une plus „ longue vie, & promettant de se réformer à „ cette condition. La manière dont il mou„ rut, & les crimes dont il avoua qu'il s'étoit „ rendu coupable à l'instigation de la plus a„ bandonnée des créatures, outre ceux qu'il a„ voit commis contre son Gouverneur, affli„ gèrent si cruellement le Docteur, qu'il en „ tomba malade, & l'on douta longtems de son „ rétablissement.

„ Cependant Mr. Grandison visita quelques „ parties de l'Asie & de l'Afrique, particulié„ rement l'Egypte ; continuant toujours la cor„ respondance avec le Docteur Bartlet, & per„ mettant que les Lettres passassent entre les „ mains de Mr. Beauchamp, dont la correspon„ dance avec Mr. Grandison étoit aussi commu„ niquée au Docteur.

„ Mr. Grandison de retour en Italie, y trou„ vant ses deux amis, engagea le Docteur à „ accompagner Mr. Beauchamp dans une partie „ du tour de ces contrées du Levant, où il „ s'étoit plu davantage, & sur lesquelles, di„ soit-il, il avoit besoin de lumières plus par„ ticulières : il exigea en conséquence que ce „ voyage se fît à ses frais. Il savoit que Mr. „ Beauchamp avoit une marâtre, qui avoit en„ gagé son Père à retrancher les deux tiers de „ ce qu'il lui avoit assigné pour ses voyages.

„ Mr. Beauchamp n'accepta qu'avec repu„ gnance une condition imposée si généreuse„ ment par son ami, dont une des raisons fut „ que ce tour contribueroit vraisemblablement

„ à

„ à affermir la ſanté d'un homme qui leur étoit „ également cher à tous deux.

„ Monſieur Grandiſon ne manquoit jamais de „ raiſons pour ſoulager ceux à qui il faiſoit du „ bien, & pour leur faire envisager l'accepta- „ tion de ſes bienfaits, non ſeulement comme „ leur devoir, mais encore comme une obliga- „ tion qu'ils lui impoſoient à lui-même.

„ Monſieur Grandiſon, quand ſes deux amis „ partirent pour faire leur tour, étoit engagé „ dans quelques affaires à Bologne & à Floren- „ ce, qui lui donnèrent bien de l'embarras.

„ Le Docteur Bartlet & Mr. Beauchamp vi- „ ſitèrent les principales iles de l'Archipel: a- „ près quoi le Docteur laiſſa le jeune homme „ pourſuivre ſa route à Conſtantinople, avec „ l'intention de voir quelques endroits de l'A- „ ſie, & profita pour s'en retourner, de l'occa- „ ſion d'un Vaiſſeau chargé pour Livourne.

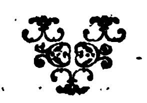
„ Sa ſanté étoit heureuſement rétablie; & „ ſachant que Mr. Grandiſon attendoit depuis „ longtems la permiſſion de retourner en An- „ gleterre, & qu'il pourroit vraiſemblablement „ lui être de quelque utilité pour ſa pupille „ Miſs Jervois, & pour les affaires de cette De- „ moiſelle en l'abſence de ſon tuteur, il en „ avoit d'autant plus d'envie de retourner en „ Italie.

„ Monſieur Grandiſon ſe réjouït de ſon arri- „ vée. Et bientôt après il partit pour Paris, „ pour y attendre la permiſſion ſi longtems ſou- „ haitée, laiſſant cependant Emilie à la garde „ de ſon ami.

„ Le Père de Lorimer ne ſurvécut pas long-

„ tems

„ tems à son fils. Il témoigna dans ses derniè-
„ res heures une extrème sensibilité pour les
„ soins que le Docteur avoit eu de son malheu-
„ reux enfant; & recommanda fortement à sa
„ femme de le recompenser honnêtement de
„ ses peines. Mais il n'avoit point fait de
„ testament; & cette Dame, qui par son exces-
„ sive indulgence avoit gâté son enfant, ne
„ souffrant jamais qu'on le reprît, quelque énor-
„ mes que fussent ses fautes, portoit une sécrette
„ haine au Docteur, à cause des représentations
„ honnêtes qu'il avoit fait à son mari sur les
„ mauvaises mœurs du jeune homme; & mal-
„ gré tout ce que sir Charles Grandison a pu
„ faire, il n'a pu jusqu'à présent procurer quel-
„ que marque de reconnoissance au Docteur;
„ quoique la perte de sa réputation & de sa vie
„ aient pensé être la suite des fidèles services
„ qu'il avoit tâché de rendre à ce malheureux
„ jeune homme, & par là à toute sa famille.



LET-

LETTRE XXXVII.

Le Docteur BARTLET.

Suite.

(*renfermant la précedente.*)

Voilà, chère Miſs Byron, délices de tous ceux qui ont le bonheur de vous connoitre, voilà jusqu'où va l'extrait que mon neveu a fait de mes papiers. J'y ajouterai quelques particularités pour répondre à ce que vous m'avez demandé au ſujet de Mr. Beauchamp, ſi du moins je puis n'écrire que peu en parlant d'un homme qui m'eſt ſi cher.

Mr. Beauchamp eſt d'une très-belle figure. Quand je l'appelle un ſecond ſir Charles Grandiſon, vous, & les Dames, & Milord L. concevrez une haute idée, de ſon jugement, de ſa politeſſe, & de ſes autres aimables qualités. Il eſt d'une ancienne famille. Son Père, ſir Harry Beauchamp, l'aime tendrement, & le tient dehors contre le gré de l'un & de l'autre, ſurtout contre celui de ſon fils, à préſent que ſon bon ami eſt en Angleterre. On fait cela par complaiſance pour une femme impérieuſe & vindicative, qui pendant qu'elle étoit veuve, avoit jetté les yeux ſur le jeune homme pour en faire ſon mari, s'imaginant que ſes grands biens le tenteroient, n'étant pas d'ailleurs elle-même

me d'une figure desagréable. Cela étoit cependant ignoré du Père, qui s'étoit mis sur les rangs après un refus positif de Mr. Beauchamp, qu'il avoit donné peut-être avec trop peu de cérémonie, sur une ouverture que lui avoit faite un ami de la Dame. Cela la rendit furieuse; elle résolut de se vanger; & sachant qu'il étoit absolument au pouvoir de son Père par raport à sa fortune, elle écouta les propositions de celui-ci; & obtenant des conditions qui mettoient le Père & le fils en son pouvoir, en grande partie, elle épousa sir Harry.

Elle gagna bientôt un empire absolu sur lui. Lorsqu'il commença à lui faire la cour, il avoit assigné à son fils 600. L. par an pour ses voyages. Elle ne se donna point de repos jusqu'à ce qu'elle en eût fait retrancher 400. l., & les 200. qui restoient étoient si mal payées, que le jeune homme se seroit trouvé souvent dans de grands embarras, sans les secours fidèles de Mr. Grandison.

On dit cependant que cette Dame a de bonnes qualités, & que dans tout ce où il n'est pas question du fils, elle en use très-bien avec sir Harry: mais comme c'est une femme œconome, & que sir Harry aime ses aises, elle s'est faite son trésorier, & son receveur, & par là lui a ôté le pouvoir de suivre sa tendresse paternelle à l'égard de son fils, comme il seroit porté à le faire à l'insu de sa femme.

La Dame & sir Harry font cependant profession tous les deux d'admirer le caractère de sir Charles Grandison, soit sur ce que Mr. Beauchamp en écrit de tems en tems à son Père,

soit

soit sur ce que chacun en dit. Par cette raison, nous esperons, Mr. Beauchamp & moi, que si sir Charles par quelque voie non suspecte, peut faire connoissance personnellement avec la Dame, il pourra l'engager à consentir au rapel de son beau-fils, & à se reconcilier avec lui; d'autant plus qu'après ce mariage, il n'y a plus d'esperances qui puissent fortifier l'animosité de la Dame.

Mr. Beauchamp, dans cette esperance, écrit à sir Charles, qu'il est disposé à rendre à la femme de son Père le respect qui lui est dû, & à la traiter comme sa Mère, si elle veut consentir à son retour dans sa patrie: mais il déclare qu'il resteroit dehors toute sa vie plutôt que de voir son Père s'exposer au moindre desagrément, en lui permettant de revenir contre le gré d'une femme si absoluë. Il se propose en attendant de partir de Vienne, où il est à présent, pour se rendre à Paris, afin d'être plus à portée au cas que sir Charles, qu'il croit en état de venir à bout de tout ce qu'il entreprend, & qui en ceci sera secondé par l'amour du Père, puisse gagner quelque chose sur sa belle-Mère.

Je m'impatiente, Mesdames, que vous fassiez connoissance avec cet excellent jeune homme. Vous en particulier, Miss Byron, je sais que vous admirez ce favori de sir Charles Grandison, & de moi, son ame noble & mâle, cependant avec toute la délicatesse possible. Je finis comme j'ai commencé: c'est un second sir Charles Grandison.

Je me trouverai fort heureux, Mesdames, s'il peut être en mon pouvoir de vous obliger, en

vous communiquant quelque chose qui puisse vous faire plaisir. Mais permettez moi de vous recommander encore, Lady L. Lord L. & Miss Grandison, de quitter toute réserve avec le plus tendre des frères. Il n'en aura aucune pour vous dans tout ce qu'il croira pouvoir vous faire plaisir; & s'il s'abstient, de son propre aveu, de vous informer de certaines affaires, c'est parce qu'il en ignore l'issuë.

Par raport à Mademoiselle Olivia, dont Lord L. vous a parlé, elle ne peut jamais être à mon Patron plus qu'elle ne lui est à présent.

Permettez moi, ma bonne Miss Byron, d'être avec un attachement vraiment paternel,

Votre admirateur & très-humble serviteur,

AMBROISE BARTLET.

* *

Dans un papier détaché, Miss BYRON *à sa* LUCY.

Qu'est-ce que cela, Lucy? Laissez moi reprendre quelques articles de ces Lettres: „ Si „ sir Charles s'abstient, de son propre aveu, d'in„ former ses sœurs de certaines affaires..." il en ignore encore l'issuë. „ Engagé dans quel„ ques affaires à Bologne & à Florence qui lui „ donnèrent bien de l'embarras..." Le Docteur veut-il dire qu'il *est*, ou qu'il *étoit* ainsi engagé? „ Sir Charles n'est point réservé, ce„ pen-

„ pendant il est réservé..." Qu'est-ce que tout cela, Lucy?

Mais le Docteur dit encore, „ que j'admire-„ rai en particulier Mr. Beauchamp?..." Que veut-il dire par-là? Mais il ne peut m'insulter au point de vouloir autre chose qu'exprimer son propre amour pour ce digne jeune homme. Le Docteur s'impatiente que nous le voyions. Si je dois le voir, il faut qu'il vienne vîte. Car ne retournerai-je pas bientôt à mon dernier, mon meilleur azile, dans les bras de ma bonne Grand-Mère; de ma tendre Tante? Oui sans doute.

Mais, ma chère Lucy, avez vous quelque mouvement de dépit? Etes-vous capable de malice, d'une malice cruelle? En ce cas, mettez-vous à souhaiter que la personne que vous haïssez, soit amoureuse (il faut, je crois, parler clair) d'un homme qu'elle croie, & que chacun sache être supérieur à elle par toutes les qualités, par tous les avantages, de l'esprit & de la fortune; & qu'avec cela elle doute (le doute est cent fois pire que la certitude) au milieu de quelques rayons d'esperance, si le cœur de cet homme est engagé, & au cas qu'il ne le soit pas, s'il peut payer de retour... Ah Lucy, vous m'entendez... Ne me laissez pas achever.

Mais encore un mot... Ne trouvez-vous pas un peu singulier, le compliment que le Docteur a mis à la tête de sa Lettre?... „ Délices de „ tous ceux qui ont le bonheur de vous con-„ noitre." Charmantes paroles! Mais sont-elles, ou ne sont-elles pas mises là par pure politesse?... Suis-je les délices du cœur de sir

Charles Grandison ? Ne me *connoit*-il pas? Foible, sotte, vaine, humble, lâche, & cependant fière Harriet Byron! Partez, écrit honteux, aveu de mes folles conjectures... Ah Lucy, j'ai déchiré ce papier à moitié, comme vous voyez, de colère contre moi-même; mais j'en enveloperai la Lettre du Docteur, comptant que vous le suprimerez, & que vous ne le laisserez voir à personne.

Fin du second Volume.



